OLIVIER MAUGANT

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

— Ah! vous voilà, monsieur l'habile homme! Asseyez-vous donc, je suis ravi de vous voir; il me tardait de vous complimenter sur vos prouesses... Mais vraiment j'admire ta tranquillité! Gageons que tu te sens à l'aise dans ta peau, que tu es fier de ton exploit, heureux de balancer sur tes épaules la noble tête que voici et dont je fais pour ma part autant de cas que d'un grelot fêlé. Tu te rends singulièrement utile aux gens qui t'emploient! ils sont brillans, tes états de services! Oui, certes, tu as raison d'être content de toi et de ton éboulement, qui est ton œuvre personnelle; il n'y a pas moyen de te la disputer, tu y as mis ta signature. Un éboulement, c'est une façon d'entrer dans la gloire, et tu as eu la joie de lire ton nom dans les journaux. M. Lebon a dépensé sa verbeuse éloquence à me démontrer que quelques coups de pioche donnés au hasard dans un sauvetage suffisent à racheter les plus monstrueuses bévues, que tu étais un grand homme, que je devais t'envoyer par la poste une couronne triomphale. Entre nous, c'est un niais que ton Lebon, et je me suis donné le plaisir de l'en informer. Si tu veux du laurier,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

va-t'en bien vite en chercher ailleurs; je n'ai à t'offrir que les chardons de mon jardin. Le parquet a fermé les yeux; je le trouve trop indulgent. Ah! nous sommes né philanthrope! nous nous distinguons dans les sauvetages! A merveille! mais deux hommes sont morts, et ce n'est pas toi qui les paieras. Que voulez-vous? Monsieur a des distractions, des absences; monsieur n'écoute que d'une oreille ce qu'on lui dit et le répète tout de travers. Il ne sait pas commander, il ânonne, il mâchonne, il est avare de ses paroles; elles sont si précieuses! Veux-tu que je te dise toute ma pensée? Si j'étais toi, je me serais arrangé pour rester sous mon éboulement. Mais, puisque tu tiens à ta peau, tu n'as qu'une chose à faire : renonce à ton métier, va-t'en manger tes rentes à Paris ou te cacher dans un trou, pour y vivre sans rien faire, les bras croisés. C'est un vrai service que tu rendras à l'humanité, car tu parais avoir le génie des accidens, tu les attires, et les galeries de mine s'effondrent en te voyant venir. C'est un bien joli talent que tu as là et le seul que tu possèdes; mais renonce à l'exercer. Le grand paladin que voici est fait pour être ingénieur comme moi pour décrotter ses bottes. Olivier Maugant, tu peux m'en croire, le fils de ta mère ne sera jamais qu'un maladroit et un imbécile.

Ce fut en ces termes que M. Maresquel, marchant à grands pas, le geste violent, le visage enflammé, apostropha Olivier dès qu'il le vit entrer dans son cabinet. Olivier, la tête basse, mais la figure impassible, le regardait en dessous et l'écoutait avec recueillement. Plus les reproches devenaient injurieux, plus il les savourait, c'était du sel répandu dans ses blessures engourdies et qui les réveillait, les faisait crier; cette souffrance, qui le tirait de sa longue torpeur, lui était délicieuse. De moment en moment, son regard se ranimait; son sang, fouetté par l'insulte, échauffait ses pommettes, dont le rouge vif tranchait sur la pâleur de ses joues. En retrouvant le cher objet de sa haine, il se sentait revivre, et il disait à son juge : « Continuez, doublez la dose, accablez-moi; prolongez, de grâce, la volupté de mon supplice. »

M. Maresquel avait le sang trop chaud pour que sa raison pût facilement s'en rendre maîtresse, et quand la passion le tenait, désir ou colère, il ne lui refusait rien; ses employés qu'il rudoyait et les petites ouvrières à qui il jetait le mouchoir en savaient quelque chose. Mais, après s'être satisfait, il recouvrait bien vite son calme, la sérénité de son ironie; il méprisait ses faiblesses comme ses emportemens, il redevenait le vrai Maresquel; et ce qu'il appelait la politique des affaires triomphait de ses orageux caprices. Lorsqu'il eut déchargé son cœur, il lui parut qu'Olivier était bien peu de chose, qu'il tonnait sur le persil, et il s'apaisa subitement. Il s'était mis en tête de profiter de l'occasion pour se

débarrasser de ce nigaud et de l'engagement qu'il avait pris de s'intéresser à lui. Mais il voulait sauver les apparences, que son créancier le tînt quitte et déchirât lui-même le billet qu'il lui avait souscrit. Quand il vit qu'Olivier acceptait d'un air de contrition ses foudroyantes réprimandes et se laissait traiter d'imbécile sans sourciller, il cessa d'arpenter la chambre, s'assit à califourchon sur l'angle d'une table et attacha sur le jeune homme un regard d'indulgente pitié. Il n'eut garde toutefois de rien rétracter; il laissait aux victimes qu'il avait caressées de ses griffes de léopard le soin de lécher elles-mêmes leurs plaies.

— Tu peux te vanter d'avoir fait une lourde sottise, reprit-il d'un ton radouci, et ce qui me fâche le plus, c'est que tu en porteras la peine. Tu as compromis ton avenir comme à plaisir. En toute chose, il faut soigner ses commencemens, tout le reste en dépend. Un jeune médecin qui, pour son coup d'essai, tue bêtement son premier malade, n'a rien de mieux à faire que de mettre la clé sous la porte et de s'embarquer pour l'Amérique. Je ne veux pas t'envoyer si loin; mais, en conscience, que puis-je faire de toi? Je crains que tu ne sois un homme perdu.

Olivier desserra enfin les dents.

— Perdu, monsieur?.. Vous êtes bien dur.

— Notre avenir, mon garçon, dépend de l'idée que les autres se font de nous et de la confiance que nous leur inspirons, et la confiance est une plante très délicate; elle ne repousse pas à volonté... Enfin, tu sais quels desseins j'avais sur toi. Je rêvais de te voir un jour chef de service de nos hauts fourneaux ou de notre fabrique de fer, ou ingénieur en chef de nos charbonnages. A quoi désormais veux-tu que je t'emploie? Ton histoire a fait du bruit; tu ne donnerais pas un ordre qui ne fût discuté, et nos ouvriers te marchanderaient leur obéissance. Ils diraient : « Voilà l'homme aux éboulemens! Sauve qui peut! »

— Monsieur, occupez-moi à quelque chose. Je tâcherai de reconquérir votre estime; vous savez le prix que j'y attache.

— Mon Dieu! tu es plein de bonnes intentions; mais c'est si peu de chose qu'une intention! La seule place dont je puisse disposer en ta faveur n'est pas digne d'un ingénieur diplômé tel que toi, et tu me rirais au nez si je m'avisais de te l'offrir.

— Offrez-la-moi. Je l'accepte d'avance.

— Tu as tort, il faut toujours se réserver le bénéfice d'inventaire. Tu ne te doutes pas de quoi il s'agit. Ma vue s'allonge d'année en année, je deviens presbyte, et les écritures me fatiguent. Je cherche un jeune homme qui ait une belle main et qui écrive sous ma dictée mes lettres, mes rapports, mes mémoires et le reste. Ah! par exemple, pour ce qui est de l'écriture, il n'y a rien à te

reprocher, la tienne est superbe, tes lettres en font foi; c'est un mérite que personne ne peut te contester. Mais l'École centrale me pardonnerait-elle d'offrir un emploi si mesquin au plus brillant de ses élèves?

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur. Je ne suis pas brillant, je ne brillerai jamais. Mais je vous prie de croire qu'erreur ne fait pas compte, que désormais je me tiendrai en garde contre mes distractions, contre mes oublis. Un jour, vous me rendrez votre confiance, vous me trouverez quelque autre occupation plus conforme à mes goûts. Jusque-là, je serai heureux d'être votre secrétaire, de mettre ma belle écriture à votre service, puisqu'elle vous plaît.

M. Maresquel croyait trop facilement à l'imbécillité, à la platitude de son prochain, ce qui est toujours une cause d'erreur. Tant d'humilité le désarma, lui causa un demi-attendrissement; il n'en avait jamais de complets. « Qu'il est touchant! pensa-t-il. Je crois vraiment qu'il m'adore. »

— Je dois t'en prévenir, mon garçon, les fonctions que je te propose seront aussi incommodes que modestes. On me reproche d'avoir l'humeur vive, un peu brusque. Quand je dicte, je n'aime pas à me répéter, et j'exige qu'on me comprenne à demi-mot.

— Je tâcherai de comprendre.

— On ne dicte pas toute la journée, mon secrétaire aura des loisirs, et il les emploiera à surveiller mes institutions de bienfaisance, car nous en avons, monsieur le sauveteur; nous cultivons la philanthropie à nos momens perdus, dans la limite de nos petits moyens. Nous avons une caisse de secours, alimentée par des retenues, à l'usage des ouvriers malades, blessés ou invalides. Tu as dû t'apercevoir dans le Luxembourg, si tu n'as pas une taie sur les yeux, que les ouvriers sont une triste race, que le plus honnête est aussi paresseux que menteur. Il en est qui se disent malades et qui prennent un congé pour s'en aller bêcher leur jardin. Ils s'absentent dix ou quinze jours et continuent de toucher le trente pour cent de leur salaire. Mon secrétaire sera chargé d'avoir l'œil sur ces faux malades, et il s'arrangera pour les surprendre avant que des voisins complaisans les préviennent de sa visite.

— Je tâcherai d'être adroit, ne fût-ce que pour vous prouver que le fils de ma mère...

— Ah! tu n'as pu digérer le morceau, il t'est resté sur le cœur, interrompit en riant M. Maresquel. Que veux-tu? Je ne ménage pas mes mots, je ne crains pas les gros adjectifs. Il ne tient qu'à toi de faire mentir mon horoscope, de m'obliger à changer d'avis sur ton compte. Si je suis content de ton écriture et de ton zèle, je t'aiderai à te remettre en selle, dans l'espérance bien sincère que

tu ne videras pas de nouveau les arçons. Défie-toi de ton goût pour les fossés; une fois ou l'autre, on y reste, et bonsoir la compagnie!

— Oh! vous verrez, monsieur, fiez-vous à moi, la leçon a été sévère, elle me profitera.

— Ce n'est pas tout; si tu deviens mon secrétaire particulier, je ne t'emploierai pas à transmettre mes ordres; averti par une dure expérience, je craindrais que tu n'en perdisses la moitié dans les chemins. D'ailleurs tu vois ceci, ajouta-t-il en montrant du doigt un téléphone. Grâce à ce petit appareil, je puis entrer en conversation avec mes chefs de service, leur expliquer moi-même mes volontés et m'assurer s'ils les ont comprises. C'est une belle chose que le téléphone; économie de temps et sûreté, voilà ce qu'on gagne à supprimer les intermédiaires. Mais il y a des cas où l'on ne peut s'en passer. Autrefois Fornay était un lieu de délices pour un directeur, et j'avais les coudes sur le velours. Depuis qu'ils ont institué leurs maudits syndicats, tout est devenu plus difficile. L'ouvrier raisonne, chipote et demande la lune. Ce n'est pas moi qui la lui donnerai jamais. Je viens de faire un exemple: j'ai renvoyé du jour au lendemain quinze syndiqués, quinze beaux parleurs qui avaient tenu des propos dans les cabarets, clabaudé contre mes nouveaux règlemens. Je n'en resterai pas là, mais je n'entends frapper qu'à coup sûr. Mon secrétaire s'en ira quelquefois, les mains dans ses poches, rôder dans les réfectoires à l'heure du déjeuner; s'il y entend dire des choses qui méritent de m'être rapportées, je lui saurai beaucoup de gré de ses petites informations. Tu me diras peut-être que je veux faire de toi un agent de ma police secrète, que c'est un vilain métier. Eh! gouverne-t-on sans police? J'espère que tu as une philosophie au-dessus des préjugés.

C'était vraiment cracher dans le plat pour dégoûter les gens d'en manger; peu s'en fallut qu'Olivier, pris de nausée, ne dît ouvertement à ce cuisinier ce qu'il pensait de sa cuisine. Toute réflexion faite, il jugea qu'un policier qui n'a pas de goût pour son état peut toujours s'arranger pour ne rien voir et ne rien entendre. — Je serai sourd et aveugle, pensa-t-il, et si mes rapports sont un peu vides, j'alléguerai mes infirmités naturelles. — Il répondit :

— Je crains d'avoir peu d'aptitude à ce genre d'ouvrage. Ma bonne volonté suppléera peut-être au talent qui me manque; je ferai ce qu'il vous plaira.

M. Maresquel, qui espérait un refus, n'avait pas son compte. Il prit galamment son parti. Il avait voulu perdre son chien; Azor lui témoignait un tel attachement qu'il renonça à ses mauvais desseins. — Quel délicieux caractère! se disait-il. On n'en fait plus de cette trempe. — En ce moment, il regardait Olivier d'un œil presque

doux. Les enfans aiment les confitures, et les despotes ont du goût pour les avilissemens de leurs sujets.

— Que tu es gentil! reprit-il d'un air goguenard. Rien ne te coûte pour m'être agréable, et voilà une affaire en règle, tu entreras dès demain en fonctions. M. Lebon m'avait écrit dans le temps que tu avais une déplorable tendresse pour les ouvriers, que tu te laissais sottement gruger par eux, qu'ils te mangeaient dans la main. Je craignais que tu ne fusses devenu socialiste, et j'ai voulu te mettre à l'épreuve; je vois qu'il faut en rabattre, et que dans l'occasion, tu sais accommoder tes principes avec tes intérêts. Il va sans dire que je te dispense d'aller faire de l'espionnage dans les réfectoires. Tu serais très gauche dans ce métier, et je compte sur de plus habiles gens que toi pour faire ma petite police. Je ne suis pas de ces chats qui ont un grelot au cou, les souris ne m'entendent jamais venir.

— Je vous suis fort obligé, monsieur; mais rappelez-vous votre promesse. Si vous êtes content de moi...

— C'est entendu, et je n'aime pas à me répéter. Là-dessus, va-t'en trouver la directrice de notre orphelinat. C'est une fort jolie femme, dont tu seras bien aise de faire la connaissance. Elle s'intéresse aux maladroits; quand elle a su ton aventure, elle a plaidé ta cause, s'est mise en frais de beaux discours pour te recommander à mon indulgence. J'avais juré dans ma colère de rompre à jamais avec toi; mais je m'attendris facilement, et elle a si bien parlé que je lui ai promis de te trouver une occupation. C'est à ses grandes phrases et à ses beaux yeux que tu es redevable de la grâce que je te fais. Va lui porter les remercîmens que tu lui dois. Tu lui diras par la même occasion que j'ai examiné ses comptes du mois dernier, que j'en suis fort mécontent, qu'elle me coûte les yeux de la tête, qu'il y a du coulage dans sa maison. Ce n'est pas une mauvaise chose que son orphelinat; je l'envisage comme une école d'apprentissage qui nous fournira quelques bons ouvriers. Mais j'entends que cette dame apprenne à tondre les moutons de plus près. Il ne faut pas de luxe dans la charité; on ne doit à des assistés que le strict nécessaire. Si elle ne s'applique pas à réduire le chiffre de ses dépenses, je l'envoie promener, elle et ses bambins. Je veux bien être philanthrope, mais je ne veux pas être niais.

Olivier, assez content de lui et de son sort, se fit indiquer son chemin. Il sortit de l'usine, s'introduisit par une petite porte dans le parc du château, et après l'avoir traversé, pénétra dans un jardin qui en était séparé par un mur en briques. Dans le fond du jardin s'allongeait un bâtiment d'un seul étage. L'infirmerie en occupait l'une des ailes; on avait installé dans l'autre l'orphelinat, où étaient nourris, habillés, élevés les fils et les filles des ouvriers morts au

service de la compagnie ou demeurés veufs avec beaucoup d'enfans sur les bras. Entre les deux corps de bâtiment s'élevait une vieille petite chapelle, surmonté d'un petit clocher à jour.

Mme la directrice était absente, ce qui lui arrivait souvent. Elle aimait à se donner du mouvement, et il ne fallait pas lui en vouloir; ses courses n'étaient jamais inutiles. Elle s'était réservé tout le département du temporel, abandonnant le spirituel à deux religieuses, sœur Clotilde et sœur Agathe, qu'elle avait sous ses ordres. En ce qui concernait ses attributions, elle faisait elle-même ses affaires, ses marchés; elle avait le goût et le génie de l'emplette. On la voyait partir chaque matin et quelquefois repartir vers le soir dans une petite voiture à deux roues, traînée par un âne gentiment harnaché, qu'elle conduisait d'une main sûre. Les soubresauts de sa patache auraient brisé depuis longtemps des os plus fragiles que les siens; mais elle était solidement bâtie.

En son absence, les deux sœurs firent grand accueil à Olivier. Les religieuses sont friandes de visites, qui sont pour elles des événemens; on les prend par leur faible en s'intéressant à leurs petites affaires, en écoutant leurs petites histoires; elles en ont toujours un fonds à écouler, et elles mesurent le mérite du chaland au degré d'attention bienveillante qu'il accorde à leurs plus vieux rossignols. Sœur Clotilde offrit à Olivier de lui tout montrer, de le promener partout. Elle le conduisit d'abord à l'école; sœur Agathe y faisait la dictée, et la tristesse de ce labeur contractait plus d'un front. C'est une terrible chose que l'orthographe, tyran très arbitraire qui exige les dures obéissances. L'enfant proteste en disant : A quoi bon? Mais on lui explique que certaines inutilités ont un prix énorme dans le monde, qu'il y a deux espèces d'hommes, ceux qui savent la règle du participe et ceux qui ne la savent pas, que cette cruelle inégalité a survécu à toutes celles qu'a détruites 89.

Olivier passa quelques instans dans la classe des garçons. Il examina les cahiers, caressa du revers de la main un gros marmot rougissant qui s'appliquait beaucoup et révélait par le gonflement de ses joues toute l'énergie de son effort. Il interloqua par ses questions un jeune drôle, dont la précoce assurance le scandalisait. Il encouragea par ses sourires un petit être malingre, qui semblait regarder la vie comme une chose singulière, comme un cas embarrassant, et ne revenait pas des étonnemens qu'elle lui causait. Il visita ensuite les dortoirs avec leurs lits de fer alignés le long des murs, les cuisines, la buanderie, l'atelier de couture, où de grandes demoiselles, très sournoises et très inquiétantes, penchées sur la serviette qu'elles ourlaient, ne voyaient que leur aiguille, sans rien perdre de ce qui se passait autour d'elles. Quand Olivier sortit,

elles auraient pu dire, sans l'avoir regardé, quelle était la couleur de ses yeux et que ce jeune homme avait déjà quelques fils d'argent mêlés à ses cheveux bruns. Il finit sa tournée d'inspection par la chapelle, qui n'avait rien à montrer. Les choses inutiles étaient fort méprisées du maître de céans, et il rangeait les chapelles parmi les plus inutiles. Celle-ci, comme un pauvre honteux qui désire et qui se tait, attendait humblement que quelque bonne âme lui fît l'aumône, enrichît son indigence, habillât sa nudité. Sœur Clotilde trouvait fort injuste que les orphelins ne manquassent de rien et que le bon Dieu fût si mal logé. Elle aurait voulu le faire émarger au budget du temporel. Mais le temporel se défendait. Mme la directrice avait répondu : « Le bon Dieu est si bon qu'il permet aux autres de se servir avant lui. »

Olivier ne s'ennuya pas dans sa tournée; il écoutait avec complaisance les litanies de sœur Clotilde. Cet orphelinat formait un singulier contraste avec la grande usine encharbonnée dont il était le voisin. Les murs crépis à la chaux, les vitres claires de l'école, les pupitres en sapin, les coiffes des religieuses, les cols des garçons, les collerettes et les tabliers des filles, les draps, les rideaux des lits, tout reluisait de propreté; et Dieu sait les peines qu'on avait à se défendre contre les salissantes fumées des hauts fourneaux! C'était un plaisir de trouver cet endroit tout blanc à côté de cet endroit tout noir. A ce contraste s'en joignait un autre. Dans le lieu noir travaillaient jour et nuit de formidables machines, impassibles dans leurs emportemens, sourdes à toute plainte, dont la bouche crachait le feu et la colère, dont les yeux de braise vous regardaient sans vous voir, et qui faisaient à force de tapage des choses violentes et brutales. Dans l'orphelinat, dont le silence n'était interrompu que par des gazouillemens d'enfans ou la voix traînante des sœurs, il ne se faisait que des choses douces et tranquilles, que les machines ne feront jamais, parce qu'il faut y mêler un peu de son âme, un peu de tendresse, quelques gouttes de cette huile divine que distille un cœur qui sait aimer. Charmé de ce qu'il avait vu dans cette pacifique maison que gouvernait la charité, Olivier trouvait en ce moment que les femmes sont bonnes à quelque chose et que les machines qui ont un cœur valent mieux que celles qui n'en n'ont point. Cet ingénieur n'avait pas le fanatisme de son métier, et ce pessimiste, qui croyait encore après avoir juré de ne plus croire, était bien incomplet.

La directrice ne revenant pas, il allait se retirer sans s'être acquitté de son message quand il entendit braire un âne, qui se plaignait de n'être pas encore dételé. L'instant d'après, une jeune femme, vêtue d'une robe de soie noire, traversa rapidement le jardin : « Voilà madame! » dit sœur Clotilde. Olivier se retourna, et son

émotion fut si vive qu'il en pâlit. Cet ascète de la haine venait de reconnaître celle qu'il tâchait d'oublier et dont le désespérant souvenir s'obstinait à fleurir comme une rose parmi les orties et les ronces de son jardin. Il se dit : « Ce n'est pas ma faute, je ne la cherchais pas. Il paraît que c'était écrit. »

En l'apercevant, Béatrice avait poussé une exclamation, non de surprise, mais de plaisir. Elle courut à lui ; puis, reculant de deux pas, occupée d'ôter ses gants et de dénouer les brides de son chapeau, elle le regardait fixement. Il lui semblait que c'était un autre Olivier, et pourtant c'était le même. Certaine aventure qu'elle avait apprise le lui faisait voir sous un autre jour ; elle le trouvait changé, grandi d'une coudée. Jusqu'alors, il lui avait inspiré beaucoup de sympathie et beaucoup de pitié ; dans ce moment, elle l'admirait. Deux fois elle murmura :

— Le voilà donc, cet étrange jeune homme !

Puis, se tournant vers sœur Clotilde, elle lui dit :

— Ma sœur, ne vous scandalisez pas. Monsieur est mon cousin germain ; dans notre famille, on est fort cousinant.

Elle prit Olivier par le bout des doigts, l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, le regarda dans les yeux et lui dit à voix basse :

— Il y a un mystère que je veux éclaircir. Je dînais l'autre jour au château, M. Maresquel m'a fait lire la lettre de M. Lebon... C'est bien, vous êtes un homme, Olivier. Mais il y a un point qui me paraît louche. Que s'est-il passé entre vous et ce contremaître ? M. Lebon écrivait que, sans votre acharnement à le défendre, il l'aurait chassé comme un impudent menteur. Vous n'êtes pas distrait, Olivier, vous n'êtes pas étourdi. Il m'est venu à l'idée que vous vous êtes accusé pour sauver le vrai coupable.

Il se défendit, nia, mais mollement. Il sentait qu'elle l'admirait ; il fut lâche, il ne voulut rien perdre de son admiration. Il finit par dire :

— Croyez ce qu'il vous plaira ; mais parlons d'autre chose.

— O l'étrange garçon ! reprit-elle. C'est absurde, ce que vous avez fait là... C'est égal, je suis d'une famille où l'on calcule toutes les actions de sa vie, et je ne suis pas fâchée d'avoir un cousin capable d'être absurdement généreux. Olivier, votre absurdité me plaît tellement qu'au risque de me compromettre, je veux la faire dîner aujourd'hui à mon petit couvert.

Et revenant à sœur Clotilde :

— Ma sœur, mon cousin dînera tout à l'heure avec moi, et je vous invite aussi ; votre cornette sanctifiera cette petite agape. Allez bien vite dire à la cuisine que je veux qu'on soigne notre fricot ; j'entends que ce jeune homme soit content de moi.

A travers une cour pavée, qu'ombrageait un tulipier, elle con-

duisit Olivier dans un petit pavillon, qui servait de logement à la directrice. Ce n'était pas un palais; les deux pièces dont il se composait étaient si exiguës qu'on pouvait à peine s'y retourner, et les meubles étaient à l'avenant; on eût dit un mobilier de poupée. Olivier réussit cependant à s'asseoir, tandis qu'elle lui disait:

— J'avais bien cru ne jamais vous revoir; décidément les montagnes se rencontrent.

Elle avait beaucoup de choses à lui dire, d'explications à lui donner. La prédiction des médecins s'était accomplie. Un jour, à Florence, M. Courlize avait été pris d'un accès de folie furieuse; il avait fallu l'enfermer, et on défendait à sa femme de le voir. Il avait conçu pour elle une effroyable aversion; il s'était persuadé qu'après avoir détruit son bonheur, elle en voulait à sa vie. Cette ingratitude de fou l'avait fort attristée. Elle s'était dit: « Que puis-je inventer pour me distraire, pour m'occuper? » M. Maresquel voulait depuis longtemps se débarrasser de la directrice de son orphelinat, qui lui coûtait cher et se négligeait. Il avait offert la place à sa belle-sœur, qui était accourue. Il gagnait beaucoup au change; sa nouvelle directrice ne lui demandait pas un sou de traitement, et elle avait l'habitude de bien faire tout ce qu'elle faisait.

— Fornay a du bon, dit-elle à Olivier; je m'y plais fort. J'y fais un peu de bien et je suis honteuse d'avoir tant de plaisir à le faire; quand il y a de l'amusement, il n'y a pas de vertu. Pour être heureuse, il me faut quelqu'un ou quelque chose à gouverner; c'est une manie. Et puis, j'aime beaucoup les enfans, surtout les enfans du peuple. Vous savez que, dès ma petite jeunesse, j'ai toujours adoré les bêtes, et parmi les créatures humaines, je préfère celles qui leur ressemblent, qui sont naïves, qui, comme les bœufs, les ânes et les chevaux, ont de la candeur dans les yeux.

— Je suis fâché de gâter vos plaisirs, répondit Olivier; mais il faut bien que je m'acquitte de mon ambassade. M. Maresquel m'a chargé de vous dire qu'il y a du coulage dans votre maison et que, si vous ne réduisez pas vos dépenses, il sera forcé de vous mettre à la porte, vous et vos bambins.

— Le vilain ladre! s'écria-t-elle. — Et, s'adressant à sœur Clotilde, qui mettait le couvert: — Ne prenez pas cet air consterné, ma sœur. Nous ne réduirons pas nos dépenses; ce qu'on ne voudra pas nous donner, je le paierai de ma poche, car j'ai une poche, et je vous assure qu'elle est bien garnie... Monsieur, allez dire à votre maître que je me moque de ses menaces, que je le défie de trouver dans tout l'univers une femme blonde ou brune qui sache compter comme moi.

Une sœur converse avait apporté le potage; on se mit à table. Elle était si étroite qu'Olivier, assis en face de sa cousine, ne savait

que faire de ses genoux et de ses pieds; où qu'il les posât, il en rencontrait d'autres, et ces rencontres, qu'il ne cherchait pas, lui causaient des tressaillemens, de soudaines rougeurs. Mais le plaisir l'emportant sur la peine, il s'accommoda bien vite de sa situation et de son embarras, dont la directrice, tout entière à son ressentiment contre M. Maresquel, n'avait garde de s'apercevoir.

— Mon beau-frère est un grand homme, je le veux bien, disait-elle; mais je croirais encore plus à son génie s'il était un peu moins dur. Il n'a pas ce degré d'humanité, de bienveillance pour les petits, qui est nécessaire à la sûreté de la vie. Je le crois en train de faire des fautes. On se plaint de lui, et dans ses charbonnages, d'où il a renvoyé de bons travailleurs pour des raisons politiques, et dans ses laminoirs, où il a réduit d'un dixième tous les salaires en alléguant que la concurrence belge l'oblige à diminuer son prix de revient. Il a peut-être raison, mais il y a manière de faire les choses; sûrement la sienne n'est pas la bonne. Il frappe sans avoir averti ni menacé, ses rigueurs ne sont jamais préparées. Je me suis permis de lui insinuer tout doucement que, s'il était un peu plus aimable, on l'aimerait davantage et qu'il y trouverait son compte. Il s'est moqué de moi, m'a déclaré que j'étais une sotte, qu'il avait pour principe de ne jamais reculer ni devant un raisonnement, ni devant un mur, ni devant un danger, et, me prenant par les épaules, il m'a fait pirouetter sur mes deux talons. Ses mains sont des griffes, j'en porte encore la marque. J'ai toujours pensé que la sagesse consiste à savoir sacrifier une partie de ses opinions, de ses intérêts et de ses volontés pour sauver le reste. Mais il n'a pas l'esprit de sacrifice et il s'imagine n'avoir besoin de personne. Quelle illusion, bon Dieu! Dès qu'arrivent les mauvais jours, on a besoin de tout le monde et l'on découvre que les amitiés sont le plus précieux des fonds de réserve. M. Maresquel s'est mis dans la nécessité de réussir toujours. On lui pardonne bien des choses en considération de son bonheur; si jamais il a un échec, ceux qui l'admirent le plus seront les premiers à déclarer que ce casse-cou est un despote insupportable.

Ce discours enchantait Olivier. Être assis à une petite table en face d'une jolie femme qu'on adore et qui prophétise des désastres aux gens qu'on n'aime pas, c'est une joie complète, et plus la table est étroite, plus cette joie est savoureuse. Sœur Clotilde était sortie avant la fin du repas pour assister au coucher de ses élèves et leur faire dire leurs prières. Il semblait à Olivier que la place qu'elle venait de quitter était encore occupée, qu'on était trois dans cette petite chambre, dont la fenêtre entr'ouverte laissait entrer, avec la fraîcheur du soir, un parfum d'acacias fleuris. Un hôte invisible venait d'y pénétrer et de s'asseoir tranquillement sur une chaise

qui l'attendait. Olivier sentait qu'il était là, et le pauvre garçon osait à peine remuer, retenait son souffle de peur de le faire s'envoler. Il savait que c'était le bonheur, et que cet inconstant, qui lui révélait sa divine présence, une fois parti, est bien lent à revenir.

Béatrice s'aperçut enfin qu'il était comme perdu dans une contemplation, qu'il y avait de l'excès dans son recueillement, et elle n'eut pas de peine à constater que c'était bien elle qu'il couvait des yeux. Elle rompit le charme en se levant.

— Mon cousin, dit-elle, les directrices sont fort occupées. Je vous renvoie, mais je ne vous défends pas de revenir. L'abbesse de ce couvent est visible tous les jours entre midi et deux heures.

Il poussa un gros soupir, prit son chapeau et dit :

— Je ne vous ai pas encore remerciée. M. Maresquel a bien voulu m'apprendre que vous aviez eu la bonté de me recommander à son indulgence et que, s'il me gardait auprès de lui, c'était à la seule fin de vous être agréable.

— A-t-il bien fait les choses? demanda-t-elle. Il m'avait solennellement promis de vous procurer une situation au moins égale à celle que vous avez perdue. S'il a tenu sa parole, il est de mes amis.

Quand elle sut que M. Maresquel réduisait provisoirement cet ingénieur aux fonctions de scribe, elle s'indigna.

— Comme sa belle âme, dit-elle, se révèle dans toutes ses actions!.. Olivier, excusez-moi de vous avoir si mal servi. Je n'ai pas été assez bonne fille; il a voulu se venger de moi, me punir.

— Qu'est-ce donc? Quel crime avez-vous commis?

— J'ai manqué de complaisance; c'est un crime qu'il ne pardonne pas.

— Mais encore?

— Au fait, vous êtes un homme si sûr qu'on peut tout vous dire. Ma sœur est partie avant-hier pour Paris. Son maître et seigneur n'aime pas à dîner seul, et il comptait sur moi pour lui tenir compagnie, pour égayer sa solitude. Je m'y suis refusée; apparemment j'avais mes raisons.

— Vous craignez ses griffes, dont vos épaules portent encore la marque.

— Je le crains surtout quand il les rentre.

— Aurait-il l'infamie de vous faire la cour? s'écria Olivier, frémissant de rage.

— Oh! dit-elle, une petite cour si discrète que Georgine ne s'est aperçue de rien. C'est égal, je me défie de cet Orbassan, de son orgueil et de ses caprices.

— Il a donc juré de me prendre tout ce que j'aime! pensait Olivier en serrant les poings.

Elle vit son geste et devina sa fureur, qui n'était pas pour lui déplaire :

— Rassurez-vous, fit-elle; je suis bonne pour me défendre.

Elle ajouta, avec un sourire qui disait bien des choses :

— Olivier, vous avez en ce moment l'air et la tournure d'un bon gendarme. C'est un sentiment honorable que de s'intéresser par pure charité à la vertu de sa cousine.

Elle eut tort de le plaisanter; elle le rendit audacieux. Il fit ce qu'il n'avait pas osé faire à Spa; il lui prit impétueusement les deux mains et les couvrit de baisers. Moitié étonnée, moitié fâchée, elle les retira aussitôt qu'elle le put :

— Monsieur mon cousin, dit-elle, vous oubliez où vous êtes; mais il faut bien passer quelque chose à un jeune homme absurde.

Il se dirigeait à reculons vers la porte. Elle la referma lentement derrière lui en disant :

— Vous êtes plus dangereux que M. Maresquel, et je vous en préviens, si vous revenez, je prierai sœur Clotilde de ne plus me quitter.

Il s'affecta peu de cette menace. Il était aussi ravi que fier de ce qu'il avait fait; le bonheur n'a pas de remords. En traversant le jardin, il regarda le ciel. Les premières étoiles s'y allumaient; il les prit à témoin qu'il avait calomnié la vie, et, du fond de leur éternelle indifférence, elles bénirent ses amours et sa haine.

XII.

M. Maresquel avait pris son secrétaire à l'épreuve, en se réservant de l'éconduire promptement s'il ne lui trouvait pas les qualités de son modeste emploi. Olivier, qui entendait ne plus quitter Fornay, avait tellement à cœur de le satisfaire que tant de bonne volonté le toucha. Il ne parla plus de l'éboulement qu'un jour sur trois : c'était pousser bien loin la délicatesse des attentions.

— Après tout, pensait-il, ce garçon est fort médiocre, mais ce n'est pas un sot. Il est du nombre de ces sous-officiers qui doivent renoncer à passer jamais capitaines; mais il a de l'ordre dans l'esprit, de la discipline dans les habitudes; il finira par être bon à quelque chose.

En attendant, il lui dictait des lettres, lui faisait tenir le journal de ses dépenses et de ses recettes personnelles. En même temps qu'il employait cet ingénieur à soulager ses yeux, il s'en servait comme d'une tête de Turc, sur laquelle il déchargeait sa mauvaise humeur quand il lui survenait quelque contrariété.

Olivier ne regrettait pas le Luxembourg; il menait une vie fort

occupée et presque agréable. Longtemps sevré de la vue de M. Maresquel, il en jouissait pleinement. Il passait de longues heures tête-à-tête avec lui, essuyant force brocards et des plaisanteries amères ou pointues sur la lenteur de son esprit et de sa main, prenant tout en douceur, opposant aux vivacités, aux bourrasques la mansuétude de son angélique patience, inscrivant à son avoir, dans son compte courant, les mortifications infligées à son amour-propre, et, toutes les fois que M. Maresquel avait le dos tourné, le contemplant avec un demi-sourire qui signifiait : « Dès aujourd'hui, j'ai barres sur toi; elle te plaît, tu lui fais la cour, mais tu ne me la prendras pas comme l'autre. » Il employait ses heures de liberté à s'enquérir de beaucoup de détails qui l'intéressaient, à s'orienter dans la grande usine, à en étudier les coulisses et les dessous. M. Maresquel l'avait logé dans un corps de bâtiment réservé à l'usage de ses ingénieurs célibataires. Ces messieurs faisaient leurs repas en commun, fumaient ensemble la dernière pipe de la journée. On vidait chaque soir quelques bouteilles de vin de Bourgogne, qui déliaient les langues; on s'égayait, on parlait librement de toute chose et de tout le monde, même de M. le prieur; on se racontait des histoires, ce qu'avait dit celui-ci, ce qu'avait fait celui-là; on faisait assaut de commérages et de médisances. Olivier écoutait, questionnait, s'instruisait, s'édifiait et concluait.

Mais il n'écoutait pas toujours; il avait de longues distractions, pendant lesquelles il oubliait de questionner et de conclure. Comme un oiseau qui retourne à son nid, sa pensée s'en allait de plein vol rôder autour d'une maison où dormaient des orphelins sous la garde d'une jeune femme dont le sort était aussi bizarre que le caractère. Elle était mariée et pourtant elle ne l'était pas; elle était veuve quoique son mari vécût encore; et elle employait ses vingt ans à de monotones et sévères occupations qui plaisaient à sa gaîté.

— Il est impossible que ses orphelins lui suffisent, pensait-il, et sa gaîté est un mensonge. Elle a un cœur; qu'en fera-t-elle?

Et il se persuadait par momens que ce cœur était à lui, qu'elle le lui avait donné, qu'elle cherchait vainement à le lui reprendre, qu'après s'être bien disputée, elle finirait par reconnaître et avouer sa défaite. Sans qu'elle s'en doutât, il passait des soirées entières à causer avec cette jeune directrice, et, à travers la cour, le parc, les murs qui les séparaient, il lui disait avec assurance beaucoup de choses hardies qu'il n'aurait pas osé lui dire tout bas, les yeux dans les yeux. Il lui représentait l'hypocrisie des grands de la terre, qui s'accordent toutes les douceurs de la vie, cherchent le bonheur dans la liberté des passions, et prêchent aux petits les sacrifices, la gêne des convenances, l'austérité des devoirs.

— Nous sommes tous deux autorisés à nous venger de la vie, lui

criait-il à travers l'espace. Tu seras ma revanche, et je serai la tienne. Notre seul devoir est de nous aimer, d'être heureux l'un par l'autre.

Elle ne l'entendait pas; il y avait entre eux une grande cour noire, un grand parc, des épaisseurs de verdure, de hautes murailles qui montaient la garde. Olivier le savait bien. A ses folles espérances, qui le faisaient rougir de bonheur, succédaient des découragemens, de douloureuses incertitudes. Il se disait chaque matin :

— Il faut que je la voie!

Mais il lui semblait qu'elle était bien loin de lui, au bout du monde. Le voyage, la longueur d'une route hérissée d'obstacles, lui faisaient peur; il craignait les fâcheuses rencontres, que quelqu'un ne le vît passer et ne lui demandât où il allait. Malgré les hardiesses de son esprit, cet émancipé, qui jugeait de si haut la société, ses lois et sa morale, conservait comme une gaucherie d'honnêteté qui le rendait impropre au métier de conquérant. Il lui arrivait de se mettre en chemin pour l'orphelinat et de sentir, en traversant le parc, de si violens battemens de cœur que le courage d'aller plus loin lui manquait. A deux reprises cependant, il alla jusqu'au bout, mais avec un médiocre succès. La première fois, Mme la directrice était occupée et le pria de l'excuser; la seconde, elle le reçut; malheureusement sœur Clotilde était là, et elle n'eut garde de la renvoyer. Il avisa aux moyens de s'acquérir les bonnes grâces de cette incommode surveillante. Il avait trouvé dans l'héritage de sa mère un très beau crucifix d'ivoire, attribué à Donatello. Il sentait le prix de ce chef-d'œuvre; mais, hommes ou dieux, il n'aimait pas les martyrs, les volontés qui s'abandonnent, les douleurs qui se résignent. Il imagina d'offrir ce crucifix à sa cousine pour qu'elle en décorât l'autel de cette humble petite église qui n'avait rien à montrer. Quoiqu'elle se fît un scrupule de le dépouiller d'une œuvre d'art qu'il tenait de sa mère, elle finit par l'accepter à titre de dépôt, vaincue par les instances de sœur Clotilde, dont les yeux brillaient d'une sainte convoitise. De ce jour, la sœur voulut beaucoup de bien à Olivier, le favorisa de ses regards les plus doux; mais elle avait le tort d'être toujours là, et il n'osait pas lui dire : « Ma sœur, vous êtes de trop. »

La belle infidèle dont il se souvenait à peine, et qu'il ne désirait ni ne craignait de revoir, était absente depuis près de six semaines. Elle s'en allait souvent et n'était jamais pressée de revenir. M. Maresquel, après s'être assuré que son beau-père n'était pas un sot, lui avait confié la direction de son agence de Paris. Georgine faisait de longs séjours chez ses parens. Son maître et seigneur la laissait sans trop de regret s'envoler à ses plaisirs. Il n'était plus amoureux, mais la gloire, l'orgueil du propriétaire avaient survécu

à l'amour. Il était fier de sa femme, il aimait à la produire, à la montrer et que tout le monde sût que cette adorable blonde était à lui. Dès qu'il pouvait s'accorder quelques jours de congé, il l'accompagnait à Paris, et, avant de l'y laisser sur sa bonne foi, il la conduisait dans tous les endroits où l'on s'amuse, heureux de promener à son bras cette triomphante et enviable beauté, devant laquelle les passans restaient en arrêt.

Il était un assez bon mari et un très bon payeur; il reconnaissait les services qu'on lui rendait. S'il savait gré à sa femme des satisfactions qu'elle procurait à son amour-propre, elle avait, à ses yeux, un autre mérite encore plus digne de récompense : jour pour jour, au bout de neuf mois de mariage, elle lui avait donné ce fils après lequel il avait tant soupiré. Ce robuste et puissant marmot était le portrait et l'idole de son père. Ses grosses joues paraissaient gonflées d'insolence autant que de lait; il était né, non-seulement avec une touffe de cheveux roux, mais, comme le roi Louis XIV, avec deux incisives; il n'attendait que d'avoir les autres pour mordre à pleines dents à la grappe de la vie et s'en barbouiller les lèvres. Sa première mauvaise action fut de reléguer dans l'ombre la pauvre Mélie. Par un triste retour de la destinée, cette princesse, qui le prenait de si haut avec Olivier, était brusquement tombée au rang d'une cendrillon. Comme elle ne comptait pas la résignation parmi ses vertus, son humeur s'aigrit de jour en jour; on s'était débarrassé de son encombrante personne en l'expédiant dans un pensionnat de Lille, gouverné par des sœurs, qu'on chargea de lui ôter tous les défauts qu'on avait pris à cœur de lui donner. Depuis le mélancolique départ de l'exilée, Charlot prospérait, engraissait à vue d'œil; il jouissait de son triomphe. Il sentait confusément que son destin et son devoir étaient de tenir beaucoup de place dans ce monde; il s'y préparait de loin, sa précoce corpulence emplissait son berceau, et sûrement il avait déjà deviné que l'usine lui appartenait. La plus plantureuse des nourrices s'était livrée en proie à ses gloutons appétits ; sa mère le traitait avec une indifférence caressante dont il était la dupe; son père faisait des bassesses pour mériter ses sourires.

M. Maresquel ne voyait aucun inconvénient à laisser de temps en temps à sa femme la bride sur le cou; il n'appréhendait pas qu'elle fît un fâcheux usage de sa liberté. Il la savait partagée entre une vague envie d'inquiéter son maître et la terreur salutaire qu'il lui inspirait. Il savait aussi qu'elle prenait un plaisir extrême à éveiller des désirs, des espérances et à les tromper; qu'elle mettait les joies de la vanité avant toutes les autres; qu'elle se souciait beaucoup plus de faire des malheureux que des heureux. Ce bel oiseau aimait à s'offrir; bien naïf qui allongeait la main pour le prendre. Il s'en-

fuyait à tire-d'aile, et, perché sur son arbre, sifflant à plein gosier, il insultait aux illusions des chasseurs et à la sottise des hommes. A tort ou à raison, M. Maresquel tenait pour certain que la coquetterie de Georgine sauverait toujours sa vertu. Non-seulement il autorisait ses absences, il l'engageait quelquefois à les prolonger. Il en profitait pour satisfaire avec moins de contrainte certaines fantaisies qui lui faisaient oublier la fatigue des affaires. Comme tout finit par se savoir, Georgine savait tout. Par le conseil de sa mère, elle n'avait point fait de scène ni d'éclat; elle s'était chrétiennement résignée. En définitive, ces amusemens, ces caprices d'un jour ne tiraient pas à conséquence; une petite ouvrière n'est pas une rivale. Elle eût jeté les hauts cris si une femme du monde s'était permis de venir se promener sur ses plates-bandes. Mais, quoi qu'en pût dire Laventie, M. Maresquel avait une morale; il s'imposait des devoirs. Il n'oubliait pas ce qu'il devait à Mme Maresquel, il s'était promis de lui épargner tous les gros chagrins, et il ne faisait la cour à aucune femme du monde. Au surplus, il n'avait pas le temps, il ne s'accordait que des plaisirs sans lendemain. A la vérité, il avait témoigné à sa belle-sœur de tendres empressemens dont elle s'était effarouchée; ayant reconnu dès son premier essai la difficulté de son entreprise, il avait eu l'air de se désister. Comme tous les sultans, il ne doutait pas de la fidélité de sa femme; mais il estimait que, brunes ou blondes, la vertu des autres est à la merci des circonstances, des incidens, de ce que Napoléon Ier appelait une aventure de canapé. Sa belle-sœur lui trottait souvent dans l'esprit; il attendait l'occasion sans paraître la chercher.

Olivier apprit un matin que l'absente était de retour au domicile conjugal. Il balança quelque temps s'il était tenu d'aller lui rendre ses devoirs. M. Maresquel se chargea de résoudre son doute. Dès le lendemain, sans faire la moindre allusion au passé, sans avoir l'air de s'en souvenir, il emmena le jeune homme dîner au château. En se retrouvant en présence de Georgine, aussi belle que jamais et un peu plus parée que d'habitude, Olivier n'éprouva aucune émotion ni de colère, ni de rancune, ni même de curiosité. Il la salua, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de son voyage, la regarda intrépidement dans les yeux. Il se sentait si détaché d'elle qu'il n'eut pas besoin de s'observer pour n'être pas gauche. Il employa tout le temps du dîner à faire des comparaisons. Il décida hardiment que Mme Courlize était cent fois mieux que sa sœur; c'était une grave hérésie, mais les amoureux sont tous des hérétiques, Dieu ne se révèle que dans leur petite église. M. Maresquel, qui comptait s'amuser sous cape de son embarras, lui décocha quelques épigrammes pour le décon-

certer. Il ne se troubla point; il répondit avec bonne humeur, il eut presque de l'esprit. Quand on se trouve face à face avec une femme d'une exquise élégance, qu'on a follement aimée, qu'on n'aime plus et qui vous surveille du coin de l'œil, on tâche de n'avoir pas l'air d'un sot. Ses manières dégagées et son ton de parfaite indifférence causèrent quelque surprise à Georgine, qui à la fin du repas devint un peu rêveuse. Elle avait dans l'esprit quelque chose qu'elle ne disait pas. M. Maresquel ne s'en aperçut point; peu lui importait qu'à de certaines heures, il passât des nuages sur le front de sa femme. En bon mari et en homme qui tient sa parole, il lui procurait le gras bonheur qu'il lui avait promis, mais il n'entrait pas dans les détails, il ne s'y intéressait qu'en matière de comptabilité.

On descendit au jardin pour prendre le café. L'instant d'après, l'un des huissiers de l'usine vint chercher M. Maresquel pour une affaire pressante. Voyant qu'Olivier se disposait à le suivre, il lui dit d'un ton maussade, comme pour lui reprocher de l'avoir privé d'un divertissement :

— Peste! monsieur le conscrit, tu mériterais d'être décoré sur le champ de bataille; tu es allé au feu comme un vétéran. Jase quelques momens encore avec ta cousine; cela te sera compté comme une visite de digestion.

Dès qu'il se fut éloigné, Georgine quitta son air de réserve un peu hautaine : une douce langueur, qui annonçait des intentions, se répandit sur son visage.

— Mon cousin, dit-elle, je ne vous dispense d'aucune de vos visites; j'espère que vous m'en ferez souvent.

— Chère madame, vous m'excuserez si elles sont rares, répondit-il; je ne suis pas maître de mon temps.

Elle se leva et lui fit signe de se lever aussi. Elle s'enhardit bientôt jusqu'à lui prendre le bras, l'entraîna le long d'une allée. Elle était nu-tête et avait ouvert son ombrelle pour s'abriter contre le soleil couchant, qui, par intervalles, mêlait un peu de pourpre à la douceur de ses cheveux blonds, ou tirait une étincelle des pendans de diamans qui ornaient la charmante coquille rose de ses fines oreilles.

Tout à coup elle s'arrêta, poussa un long soupir, et, sans regarder, Olivier, comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— Je ne devrais jamais me promener dans ce jardin; je n'y puis mettre les pieds sans éprouver de grands troubles de conscience. C'est dans l'allée où nous marchons, en face de ce champ de roses, que mon sort s'est décidé. C'est ici que M. Maresquel m'a arraché la promesse de renoncer à vous, Olivier, de me donner à lui. C'est ici que j'ai été fausse, cruelle, perfide, infidèle à mes plus chers

souvenirs, que j'ai trahi mes engagemens, sacrifié un homme qui m'avait témoigné tant d'affection.

Puis, levant sur son cousin des yeux de levrette effarouchée qui demande grâce à son maître :

— Olivier, vous avez le cœur bon et généreux. Jurez-moi que vous m'avez pardonné.

— Madame, n'en doutez pas. Je vous ai gardé rancune pendant quinze jours, mettons-en vingt ; mais au bout du mois, j'étais consolé.

— Vous me dites cela d'un ton qui ne me convainc pas, reprit-elle, en devenant de plus en plus sentimentale. Ah ! si vous saviez combien j'ai besoin d'être rassurée à ce sujet, combien je serais heureuse de penser que vous avez conservé pour moi, pour votre pauvre petite Georgine d'autrefois, un peu de sympathie et d'amitié !.. Vrai, vous auriez tort de m'en vouloir. A quelles obsessions j'ai été en butte! Comme on a pesé sur moi ! Quels assauts m'ont livrés mes parens! Leur sort dépendait de mon obéissance. Je me suis bien défendue; si vous aviez été là, je serais aujourd'hui votre femme.

Il lui montra du doigt un espalier, en disant :

— Madame, votre jardinier se néglige. Voilà un pêcher qui ne tient plus à son palis.

— Mon cousin, si j'ai eu des torts envers vous, poursuivit-elle avec un peu d'impatience, ah ! croyez-moi, je les ai bien expiés. La vie est une rude école, et je suis revenue de bien des illusions. Qu'est-ce que la fortune, le confort ? Il n'y a de sérieux que l'amour, c'est la seule chose nécessaire. Eh bien ! c'est précisément la seule qui me manque. M. Maresquel est parfait pour moi, mais il ne me comprend pas. Non, je n'ai pas trouvé en lui ces délicatesses de sentiment qui rendent si douce la vie à deux. Ce qu'il n'a pas, vous l'avez, Olivier ; ce qu'il ne sent pas, vous le sentez. Vous m'aviez donné votre cœur; je n'ai pas fait assez de cas de ce trésor.

— Ne le regrettez pas, madame. Vous avez reçu en échange les admirables diamans qui pendent à vos oreilles, et que je n'aurais pu vous donner, quel que fût mon désir de vous être agréable. Vous vous rappelez que nous avions rangé ces bagatelles dans la liste des choses dont il faut savoir se passer.

Elle crut démêler un peu d'amertume dans son accent, et il lui revint quelque espérance. En ce moment, ils longeaient une pièce d'eau où voguaient deux cygnes. Elle se détourna un instant pour se pencher sur ce miroir et y contempler, le pied sur la margelle, son image, les lignes serpentines de son cou, ses épaules onduleuses et sa robe de mousseline des Indes qui faisait un égal honneur à l'incomparable couturière qui l'avait façonnée de ses doigts de péri et à la femme, plus incomparable encore, qui la portait si

bien. Elle décida que ses grâces étaient irrésistibles, et après un silence, s'étant assise sur un banc de pierre :

— Olivier, venez vous asseoir auprès de moi et daignez m'écouter. C'est un grand homme d'affaires que M. Maresquel, mais c'est aussi un homme de plaisir, et Dieu sait qu'il ne les raffine pas. Si je vous disais quelles rivales il me donne! Promenez-vous autour de Fornay, un jour de fête; vous rencontrerez de charmantes houilleuses, habillées de soie, coiffées de chapeaux à plumes. Vous les reconnaîtrez à leur démarche, à leur tournure; dans la mine, les houilleuses marchent toujours courbées, et elles ont de la peine à se redresser. Quelques-unes de ces demoiselles sont si bien nippées que vous serez tenté de les prendre pour des princesses. Soyez sûr que le maître de céans les a honorées de ses attentions... Peut-être l'aviez-vous entendu dire.

— Madame, je ne m'occupe jamais de ce qui ne me regarde pas, et les plaisirs de M. Maresquel m'intéressent peu.

Elle avait un talent merveilleux pour contrefaire les accens et les voix. Imitant les intonations tragiques d'une actrice qu'elle avait admirée huit jours auparavant dans une pièce à succès, elle s'écria :

— Olivier, la vengeance est douce au cœur des femmes!

Le banc de pierre était adossé à un cerisier sauvage, où un merle venait de se poser. Content de la vie et des cerises, il se mit à chanter.

— Aimez-vous le chant du merle, ma cousine? demanda Olivier. Je l'aime beaucoup. C'est le chant d'un gai luron, d'un bon vivant, qui ne se fait point de soucis et méprise trop les injures pour vouloir s'en venger. Il y a beaucoup de philosophie dans sa musique.

Elle avait juré de gagner la partie, d'avoir raison d'une indifférence qu'elle jugeait peu sincère et qui ne pouvait manquer de se démentir. Elle s'attendrit tout à fait, s'empara de la main d'Olivier et les intonations creuses et sombres n'ayant pas produit l'effet qu'elle en attendait, elle lui dit d'une voix presque céleste :

— Est-il possible, méchant garçon, que vous ayez tout oublié? En vous revoyant, je me suis rappelé mille choses auxquelles je me faisais un devoir de ne plus penser. Hélas! il ne vous souvient plus des heures délicieuses que nous avons passées ensemble, de nos longs entretiens, des sermens que nous échangions, des faiblesses que j'eus pour vous, des quatre vers que vous avez écrits sur mon album et que je ne peux relire sans émotion? Ils se sont gravés à jamais dans ma mémoire, je me les récite bien souvent à moi-même. Que ne donnerais-je pas pour vous entendre me dire o mme jadis :

Que je suis pénétré ! que je la trouve belle
Que son air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur

Et recourant à son grand moyen, elle avança brusquement la tête, plongea dans les yeux d'Olivier un de ces regards assassins dont la violence bouleversait tous les cœurs. Qui peut résister à l'éblouissement d'un éclair? Si tous ne mouraient pas, tous étaient frappés. Non-seulement Olivier ne mourut pas, il ne fut pas atteint. Il resta calme, très calme, dégagea doucement sa main, se leva et dit :

— Ma chère madame, je me rappelle ces vers et vous méritez assurément qu'on vous les récite. Mais que voulez-vous? j'ai beaucoup changé, je me suis dégoûté du sentiment, je ne connais plus que mes vils intérêts, et comme ils dépendent d'un homme qui est très jaloux de son bien, vous ne vous étonnerez pas si je m'en tiens à distance.

Il parlait d'un ton si assuré, d'un air si posé et si tranquille que cette fois elle dut se rendre à l'évidence et s'avouer sa défaite. Elle fit danser son ombrelle entre ses doigts, partit d'un éclat de rire aigu et s'écria :

— Ah! la bonne plaisanterie !

Puis, se reprenant : — Non, elle me paraît mauvaise, puisqu'elle ne m'a pas réussi! Vous avez raison, mon cher cousin, vous avez bien changé. Qu'avez-vous fait de votre candeur? Vous êtes un terrible homme, il n'y a pas moyen de vous prendre.

Il s'empressa de la saluer très bas et il partit. Elle resta seule avec sa déconvenue, en face de la pièce d'eau, entendant sans l'écouter le chant du merle qui se moquait de quelque chose ou de quelqu'un. Elle était vraiment fort en colère. Elle n'admettait pas qu'on lui échappât, que ses victimes se dérobassent à leur supplice. C'était un défi, une provocation, un mauvais procédé. Elle avait formé des projets sur Olivier. Elle s'était promis qu'il reviendrait du Luxembourg, nourrissant au fond de son cœur une vieille blessure mal cicatrisée, qu'elle s'amuserait à rouvrir du fin bout de ses ongles roses. Elle avait trois mois à passer à Fornay. Elle comptait sur Chérubin pour l'aider à se distraire, à désennuyer ses longues journées. Elle aurait eu beaucoup de plaisir à le voir de temps en temps se mettre à ses pieds pour lui roucouler sa petite romance. Elle espérait que, de jour en jour, il s'échaufferait à ce jeu; elle se proposait de le tourmenter beaucoup, de le ballotter perpétuellement entre l'espérance et l'anxiété, entre les promesses et les refus, de le rendre très malheureux sans le désespérer jamais, quitte à le planter là quand elle aurait quelque autre partie plus sérieuse à

jouer. On venait d'ôter sa souris à cette chatte. N'avait-elle pas sujet d'être en colère?

Elle réfléchit sur ce fâcheux incident. Elle était subtile, ingénieuse, même lorsqu'elle était fâchée. Elle commença par poser en axiome qu'il n'était pas de cœur libre ou à demi libre, de cœur disponible, dont elle ne fût certaine de venir à bout. Olivier ne s'était pas laissé reprendre; il fallait en conclure qu'il aimait ailleurs. Qui donc? Elle chercha, et il lui vint un soupçon. Elle n'ignorait point que Mme Courlize avait eu dans son enfance une passion malheureuse pour le cousin boiteux. Elle n'ignorait pas non plus qu'on s'était revu à Spa; elle se rappela avec quelle insistance cette même Mme Courlize avait plaidé la cause du malencontreux ingénieur, dont M. Maresquel ne voulait plus entendre parler : — « S'il est ici, pensait-elle, c'est grâce aux peines qu'elle s'est données et à sa chaleureuse éloquence. On me dit coquette : elle ne l'est pas moins, quoiqu'elle cache mieux son jeu. Sans doute, dans leur entrevue à Spa, elle lui a dit tant de mal de moi, elle a palpé ses plaies d'une main si douce, et la pitié qu'elle affectait a mis dans ses yeux couleur d'encre une expression si touchante, si suave, qu'éclairé de la grâce d'en haut, il les a trouvés plus beaux que les miens. Au fait, hier matin, quand je suis allée la chercher à l'orphelinat aussitôt après mon arrivée, je lui ai demandé si elle le voyait souvent; elle a rougi, bien qu'elle ne rougisse guère. Y aurait-il quelque chose entre eux? »

Mme Maresquel aimait peu sa sœur; elle lui gardait rancune de s'être mariée la première et d'être devenue assez jolie contre toute attente pour faire figure à côté d'elle. Ce sont de ces crimes qui ne se pardonnent pas. Elle rentra au château déterminée à éclaircir son soupçon et se disant :

— Il y a quelque chose; on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il y a quelque chose.

XIII.

A huit jours de là, M. Maresquel disait à son secrétaire :

— Hier soir, Mme Courlize, qui dînait au château, a formé un petit complot avec ma femme. Ces deux folles ont décidé qu'il était honteux de vivre à deux pas d'une houillère sans savoir ce qui s'y passe, et que, ce matin même, elles visiteraient la plus profonde de nos fosses. Affaire de gloriole et de pouvoir dire en remontant qu'on est descendu à plus de six cents mètres sous terre. Elles ont décidé aussi que tu les accompagnerais. Singulier cicerone qu'elles ont choisi là! Je leur ai vainement représenté que Josué avait besoin

d'une trompette pour renverser les murs de Jéricho, que tu te passes de trompette, que tu n'as qu'à paraître et les murailles s'écroulent. Enfin, Dieu les garde! Va-t'en bien vite leur offrir tes services, elles comptent sur toi.

Olivier faisait toujours ce qu'on lui disait; il se hâta d'obéir, mais il flairait un danger. A quoi pensait Mme Maresquel de vouloir descendre dans une fosse quand elle savait qu'on en remonte tout noir, que dix ablutions et un bain ne vous blanchissent qu'à moitié, que pendant deux ou trois jours on garde encore du charbon dans le coin des yeux et qu'il faut presque s'écorcher la paupière inférieure pour la nettoyer tout à fait? Comment se faisait-il que cette hermine si amoureuse de sa personne voulût exposer sa blancheur immaculée à de tels affronts? Elle devait avoir un secret dessein; il se promit d'être prudent, de s'observer beaucoup.

En arrivant à la fosse Sainte-Lucie, il trouva ses deux cousines qui l'attendaient avec impatience. Elles venaient d'achever leurs apprêts de voyage. Chaussées de gros souliers, vêtues d'un bourgeron de toile bleue, d'un pantalon de même étoffe, relevé aux chevilles, une cravate rouge autour du cou, la taille prise dans une ceinture de crin, les cheveux emprisonnés dans une coiffe étroite qui ne laissait à découvert que la moitié de leur front, cette coiffe serrée à son tour dans un chapeau de cuir très lourd, très solide, qui devait protéger leur tête contre les mauvaises rencontres, chacune d'elles tenait à la main une lampe de sûreté. C'étaient de ravissans mineurs; jamais la fosse n'en avait vu de pareils.

Georgine s'avança à la rencontre de son cousin et lui dit : — Excusez-moi. Quelle corvée je vous impose! J'ai fait de mon mieux pour vous la rendre agréable.

Et du doigt elle lui montrait Béatrice. Il ne répondit pas. Il les fit entrer l'une après l'autre dans la cage suspendue. Par son ordre, elles s'y accroupirent, les genoux aux dents; il les pria instamment d'être sages, de ne pas bouger, de ne passer au travers des montans de la claire-voie ni le bras, ni la main, et la descente commença.

Une excursion dans une mine est une promenade qui ressemble à une aventure. Nous ne saurions trop recommander ce plaisir aux touristes qui, sans aimer beaucoup les hasards, aiment à les approcher, à les coudoyer, à en ressentir l'émotion, à pouvoir se dire : « Si telle chose arrivait, je serais un homme perdu! » Il n'arrivera rien, le maître de la mine leur en a donné sa parole. On s'enfonce précipitamment dans la nuit; à la pâle clarté des lampes, on voit fuir le guidonnage avec une rapidité vertigineuse. Ce n'est pas une descente, c'est une chute, un engloutissement. Votre salut dépend de la solidité de deux câbles. Informez-vous s'ils sont en fil de fer

ou en fil d'aloès. Les premiers durent à peu près dix mois; les seconds coûtent beaucoup plus cher, mais ils durent deux ans. Chaque jour on constate que le choc n'en a pas détérioré la partie inférieure, plus sujette à s'user ou à se rompre; une fois la semaine, on les visite de haut en bas. Mais il y a des inspecteurs négligens. Avez-vous étudié le calcul des probabilités? C'est la plus rassurante des inventions; ne craignez rien et tenez-vous coi. — Êtes-vous bien certain que le câble soit solide? demanda Mme Maresquel en plongeant trois de ses ongles dans le bras de son cousin. Elle en était presque à se repentir de son audace. — J'en suis très certain, répondit-il d'un ton bref, et il ne se mit pas autrement en peine de la tranquilliser.

On arrive, on sort de sa cage, on débarque et on ne sait pas trop ce qu'on voit : vous vouliez vous assurer qu'on peut vivre sous terre et se passer du soleil; vous vous êtes donné à la nuit, elle vous a pris, elle vous tient. C'est un monde compliqué que le monde souterrain; pour vous reconnaître, pour vous orienter, vous auriez besoin d'une carte : heureusement vous avez un guide. On s'engage à sa suite dans un couloir sinueux, qui, par endroits, s'élargit ou se resserre. Les poutrelles saillantes de la toiture vous obligent à marcher courbé, enjambant des traverses, glissant sur le schiste et quelquefois mettant le pied dans un trou. Vous apercevez au loin des lumières fixes et d'autres qui vont et viennent, s'approchent, s'éloignent, disparaissent. Tantôt l'humidité vous enveloppe, les parois suintent, de grosses gouttes vous tombent sur les mains ou sur le nez; tantôt vous traversez des Saharas, des régions sèches, torrides; l'instant d'après, la machine soufflante vous envoie au visage de larges bouffées d'un air glacial, le frisson vous saisit et la violence de ces grands coups d'éventail vous fait regretter votre étouffement. Aux surprises de la peau se joint l'étonnement des oreilles. Dans l'ombre pleure tout bas un invisible ruisseau qui s'écoule discrètement dans quelque gouffre. Ailleurs, c'est le pic qui attaque la roche avec un bruit sourd, ou le grincement doux du charbon qui s'émiette, ou le cri perçant d'un sifflet, ou des appels, ou des ébrouemens de chevaux, ou le ferraillement strident de wagonnets pleins ou vides qui font la navette entre le puits d'extraction et le chantier d'abatage. Les figures que vous rencontrez sont étranges et se ressemblent toutes sous la noire poussière qui les couvre. Les yeux étincellent, les dents resplendissent comme celles des nègres. Vous ne devinez pas tout de suite à quelles besognes diverses vaquent ces fantômes; vous les voyez remuer, s'agiter avec des gestes bizarres. Ce sont des hommes de nuit accomplissant une œuvre de ténèbres.

Attendez quelques instans, vous ne tarderez pas à voir clair dans ces apparentes confusions. Vous découvrirez que les cités souter-

raines sont construites avec toute la méthode d'un art savant, qu'elles ont leur gouvernement et leurs lois, que l'humaine raison est présente dans cet abîme, qu'elle y met tout à sa place, qu'elle y fait régner la règle et l'ordre, qui est aussi nécessaire à l'homme que le pain qui le nourrit. Ces rues qui s'entre-croisent ont chacune sa destination, son usage particulier; malgré leurs détours elles savent où elles vont et d'où elles viennent. Voici les galeries d'aérage; d'autres conduisent à la couche exploitée ou à celle qu'on cherche, d'autres servent aux transports. La sombre cité a ses carrefours, ses places, elle a parfois ses monumens. Dans cette profonde encognure, sur une table taillée dans le roc, deux lampes de sûreté brûlent constamment devant une image encadrée. C'est un autel, c'est une chapelle, décorée de guirlandes en verroterie, de globes argentés, de fioles, de statuettes de plâtre. Un écriteau porte ces mots: « Donnez à sainte Barbe et à saint Léonard de tout votre cœur. » Les saints qui patronnent les mineurs les accompagnent dans la mine, de peur qu'ils ne s'imaginent qu'en s'éloignant du ciel, ils se séparent de tout commerce avec lui; ils l'oublieraient, s'ils s'en croyaient oubliés. Donnez à sainte Barbe, donnez à saint Léonard; ce sont des saints débonnaires et des mendians généreux; ils ne garderont pas votre argent, ils en feront part à leurs amis. Mme Courlize déposa dans leur sébile un louis tout neuf, ce que voyant, Mme Maresquel en mit deux; elle aimait à marquer les rangs, à maintenir les distances. — C'est singulier, dit Béatrice à son cousin; sœur Clotilde prétend que nos mineurs ne croient à rien. — Les mineurs, répondit-il, croient toujours à quelque chose. S'ils ne croient pas en Dieu, ils croient aux saints; s'ils ne croient pas aux saints, ils croient au diable ou à quelque fétiche ou à leur pinson, à qui ils crèvent les yeux pour qu'il ait la voix plus belle et plus égale.

Mme Courlize aimait à comprendre ce qu'elle voyait; elle avait toutes les curiosités. Son cousin eut fort à faire de répondre à ses questions; mais Olivier le silencieux ne l'était pas auprès d'elle, il trouvait aussi naturel de lui parler que de se taire avec tout le monde. Il lui expliqua que les piqueurs abattent le charbon, que les chercheurs le chargent sur les berlines, que les rouleurs le voiturent jusqu'au puits, que les boiseurs étançonnent les galeries, que les haveurs pratiquent dans la roche des coupures parallèles à la couche. Elle voulut tout voir. Elle se traîna en rampant sur ses mains et sur ses genoux pour contempler un piqueur qui travaillait à col tordu. Étendu sur le dos, sa lampe accrochée à la paroi, il piquait le charbon de côté; une béquille courte lui servait d'oreiller. Elle le plaignait de tout son cœur et se permit de le lui dire. Il n'eut pas l'air de l'écouter; il raisonnait peu et s'en trouvait bien;

c'était un épais garçon enfermé dans son malheur comme une huître dans son écaille. Elle accabla aussi de ses témoignages de sympathie un cheval blanc qu'elle rencontra traînant un convoi de wagonnets. Elle apprit avec une douloureuse surprise qu'il était là depuis six ans révolus, mais elle constata avec plaisir qu'il était gros et gras. On l'assura que si jamais il remontait à la surface de la terre, il éprouverait un court étonnement, et qu'après cela il se remettrait à vivre comme s'il ne lui était rien arrivé. Tout à coup elle entendit au fond d'un obscur couloir une voix jeune et fraîche qui chantait. Elle n'en croyait pas ses oreilles; était-il possible qu'on chantât dans une mine? L'homme n'est pas comme l'oiseau, il chante partout. Vers les pôles, dans le pays des glaces qui ne fondent pas, il y a des huttes de neige, et dans la tristesse enfumée de ces huttes, des femmes accroupies fredonnent de vieilles chansons où il est question de baleines, de phoques et d'amour. Ces deux grandes magiciennes qu'on appelle l'habitude et l'espérance opèrent de plus grands miracles que sainte Barbe ou saint Léonard. Elles rendent tout supportable. L'une nous endurcit les épaules et nous apprivoise avec la pesanteur de notre joug; l'autre amuse nos chagrins par ses histoires ou par ses tours d'escamotage ou par le tintement de ses grelots.

Le mineur chante quelquefois, mais il ne rit guère et parle peu; le fond de son humeur est grave, il ne s'égaie que lorsqu'il s'oublie. Bien qu'il ne connaisse pas la théorie des probabilités, il calcule ses chances, qui ne sont pas celles du curieux qui passe trois heures dans la mine et s'en va pour ne plus revenir. Son rude labeur est une bataille contre un ennemi caché et plein de ruses, qui lui dresse d'inquiétantes embûches. Si l'on n'y pourvoyait, il étoufferait ou serait noyé. On lui donne de l'air, il n'en a jamais assez; on le débarrasse de l'eau qui l'incommode et le menace, il en reste toujours trop. Pour provoquer une catastrophe, il suffit d'une erreur, d'une distraction, d'un boiseur inattentif, d'un homme qui suit sa pensée et oublie son danger, du choc d'une pioche contre une pyrite et de l'étincelle qui en jaillit. S'il échappe aux accidens, il n'échappe pas aux influences d'une chaleur humide et malsaine, à l'anémie, à la bronchite, à l'étiolement, à l'usure du corps et de l'âme. Un mineur disait: « La mine nous mange. » On reconnaît ses victimes à leur amaigrissement, à leur teint hâve, à leur taille voûtée, à leur démarche inégale, aux allures tâtonnantes de l'homme qui cherche son chemin dans la nuit. On les reconnaît aussi à la soif inextinguible qui les tourmente. Tout excès est pernicieux à ces santés attaquées, le cabaret achève de les détruire. On ne vieillit guère dans les charbonnages ou l'on y vieillit avant l'âge d'être vieux. On lit dans un antique manuscrit que le secret de

brûler la houille fut trouvé par un ange. Un commentateur a prétendu qu'on avait mal pris la pensée de l'auteur, qu'il avait voulu dire : par un Anglais. Nous opinons pour l'Anglais; si belle que soit l'invention, on a peine à croire que les anges s'en soient mêlés.

— Ne les plaignez pas, dit à Mme Courlize le galant chef de service du puits Sainte-Lucie, qui en apprenant que deux belles dames étaient descendues dans sa fosse, s'était hâté de les rejoindre pour leur en faire les honneurs. Non, ne les plaignez pas; ils ne sont pas si malheureux que vous le pensez. La plupart aiment beaucoup leur métier; ils en sont fiers; ils n'en veulent point d'autre pour leurs enfans. Ici tout le monde est mineur de père en fils. Ils ont pour le paysan, pour le laboureur le secret mépris qu'a le marin pour l'homme de terre, et ils ont pour leur puits, pour le travail du fond l'attachement du matelot pour son bord... Tenez, en voilà un, le père Timothée Servoix, qui est descendu tout jeune dans la mine et qui sûrement a dépassé la cinquantaine. Il est fort bien conservé, il a bon œil et la main aussi solide que le pied. Demandez-lui s'il est un plus bel état que celui de houilleur, ou plutôt ne le lui demandez pas, car il n'est pas tous les jours en humeur de causer.

Le haveur qu'il lui montrait était un homme entre deux âges, de haute taille, maigre comme un clou, les joues cousues, le nez en lame de couteau, le front traversé par un grand pli vertical qui ressemblait à une balafre et qui n'était qu'un sillon creusé par la vie; ce bon ouvrier s'entend aux labours profonds. Il avait pour tout vêtement un caleçon de toile et une chemise de flanelle violette, sans boutons, qui laissait à nu sa poitrine velue, dont on pouvait compter les côtes. Il avait posé son pic, il déjeunait, tenant de la main gauche une gourde, de la droite un chanteau de pain bis enveloppé dans un sac où il le laissait toujours, même en mangeant, pour ne pas le salir. Tour à tour, renversant la tête, il faisait descendre quelques gorgées d'eau coupée d'un peu de genièvre dans son long cou sec, dont on voyait saillir les veines et les tendons, ou portant la musette à sa bouche, il mordait dans son pain durement gagné. Ce grand philosophe le trouvait à son goût, il n'en sentait pas l'amertume.

Mme Courlize s'était approchée de lui, sans qu'il daignât se déranger pour la saluer, et elle le regardait avec bienveillance. Peu lui importait; pour sa part, il ne regardait personne. Il avait l'air d'un vieil animal domestique, d'humeur paisible, mais hautaine, d'un vieux cheval qui a tant roulé dans le monde que ni les caresses, ni les mauvais traitemens, rien n'émeut plus sa coriace indifférence. Elle lui demanda s'il était marié, s'il avait des enfans, où il demeurait, à quelle heure il descendait dans la mine, quand il en sortait. Il répondit par des hochemens de tête, par des haussemens d'épaules,

par de sourds monosyllabes. Il n'aimait pas qu'on le questionnât, qu'on s'ingérât dans ses petites affaires, qu'on entreprît sur son repos et son silence, qu'on ajoutât à ses labeurs la fatigue de parler. Cependant, comme, renonçant à en rien tirer, elle battait en retraite, il lui dit :

— N'êtes-vous pas la dame de l'orphelinat ?

— Oui, Mme Courlize.

Il fit claquer sa langue comme pour s'applaudir de sa perspicacité, et il ajouta : — Je ne sais pas comment vous vous appelez, mais je connais bien votre charrette et votre âne.

Cela dit, prenant son pic, il se remit à travailler. Après avoir perdu ses peines auprès de Mme Maresquel, qu'il avait tâché vainement d'intéresser à ses explications, le chef de service s'était emparé de la complaisante Béatrice.

— Vous devez être très flattée, lui dit-il, que le père Servoix vous en ait dit si long ; c'est une faveur qu'il vous a faite. Vous jouissez d'une bonne réputation même dans l'enfer.

Il avait apporté le plan de la mine, il le déplia devant elle. Il lui montra comment les couches de charbon se succèdent par étages dans le schiste et à des intervalles inégaux, tantôt plus épaisses, tantôt plus minces, les unes tout à fait régulières, les autres onduleuses ou tordues, disloquées, interrompues quelquefois par des étranglemens, par des failles, par des brouillages où elles se perdent. Olivier, qui se sentait las, s'était assis à l'écart sur une brouette renversée ; Mme Maresquel alla l'y trouver et, sans s'informer si elle le gênait, elle prit place à côté de lui. Elle n'était pas contente de sa promenade. Elle se souciait très peu des mines et des mineurs, des brouillages et des failles ; elle n'était descendue au fond d'un puits que pour y faire une petite enquête qu'elle avait à cœur et dans la persuasion que l'obscurité enhardit les amoureux, qu'ils s'émancipent, se trahissent par des gestes et des propos imprudens. Elle n'avait pas quitté des yeux sa sœur et son cousin, elle n'avait rien découvert qui confirmât son soupçon.

— Olivier, que faites-vous là tout seul, sur cette brouette, qui n'est pas un siège fort tendre ? dit-elle après s'être assise. Vous avez l'air de bouder ?

— Pourquoi bouderais-je, madame ?

— Parce que vous êtes jaloux.

— Jaloux !.. De qui donc, je vous prie ?

— De cet ingénieur loquace, qui, sous prétexte d'initier Béatrice à tous les mystères d'un charbonnage, lui parle de très près. Elle fait des conquêtes partout, cette chère enfant. Dans sa petite jeunesse, on l'aimait pour son bon cœur ; on l'aime aujourd'hui pour ses beaux yeux. Qui de nous aurait deviné qu'elle deviendrait une

femme si charmante, si délicieuse? Convenez, Olivier, que vous la trouvez plus délicieuse que moi, que vous en êtes éperdument amoureux... Ah! ne rougissez pas, ne perdez pas contenance, il n'y a point de mal à cela. Pourquoi vous en cacher? Elle m'a confessé elle-même que vous l'adorez, que vous lui faites une cour acharnée... Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vous attaquez jamais qu'à vos cousines; quand ce n'est pas à la blonde, c'est à la brune. Il y a pourtant dans l'univers d'autres brunes et d'autres blondes, mais vous passez près d'elles sans les regarder. Au fond, cela s'explique. D'abord vos cousines sont charmantes, et puis ce sont de bonnes filles; elles viennent en aide à votre timidité, elles vont à sa rencontre, elles font les trois quarts du chemin. Je suis sûre qu'à Spa, Béatrice s'est jetée à votre cou en s'écriant : « Pauvre garçon abandonné par une femme sans cœur, je t'offre le mien; le veux-tu? le voilà! » Vous ne voulez pas me faire vos confidences? Vous avez tort, je suis une personne très discrète, infiniment discrète, et je veux beaucoup de bien à vos amours. Eh! vraiment, c'est une bonne œuvre à faire que de consoler cette jeune femme, si peu mariée, si peu. Elle a bien ses orphelins, mais la charité remplit-elle le vide du cœur et des journées? Au surplus, les maris enfermés ne sont pas gênans. Vrai, tout vous est propice... Mais parlez-moi donc, Olivier, répondez-moi.

— Madame, avez-vous jamais entendu le bruit du vent dans une cheminée?

— Quelquefois.

— Lui avez-vous répondu ?

— Qu'il est poli! s'écria-t-elle. Olivier, vous vous gâtez, vous devenez impertinent, et je ne vous aime plus. Bah! vous vous faites plus mauvais que vous n'êtes. Je gagerais que dans le fond vous avez beaucoup d'affection pour moi.

— Pas la moindre, répondit-il avec un accent de profonde conviction.

Mme Courlize, qui s'était enfin soustraite aux empressemens du chef de service, les rejoignit en ce moment.

— Arrive, ma belle, lui dit sa sœur; ne me laisse pas seule avec ce jeune homme entreprenant, qui me tient de brûlans discours que je ne dois pas, que je ne veux pas entendre. Je le croyais guéri; il est plus amoureux que jamais. Croirais-tu?..

— Je crois, pour l'avoir appris tout à l'heure d'un ingénieur très savant et très aimable, interrompit-elle, je crois, ma chère, que le grisou est de l'hydrogène carboné et même protocarboné, dont l'irruption subite rend l'air inflammable. Je crois aussi, pour l'avoir appris d'un porion, qu'il y a dans le schiste des endroits unis comme un miroir, où les houilleurs croient apercevoir, à de cer-

tains jours, une casquette luisante : c'est un de leurs camarades, mort dans la mine, qui revient pour les avertir qu'une explosion est proche. Mais je crois surtout que je meurs de faim et que mon déjeuner m'attend.

— Allons-nous-en, dit Olivier, qui se leva en sursaut.

Il prit la tête de la caravane; Béatrice le suivait, Mme Maresquel venait en queue. Mais au milieu du trajet, comme on passait devant l'écurie du cheval blanc, Mme Courlize s'arrêta pour s'assurer que sa litière était fraîche, et, sans qu'Olivier s'en aperçût, Georgine la devança. Il dit, l'instant d'après :

— Béatrice, prenez garde ; il y a ici une flaque d'eau.

Une voix vive et caressante lui répondit tout bas, avec un léger zézaiement :

— Olivier, Georgine n'est pas là ; nous sommes seuls.

Il fit volte-face avec l'impétuosité d'un homme que le bonheur appelle.

— Ah ! doucement ! doucement ! ne m'embrassez pas ! s'écria Georgine avec son mauvais rire.

— Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? demanda Béatrice, qui venait de les rattraper.

— Ce n'est rien, rassure-toi ! répliqua Mme Maresquel. Notre cousin se moque de moi parce que j'ai cru voir une casquette luisante.

La petite caravane se remit en marche, et personne ne dit plus mot. Vingt minutes plus tard, on sortait du puits, on se retrouvait à l'air et au grand jour. Il arrive quelquefois que de deux sœurs ou de deux amies qui vivent ensemble, l'une a toujours la bonne part, que l'autre est sujette à tous les accidens. Si elles voyagent dans les montagnes, l'une garde la fraîcheur de son teint, l'autre se hâle et sa peau se gerce. Si elles sont condamnées à descendre dans une méchante auberge où il n'y a qu'un bon lit, l'une est sûre de l'avoir sans qu'on puisse l'accuser de l'avoir choisi ; l'autre couchera à la diable. Si leur voiture vient à verser, l'une se relèvera indemne, sans la moindre contusion, l'autre se cassera bras ou jambe. S'il règne quelque part une épidémie, l'une ne la prendra pas, l'autre en sera malade jusqu'à craindre d'en mourir. Il faut croire que l'une a des secrets ou que la fortune lui tient compte du soin religieux qu'elle a d'elle-même, que l'autre s'oublie souvent et néglige les précautions. L'égoïsme est ingénieux, plein d'industrie. En parcourant la mine, Mme Courlize avait voulu tout voir et tout savoir, même comme on s'y prend pour piquer le charbon à col tordu. Mme Maresquel, qui était capable d'avoir à la fois deux idées fixes, tout en s'occupant de deviner s'il y avait quelque chose entre sa sœur et son cousin, avait eu le

perpétuel souci de se salir le moins possible, et elle n'avait pas une seule fois promené son gant sur sa figure. Il en résulta que, sauf un léger trait de charbon autour des yeux, elle sortit du puits presque blanche, tout à fait présentable, tandis que sa sœur était noire comme une négresse du Soudan. Fière de son double triomphe, elle tira de sa poche un petit miroir, le tendit à Mme Courlize, en la priant de s'y regarder. Béatrice fut si épouvantée de ce qu'elle y voyait qu'elle jeta un cri d'horreur, et que, tournant le dos à son cousin, elle s'enfuit à toutes jambes pour aller se plonger la tête dans un baquet. Georgine fut plus polie. Elle remercia Olivier de son obligeance, de toutes les peines qu'il avait prises, des savantes et lumineuses explications qu'il lui avait données. Elle ajouta :

— Mon cousin, un homme a beau se garder, il finit toujours par se faire prendre.

XIV.

Plusieurs jours avant qu'une fourmilière se dispose à émigrer, un observateur attentif y remarque une agitation inusitée. Prises d'une vague inquiétude, les fourmis vont, viennent, sortent, rentrent, sortent de nouveau. Elles ont l'air affairé, et cependant elles négligent leurs affaires pour se livrer à des exercices désordonnés, à d'inutiles mouvemens. C'est une fièvre, l'attente d'un événement les travaille; on en voit qui se réunissent, s'attroupent, se communiquent des nouvelles les unes aux autres dans cette langue mystérieuse que parlent leurs antennes et dont aucun philologue n'a encore déchiffré l'alphabet. A quelque temps de là, tout est prêt, on se sent mûr pour son entreprise. Au signal convenu, corps et biens, toute la cité déloge. Les forts, les entendus, ceux qui savent les chemins marchent en avant-garde; les faibles, les irrésolus, ceux qui font ce qu'ils voient faire aux autres se laissent entraîner par les audacieux. On s'ébranle, on part sans esprit de retour.

En apparence, il n'y avait rien de changé à Fornay. La grande usine travaillait; on l'entendait siffler, grincer et gronder. Les hauts fourneaux crachaient la fumée et le feu; la flamme de la houille, comme une ourse façonne ses oursons à force de les lécher, promenait sa langue infatigable sur la fonte toute rouge qu'on brassait dans les fours à puddler. La grande machine soufflante envoyait du vent dans les charbonnages; les wagonnets descendaient vides et remontaient pleins, et il y avait encore des houilleurs qui chantaient. Néanmoins Fornay n'était pas dans son assiette ordinaire, un événement couvait dans les esprits. Plus d'un visage était grave,

soucieux; on s'interrogeait du regard, on cherchait à lire dans les yeux de son prochain. Les réfectoires étaient presque silencieux; on se savait surveillé, et les chuchotemens remplaçaient le bruit des causeries. Dans la soirée, entre deux rangs de maisons ouvrières, il se formait quelquefois des groupes qui parlaient bas. Ce n'était rien, et pourtant c'était quelque chose.

M. Maresquel, toujours bien servi par sa police, était instruit des intentions et devinait les projets, qu'il ne prenait pas au sérieux. Toutefois, comme il avait le génie de l'offensive, le goût de braver les menaces et l'habitude de se défendre en attaquant, il expulsa encore quelques ouvriers qu'on lui dénonçait comme des meneurs qui haranguaient et échauffaient leurs camarades. Le lendemain, il reçut en audience une délégation qui venait plaider la cause des expulsés et lui demander par la même occasion de modifier son nouveau règlement de travail dans les charbonnages. On lui parla fort poliment; il rendit politesse pour politesse. Les mains dans les poches, le sourire aux lèvres, il expliqua aux plaignans qu'il ne rétractait jamais aucune de ses paroles, que jamais il ne revenait sur aucune de ses résolutions, que les réformes qu'il avait introduites dans ses règlemens ne faisaient tort qu'aux paresseux, dont le rêve était de substituer à l'adjudication ou au vrai travail à la tâche le travail à la journée, qu'au surplus ceux de ses ouvriers qui n'étaient pas contens n'avaient qu'à s'en aller. Personne ne s'en alla. La fourmilière s'agita de plus en plus, mais elle n'émigra pas.

Un soir que M. Maresquel dînait avec sa femme chez un usinier des environs, Olivier apprit d'un garçon d'hôtel, dépêché auprès de lui en exprès, qu'un de ses camarades de collège, arrivé de la veille dans la petite ville de Toulins, le priait de venir le voir à l'auberge du Lion d'or, où il était descendu. On ne met guère qu'une demi-heure pour aller à pied de Fornay à Toulins. Olivier profita de sa liberté pour se rendre sur-le-champ auprès du mystérieux ami qui l'attendait. Dès qu'il eut dit son nom au maître d'hôtel du Lion d'or, on le conduisit au premier étage, dans une chambre où il crut en entrant qu'il n'y avait personne. Un clapotement d'eau dans une baignoire l'avertit qu'il y avait quelqu'un. Derrière un paravent, un gros garçon très las se délassait en prenant un bain tiède, où il avait fait répandre plus d'un flacon de vinaigre de santé. Il avait couru tout le jour par une chaleur étouffante, avalant beaucoup de poussière, mangé du soleil, bavardant avec celui-ci, avec celui-là, argumentant, pérorant et obligé de presser dans ses jolies mains grasses qu'un prélat lui aurait enviées des mains rudes, calleuses, qui n'étaient pas toujours très propres. Ce n'était pas trop d'un bain pour le remettre des fatigues et des assujettissemens de son métier.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix étoffée, éclatante.

Olivier tressaillit. Il avait reconnu cette voix agréable à son cœur autant que peut l'être le clairon des batailles aux oreilles d'un conscrit qui se sentait moisir dans sa caserne et soupirait après les hasards.

L'entretien s'engagea à travers le paravent.

— Assieds-toi, installe-toi, si tu trouves une chaise dans cette baraque, disait Laventie. Mon cher petit vieux, que tu es gentil d'être venu! On n'a qu'à te faire un signe, et tu accours. Je reconnais là ton joli caractère.

— J'avais pourtant le droit de t'en vouloir, répondait Olivier. Comme tu me négliges! comme tu m'oublies! Je t'ai écrit cinq fois; point de nouvelles, pas un mot de réponse.

— Que veux-tu? c'est la vie. On ne se voit pas, on ne s'écrit pas, mais on ne s'oublie point. Il faut porter sa poutre, traîner son boulet, ramer dans sa galère. Cela n'empêche pas d'aimer beaucoup son petit Olivier, de penser à lui aussi souvent qu'Amaryllis... A qui donc pensait-elle, Amaryllis? Du diable s'il m'en souvient!.. Là, mon fils, il faut que tu te rendes utile. Si tu es assis, lève-toi; passe délicatement entre la muraille et le paravent, en prenant bien garde de ne pas le renverser, car on n'a qu'à souffler dessus pour le faire tomber, et viens m'envelopper dans mon drap. Celui qui voit tout t'en récompensera quelque jour.

L'instant d'après, Olivier contemplait le grand homme, qui était déjà debout dans sa baignoire; il pouvait admirer son embonpoint, son corps potelé et dodu. Il lui prodigua ses soins, que Laventie reçut en homme accoutumé à se faire servir.

— O ce brave, ce bon Olivier! c'est donc lui!.. Vrai, je suis heureux de te revoir, tu me manquais. On a beau dire, il n'y a que les vieilles amitiés, les autres ne comptent pas... Tiens, avant de m'aider à passer ma chemise, frotte-moi bien fort la poitrine, le dos et les bras avec la brosse que voici. Il n'y a rien de pareil pour faire circuler le sang. Ne crains pas de m'enlever la peau, déployons notre vigueur... M'as-tu bien tamponné le cou? Serre-le dans cette flanelle. C'est l'endroit, comme dit l'autre, où entrent les bons morceaux et par où sortent les bons mots et les fortes paroles. Dans notre partie, c'est l'outil; on ne saurait trop le soigner... A propos, sais-tu que je te trouve un peu changé? Ce que c'est que le monde! J'engraisse et tu maigris. Mais ta maigreur te va bien; si j'étais une jolie femme, je dirais : Voilà un jeune homme intéressant! Sûrement ton infidèle bergère a des regrets; es-tu rentré dans ton bien?.. Non? bien vrai? Tu as porté ailleurs tes hommages? Au fait, c'est un paradis de Mahomet que ce Fornay. J'ai

vu tantôt, dans une voiture à deux roues, attelée d'un petit âne pomponné, un amour de brune, aussi piquante que grassouillette et moelleuse, un de ces morceaux qui mettent un homme en appétit. Je me suis informé, et on m'a dit... Qu'as-tu donc? Te voilà rouge comme une pivoine. Est-ce que, par hasard?.. Ne te gêne pas, mon doux enfant; quand on a des cousines, c'est pour s'en servir. Je te félicite, tu choisis bien tes consolations; elle a l'air très consolatif, cette petite femme. Te fait-elle bon poids, bonne mesure?.. Je suis indiscret? Mille excuses! je croyais qu'on disait tout à son petit Laventie... Et là-dessus, mon vieux, je te remercie de tes bons offices, je me charge du reste. Pendant que je termine ma toilette, sois assez aimable pour descendre à la cuisine et prier le gâte-sauce de cette gargote qu'il s'occupe de me faire dîner... Tu as mangé avant de venir ici? C'est fâcheux; je t'aurais offert la moitié de mon brouet.

Grâce à la sollicitude et à la diligence d'Olivier, le couvert se trouva mis à l'instant même où, vêtu d'une vareuse rouge, le teint clair, reposé, l'œil radieux, Laventie sortait de derrière son paravent comme le soleil sort d'un nuage. Il n'eut que la peine de traverser la chambre, de s'asseoir, de déplier sa serviette; Olivier s'était chargé de lui servir son potage, qu'il avala tout bouillant et à grandes gorgées, quoiqu'il le déclarât détestable. Dès que la fureur de son premier appétit se fut un peu calmée, il fit subir à l'ingénieur un long interrogatoire aussi méthodique que circonstancié sur tout ce qui se faisait, se disait, se passait ou pouvait se passer à Fornay. Il n'écoutait pas ses réponses jusqu'au bout; il comprenait très vite et n'aimait pas qu'on lui expliquât ce qu'il avait compris. Il frappait un coup sec sur la table avec le manche de son couteau et disait : « Suffit; autre chose maintenant. » Quelquefois aussi il interrompait Olivier pour se plaindre du Lion d'or, de la triste chère qu'on y faisait. Il laissait tomber sa fourchette d'un air découragé, il s'écriait mélancoliquement : « Seigneur Dieu! quelle gargote! » Puis, faisant un effort généreux, il recommençait à bâfrer, en disant : « Revenons à notre affaire. » Et les bouchées suivaient les bouchées, les questions succédaient aux questions. Le fait est qu'il avait un estomac d'autruche; mais friand autant que glouton, s'il réussissait à digérer les fritures et les ragoûts du Lion d'or, il les digérait avec mépris, avec indignation.

Quand il eut fini de boire son café et d'apprendre tout ce qu'il désirait savoir, il se leva, jeta sa serviette sur sa chaise, alluma un cigare, passa la main dans ce qui lui restait de cheveux et se mit à arpenter la chambre à grands pas. Il s'était subitement transformé. C'était le Laventie des grands jours et des grandes heures, le Laven-

tie oraculaire et tragique. Tout à coup, il s'approcha d'Olivier, et, allongeant le bras :

— Regarde attentivement le creux de ma main : qu'y vois-tu? Et comme Olivier hésitait à répondre : — N'y vois-tu pas ta vengeance? Je te l'apporte; embrasse-moi.

Mais il comprit qu'après les fatigues de la journée, il ne pouvait se soutenir longtemps à ces hauteurs. Il renonça au sublime, ouvrit la soupape de son ballon et reprit terre, redevint le Laventie bonhomme et bon enfant. Si Olivier s'y était prêté, il n'eût pas demandé mieux que de se détendre, de s'égayer un peu. Un aruspice est charmé d'en rencontrer un autre, parce qu'on peut rire; on se dit l'un à l'autre : « Mon Dieu ! qu'ils sont bêtes ! » Malheureusement, Olivier n'était pas du métier, de la confrérie, et il prenait tout au sérieux. Laventie revint s'asseoir en face de lui, et lui frappant sur la cuisse :

— Mon petit vieux, tu es un garçon intelligent; tu as sûrement deviné que je ne suis pas venu dans ce triste pays pour y manger des semelles de souliers et y boire du vin sur. J'arrive ici en apôtre ou en missionnaire, comme tu voudras, et j'ose espérer que tu me trouves la figure de l'emploi. Si malin que soit ton Maresquel, il veut aller trop vite, il commet des imprudences; je te jure qu'il les paiera. Non content de réduire le salaire de ses métallurgistes, d'imposer à ses mineurs le travail à l'adjudication, il les tracasse, il les moleste, il prétend les empêcher de délibérer en commun sur leurs petits intérêts, il traite tous les syndiqués de mauvaises têtes, de boutefeu, il en a déjà expulsé une centaine. Le syndicat a résolu d'organiser la grève, mais il paraît que cela n'est pas facile. On est un peu Belge dans ce pays; on a le sang épais, l'humeur tranquille, la passion lente. On réfléchit pendant huit jours, le neuvième on se décide, le dixième on recommence à réfléchir, et à force de discuter sa colère, elle finit par s'éventer, par s'évaporer; quand on veut s'en servir, on la cherche, on ne la trouve plus. La réflexion, mon enfant, est la mort de la volonté; c'est Laventie qui te le dit. Bref, le syndicat a songé aux moyens de chauffer ces lymphatiques, de leur brûler de la paille sous le ventre. Il avait besoin d'un orateur. C'est une espèce assez rare à Fornay, semble-t-il, et dans les lieux circonvoisins. On s'est adressé à Paris, je me suis offert et me voilà.

Il se leva et se promena de nouveau de la porte à la fenêtre, le nez en l'air, les bras croisés.

— Oui, me voilà, reprit-il. Je ne me fais point d'illusions, mon doux ami; ce n'est pas un jeu d'enfans que la mission dont je me suis chargé. Mais quelque devoir que l'on m'impose, je ne me dérobe jamais, et quand le peuple a besoin de moi, je n'ai pas l'ha-

bitude de lui marchander mes peines et mes sueurs... Mon bon petit peuple, tu n'as qu'un mot à dire, Aristide Laventie t'appartient, dispose de lui; il sait ce qu'il te doit, et les plus dures obéissances ne rebuteront pas son zèle. Veux-tu sa vie? elle est à toi... Au surplus, il y a longtemps que je les déteste, ces hauts barons de la finance et de l'industrie. Je ne serais pas fâché de leur donner une leçon, d'humilier, de souffleter leur orgueil sur la joue du plus insolent de tous. Il se défendra, je le sais bien; ce n'est pas un ennemi méprisable et nous aurons du mal à l'acculer, à le réduire, à forcer le sanglier dans sa bauge. Il tiendra tête aux chiens. Ce n'est pas un marcassin, ni une bête rousse, ni un ragot; c'est un porc entier, un vrai solitaire, les soies hérissées, le chanfrein très arqué, les défenses tranchantes. Laisse-moi faire, mon petit, nous en viendrons à bout, nous aurons sa hure. Je me connais, je m'échauffe au feu, je savoure comme personne l'exquise volupté des entreprises. Eh! que diable, c'est une grosse affaire pour moi, mon avenir en dépend. Je veux qu'on dise : « Vous savez, cette grosse bête qui faisait peur à tout le monde, c'est le chasseur Laventie qui l'a abattue de son premier coup de fusil. » Malheur à qui perd sa première bataille! J'entends gagner la mienne et rentrer à Paris en victorieux. Monsieur Maresquel, tenez-vous bien! Nous ne vous ménagerons pas, tous les moyens nous seront bons :

A moi, comte, deux mots!.. Connais-tu bien don Diègue?

Il s'échauffait et se calmait avec une égale facilité. Après avoir crié : Tayaut! et cité Corneille, en promenant autour de lui des yeux de vainqueur et de Rodrigue, il se dit : « Assez blagué! soyons sérieux. » Il décroisa ses bras, se recueillit un instant, et s'asseyant à califourchon sur une chaise :

— Après tout, mon fils, si tu as su lire dans mon cœur et entre les lignes de mon journal, — qui, soit dit en passant, tire à quarante mille, — tu dois savoir que je ne suis pas un homme de sang, un anthropophage, un caraïbe. J'ai peu de goût pour les moyens violens; je compte sur l'éloquence plus que sur la dynamite ou la saignée pour améliorer le sort du genre humain. Quand je disais tout à l'heure : Nous aurons sa hure! c'était une façon de parler. Je ne déteste pas les bourgeois jusqu'à vouloir leur tête. Quand ils me la donneraient de bonne grâce, je ne saurais qu'en faire; la mienne me suffit. Je souhaite que ton Maresquel soit raisonnable, qu'il se décide à nous faire en temps opportun quelques petites concessions, qu'il recoure à mon entremise pour se ménager un traité de paix avec ses ouvriers. Avant d'entrer en campagne, je voudrais le voir, lui parler. Je me charge de lui prouver qu'un mauvais accom-

modement vaut mieux qu'un bon procès. En attendant, dis-lui que tu m'as vu et que, s'il se montre de bonne composition, les choses se passeront en douceur. Je te nomme mon ambassadeur auprès de lui, mon fécial; offre-lui de ma part la paix ou la guerre.

— Sa réponse n'est pas douteuse, dit Olivier, qui réussit enfin à placer un mot. Tu peux être certain d'avance qu'il choisira la guerre.

— En ce cas, malheur à lui! s'écria Laventie. Nous mènerons si bien notre petit siège qu'avant un mois il sera contraint de capituler. Mon fils, je compte sur toi pour nous aider, il nous sera précieux d'avoir des intelligences dans la place.

Et lui tendant la main, il ajouta avec une gravité empesée et solennelle :

— Olivier Maugant, tu m'as dit un jour que tu te donnerais au diable pour pouvoir te venger. C'est un bon diable que Laventie; mais quand on se donne à lui, il n'entend pas qu'on se reprenne.

Quelques heures plus tard, Olivier s'acquittait de son ambassade. Il alla jusqu'au bout sans se laisser intimider par les sourcils olympiens de M. Maresquel, qui le regardait de très haut, comme un aigle peut regarder un linot qui se mêle de lui donner des avis et de lui débiter des sottises. Quand le linot eut terminé son récit et son discours, l'aigle lui dit en ricanant :

— Vraiment, tu es admirable, mon garçon, et je t'admire. Ta candeur m'étonne et me ravit. Ma parole! en me récitant ta petite harangue, tu avais l'air de te prendre au sérieux; tu te flattais de m'effrayer ou de m'attendrir. Oh! je suis convaincu que tu ne veux que mon bien, que tu t'intéresses à mon bonheur, et je te sais gré de tes excellentes intentions. Mais encore un coup, ta candeur me réjouit. Tu es bien le cousin de ta cousine Mme Courlize, dont le petit bavardage câlin et zézayant a beaucoup de charme, je l'avoue. Si je l'écoutais, je dirais à mes ouvriers, chapeau bas : « Mes amis, que vous faut-il? Ne vous gênez pas, vous ne demanderez jamais assez. Votre plus cher désir est de gagner gros en travaillant peu. Qu'à cela ne tienne! Je vous paierai grassement pour ne rien faire. Je mangerai votre pain bis et vous mangerez ma brioche. Me jugez-vous digne de cirer vos bottes? Passez-moi bien vite la boîte à cirage. » C'est ainsi que cette péronnelle entend les affaires. Je ne lui en veux pas ; le métier des femmes est de n'avoir pas le sens commun, et d'ailleurs elle a de si beaux yeux qu'il faut bien lui pardonner quelque chose. Ce qui m'étonne, c'est que toi qui n'es pas une jolie femme...

— Vous ne m'avez pas compris, monsieur, interrompit Olivier. On m'avait chargé d'une commission, d'un message; je m'en suis acquitté de mon mieux. Mais ne croyez pas que j'aie la prétention

de vous donner des avis, des conseils. C'est une liberté impertinente que je ne prendrai jamais.

— A la bonne heure!.. Tu n'en es pas moins l'être le plus étonnamment naïf qu'on puisse rencontrer sous la calotte des cieux. Autrement tu n'aurais pas consenti à te faire le porte-parole d'un Laventie. Que m'importe ce que peut dire, ce que peut faire un petit intrigant qui cherche une occasion et s'imagine traiter avec moi de puissance à puissance, de couronne à couronne? Ne vois-tu pas que c'est un paillasse qui vient dresser ici ses tréteaux, ébahir la galerie par sa parade et ses sauts périlleux? Connaît-il assez peu son monde pour se figurer que je m'en vais lui servir bonnement de tremplin? Qu'il exécute ses menaces, qu'il entre en campagne, qu'il se remue, s'agite et s'époumonne! Je ne lui ferai pas l'honneur de m'occuper de lui... Tiens, mets-toi à cette table, et écris de ma part à ce foudre de guerre, à ce croquemitaine, que quelle que soit mon admiration pour ses grâces et son génie, je me priverai du plaisir de le voir, et que si jamais il a l'audace de se présenter chez moi, c'est par la fenêtre qu'il en sortira.

XV.

L'homme ne sait guère ce qu'il désire, il a souvent bien de la peine à se reconnaître dans les incohérences de sa volonté. Olivier avait une confiance absolue dans le talent, dans l'industrie, dans l'habileté du paillasse ou du croquemitaine dont M. Maresquel parlait en termes si dédaigneux; il croyait de tout son cœur à Laventie et à sa fortune. Il savait aussi de science certaine que, si la grève éclatait à Fornay, les jaloux, les nombreux ennemis que comptait M. Maresquel dans son conseil d'administration exploiteraient ce malheur contre lui, que leurs rancunes s'en feraient une arme, qu'ils profiteraient peut-être de l'occasion pour secouer un joug plus pesant, plus détesté de jour en jour. Il pouvait donc espérer qu'avant peu les circonstances serviraient à souhait sa haine et sa vengeance, et cependant l'événement qui se préparait lui causait plus d'inquiétude que de joie. Il était perplexe, anxieux, tourmenté. Quelques efforts qu'il pût faire pour étouffer ses scrupules, sa conscience grondait sourdement et le réveillait quelquefois au milieu de la nuit pour lui exposer ses raisons; il s'ensuivait des querelles où il n'avait pas le dessus. Laventie lui avait dit:

— Je compte sur toi; il nous sera précieux d'avoir des intelligences dans la place.

Quel genre de services lui demanderait-on? Vainement avait-il juré dans sa colère que rien ne lui coûterait pour se venger, pour se

faire justice; les procédés louches, les situations équivoques lui inspiraient une invincible répugnance. En y réfléchissant, il ne pouvait se dissimuler que le rôle qu'on lui destinait ressemblait beaucoup à celui d'un traître; il ne se sentait pas né pour les trahisons. Nos actions ont un visage; plus il regardait la sienne, plus il lui trouvait une vilaine figure, et il lui prenait des dégoûts, accompagnés d'un violent désir de se sauver quelque part pour se mettre à l'abri de la tentation, à l'abri des poursuites de ce bon ou de ce mauvais diable qui voulait lui acheter son âme.

Il était si tourmenté qu'il voulut s'en expliquer avec Laventie. Il profita d'un de ses rares momens de loisir pour se rendre secrètement à Toulins. Il n'y trouva pas celui qu'il était venu chercher et qui courait les champs; après l'avoir attendu deux heures, il repartit sans l'avoir vu. En sortant de Toulins, la route longe quelque temps des murs et des cours d'usines, qui la noircissent de leur poussière; un peu plus loin, elle s'enfonce tout à coup dans un étroit vallon où elle côtoie un ruisseau courant entre deux rangées de trembles et de saules. C'est un petit coin de campagne bien verte, bien tranquille, où n'arrivent ni les fumées des fourneaux ni le tapage des machines. Il avait plu la veille; les verdures, les hautes herbes, les ronces étaient fraîches et luisantes. Le ruisseau promenait à petit bruit son eau claire, pailletée d'argent. Du côté opposé, un champ de luzerne s'abaissait en pente brusque et semblait bomber son dos comme un chat qui s'endort au soleil. Des moucherons en gaîté dansaient dans la lumière du soir. Le long de la crête d'une muraille effritée se dressaient par endroits de grandes touffes de coquelicots en fleur, qui rajeunissaient sa vieillesse et dont le rouge ardent éclatait comme une fanfare, comme un chant de triomphe et de joie, comme un bonheur inattendu.

Olivier avait traversé souvent cette oasis du pays noir sans que l'idée lui vînt de s'y arrêter. Mais il y a des jours où les choses, les arbres et les pierres nous adressent de muettes invitations; ce sont de sympathiques témoins de notre vie, qui nous parlent, nous interrogent, nous demandent nos secrets, et nous leur répondons. Olivier s'assit dans l'herbe, sur la berge, le dos contre un saule, son chapeau par terre à ses pieds, et il contemplait le ruisseau, qui, en s'échappant, lui disait quelque chose. Au bout de quelques instans, il en détourna ses yeux; relevant la tête, il regarda dans le vide, et il crut apercevoir bien loin, au bout du monde, dans un pays perdu, une maison blanchie à la chaux où vivaient un homme et une femme qui étaient parfaitement heureux, parce qu'ils s'aimaient chaque jour un peu plus que la veille et qu'ils n'étaient qu'une chair et qu'une âme. De quoi se composait leur bonheur?

De promenades dans un chemin creux, dans un sentier, entre deux haies qui empêchaient que personne les vît, de repas en tête-à-tête, d'un peu de travail et de beaucoup de paresse, de sourires échangés, de longues causeries et de longs silences pendant lesquels on se regardait, d'habitudes déjà vieilles et toujours jeunes, de douceurs depuis longtemps connues qu'on croyait savourer pour la première fois, d'éternelles redites dont on ne se lassait pas. Ce bonheur discret ressemblait à une source qui paraît pauvre en eau parce qu'elle coule goutte à goutte; mais elle ne s'arrête jamais de couler, les sécheresses ne la tarissent point, le bassin où elle s'épanche est toujours plein jusqu'aux bords, on y peut tremper à toute heure son visage et ses lèvres. On vivait solitaire et caché; on méprisait les joies du monde, on ignorait ses médisances, ses sots propos, ses aigreurs, ses méchantes pensées, sa sagesse, qui n'est que folie, la vanité de ses ambitions, âcre fumée qui fait pleurer. Cette maison blanche était un séjour d'innocence et de paix. Les pauvres en savaient le chemin; ils y étaient bien reçus; mais on en fermait la porte aux fâcheux qui apportent avec eux l'inquiétude ou l'ennui et dont les dangereuses curiosités rôdent autour du bonheur comme des loups autour d'une bergerie. La seule querelle qui s'élevât entre les deux êtres qui habitaient ce paradis était de savoir lequel des deux aimait davantage, lequel des deux était le plus aimé, et les jours après les jours s'écoulaient dans un tel repos qu'aucun mot de la langue n'en pouvait exprimer les délicieuses langueurs.

Un tintement de grelots et un cri d'essieux mal graissés l'arrachèrent à sa rêverie. Il se leva, se secoua, remit son chapeau sur sa tête, et, après avoir rêvé, il réfléchit. La résolution qu'il venait de prendre lui semblait si grave qu'à la fois elle le charmait, le grisait et lui faisait peur. Il en pesait les conséquences et les dangers, il balançait le pour et le contre. Enfin il se décida, partit comme un trait, et, un quart d'heure plus tard, il se présentait hors d'haleine à l'orphelinat et demandait à parler à Mme Courlize. Sœur Clotilde, qui avait reconnu sa voix, quitta un instant sa classe pour lui répondre que Mme la directrice n'était pas visible, qu'aussitôt après son déjeuner elle s'était enfermée dans une salle du premier étage, où elle s'occupait de mettre ses comptes en ordre, de préparer son rapport mensuel, qu'elle devait présenter dès le lendemain.

— Ce n'est pas une petite affaire, ajouta-t-elle. Vous savez les misères, les chicanes qu'on nous fait. Le terrible homme que vous connaissez épilogue sur tout; il se plaint que nous le ruinons, que nous brûlons trop de gaz, que nous mangeons trop de viande. Il ne sera content que le jour où nous aurons mis nos enfans au pain et à l'eau.

Et elle prenait à témoin de ses tribulations une Sainte Vierge

en plâtre qui trônait au bout du corridor sous un dais de carton peint.

Olivier mentit impudemment; il déclara que M. Maresquel l'avait chargé d'un message pressé pour Mme Courlize.

— En ce cas, dit sœur Clotilde, je m'en vais la faire prévenir. Allez l'attendre dans son pavillon; la clé est à la porte.

Olivier n'eut pas de peine à s'introduire dans le pavillon. Le cœur lui battit en revoyant la petite chambre qui servait à Mme Courlize et de salon et de salle à manger. Il y avait dîné une fois, une seule fois; on l'avait jugé dangereux, compromettant, on ne l'avait plus invité. Il attendit vingt minutes et ne s'ennuya pas. Il regardait autour de lui, il examinait l'un après l'autre tous les meubles que contenait cette étroite demeure et qui ne l'encombraient pas. C'était une question d'arrangement; il n'est que de savoir s'y prendre pour faire tenir beaucoup de choses dans un petit espace, comme beaucoup d'événemens dans une petite vie. La cheminée, le dressoir, étaient ornés de fleurs, qui répandaient dans l'air leur parfum et leur gaîté. Sur le rebord de la fenêtre ouverte, il y avait deux cages, l'une que se partageaient fraternellement un chardonneret et un bouvreuil, l'autre que possédait à lui seul un sansonnet au bec jaune, qui se précipitait par instans contre ses barreaux pour attraper des mouches qu'il ne prenait pas. C'était pourtant un sansonnet savant, il sifflait et il parlait.

Mais ce qui toucha Olivier plus que tout le reste, ce fut un grand chapeau de paille accroché à l'espagnolette. Béatrice le mettait quelquefois lorsqu'elle s'amusait à jardiner pour se reposer de ses marchés, de ses disputes avec les fournisseurs et de ses épineuses additions. Il s'approcha de ce chapeau de paysanne, le contempla, le respira; il en mania d'un doigt discret les larges rubans, dont le soleil avait mangé la couleur; il les promena à plusieurs reprises sur ses joues brûlantes, et il lui parut qu'il en sortait quelque chose de doux qui lui entrait au cœur. Puis, embrassant d'un coup d'œil tout ce mobilier propret qu'il avait passé en revue, par un coup de baguette de son imagination il le transporta tout entier dans cette maison blanche qui les attendait là-bas et commençait à s'impatienter de ne pas les voir venir. Le dressoir en chêne sculpté, la table ovale aux pieds tors, les chaises cannées, le fauteuil brodé, les fleurs, les cages, le sansonnet, il n'avait rien oublié, et il se trouva que là-bas comme ici, il y avait une espagnolette où l'on accrochait son chapeau de paille, en revenant l'œil animé, la peau moite, d'une longue promenade dans un chemin creux.

Il avait à peine terminé son déménagement imaginaire, achevé de tout mettre en place, quand Mme Courlize entra et lui dit:

— Qu'est-ce donc, Olivier? Quelle fâcheuse nouvelle m'apportez-

vous? Quelle réprimande ou quelle injonction déraisonnable le sultan de Fornay a-t-il chargé son grand-vizir de me transmettre?

Il lui répondit aussitôt :

— Pardonnez-moi, Béatrice; j'ai menti. On ne m'a chargé d'aucun message, je viens ici pour vous parler de vous et de moi.

Elle fut prise d'inquiétude et répliqua vivement :

— Que c'est mal à vous, mon cousin! Je vous croyais incapable de mentir. Si vous le voulez bien, nous causerons une autre fois; sœur Clotilde vous a dit combien je suis occupée. Au revoir, n'est-ce pas? A bientôt.

Elle tâchait de s'échapper; il se plaça devant la porte.

— Je vous en supplie, écoutez-moi. Il faut absolument que je vous parle.

Il avait l'air si grave et tant d'émotion dans la voix qu'elle se résigna. Elle restait debout, il l'obligea de s'asseoir. Mais à peine se fut-elle assise, il resta court, cherchant ses mots, ne les trouvant pas et ne sachant par où commencer. Peu à peu, il se remit, et bientôt les paroles lui vinrent avec une telle abondance qu'il en était embarrassé. Il y avait tant de désordre, tant de confusion dans son discours qu'elle ne comprenait rien à ce qu'il lui disait, à ce rêve qu'il avait fait au bord d'un ruisseau, à cette maison qu'il avait vue, à ces deux êtres qui n'étaient qu'une chair et qu'une âme, et qui se sauvaient au bout du monde pour y cacher leur bonheur. Elle comprit enfin et elle fit un geste qu'heureusement il ne vit pas. Il avait posé ses coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains, et il parlait les yeux fermés, comme s'il eût craint de voir la figure qu'avaient ses paroles et celle qu'on faisait en les écoutant.

A mesure qu'il parlait, il devenait plus brave, plus hardi. Après avoir enveloppé sa pensée, il l'exprimait sans ambages, sans déguisement. Ce qu'il proposait était non-seulement si raisonnable, mais d'une exécution si aisée! Béatrice avait tant de raisons de s'éloigner à jamais de Fornay, de quitter ce triste endroit, où son dévoûment était si mal récompensé, où elle essuyait mille dégoûts, où elle vivait dans la dépendance d'un vilain homme qui prétendait réduire des orphelins à la portion congrue pour punir leur directrice de ne pas se prêter avec assez de complaisance à ses odieux empressemens! Elle partirait la première; on se rejoindrait quelque part, en Italie, en Espagne, où elle voudrait, et de ce jour bienheureux, on ne se quitterait plus. Quelle fête! quelles délices! Il lui venait au front une sueur de joie en y pensant.

Il rouvrit les yeux, il s'écria :

— Vivre ensemble, l'un pour l'autre, la main dans la main, les yeux dans les yeux!.. Ah! Béatrice, si vous saviez comme je vous aime! Mais vous ne le savez pas, vous ne le saurez jamais. Quand

je vous vois, il me semble que je veux du bien à tout le monde, même aux gens que je hais. Oui, quand vous serez à moi, à moi tout seul, j'oublierai mes rancunes, mes colères, mes mauvaises pensées; je dirai que tout est bien et je serai heureux du bonheur des autres, que je mépriserai en le comparant au mien. Mon Dieu! je ne le sais que trop, je ne suis qu'un pauvre garçon très ordinaire. Il ne faut pas me demander d'avoir du génie, j'ai renoncé depuis longtemps à devenir un de ces hommes dont on parle et qu'on admire. Mais si je n'ai pas de génie, j'ai un cœur, Béatrice. Quand vous serez à moi, vous verrez si j'ai le talent de me dévouer, d'obéir, de donner ma vie sans m'en rien réserver... Ah! Béatrice, Béatrice, que nous serons heureux! Et n'est-il pas juste que j'aie enfin ma part de bonheur? Jusqu'ici, les autres avaient tout, ils ne me laissaient rien. Depuis que je me connais, je n'ai éprouvé que des tristesses, des mécomptes, des trahisons. Ma mère ne m'aimait pas; elle s'occupait de moi deux fois l'an et se hâtait de m'oublier. Ce n'était pas sa faute, elle était ainsi faite, et je lui ai tout pardonné. Mais il y a des choses que je ne pardonne pas. On m'a fait des torts, des injustices; on a marché sur moi comme sur un insecte, sur une fourmi. Je finirais peut-être par devenir méchant, par faire quelque vilaine action. Il y a des chiens très doux qui, à force d'être maltraités, prennent la rage. Mais vous êtes là, et vous n'êtes pas seulement le bonheur, vous êtes la bonté, qui ne s'indigne de rien, qui trouve des excuses à toutes les méchancetés des hommes et de la vie. Quand nous serons là-bas, je vous aimerai tant que je finirai par vous ressembler. Je veux qu'on dise: « O les bonnes gens! Mais le meilleur des deux, c'est encore lui... » Partons, voulez-vous? Allons-nous-en dès demain. Nous nous cacherons si bien que personne ne saura où nous sommes, excepté les petits, les indigens, que nous étonnerons par l'abondance de nos aumônes et pour qui nous ferons des folies. Nous leur dirons: « Mangez, buvez, prenez ce qu'il y a dans la maison. » Eh! bon Dieu! qu'ils nous prennent tout! tant que nous serons l'un à l'autre, nous ne manquerons de rien.

Il répétait: « Béatrice, que nous serons heureux! » Elle était fort émue et cruellement embarrassée. Il avait parlé avec tant de chaleur, tant de feu, avec un accent de conviction si passionnée et si candide, qu'un instant il l'avait presque persuadée. Elle avait cru apercevoir comme un point blanc dans la brume d'un rêve cette petite maison qu'il lui montrait et qu'habitait un grand bonheur. Mais son bon sens venait de la réveiller en sursaut, et elle ne savait que dire à ce patient qu'elle devait opérer, à ce visionnaire dont il fallait amputer les illusions, en lui enfonçant le couteau jusqu'au cœur. Son premier mouvement fut d'aller à la fenêtre pour s'as-

surer qu'il n'y avait là personne qui écoutât. Après l'avoir fermée, elle revint s'asseoir près de son cousin. Comme elle passait devant lui, il s'empara d'une de ses mains, qu'elle lui abandonna, et le front plissé, l'œil humide :

— Calmez-vous, Olivier, je vous en supplie! dit-elle enfin. Je m'attendais si peu...

Tout à coup, soit qu'elle cédât à l'entraînement de son cœur ou qu'elle se reprochât sa cruauté et voulût l'expier d'avance, elle se pencha vers lui et lui effleura les cheveux du bout de ses lèvres, si légèrement qu'il s'en aperçut à peine, et pourtant il poussa un cri de joie. Elle regretta aussitôt son imprudence.

— Olivier, reprit-elle en dégageant sa main, ce que vous me proposez est impossible.

— Impossible! Pourquoi donc? Quand on s'aime, tout est possible.

— Quand on s'aime, dit-elle, on fait de beaux rêves, mais la vie ne rêve pas et nous réveille. Nous causerons quelquefois, vous et moi, de cette maison où vous vouliez m'emmener... Hélas! je crains bien que nous ne l'habitions jamais.

Il s'obstinait à espérer; il raisonnait, il argumentait. Elle secouait la tête et disait d'un ton très doux, mais très résolu : — Impossible! impossible!

Alors la colère le prit.

— Impossible! disait-il. Je serais bien aise de savoir pourquoi c'est impossible. Je cherche l'obstacle, je ne le trouve pas. Allez-vous par hasard me parler de vos devoirs? Envers qui en avez-vous? Devez-vous quelque chose à M. Maresquel, qui vous exploite et vous désire? Ou bien vous croyez-vous tenue de rester à jamais fidèle à ce méchant fou qui vous a épousée pour la fortune que vous aviez et pour celle qu'il vous supposait, et qui vous a prise en haine le jour où il a dû rabattre de ses cupides espérances? Oserez-vous me soutenir que vous ne l'avez pas assez soigné, que vous n'êtes pas encore quitte, que votre conscience vous commande de sacrifier votre vie, votre cœur à cet homme enfermé qu'on vous défend de voir, qui se ferait une joie de vous étrangler et que vous avez le droit de considérer comme un mort? Mais je vois ce que c'est, vous craignez le monde et ses jugemens. Quel auguste tribunal que le monde! quel magistrat incorruptible et vénérable! Le monde, c'est M. Maresquel, c'est votre sœur, c'est le culte du veau d'or, le mensonge, l'hypocrisie. Le monde fait consister sa vertu à nettoyer le dehors de la coupe en dérobant à tous les yeux les souillures dont elle est pleine. Le monde, — votre catéchisme vous l'apprend, — n'est qu'un sépulcre blanchi, où s'amassent la corruption et la pourriture. Et vous souffrez que cette corruption vous dicte vos devoirs!

Vous souffrez que cette pourriture vous juge!.. Au surplus, si le monde fait peur à Mme Courlize, je la cacherai si bien qu'il ne saura plus où la prendre.

— C'était là que je vous attendais, lui répliqua-t-elle, car c'est toujours là que vous en revenez. A votre tour, Olivier, écoutez-moi. Vous croyez me connaître, vous me connaissez bien peu. Je ne suis pas un grand esprit, un esprit libre. Je prends la vie comme elle est; c'est un jeu qui a ses règles, très gênantes, j'en conviens, souvent dures à observer, mais je veux jouer dans les règles. Comme vous, je me fais peu d'illusions sur le monde, je ne crois guère à ses vertus; moins j'y crois, plus il m'en coûterait de rougir devant lui. Si solitaire que fût ce chemin creux dans lequel nous nous promènerions tous les soirs, il nous arriverait bien quelquefois d'y rencontrer quelqu'un; dans les chemins les plus creux il y a des passans. Supposez que l'un d'eux, sachant qui nous sommes, ne me saluât que du bout de son chapeau et accompagnât ce salut douteux d'un de ces sourires qui signifient : « Vous êtes de bonnes gens, mais vous n'êtes pas mariés,..» Olivier, ce sourire me serait cruel, et quelle que soit mon affection pour vous, je serais malheureuse si on ne respectait pas mon bonheur. Eh! oui, croyez-moi, je serais contente un jour, deux jours dans votre maison blanche; mais le troisième!.. Que voulez-vous? j'ai toujours pensé au troisième. Et puis j'ai besoin de mon propre respect, de ma propre estime; je ne saurais m'en passer et rien ne m'en tiendrait lieu. Vous m'avez dit plus d'une fois : « Nous nous cacherons si bien qu'on ne saura où nous prendre. » Olivier, il m'en coûte beaucoup de vous faire de la peine, mais je ne veux pas d'un bonheur qu'il faut cacher.

Ce garçon d'humeur douce fut sur le point de démentir son caractère; peu s'en fallut qu'il ne s'emportât à quelque violence. Le visage contracté, les lèvres serrées, il regardait d'un œil sombre et provocant cette femme qui prétendait l'aimer et refusait de le suivre. Il aurait voulu la dompter, la mater, lui prouver qu'il était son maître, qu'après tant de mécomptes et de défaites, il entendait une fois dans sa vie avoir le dernier mot. Mais elle attachait sur lui des yeux si limpides, un regard si tranquille qu'il se sentit bientôt désarmé et que sa colère se tourna en confusion. Elle était de ces femmes dont la confiance désespère leurs amis.

— Soit, ne raisonnons plus, fit-il. Dites-moi tout simplement que vous ne voulez pas.

— Parlez mieux, je ne peux pas, dit-elle avec un sourire triste.

— Et vous osez prétendre que vous m'aimez!

— Oui, je le prétends, et vous auriez tort d'en douter.

— Non, ce n'est pas de l'amour que vous avez pour moi; c'est un peu de cette pitié que vous ressentez pour une bête malade, pour un lézard à demi écrasé ou pour un chien sur qui une voiture a passé.

— Olivier, dit-elle, je vous jure que si j'apprenais en ce moment que je suis libre, je vous tendrais la main en vous disant : « Gardez-la, je vous la donne, elle est à vous pour la vie. »

— Eh ! vous savez bien que les méchans ne meurent pas... Je vous en supplie, prenez un jour ou deux pour réfléchir.

— C'est inutile. Ce que j'ai dit, je le dirai demain et dans huit jours et dans un an.

— C'est bien, répliqua-t-il, en frappant du pied. Je deviendrai méchant. Que la destinée s'accomplisse !

Elle allait lui demander une explication, on ne lui en laissa pas le temps. Le sansonnet, qui n'avait dit mot jusque-là, s'écria soudain de sa voix rauque et gutturale : « Prenez garde à vous, maîtresse ! » Au même instant, la porte s'ouvrit et Mme Maresquel entra. Promenant ses yeux de sa sœur à son cousin, de son cousin à sa sœur, elle s'avisa bien vite que l'une était fort émue, que l'autre était fort en colère.

— Eh quoi ! on se dispute déjà ? dit-elle avec son sourire le plus sardonique.

Elle traversa la chambre pour déposer sur une table son chapeau qu'elle tenait à la main. Quand elle se retourna, Olivier avait disparu.

Béatrice veilla fort tard ce jour-là. Ce n'étaient pas ses comptes qui l'occupaient; aussitôt après son dîner, elle avait entrepris d'écrire une lettre. Elle en commença une, qu'elle trouva trop tendre; elle en commença une autre, qui lui parut trop dure. Elle les brûla toutes les deux et décida que dans certains cas il est impossible d'écrire. Elle se promit de revoir avant peu Olivier et de lui faire comprendre l'extravagance de son projet. Elle ne voulait pas toutefois qu'il devînt trop raisonnable; elle désirait qu'il continuât à l'aimer beaucoup et même follement, et que pourtant sa folie entendît raison. Le moyen d'arranger cela ? Comment s'y prendre pour obtenir d'un fou qu'il se conduise comme un sage ? Elle était optimiste de son naturel et disposée à croire que tout finit par s'arranger.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La quatrième partie au prochain n°.)

LA
FEMME D'UN GRAND HOMME

MADAME CARLYLE.

I. *Thomas Carlyle, a History of the first forty years of his life*, par M. J.-A. Froude. — II. *The Early Life of Thomas Carlyle*, par le même. — III. *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, édition par J. A. Froude. Londres; 3 vol. Longmans et Green.

Thomas Carlyle est mort au mois de février 1881. Il léguait ses papiers à un autre historien anglais de renommée moins bruyante, M. James-Anthony Froude, qui en tira aussitôt les fragmens et les lettres propres à faire connaître son illustre ami. Le public apprit ainsi que l'auteur de l'*Histoire de la révolution française* était un « animal extraordinaire, » selon la définition si juste de M. Taine, ailleurs encore que dans ses livres et la plume à la main. Carlyle restait « l'animal extraordinaire, » hargneux, éloquent et bizarre, avec sa femme, avec ses amis, avec sa servante, en voyage, à table, au lit, dans son cabinet de travail, partout et toujours. Le public apprit aussi que Mme Carlyle avait succombé à la peine et que le métier de femme de grand homme était décidément l'un des plus difficiles, des plus durs et des plus ingrats qui existent. On savait

déjà, avant de l'avoir lu dans une lettre de Mme Carlyle, que la femme qui aime à être tranquille et heureuse doit se garder d'épouser un écrivain célèbre; on ne s'attendait pas, en dehors du cercle des amis, au drame domestique qui se découvrit aux yeux. Il parut d'autant plus poignant que les événemens y sont gouvernés par les lois les plus simples de la nature humaine; dès le prologue, aussitôt que les caractères des personnages sont posés, on devine comment les choses se passeront, et l'on comprend qu'elles ne sauraient se passer autrement.

Ce n'est pas la première fois que le génie apparaît sous les traits d'un minotaure, dévorant, de par les droits de sa nature d'exception, le bonheur et le repos de ceux qui l'approchent; mais la victime du génie a rarement été aussi intéressante. « Tout être vivant, disait Mme Carlyle, a beaucoup à supporter; la différence est surtout dans la manière de supporter. » Elle ajoutait modestement : « Ma manière est loin d'être la meilleure. » Elle ne se rendait pas justice. Elle a supporté avec bonne grâce, sans airs résignés et sans attitudes héroïques. Le spectacle de cette simplicité un peu démodée nous a semblé rafraîchissant; par le temps qui court, il repose.

I.

Jane Baillie Welsh appartenait à une très vieille famille écossaise, riche en héros et en originaux. « Plusieurs coquins, mais pas un imbécile, » disait avec satisfaction le vieux John Welsh, de Craigenputtock. Par son père, le docteur Welsh, Jane descendait du plus fanatique des chefs de la réforme, ce John Knox, qui, en parlant à Marie Stuart, ne l'appelait jamais que *nouvelle Jézabel*. Du côté maternel, elle descendait de Wallace, dont les paysans écossais se rappellent encore avec admiration la glorieuse révolte contre le roi d'Angleterre Édouard Ier. Ni dans l'une ni dans l'autre branche, la race n'avait dégénéré. Le docteur Welsh était un médecin éminent, et Carlyle, qui ne pouvait souffrir sa belle-mère, reconnaissait qu'il s'en était fallu de peu qu'elle ne fût une femme de génie.

Ce couple distingué eut une fille unique, née en 1801. Enfant, Jane Welsh était une brunette au teint mat, aux grands yeux noirs un peu moqueurs, l'intelligence vive et le caractère entreprenant. Elle regrettait de ne pas être garçon et tâchait d'y suppléer en apprenant l'algèbre et le latin, en donnant des coups de poing sur le nez des écoliers, et en passant par-dessus les murs, au lieu d'entrer par les portes comme font les faibles filles. La pointe de gami-

nerie subsista en grandissant. A Haddington, où son père exerçait, lorsqu'on apercevait une jeune personne juchée sur un mur, on disait sans hésiter : « C'est la fille du docteur Welsh. » Longtemps après son mariage, lorsqu'elle trouva le courage de revenir, pour la première fois, aux lieux où elle avait été heureuse, personne ne la reconnut, tant les soucis, plus encore que les années, l'avaient vieillie, flétrie, usée. Un passant devina son nom en la voyant escalader une clôture par un réveil d'instinct. « C'est Jeannie Welsh ! s'écria-t-il; aucune autre femme ne grimperait par dessus le mur au lieu de passer par la porte. Vous êtes Jeannie Welsh ! »

Ses études furent brillantes. Elle avait des dispositions si remarquables pour les sciences qu'on l'envoya à la classe de mathématiques des garçons, où elle prit la tête. Ses progrès en latin amenèrent une scène dont on a retrouvé le récit juvénile dans ses vieux cahiers. Elle avait commencé Virgile. Son professeur s'avisa de lui dire qu'une jeune demoiselle qui « fait du Virgile » ne doit plus jouer à la poupée.

« Ma poupée était condamnée; il s'agissait d'en finir avec elle, et j'eus vite décidé comment. Elle finirait comme Didon, comme doit finir la poupée d'une jeune demoiselle qui « fait du Virgile ! » Avec ses costumes, qui étaient nombreux et somptueux, son lit à colonnes, deux petits fagots de bois de cèdres, quelques brins de cannelle, quelques clous de girofle et une noix muscade, je construisis, — *non ignara futuri*, — son bûcher funéraire, — *sub auras*, naturellement, — et la nouvelle Didon, s'étant placée avec de l'aide sur le lit, récita par ma bouche le dernier et triste discours de Didon première :

Dulces exuviæ, dum fata Deusque sinebant,
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis...

« Ayant ainsi parlé, la poupée, *pallida morte futura*, alluma le bûcher et se poignarda avec un canif. A ce moment suprême, en voyant flamber ma pauvre poupée (étant bourrée de son, elle prit feu et fut brûlée en un clin d'œil), ma tendresse pour elle prit également feu; je me mis à hurler, j'essayai d'éteindre la poupée sans y réussir et je continuai de hurler jusqu'à ce que tout le voisinage fût accouru à mes cris. On m'emporta en larmes, — et j'ai remarqué que c'est là l'histoire de presque tous les « sacrifices héroïques ; » on s'y décide avec magnanimité, on les accomplit avec ostentation, on s'en repent au dernier moment, et l'on jette les hauts cris de regret. »

La mort païenne de la poupée ne fut pas la seule trace de l'in-

fluence de Virgile. Toute la religion de l'enfant y passa. Le calvinisme exigeant et sombre de son terrible aïeul se pénétra de douceur virgilienne jusqu'à en être dissous. L'œuvre de John Knox est de celles qu'il est prudent de ne pas trop laisser toucher par la main des Grâces, de peur d'amollissemens impies. Jane Welsh en vint au point de trouver qu'il est à peu près indifférent qu'un homme croie ceci ou cela, pourvu qu'il ait de la religion et qu'il soit honnête homme. Non contente de faire bon marché du dogme, elle tomba dans une erreur qui est encore plus grave aux yeux des âmes simples; elle douta de la vertu et de l'importance des pratiques. Elle assurait, par exemple, ne pouvoir comprendre pourquoi, chez ses amis Buller, c'était enfreindre le repos du dimanche que de se promener en voiture au trot, tandis que ce n'était pas l'enfreindre que de se promener au pas. La dévotion minutieuse lui paraissait un luxe de désœuvrés, que les circonstances n'avaient pas mis à sa portée et qu'elle regrettait médiocrement. Les siens s'affligèrent sincèrement en découvrant qu'elle était devenue une « manière de païenne, » mais ils s'aperçurent du mal trop tard, lorsqu'il était irréparable et qu'il ne restait plus qu'à en gémir. Mme Carlyle laisse entendre dans ses lettres qu'ils n'usèrent pas toujours avec la discrétion voulue de cette suprême et stérile ressource.

A l'époque où Carlyle la rencontra, Mlle Welsh avait une de ces beautés lumineuses qui tiennent autant à l'expression de la physionomie qu'à la perfection des traits. Une miniature nous la montre dans l'épanouissement de la jeunesse, la lèvre légèrement entr'ouverte par un sourire, l'esprit lui sortant par les yeux, sa charmante tête dressée d'un petit air mutin sur un cou élégant. La taille et la démarche étaient aériennes, le rire une merveille. Ne sait pas rire qui veut. Il y a beaucoup de façons de rire, qui toutes trahissent l'homme. On discipline son langage, ses gestes, ses regards; le rire demeure le dernier témoin, presque impossible à corrompre, par qui se révèlent la vérité du caractère, les grossièretés de nature, le degré de culture. Carlyle, qui avait étudié la question, distinguait des « qualités de rire » et jugeait par là les gens et même les races. Il soutenait que les juifs rient mal, faute de posséder le seul sentiment du ridicule qui soit digne de l'homme : la sympathie pour les côtés inférieurs des êtres et des choses. Son père, l'ancien maçon, malgré son intelligence et une certaine noblesse native, rit toute sa vie en maçon. Carlyle lui-même ne possédait qu'une « qualité inférieure; » il riait aigre. Sa femme avait un des plus jolis rires qu'il eût analysés.

A quatorze ans, Mlle Welsh avait fait sa tragédie de collège, ainsi qu'il convenait à une jeune personne qui suivait les classes des gar-

çons. A vingt ans, elle avait lu Rousseau, Byron et d'autres écrivains offrant de même, disait d'un ton de regret l'un de ses maîtres de littérature, une « nourriture peu substantielle. » Des idées d'émancipation intellectuelle commençaient à fermenter dans sa tête. Non qu'elle se soit jamais souciée, à aucun âge, de ce qu'on appelle les droits de la femme; mais il lui semblait qu'elle avait quelque chose à dire au public, et elle voulait le dire, dût tout Haddington se voiler la face. C'est en faisant des plans d'ouvrages avec Carlyle que leur liaison s'accentua et mûrit. Ils devaient être collaborateurs; Carlyle du moins l'affirmait avec la fourberie inconsciente des prétendans qui n'hésitent pas à promettre la lune, et Jane Welsh le croyait naïvement. Elle l'épousa même un peu dans cette vue. Pour une fille d'esprit, c'était se mal connaître en hommes; mais elle avait toujours vécu à Haddington, et Thomas Carlyle ne ressemblait pas du tout aux héros qu'elle avait vus dans ses livres; il était fait pour dérouter.

II.

Les Carlyle étaient d'origine anglaise. C'était une race violente, dure et pieuse. Le père de l'historien, James Carlyle le maçon, était un homme probe et taciturne, courbé sous l'idée et la crainte du péché. Sa femme et ses enfans n'osaient pas l'aimer, raconte son fils : « son cœur paraissait muré. » — Habituellement silencieux, il avait, lorsqu'il se décidait à parler, l'éloquence imagée et énergique qu'Homère a donnée à ses héros et que l'on retrouve, avec les grands gestes classiques, chez les gens du peuple en certaines provinces écartées. Son fils Thomas garda toute sa vie l'admiration des métaphores paternelles, et l'on sait si Thomas Carlyle était connaisseur en métaphores. James Carlyle se maria deux fois. Du premier lit il eut un fils; du second, neuf enfans, dont l'historien était l'aîné.

Mme Carlyle était une excellente femme, chez qui la préoccupation calviniste du péché était tempérée par un fonds de gaieté naturelle. Elle avait de la droiture et du sens, mais il est à noter qu'aux environs de la cinquantaine, elle devint folle et qu'il fallut l'enfermer. L'accès fut assez court et resta unique; il n'en est pas moins un symptôme dont il est impossible de ne pas tenir compte et qui, en définitive, a laissé chez celui des enfans qui nous est connu une trace et comme une traînée de bizarrerie.

Thomas naquit en 1797, à Ecclefechan, gros bourg du sud-ouest de l'Écosse, dans une maison que son père s'était bâtie de ses mains

et où habitaient aussi plusieurs oncles Carlyle. Toute la famille, qui était nombreuse, appartenait au peuple et en avait la rudesse. Beaucoup étaient cultivateurs, quelques-uns artisans, tous étaient paysans, non pas seulement par l'habit et la manière de vivre, mais par l'esprit et le caractère; et Thomas, malgré son génie, devait être le plus paysan de tous, le plus dur, le plus « muré » aux émotions douces. La nature, au surplus, l'avait destiné à être excessif en tout. A peine sorti des langes, il n'y eut pas à s'y méprendre, il était Carlyle jusqu'à la moelle des os : violent à voir rouge, selon l'expression populaire, sombre, autoritaire, un caractère tout en pointes, en tranchans et en angles. En grandissant, il prit encore de son père la disposition taciturne et les bourrasques de métaphores. Il avait même ajouté à ce fonds déjà si riche de défauts un ragoût d'égoïsme et d'entêtement qui achevaient d'en faire un vrai porc-épic. Sous cette écorce peu aimable, les dons les plus hauts et les plus nobles de l'intelligence s'appuyaient sur un *substratum* de droiture, de délicatesse morale et même de générosité que Jane Welsh saura parfaitement démêler, malheureusement pour elle, car c'est ce qui lui donnera confiance.

Il avait commencé ses études à l'école d'Ecclefechan, avec les autres va-nu-pieds du village, et les avait terminées à l'université d'Édimbourg, où il avait retrouvé un certain nombre de campagnards comme lui, point fortunés et peu dégrossis. Il était de tradition en Écosse, parmi le peuple, de s'imposer des sacrifices pour procurer de l'instruction au plus intelligent des fils.

On s'y prenait avec la simplicité et la bonhomie du vieux temps. Les écoliers partaient à l'entrée de l'hiver à pied, quelle que fût la distance et en demandant chaque soir l'hospitalité. Arrivés dans la ville d'université, ils louaient un logement qui était à peu près leur seule dépense. Le voiturier leur apportait de temps à autre une provision de pommes de terre, de gruau d'avoine et de beurre salé envoyée par la famille; il remportait le linge sale et les hardes à raccommoder, et ainsi passait l'hiver. Le printemps dispersait la colonie des campagnards. Ils retournaient chez eux et reprenaient la pioche et la faux pour gagner l'huile de lampe et les livres de l'hiver suivant. De nos jours, on ne croirait pas qu'avec un système semblable il fût possible d'apprendre seulement à lire la lettre moulée. Les têtes étaient apparemment moins dures il y a cent ans, et l'on devenait bon médecin ou bon théologien en étant valet de ferme six mois sur douze. L'Écosse n'était pas d'ailleurs le seul pays où, dès avant le progrès moderne, il fût aisé à un rustre intelligent de pousser ses études. La très petite bourgeoisie française d'avant la révolution ne s'y prenait pas autrement que les cultivateurs écossais

pour envoyer ses fils au collège. On trouve dans les *Mémoires* de Marmontel tous les mêmes détails de pots de beurre emballés avec les cahiers et de culottes percées renvoyées à la ménagère par le voiturier. Les dépenses étaient aussi légères, les résultats non moins heureux. La seule différence venait du climat, et il faut avouer qu'elle était considérable; le soleil de France mettait bien des douceurs à la place de l'insipide gruau d'avoine des étudians écossais.

Thomas Carlyle était parti pour Édimbourg avant d'avoir quatorze ans. Il fit des humanités médiocres; il a toujours soutenu que la littérature était la chose du monde pour laquelle il avait le moins de dispositions. Ses progrès les plus marqués furent en mathématiques, et il abandonna les sciences. La théologie, à laquelle il était destiné par ses parens, lui répugnait; il douta de bonne heure. Le droit ne l'attira qu'un instant. Les programmes réguliers, quels qu'ils fussent, le gênaient. Il avait besoin de suivre sa pente, quitte à s'attirer, ainsi qu'il lui arriva plus d'une fois, le mépris de son professeur. Ce fut à Édimbourg qu'il découvrit l'Allemagne, peu connue alors et peu goûtée en Angleterre.

En dépit d'échecs apparens, les années d'université furent fécondes pour son développement intellectuel. Il lui manqua de s'humaniser et de faire sa paix avec le monde et avec lui-même. Ni son ami Edward Irving, le prédicateur qui soulevait les foules, ni Virgile n'y purent rien. « Je vivais solitaire, raconte Carlyle, mangeant mon propre cœur, en proie à des combats et à des souffrances sans nom, dont je garde une impression d'horreur. » Il ne voyait clair ni en lui-même ni dans son avenir, se fatiguait en tâtonnemens et vivait dans un cauchemar que sa puissante imagination peuplait de visions extravagantes. Les tracas prenaient à ses yeux des proportions de catastrophes. Pour une indisposition, il se croyait martyr (il disait même *saint*) et aurait accepté de bonne foi l'auréole. Une immense amertume achevait d'envahir son âme. Edward Irving le tira de la détresse matérielle en lui procurant un gagne-pain : la détresse morale était de naissance et restera incurable.

D'extérieur, il était solidement bâti, bien que malade imaginaire dès la première jeunesse. Le front était bas, les cheveux en broussailles, l'œil enfoncé et dur, le dessin de la bouche arrêté, le menton un peu en avant, rien de l'homme du monde dans la tournure, l'ensemble point banal du tout, mais point attirant. C'est sur cette physionomie hérissée que Jane Welsh, avec l'intuition de son sexe, distingua le sceau du génie. Elle vit tout de suite, avant que personne s'en fût douté, que cet ours mal léché et qui mordait serait un grand homme, et elle décida tout de suite aussi qu'elle aurait une influence sur sa destinée.

III.

Tout d'abord, ce ne fut point par le mariage qu'elle compta s'y prendre. Carlyle ayant interprété ses avances dans ce sens, elle se hâta de le détromper : « Je serai votre amie, lui écrivait-elle, la meilleure et la plus dévouée de vos amies aussi longtemps que je vivrai, mais votre femme, jamais !.. Jamais, quand vous seriez aussi riche que Crésus, aussi honoré et célèbre que vous le deviendrez certainement. » Le cœur de Jane Welsh était ailleurs; elle l'avait donné à Edward Irving. Les circonstances les avaient séparés, mais l'un et l'autre avaient gardé au cœur une blessure profonde et difficile à guérir.

Les passions dignes de ce nom, celles qui ne se bornent pas à influer sur une destinée, mais qui la font, ne laissent pas derrière elles de place pour une autre passion semblable. Le cœur n'est pas nécessairement desséché et épuisé, mais il aimera d'une autre manière. Il est des sensations que l'on n'éprouve pas deux fois et qui appartiennent à tout jamais à celui ou à celle qui les a fait naître, même lorsque l'indifférence, même lorsque la haine a remplacé l'amour. Irving, plus atteint ou moins énergique, eut la cervelle détraquée par le chagrin et mourut jeune. Jane Welsh s'attacha peu à peu à Carlyle par l'attrait intellectuel, par l'estime, par un coin de vanité et d'ambition excusables chez une jeune fille, non par l'amour proprement dit.

Carlyle, d'ailleurs, ne lui en demandait pas; au contraire. Il rangeait l'amour parmi les futilités de ce monde et haïssait sincèrement, lui si Germain par tant d'endroits, toutes les catégories de sentiment comprises en Allemagne dans le joli mot de *Gemüth :* « Ce que le plus grand philosophe de notre époque, écrivait après expérience Jane Welsh devenue Mme Carlyle, exècre le plus violemment dans le dernier roman de Thackeray, ce qu'il y trouve « d'absolument faux et damnable, » c'est que l'amour y est représenté comme s'étendant sur toute notre existence et en formant le grand intérêt; tandis que l'amour, au contraire, — *la chose qu'on appelle amour,* — est confiné à un très petit nombre d'années de la vie de l'homme et que, même dans cette fraction insignifiante de temps, il n'est qu'un des objets dont l'homme a à s'occuper parmi une foule d'autres objets infiniment plus importans. A dire vrai, autant que M. Carlyle a pu y voir clair, toute l'affaire de l'amour est une si misérable futilité qu'à une époque héroïque personne ne se donnerait la peine d'y penser, encore bien moins d'en ouvrir la bouche. »

Le sentiment qui attirait Carlyle vers Mlle Welsh, bien que vif et tenace, était tout à fait de la nature qui convient à un philosophe. Carlyle approchait de la trentaine, il se sentait la tête bouillonnante d'idées et il n'avait encore produit que des traductions, quelques articles et la *Vie de Schiller*. Ses débuts avaient été entravés de plusieurs manières. Il avait eu une existence précaire, et jamais homme ne fut aussi désarmé devant les soucis matériels. La seule pensée d'entrer dans une boutique le rendait aussi malheureux que l'enfant du conte de son pays, qui n'ose traverser le bois de peur que les rouges-gorges ne l'enterrent avec les feuilles mortes. Il avait été gêné par une difficulté de travail égale à celle dont la *Correspondance* de Flaubert nous offre le spectacle lamentable. Carlyle n'a jamais connu les jouissances de la création; il n'en a ressenti que les angoisses. Il a été un forçat de l'encrier, passant des heures et des semaines devant son papier à lutter avec l'idée, comme Jacob avec l'ange, sans parvenir à la terrasser et à la couler dans un moule. On lit dans son *Journal*, à la date du 31 décembre 1823 : « Certainement, jamais personne n'a éprouvé une difficulté aussi épouvantable que moi à écrire. Apprendrai-je jamais à écrire facilement? » Il ne l'apprit jamais. Mais il s'était persuadé que du jour où il aurait une femme pour veiller à ses besoins, le cauchemar physique et moral contre lequel il se débattait depuis son adolescence s'évanouirait, et qu'il entrerait, homme nouveau, dans une vie nouvelle. Jane Welsh était intelligente et avait du bien. Il la rechercha avec la ténacité de sa race de paysan. Tantôt il faisait briller à ses yeux le mirage d'une association intellectuelle, tantôt il cherchait à toucher son cœur. Jane résista longtemps. Elle n'était pas assez aveuglée pour ne pas reconnaître, malgré les reproches amers de Carlyle, que les règles de la sagesse mondaine peuvent avoir du bon et qu'il y avait de la vérité dans les objections de Mme Welsh (le docteur Welsh était mort) au mariage de sa fille, l'élégante de Haddington, avec un fils de rustre, un peu rustre lui-même, pauvre comme Job, maussade, sans situation et n'ayant pas fait ses preuves de génie. Cependant elle cédait insensiblement à l'ascendant de ce génie encore, pour ainsi dire, à l'état latent : — « Je ne sais pas, écrivait-elle à Carlyle, comment votre esprit a pris un tel empire sur le mien en dépit de mon orgueil et de mon obstination. Mais c'est ainsi. Bien qu'entêtée comme une mule avec les autres, avec vous je suis souple et soumise. J'écoute votre voix comme la voix d'une seconde conscience presque aussi redoutable que celle que la nature a mise au dedans de moi. D'où vous vient ce pouvoir sur moi? car ce n'est pas seulement l'effet de votre génie et de votre vertu. »

Lorsqu'elle eut enfin promis d'être sa femme, une période d'explications laborieuses commença. M[lle] Welsh avait tenu à assurer la jouissance de sa fortune à sa mère. Carlyle s'était juré, et personne, certes, ne l'en blâmera, de ne jamais se ravaler au misérable métier « d'homme de peine littéraire. » Il fallait pourtant manger. Carlyle trouva un expédient : il proposa de se faire fermier : « Je me vois, écrivait-il à M[lle] Welsh, montant à cheval dans la lumière grise du matin et fondant comme un ange destructeur sur les filles indolentes, excitant chaque main paresseuse, cultivant et nettoyant, labourant et plantant jusqu'à ce que le sol qui m'entoure soit un vrai jardin. Dans les intervalles, je m'occuperais de littérature. Ainsi contraint de vivre selon les besoins de la nature, en douze mois je serai l'homme le plus riche de trois paroisses. »

Carlyle avait beaucoup lu nos écrivains du XVIII[e] siècle et l'on voit que ce n'avait pas été sans fruit. Cette vie conforme aux « besoins de la nature, » cette conception poétique du métier de fermier sentent leur Rousseau (1) avec une pointe d'emphase de plus. Carlyle, du reste, rappelle quelquefois Rousseau, ne serait-ce que par l'exagération et le grossissement de toutes choses ; mais il y a entre eux une différence très essentielle : la violence, chez Rousseau, était dans le sentiment, chez Carlyle, elle est surtout dans le mot. Il ne faut jamais perdre de vue, en le lisant, un aveu qu'il a laissé tomber sur une page de son journal intime et qui pourrait servir d'épigraphe à certains chapitres de ses ouvrages : « J'exagère dans mon langage, parce que... *j'ai le désir secret de compenser la mollesse du sentiment par la violence de la description.* »

Jane Welsh avait son opinion faite sur les capacités pratiques de Carlyle, et, d'ailleurs, elle ne l'épousait pas pour qu'il se mît à labourer. Elle rejeta bien loin l'idée de ferme. Il insista : « Croyez-moi, Jane, lui écrivait-il, cette littérature qui nous attire tous les deux ne peut pas former à elle seule la nourriture d'un esprit humain. Aucune vérité ne s'est imposée à moi aussi invinciblement. Je le sens en moi-même. Je le vois chaque jour chez les autres. La littérature est le *vin* de la vie : elle n'est pas, ne peut pas être sa nourriture. » Quelques jours après (20 janvier 1825), il s'adresse à sa pitié, dépeint ses souffrances et le naufrage intellectuel dont il est menacé : « Depuis bien des mois, toutes les voix de ma conscience ont tonné en moi comme la trompette de l'archange : Homme ! tu marches vers la destruction. Tes jours et tes nuits se dissipent en vains tourmens, ton cœur se dissout dans l'amertume.

(1) Il faut noter aussi que Carlyle venait de traduire *Wilhelm Meister*, où le mélange des occupations pratiques est très recommandé.

Le chien qui dort devant ton foyer use de la vie mieux que toi. Debout! mortel sans bonheur! Debout! et reconstruis ta destinée si tu en es capable! Debout! au nom de Dieu, au nom de ce Dieu, qui, en te jetant ici-bas, te destinait à d'autres fins que d'errer çà et là en portant les flammes de l'enfer dans un cœur sans crime et de souffrir en silence pour mourir sans avoir vécu!. . . . . . . »

« ... Très chère amie, êtes-vous bien sûre de vous être formé une idée juste de moi et de ma situation? Je suis un homme qui a passé sept années dans des tortures *incessantes*, dont la tête et le cœur sont également dévastés et assombris et qui ne voit d'autre issue à cet état qu'un changement complet de direction. Je ne dois ni ne puis continuer ce genre de vie; ma patience est à bout. Sans aucune exagération, il vaudrait mieux pour moi être mort que rester dans un pareil état. Jusqu'à ce que ce changement ait eu lieu, je ne puis tirer un parti régulier et convenable des facultés que je puis posséder. » Il poursuivait en reprochant éloquemment à Mlle Welsh de ne pas oser se placer au-dessus de la prudence vulgaire. La réponse fut franche : « Je crains, lui dit Jane, de n'être prudente que parce que je n'éprouve pas une forte tentation de ne pas l'être. Mon cœur est capable, je le sens, d'un amour pour lequel *aucune* privation ne serait un sacrifice, d'un amour qui ferait bon marché de l'opinion et de la raison et qui emporterait impétueusement avec lui toutes les pensées de mon être. Mais... je vous ai déjà expliqué la nature de mon affection pour *vous.* »

Mme Welsh offrit alors aux jeunes gens de vivre chez elle. Carlyle refusa et fit en ces termes sa profession de foi à sa fiancée : « *L'homme doit commander dans la maison, et non la femme.* C'est un axiome éternel, c'est la loi de la nature, dont aucun mortel ne s'écarte sans être puni. J'ai médité sur cette loi pendant bien des années, et elle devient chaque jour plus évidente à mes yeux. Je ne dois pas et je ne veux pas vivre dans une maison où je ne serai pas le maître. » Mme Welsh ne lui paraissait pas d'un caractère soumis, et il entendait la tenir à l'écart. Il proposa d'aller s'établir chez ses parens à lui. Sa mère et ses sœurs soignaient la basse-cour et faisaient la cuisine, sa femme les aiderait; quoi de plus naturel? Les vieux Carlyle lui expliquèrent que ce n'était pas la même chose, et le plan fut abandonné.

De guerre lasse, on s'en remit à la grâce de Dieu, et le mariage fut fixé au 17 octobre 1826. Carlyle a dépeint son état pendant les dernières semaines d'attente : « En proie au spleen, malade, ne dormant pas, vide de foi, d'espoir et de charité, — en un mot, mauvais et méprisable. » Les difficultés qui surgissaient à l'approche de la cérémonie avaient rendu ses nerfs malades. L'idée de se com-

mander des habits et de s'acheter des gants l'anéantissait. La pensée de partir, après le mariage, seul dans une voiture avec sa femme, lui paraissait purement et simplement inadmissible. Il suggéra de prendre la diligence, en faisant valoir la raison d'économie, et demanda en outre à avoir un de ses frères dans le même compartiment. Mlle Welsh n'ayant accepté ni la diligence ni le frère, il eut recours à la philosophie pour se donner du courage et dévora cent cinquante pages de la *Critique de la raison pure*. Ne se trouvant pas mieux, il laissa Kant pour les romans de Walter Scott, qui lui firent un peu de bien. De son côté, Jane s'abandonnait à sa destinée sans confiance et sans joie. Leurs lettres à tous deux trahissent une peur terrible. Ainsi que le remarque spirituellement M. Froude, ils s'encouragent comme deux condamnés au moment de monter sur le même échafaud. Le 10 octobre, Jane répond à une lettre tragique de son fiancé :

« Vous m'aviez demandé de vous répondre jeudi, mais j'ai attendu le courrier suivant dans l'espoir de vous répondre mieux, si toutefois il y a quelque chose de bon à dire dans des circonstances aussi horribles. Oh! je vous en prie, pour l'amour du ciel, soyez d'humeur moins sombre, ou l'incident (l'*incident*, c'était le mariage : le mot était de Carlyle) aura non-seulement un aspect très original, mais un aspect à briser le cœur. Je ne sais pas comment je pourrai le supporter, je suis tout à fait malade quand j'y pense. Mais ce seraient des consolations à la Job que de vous tourmenter de mes anxiétés. J'aime mieux vous rappeler, par manière d'encouragement, que le purgatoire sera bientôt terminé. » Cette lettre trouva Carlyle sous l'influence bienfaisante des romans de Walter Scott. Il était un peu remonté et il répondit : « Après tout, je crois que nous prenons trop à cœur la cérémonie qui approche. Bon Dieu! est-ce que beaucoup d'autres personnes ne se sont pas mariées avant nous et ne s'en sont-elles pas toutes tirées à peu près bien, et n'ont-elles pas expérimenté que le mariage n'est, en somme,.. que le mariage? Prenez donc courage et n'ayez pas le frisson... Vous verrez que, malgré tous nos pressentimens, cela ira « tout seul. » Il faisait le fanfaron. Quelques lignes plus bas, la terreur le reprend en pensant au tête-à-tête dans la voiture de poste, et il propose un traité. Il renonce à la diligence et à John, le frère, mais c'est à une condition : « Je stipule seulement que vous me laisserez, pendant la route, *fumer trois cigares* sans critique n répugnance de votre part, comme étant chose indispensable à mon parfait contentement. »

Ils se marièrent à la date fixée. Jane allait à l'église résolue à être une femme dévouée, mais sans grandes illusions sur ce qu'elle

recevrait en retour. Elle avait compris, — elle le lui avait écrit, — qu'elle n'était pour Carlyle « qu'une des circonstances de son sort, » et elle en avait versé d'avance bien des larmes. L'événement allait dépasser son attente.

IV.

La redoutable voiture de poste les déposa à Édimbourg, devant une petite maison louée et meublée par Mme Welsh. Les besoins matériels étaient assurés pour quelque temps, et Carlyle pouvait se plonger en toute liberté d'esprit dans ses livres. Il donna les premiers jours à l'ahurissement. Pour un philosophe, ce n'est pas un mince changement dans les habitudes que de se trouver marié, possesseur d'une jeune et jolie femme. Carlyle trouva le changement plus dérangeant qu'agréable, et il écrivit à sa mère, très peu de jours après son mariage : « Je suis encore terriblement troublé et loin d'être à mon aise dans ma nouvelle situation, mais j'ai sujet de dire que le sort m'a été miséricordieux... La maison est parfaite, pourvue de tout ce que l'on peut désirer, et, quant à ma femme, je puis dire en mon cœur qu'elle est supérieure à toutes les femmes et qu'elle m'aime avec un dévoûment qui est pour moi un mystère, car en quoi l'ai-je jamais mérité? Elle est gaie et heureuse comme une alouette et regarde si gentiment ma figure refrognée qu'un nouvel espoir me pénètre chaque fois que je rencontre ses yeux. La vérité est qu'hier j'ai été très maussade, malade d'insomnie, nerveux, bilieux, atrabilaire, et tout le reste. »

Le trouble ne se dissipant pas, il revint à son idée d'avoir son frère auprès de lui, au moins pendant les premiers temps. Il lui semblait qu'il se sentirait plus rassuré si John était là. « Je suis comme dans un brouillard, lui écrivait-il pour l'attendrir et le décider à venir; quand je me promène, c'est à peine si je distingue la gauche de la droite. Je ne dors toujours pas assez; il n'est donc pas étonnant que mon ciel soit teint en noir... A tout prendre, ma femme surpasse mes espérances. Elle est si indulgente, si bonne, si gaie, elle m'est si dévouée! Oh! que ne suis-je digne d'elle! Pourquoi, alors, ne suis-je pas heureux? Hélas! Jack, je suis bilieux. J'ai à avaler des sels et de l'huile; ma potion me laisse pensif, mais le cœur paisible, et, en somme, assez heureux; mais le lendemain vient un estomac brûlant et un cœur plein d'amertume et de tristesse. » L'historique de sa lune de miel est complété par son Journal. Dans les derniers mois de 1826, il y copiait les pensées applicables à sa situation qu'il rencontrait dans ses lectures.

A la date du 7 décembre 1826, on lit : « Ma vie entière a été un cauchemar continuel, et mon réveil sera dans l'enfer. (Tieck.) » Le reste à l'avenant.

Il avait pourtant établi dans son ménage, sitôt qu'il avait été remis du désarroi des débuts, une sage règle qui rendait la présence protectrice de John presque superflue. Carlyle n'avait d'idées que lorsqu'il était seul et dans un silence absolu. Le plus léger bruit, le moindre mouvement mettaient ses idées en fuite et le rendaient incapable de travail pour plusieurs jours. L'orgueil, même légitime, peut produire une extrême timidité d'esprit, et c'était son cas; il l'a avoué plus tard. Il prit donc ses mesures pour avoir du calme. Il vécut seul, le jour et la nuit, dans son cabinet de travail et à la promenade. Peu ou point de visiteurs; il avait prévenu sa femme, avant le mariage, que, « dès qu'il serait le maître d'une maison, le premier usage qu'il ferait de sa maison serait d'en fermer la porte au nez des intrus nauséabonds. Je me sens, avait-il ajouté, assez de vigueur pour expédier ce gibier-là à la douzaine, et de façon qu'il n'y revienne jamais. » Il ne supportait, bien entendu, aucun bruit dans la maison ni aux alentours; l'une des principales fonctions de Mme Carlyle était d'obtenir, par persuasion ou autrement, la mort, ou à tout le moins l'exil des coqs, poules, chats, chiens, perroquets, que leur mauvaise étoile avait amenés dans le voisinage de son époux. Bien entendu aussi, la soumission au maître devait être aveugle. Je veux, disait-il, que, si je demande de la soupe aux cailloux, on me fasse de la soupe aux cailloux. Il va de soi qu'avec ces principes, et au siècle où nous sommes, Carlyle avait constamment maille à partir avec ses servantes. Ses *Notes* témoignent de la place, un peu trop grande pour notre goût, qu'il avait laissé prendre, dans ses préoccupations, à ses griefs contre les « butordes de souillons, » coupables de ne pas comprendre que, « porter ses incompétences ailleurs, » cela veut dire, en style carlylien, s'en aller. Il se vengeait en leur disant de ces énormes injures littéraires qu'on passe à la nourrice de Juliette, mais qui ne sauraient se reproduire en prose vulgaire. Quant à sa femme, il la voyait rarement en dehors des heures de repas et lui parlait peu. Il y eut des périodes où il restait quelquefois une semaine entière sans lui adresser la parole et sans tourner les yeux vers elle. Ce n'était pas qu'il ne lui fût attaché et qu'il ne rendît justice à ses qualités, mais il était absorbé dans les réflexions d'où allaient sortir *Sartor resartus* et l'*Histoire de la révolution française*. « Le génie d'un homme n'est pas une sinécure, » disait Mme Carlyle, qui en savait quelque chose.

Il n'était plus question de collaboration et d'association intellec-

tuelle. Mme Carlyle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que son rôle de femme allait être rétréci et rogné par tous les bouts. « Carlyle, dit M. Froude, ne semble pas avoir jamais envisagé comme une possibilité, même éloignée, la conséquence ordinaire d'un mariage : des enfans. Il se représentait une femme comme un compagnon qui rendrait sa vie plus facile et plus agréable. Mais c'était tout. » Il est assez rare que les femmes moissonnent sans murmurer ce qu'elles ont semé. Mme Carlyle eut ce mérite. Sous ses dehors frêles et gracieux, c'était une vaillante créature, qui savait prendre une résolution et s'y tenir. En épousant Carlyle, elle s'était dit que, puisqu'elle acceptait l'emploi épineux de femme de grand homme, il fallait le remplir à la perfection, et faire en sorte que son époux donnât au monde tout ce qu'il était capable de lui donner. Elle n'entendait pas être frustrée du reflet de gloire qui devait remplacer pour elle le bonheur, et elle était décidée à aider à l'éclosion des grandes œuvres qu'elle attendait de Carlyle, en la manière dont Carlyle désirerait être aidé, et non autrement.

Cette manière ne se trouvait pas celle qu'elle avait rêvée. Carlyle aimait à fumer silencieusement sa pipe en regardant sa femme laver les planchers, comme il l'avait toujours vu faire à sa mère et à ses sœurs. Il lui semblait dans l'ordre de la nature qu'elle lui fît son pain, puisqu'il n'aimait pas le pain du boulanger, et qu'elle lui raccommodât ses bottes. A chacun sa tâche : à l'homme les nobles occupations de l'intelligence, à la femme les travaux serviles. Mme Carlyle accepta ce partage sans réclamer et avec bonne humeur. Elle avait de la philosophie, si elle n'en raisonnait pas. Elle a même été le précurseur de M. Renan par la royauté qu'elle assignait dans le monde à la gaîté. « Beaucoup de petites choses, disait-elle, qui ne sont rien lorsqu'on en rit, deviennent des afflictions si on les considère dans un esprit trop sérieux. » En conséquence, un individu gai est supérieur à un individu triste ; il a un avantage sur lui dans la vie. C'est la théorie que M. Renan a justement étendue aux peuples. Elle soutenait aussi que le commencement de la sagesse est de ne pas faire de « grandes affaires » des choses et que c'est une des qualités de la femme écossaise. Les Anglaises (en sa qualité d'Écossaise, elle n'aimait pas les Anglaises) « font les yeux blancs et invoquent le ciel » à la seule idée d'une entreprise aussi simple que de prendre un pot de couleur et de repeindre soi-même sa maison. Aussi, quelles pauvres ménagères ! quel gaspillage ! Avec quel honnête et patriotique orgueil Mme Carlyle, en voyant leurs « platées de croûtes de pain, » déclarera « qu'en Écosse, on n'a pas de croûtes ; on ne connaît pas ça. »

Armée de cette philosophie aimable et soutenue par un senti-

ment très vif du pittoresque de la vie, elle oublia de bonne foi et de bon cœur les délicatesses et les élégances de sa jeunesse, et réalisa l'idéal conjugal de Carlyle. Tandis qu'il s'occupait à avoir de belles pensées, elle fit le gros ouvrage, cuisina, lava, balaya, fut tailleur, peintre, savetier, boulanger, le tout à la perfection et sans faire de « grandes affaires. » Toutes les relations avec le dehors tombèrent aussi dans son lot. Elle expédia les importuns, se chargea des discussions d'affaires, fit les courses et commissions; elle raconte quelque part le scandale qu'elle causait chez les tailleurs (des tailleurs anglais!) en allant leur commander les culottes de son mari. En même temps, elle se gardait de se laisser effleurer par la vulgarité de ses occupations. Ni sa bonne grâce, ni sa distinction de nature fine et lettrée ne souffrirent des contacts grossiers, objets ou personnes, auxquels Carlyle la rabaissa et, pendant longtemps, la réduisit. Ruinée de santé par un travail de paysanne, elle demeura la petite « alouette » des commencemens, et pas une fois son mari ne l'entendit se plaindre ou ne lui vit un visage maussade. Dans les *Notes* que Carlyle a écrites depuis son veuvage, et qui sont sa réhabilitation par la franchise des aveux et la sincérité des remords, il revient bien des fois sur cette héroïque égalité d'humeur, dont plusieurs années d'une maladie cruelle ne purent triompher, et sur le brillant sourire qui l'accueillait invariablement lorsqu'il faisait sa visite quotidienne, « de vingt minutes à une demi-heure, » au salon : « Elle paraissait sentir, la noble et chère âme, que ce moment-là était la prunelle de sa journée, la fleur de tout son travail quotidien dans le monde... Elle avait toujours quelque chose de gai à me dire; en général, une jolie histoire qu'elle racontait de sa manière originale, avec un enjouement tranquille. Dans les plus mauvais jours, jamais un mot qui pût attrister ou ennuyer; elle se taisait sur tout ce qui était triste et le gardait strictement pour elle. »

V.

Elle ne murmura pas quand la pauvreté, puis la misère s'abattirent sur eux après quelques mois de mariage; elle s'était juré que son mari n'écrirait jamais pour de l'argent, quoi qu'il arrivât, et elle se tint parole, quitte à souper pendant quinze ans avec quatre cuillerées de gruau d'avoine. Elle ne se plaignit pas non plus quand son mari, sous l'influence de sa sauvagerie maladive, décida de laisser Édimbourg pour Craigenputtock, petite maison délabrée que Mme Carlyle avait héritée de son père et qui était située dans les montagnes

du comté de Dumfries, à l'endroit le plus laid et le plus triste, dit M. Froude, de toute l'Écosse. Là, on pouvait compter que la solitude serait complète. La ville la plus proche est à seize milles. Le climat est rude; pendant plusieurs mois, la neige et les ouragans rendent les communications rares et difficiles. Quand le sol est découvert, l'œil n'aperçoit à perte de vue que des marais tourbeux. Le pays est entièrement désert, l'aspect général désolé.

Carlyle comprenait que ce n'était pas là un séjour convenable pour une jeune femme accoutumée au monde et délicate de la poitrine. Ses amis ne se faisaient pas faute de le lui répéter, et il s'apercevait que Mme Carlyle avait des frissons de terreur au nom de Craigenputtock. Mais, explique-t-il avec la naïveté qui était en quelque sorte l'excuse de son égoïsme, « elle ne me dit jamais, même par un regard, que c'était un grand sacrifice pour elle. Je crois vraiment qu'elle n'en eut jamais le sentiment. Elle m'aurait suivi à la Nouvelle-Zemble et elle aurait trouvé que *c'était le bon endroit,* si cela avait dû m'être avantageux ou si cela avait été mon idée arrêtée. » Or son idée arrêtée était d'aller à Craigenputtock. Son imagination de poète lui montrait des visions de désert d'un attrait irrésistible. Le miracle que le mariage n'avait pas pu accomplir, il le devrait à « la solitude absolue et au silence pur de la nature. » C'était à Craigenputtock que cesserait enfin son combat contre ce qu'il appelait énergiquement « les puissances de la bêtise, » et que ses idées déborderaient sur le papier. Il s'y transporta au printemps de 1828 et y resta six ans, enfermé avec ses livres et sa bile, tandis que sa femme courait en toussant de la cuisine à l'étable et faisait plusieurs lieues à cheval pour se procurer le nécessaire. Il appelait cela « l'avoir délivrée de l'esclavage de frivolité, de *poupéisme* et d'imbécillité où est réduit son sexe. »

Il n'est pas dans la nature humaine d'être délivrée du *poupéisme* sans quelque effort et quelque souffrance. Une lettre de Mme Carlyle, écrite longtemps après, nous initie à la lutte et au triomphe final, d'autant plus méritoire qu'il était plus obscur, et que le sacrifice n'était pas de ceux dont l'éclat soutient. On va voir en raccourci, dans cette page charmante, les années d'apprentissage.

« Combien de talens sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit! Je n'imagine pas comment des gens doués de quelque ambition naturelle ou ayant le sentiment d'avoir quelque valeur peuvent éviter de devenir fous, dans un monde comme le nôtre, s'ils

ne se rendent pas compte de cela. Je sais que, pour ma part, j'étais très près de devenir folle quand j'ai fait cette découverte.

« Vous raconterai-je comment je l'ai faite? Cela pourra vous servir de réconfortant dans de semblables momens de fatigue et de dégoût. J'étais allée avec mon mari habiter une petite propriété toute en marais tourbeux. C'était un endroit très triste et un séjour fort maussade. A seize milles à la ronde, on ne trouvait aucunes ressources; pas de boutiques, pas même de bureau de poste. De plus, nous étions très pauvres et, ce qui est encore pire, étant une fille unique et ayant été élevée en vue « d'une grande position, » j'étais brillante latiniste et bonne mathématicienne, mais d'une ignorance sublime pour toutes les choses pratiques. Dans ces circonstances extraordinaires, il me fallut apprendre à coudre! Je constatai avec horreur que les maris étaient sujets à percer leurs bas et perdaient continuellement leurs boutons, et que l'on comptait sur moi pour voir à tout cela. Il me fallut aussi apprendre à faire la cuisine, aucune servante capable ne voulant consentir à vivre dans un endroit aussi perdu, et mon mari ayant les digestions difficiles, ce qui compliquait terriblement ma situation. Pour comble de maux, le pain qu'on apportait de Dumfries « lui aigrissait l'estomac » (bonté divine!) et il était évidemment de mon devoir d'épouse chrétienne de boulanger à la maison. Je fis donc venir le *Cottage Economy* de Cobbett et j'entrepris de fabriquer une miche de pain. Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours; il se trouva donc que ma miche fut mise au four à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée dans ma famille, dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de *cultiver mon esprit*, j'étais réduite à passer la nuit à surveiller *une miche de pain*, — qui peut-être ne se serait pas du tout du pain! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter. C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau d'où allait sortir son *Persée*, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de *Persée*, quand l'une ou l'autre représente le devoir? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réelle-

ment admirables dont la statue de *Persée* n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain.

« Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant les années que nous vécûmes dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

La lettre *du pain* mérite par le naturel et la grâce du tour d'être placée à côté de la lettre *du cheval*, de Mme de Sévigné. Mme Carlyle, qui avait infiniment d'humour, et du plus fin, aimait à revenir sur le contraste entre ses rêves de jeune fille romanesque et la réalité. Elle s'égayait volontiers aux dépens de « cette malheureuse jeune personne, Jane Welsh, » passée « de l'état de fille unique élevée en vue d'une grande position » à l'état de Mme Thomas Carlyle.

Les lecteurs sont peut-être surpris qu'une femme intelligente, faisant des vanités de ce monde le cas extrêmement médiocre qu'elles méritent, ait supporté toutes ces choses et encore beaucoup d'autres, par ambition, pour le plaisir assez creux d'avoir un mari célèbre. Les lectrices ne s'y sont certainement pas trompées. Elle ont deviné que la petite « alouette » s'était éprise de son mari ; d'où sa force et sa faiblesse. Comment cela arriva-t-il ? Comment ce parvenu dur et rechigné, contempteur assidu de la femme, eut-il le secret de se faire adorer ? Par quel contre-coup énigmatique un régime uniforme de dédains et de rebuffades mit-il le feu à un cœur tendre et passionné ? C'est là un de ces mystères dont la clé échappe. L'esprit souffle où il veut, l'esprit féminin surtout, et le sage s'incline devant ses décrets sans prétendre les sonder. Il est aisé d'expliquer par où Carlyle pouvait et devait intéresser une femme supérieure ; qu'il ait inspiré l'amour, voilà l'inexplicable.

Carlyle savait être éblouissant. Sa théorie du silence est célèbre ; M. Émile Montégut la place à côté des grandes idées de Carlyle : culte des héros, identité de la puissance et du droit, nécessité des symboles, explication de la révolution française. Mais, comme la plupart des grands taciturnes, il avait des heures où il était bavard ; Mme Carlyle avait coutume de dire qu'il « aimait le silence platoniquement. » Il venait des instans où le flot de pensée accumulé dans son cerveau avait besoin de se faire jour. Carlyle s'épanchait alors en improvisations étincelantes et pittoresques qui ont fait sa réputation de *parleur,* car, pour causeur proprement dit, il ne le fut jamais. La contradiction lui était insupportable, et son éloquence avait besoin de couler en liberté. Il contemplait les contradicteurs

avec le même regard chargé de mépris qui faisait craindre à Mme Carlyle, lors des conférences sur la littérature allemande (1837), qu'il ne s'adressât au public en ces termes : « Imbéciles, qui êtes venus ici pour vous distraire ! » Abandonné à sa verve, il était merveilleux, et Mme Carlyle, qui ne demandait qu'à être subjuguée, était sous le charme de sa parole. « Je me souviens, disent les *Notes*, qu'une fois, tandis qu'elle traversait une de ses crises (je me doutais peu combien grave) je vins la trouver, trois soirs de suite, tout plein de la bataille de Molwitz, que je venais enfin de comprendre, à mon grand orgueil, et je ne lui parlai pas d'autre chose pendant toute ma demi-heure (1). Elle répondait peu, pensant peut-être qu'elle ne parlait pas assez bien pour moi, mais elle ne témoigna pas d'ennui, et je crois même que cela l'intéressait. » Une mourante qui s'intéresse à trois conférences de suite sur la bataille de Molwitz est une femme qui aime ; la preuve est convaincante.

Les admirations les plus chaudes n'inspirent guère que des passions de tête. Carlyle avait une route plus sûre pour toucher un cœur féminin aimant et pitoyable : il était malheureux. Combien malheureux, avec quelle intensité et quelle âcreté, ceux-là seuls le peuvent concevoir qui ont connu la race infortunée des hypocondriaques ! Les fragmens autobiographiques et les lettres que l'on possède de lui sont navrans. Il prend un sombre plaisir à peindre et repeindre sans trêve ni repos des souffrances subtiles et aiguës, jusqu'à ce que la tête lui tourne et que sa raison vacille. Il se complaît à l'analyse de peines inouïes, qui, pour être dans son imagination, n'en sont pas moins certaines, ni surtout moins sensibles. Le monde n'est à ses yeux que confusion et perversité, la vie une grande tragédie cruelle et ridicule, lui-même est la proie d'un démon qui le possède et lui fait dire ou faire ce qu'il ne voudrait pas. « Chaos affreux, s'écrie-t-il, futile, lamentable, trouble, triste, confus et laid comme la rive du Styx et du Phlégéthon, comme un cauchemar devenu la réalité. » L'univers est une machine gigantesque créée pour le « broyer membre après membre » avec son indifférence de machine : — « O le vaste, le sombre, le solitaire Golgotha, avec son moulin de mort ! » Ailleurs il se représente « enfonçant dans des ténèbres *boueuses* » et faisant en vain des efforts désespérés pour se dégager. L'amertume qui remplissait son âme se déversait continûment, empoisonnant toutes les sources humaines de la jouissance et le privant aussi bien des plaisirs légers que des joies hautes ou graves. Nerveux, bilieux, toujours indigné contre quelqu'un ou quelque chose, les petites misères de l'existence deve-

(1) La demi-heure de visite qu'il accordait chaque jour à sa femme.

naient pour lui des supplices; appelé auprès de sa femme gravement malade, il sera si bouleversé d'avoir à s'occuper de sa malle, que dix ans après et sa femme morte, il y pensera encore avec effroi, se souviendra des détails de cette malle à faire. Enfin il était intolérable; seulement, à la différence de beaucoup d'hommes qui ne sont intolérables que pour les autres, il l'était avant tout pour lui-même et se rendait absolument misérable. Le brave petit cœur de Mme Carlyle en fut remué de compassion.

Elle fut touchée encore par un autre endroit. Après l'avoir perdue, Carlyle disait un jour à M. Froude, dans l'agonie de remords qui ne le quitta plus: « Oh! si je pouvais seulement la revoir cinq minutes pour lui assurer que je lui ai réellement été attaché tout le temps! Mais elle ne l'a jamais su! elle ne l'a jamais su! » Il y eut une période, en effet, où elle crut même savoir le contraire; ce sera le dernier acte du drame, et nous le raconterons tout à l'heure; mais, auparavant, elle sentait bien que ce cœur qui semblait de roche battait pourtant, et qu'il battait pour elle. Deux ou trois fois, Carlyle lui avait écrit ce qu'il ne savait pas lui dire, et elle possédait dans un coin de tiroir quelques-unes de ces pages qu'il suffit de relire pour se sentir « un cœur nouveau, c'est-à-dire, pour une femme, de nouvelles forces pour aimer et endurer. » Elle eut donc un fonds d'espoir d'être payée de retour, et elle en vécut, se disant qu'avec de certains caractères, une marque d'affection très légère peut signifier beaucoup. Ses lettres à Carlyle témoignent de l'humilité de ses prétentions. Le passage suivant est pris au hasard entre plusieurs (26 octobre 1835): « Faites tout votre possible pour être patient et indulgent pour votre pauvre petite Gooda (1), car elle vous aime et elle est prête à faire tout ce que vous pouvez désirer au monde, à monter dans la lune si vous l'ordonnez. Mais quand le maître n'a ni un regard affectueux ni une bonne parole pour moi, que puis-je faire, sinon tomber dans le désespoir, me ronger et devenir un tourment pour tout le monde? » On ne saurait être moins exigeante, et aimer d'une façon plus désintéressée.

VI.

En 1855, Carlyle était devenu l'une des gloires de l'Angleterre. Il avait publié presque tous ses grands ouvrages. Ses idées s'étaient enfin laissé saisir, et il les avait jetées dans la circulation revêtues d'un style singulier et brillant qui séduisait le lecteur le moins capable de suivre le vol de sa pensée « abstruse » (le mot est de lui). Mme Carlyle, qui n'estimait rien tant que la simplicité et le

(1) Son petit nom dans l'intimité.

naturel, et dont l'influence littéraire fut excellente, disait en riant et en façon d'avertissement : « N'est-il pas curieux que les écrits de mon mari ne soient complètement compris et tout à fait appréciés que par les femmes et les fous? » La petite maison de Londres où ils s'établirent en quittant Craigenputtock, et où Carlyle a habité jusqu'à sa mort, était devenue le point de mire de tous les « intrus nauséabonds » de l'univers, les touristes américains en tête, les plus redoutés de tous par Mme Carlyle, à cause de la difficulté de les mettre à la porte : « J'en ai compté quinze en deux semaines, écrit-elle, sur lesquels, le docteur Russel excepté, il n'y en avait pas un qui ne vous donnât envie de prendre les pincettes. » La situation pécuniaire s'était améliorée par la mort de Mme Welsh. A la vérité, le caractère de Carlyle n'avait pas gagné avec les années; hargneux il était né, hargneux il vécut et mourut, toujours pestant, grondant, querellant, toujours harcelant son entourage d'exigences fantasques et de paroles acerbes, jusqu'à ce que sa femme fût malade de « harassement mental, » sa servante affolée, et que la maison « ressemblât à une maison de fous. »

Il ne serait pas exact de dire qu'à cette époque Mme Carlyle fût heureuse dans le sens vulgaire du mot. Ainsi qu'elle le fait remarquer quelque part, certains philosophes ont beau répéter que le vrai bonheur est de faire le bonheur des autres, l'homme égaré dans un désert et mourant de soif, qui donne sa dernière gorgée d'eau à un camarade blessé, peut bien éprouver la noble satisfaction que procurent le sacrifice et le devoir accompli, mais quant à croire qu'il a du « bonheur » à voir boire son eau, c'est une erreur. Elle le savait pertinemment, elle qui, depuis tant d'années, donnait continuellement sa dernière gorgée d'eau à un homme qui ne lui avait jamais dit « merci. » Quoi qu'il en soit, elle avait appris à se contenter de ce qu'elle possédait. Elle jouissait profondément des succès de son mari, dont une part lui revenait, car si elle n'avait pas deviné Carlyle et ne s'était pas dévouée à lui, on ne voit guère comment son « pauvre homme de génie » s'en serait tiré. Elle prenait gaîment ses humeurs tragiques, raillant ses grands désespoirs et ses exagérations avec tant d'esprit et de gentillesse qu'il en était apprivoisé pour un instant et se mettait aussi à rire. Elle considérait le prodigieux égoïsme de Carlyle sinon comme un devoir, à tout le moins comme un droit du génie. Lorsqu'en voyage, dans une auberge, on ne trouvait qu'un lit, il paraissait aussi naturel à Mme Carlyle de l'abandonner à son mari qu'à celui-ci de le prendre et de laisser sa femme coucher sur un canapé. Enfin son égalité d'humeur avait résisté à la plus difficile des épreuves qui attendent les femmes de personnages célèbres : l'épreuve des admiratrices.

Dès qu'un homme se fait un nom dans une branche quelconque

des connaissances humaines, il est aussitôt assailli par une race de femmes que la Providence semble avoir mise sur la terre tout exprès pour induire les êtres supérieurs en tentation de vanité. Ténor ou romancier, gymnaste ou prédicateur, pianiste ou philosophe, à peine une illustration paraît-elle à l'horizon que les femmes en question courent à elle comme à une proie. Son temps, ses idées, les brouillons de son écriture, les mèches de ses cheveux, toute sa personne physique et morale leur appartiennent par droit de conquête. Il en était déjà ainsi dans l'antiquité, au temps d'Orphée, et il en sera de même tant que le monde sera monde, malgré les efforts des femmes d'hommes célèbres, qui voient de mauvais œil le peuple des admiratrices. Carlyle n'avait pas échappé au sort commun, et tout d'abord, de l'humeur dont il était, il ne vit qu'un fléau dans le troupeau de jolies femmes et de « femmes intellectuelles » qui l'assiégeaient « d'invitations passionnées à dîner, » et de déclarations en style élevé. Il chargea Mme Carlyle de le protéger. Mme Carlyle, au fond de son âme, préférait les admirateurs masculins, avec lesquels il y avait quelquefois des compensations au temps perdu en billets et en visites. L'un d'eux, de son métier fabricant de bouchons, lui avait envoyé une demi-douzaine de semelles de liège; un autre lui avait offert un châle; un troisième, un homme du peuple, l'avait presque étouffée d'embrassades en découvrant qu'elle était la femme de Carlyle. Des admiratrices rien à attendre. « Je voudrais bien, écrivait Mme Carlyle, qu'elles emportassent de vive force les rideaux de lit et qu'elles les finissent. » Mais elles n'emportaient de vive force que la dernière plume dont s'était servi le grand homme, afin de la mettre sous verre, dans un cadre.

Il y en a, écrivait-elle encore, « qui sont belles comme des émanations de la lune. » D'autres sont de grandes intelligences et veulent faire profiter son époux du fruit de leurs réflexions. La savante Harriet Martineau « lui présente son cornet acoustique avec un joli petit air de coquetterie rougissante qui fait douter de son identité. » Une jeune beauté américaine, « toute blanche et rose, le teint et la toilette, » mais sans une seule idée dans sa jolie tête, pénètre jusqu'à l'ours et s'écrie avec des accens passionnés : « O monsieur Carlyle, j'ai besoin de vous voir pour causer très, très longtemps de *Sartor !* — Vous imaginez-vous, demande Mme Carlyle, qui trouvait *Sartor resartus* fort beau sans doute, mais un peu sibyllin, ce que cette jeune personne peut avoir à dire de *Sartor?* » — A peine la charmante créature pétrie « de neige et de feuilles de rose » a-t-elle disparu, qu'un tourbillon se précipite dans le cabinet de travail de Carlyle sous la forme d'une amazone, bottée, chapeau en tête, brandissant sa cravache « avec l'air de vouloir battre les

meubles pour s'entretenir la main. » Elle a profité, pour forcer la consigne, de l'effarement de la petite bonne fraîchement débarquée d'Écosse, qui « n' savait point si c'tait un' m'dame ou un m'sieu. » Pour le coup, Carlyle s'enfuit. Il monte sur son cheval brun, surnommé l'Éveillé, et va chercher un peu de calme sous les ombrages de Hyde-Park; mais il a compté sans la *furia* française. Mme Carlyle l'informe en ces termes du danger qu'il a couru :

« Je jurerais que vous n'avez jamais entendu parler de Mme de X***. Mais *elle* a entendu parler de vous; et s'il était dans vos habitudes de remercier Dieu des bénédictions qui tombent sur votre tête, vous pourriez lui offrir de modestes actions de grâces pour l'honneur que cette femme étourdissante vous a fait en tournant au triple galop tout autour de Hyde-Park, la dernière fois que vous vous y êtes promené à cheval, à la poursuite de l'Éveillé. Aucun mortel ne peut prédire ce qui serait arrivé si elle vous avait rattrapé. Vous saisir par la bride et vous contempler jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée n'est qu'une bagatelle, comparé à ce dont elle est capable. Elle ne s'est mise à galoper après vous qu'après avoir échoué par les voies légitimes. Elle avait rencontré le révérend John Barlow et, tandis qu'il avait pour elle des attentions délicates, elle lui avait dit : « Il y a une chose qu'il faut que vous fassiez pour moi : menez-moi chez M. Carlyle. — Demandez-moi de prier l'archevêque de Cantorbéry de danser la polka avec vous, et je le ferai, avait répliqué Barlow épouvanté; mais mener quelqu'un chez M. Carlyle... impossible! » — Elle dit alors à George Cooke : « Ce vieux nigaud de Barlow ne veut pas me conduire chez Carlyle. Alors c'est vous qui me conduirez. — Bonté divine! s'écria George Cooke; demandez-moi de vous conduire chez la reine et de vous présenter à elle, et je braverai les six mois de prison qui m'attendent; mais mener quelqu'un chez M. Carlyle... impossible! » Un peu après, George Cooke la rencontra se promenant à cheval dans le parc et lui dit : « Je viens de rencontrer M. Carlyle sur son cheval brun. » — La dame fouetta son cheval et partit à toute bride, abandonnant sa société. Elle fut bientôt hors de vue et fit tout le tour du parc au grand galop, cherchant l'Éveillé. »

Il n'y a, par malheur, que les contes de fées où les actions humaines soient dispensées d'avoir leurs conséquences naturelles. Peau d'Ane aurait gardé les dindons toute sa vie qu'elle n'en aurait pas eu les mains moins fines ni moins blanches. La Belle au bois dormant était aussi fraîche en se réveillant de son sommeil d'un siècle que la petite Américaine faite « de neige et de feuilles de rose. » Mme Carlyle, vouée à l'existence des servantes, n'avait rien

perdu de sa distinction; mais elle avait un peu perdu de ce vernis mondain qui, chez tant de femmes, tient lieu de distinction réelle et auquel la plupart se laissent tromper. Carlyle s'était aperçu que, lorsqu'elle était dans un cercle de belles dames, elle avait l'air un peu « rustique. » Il ne s'était pas demandé pour qui cette créature exquise s'était endurcie aux tâches grossières, ni pourquoi ses toilettes étaient pauvres. Il remarquait seulement qu'elle avait l'air « rustique, » tandis que la femme de son noble ami lord A.., la brillante lady A.., qui daignait caresser de ses mains aristocratiques l'ancien paysan devenu le lion du jour, avait un « air de reine. » Il ne lui échappait pas non plus que lady A... avait un salon élégant, rempli d'autres femmes ayant des « airs de reine, » de gens de lettres, d'artistes, et qu'un premier rôle y attendait l'auteur de l'*Histoire de la révolution française* s'il consentait à s'y montrer. Il se laissa fléchir, parut chez lady A.., y reparut, et finalement, lui à qui ses travaux n'avaient jamais permis de donner à sa femme plus de « vingt minutes à une demi-heure » par jour, il trouva tout à coup le temps de passer des journées et des semaines à respirer l'encens de *Bath House* et de *La Grange* (1). Il est vrai que c'était de l'encens titré et que celui-là a toujours senti meilleur pour les nez plébéiens. M[me] Carlyle était invitée de loin en loin, et à la campagne seulement, à l'accompagner. La châtelaine avait alors une manière de lui faire sentir qu'elle n'était tolérée qu'à cause de son mari, et Carlyle une manière de lui montrer qu'elle n'était « qu'un de ses bagages, » qui lui rendaient les visites à La Grange insupportables.

Ce fut le coup de grâce. Le désespoir s'empara d'elle. Les besoins de tendresse qu'elle refoulait depuis son mariage, — Carlyle lui avait signifié « qu'il n'aimait pas les sentimentalités, » — tournèrent en jalousie, et le passé même fut gâté par le présent. Les innombrables sacrifices accomplis en riant et oubliés remontèrent à sa mémoire et elle se mit à les rapprocher avec amertume de la récompense qu'elle avait reçue. Le chagrin altéra son caractère, elle eut des impatiences et des aigreurs pour lesquelles on pense bien que Carlyle n'eut pas d'indulgence. Il fut sans pitié, il eut de ces mots qui vont au cœur et ne s'oublient jamais. Pour l'un et pour l'autre, une grande ombre s'étendit en arrière sur toutes les années vécues ensemble. Les fragmens qu'on va lire sont empruntés à un journal que M[me] Carlyle a écrit vers la fin de la crise.

« 22 *octobre* 1855. — J'ai été interrompue hier soir par le retour

(1) *Bath House* était la maison des A.., à Londres; *La Grange* leur château du Hampshire.

de M. Carlyle. Il revenait de Bath House, cette éternelle Bath House. Si l'on additionnait tous les milles que M. Carlyle a faits à pied pour y aller et en revenir, je me demande combien il y en aurait de milliers. Chacun d'eux met une borne milliaire de plus entre lui et moi. O mon Dieu! la première fois que j'ai aperçu cette maison jaune, sans savoir et sans me soucier de savoir à qui elle appartenait, combien j'étais loin de me douter que, pendant des années et des années, je sentirais sur mon cœur le poids de chacune de ses pierres!.. Bon! voilà que je fais du sentiment! Alors je m'arrête, bien que les pensées que j'ai eues dans mon lit sur tout cela fussent assez tragiques pour remplir toute une page qui aurait eu pour moi un vif intérêt, et bien que « rien ne soulage, ainsi que l'a finement remarqué George Sand, comme la rhétorique. »

« 23 *octobre.* — Journée orageuse dans la maison; aussi je suis sortie de bonne heure et j'ai marché, marché, marché. S'il ne dépend pas toujours de soi d'avoir la paix et la tranquillité, on peut toujours se fatiguer le corps, — ce qui, après tout, n'est pas un trop mauvais succédané. La vie prend pour moi l'aspect d'un kaléidoscope où le noir prédomine. La destinée le secoue, formant de nouvelles combinaisons, mais avec les mêmes élémens. La journée d'aujourd'hui a été toute pareille à une autre journée d'il y a dix ans, dont je me souviens encore. C'était le même temps brumeux d'octobre, le même tumulte d'esprit contrastant avec le calme du dehors, les mêmes causes à ce tumulte. Comme aujourd'hui aussi, j'avais marché, marché, marché, sans autre but que de me fatiguer. »

« 25 *octobre* — ... Mon cœur est très endolori ce soir, mais je me suis promis de ne pas faire de ce journal un *Miserere;* je vais donc prendre une dose de morphine et faire l'impossible pour dormir. »

« 31 *octobre.* — Il pleut! pleut! pleut! — O Seigneur! c'est trop ridicule! comme disait ce fermier d'Annandale en voyant qu'il commençait à pleuvoir pendant qu'il faisait une prière pour que son foin ne fût pas mouillé. Je n'ai pas de foin à rentrer, mais j'ai beaucoup d'épines à m'ôter de la chair, et cela demande aussi du soleil...

« Passé la soirée à raccommoder, entre autres, les culottes de M. Carlyle. Du temps où j'étais « fille unique, » je n'avais jamais souhaité de raccommoder les culottes des hommes, — non, jamais!

« 1er *novembre.* — ... Il fait beau dehors, mais dans la maison il souffle un ouragan terrible.

« 5 *novembre.* — Seule ce soir. Lady A... est revenue; et naturellement, M. Carlyle est à Bath House.

« 6 *novembre.* — Raccommodé la robe de chambre de M. Carlyle. Beaucoup de mouvement au grand air m'est nécessaire pour empêcher mon cœur de sauter dans ma tête et de me rendre folle. Ils doivent être heureux les gens qui ont le loisir de penser à aller au ciel! Mon souci le plus constant et le plus pressant est de réussir à ne pas aller à Bedlam! pas autre chose. Hélas! si le sentiment n'existait pas, « quels bons navires, solides sur l'eau, nous ferions! » comme disait un personnage de je ne sais quel roman.

« 7 *novembre.* — Oh! oh! quelle journée cruelle. O ma mère A présent, quand je souffre, personne ne le voit, et j'ai appris à souffrir à moi toute seule. De l'état de fille unique à celui-ci la route est longue et rude :

Oh! ma mère ne se doutait guère
Le jour où elle me mit dans mon berceau,
Des pays où je voyagerais,
De la mort dont j'aurais à mourir.

« ... *novembre.* — Extérieurement, aujourd'hui a été semblable aux autres jours. J'ai fait ceci et cela, les gens sont entrés et sortis; mais le tout comme dans un mauvais rêve.

« 21 *novembre.* — ... Après le départ de M. Carlyle pour Bath House, je suis allée passer la soirée chez G... Sa Seigneurie est à la ville pour deux jours.

« 11 *décembre.* — Oh! comme je voudrais que cette visite à La Grange fût passée! Elle m'absorbe (rien que les préparatifs) de façon à exclure toute idée tranquille et toute occupation paisible. Avoir à m'occuper davantage de ma toilette, à mon âge, que du temps où j'étais jeune, jolie et heureuse! (bonté divine! penser que j'ai été tout cela!) sous peine d'être considérée comme faisant tache sur l'or et l'azur de La Grange, c'est vraiment trop fort. Hélas! si nous étions restés dans les sphères auxquelles nous appartenions, combien cela eût mieux valu pour nous à beaucoup d'égards!

. . . .

« 24 *mars* 1856. — Reprenons notre conversation, mon Journal (1), sans regarder en arrière. La nature n'a évidemment pas voulu que l'homme regardât en arrière, puisqu'elle lui a mis les yeux par devant. Regarde droit devant toi, Jane Carlyle, et, si tu le peux, ne regarde pas au loin, dans le vague. Regarde le devoir immédiat et accomplis-le. Ah! l'esprit voudrait, mais la chair est faible, et quatre semaines de maladie ont rendu la mienne aussi

(1) Il était resté interrompu depuis le 11 décembre.

molle que de l'eau. Il n'est plus question pour moi de courir Londres comme avec des bottes de sept lieues. Aujourd'hui j'ai fait avec peine un mille à pied, et j'ai considéré cela comme un exploit. Mais si les forces m'ont abandonnée, l'agitation s'en est allée avec elles. A présent, je suis capable de rester très patiemment assise, et même couchée, à ne rien faire. Ma tête continue à travailler, mais même *cela* a pris un caractère de vague rêverie et n'excite plus chez moi d'émotions qui vaillent la peine d'en parler. J'en suis venue au point de penser que le vrai grand bonheur, c'est de dormir.... Ah! pauvre moi!

« 26 *mars*. — ... Aie pitié de moi, ô mon Dieu! car je suis faible. O Dieu, guéris-moi, car mes os sont tourmentés. Mon âme aussi est terriblement tourmentée : mais toi, ô Dieu, quand viendras-tu? Reviens, ô Seigneur, délivrer mon âme : sauve-moi pour l'amour de ta miséricorde! »

Le drame se dénoua brusquement, en 1857, par la mort de lady A... « Depuis dix ans, écrivait Carlyle, l'honneur de la considération qu'elle n'avait cessé de me témoigner avait fait partie de mes biens les plus précieux et dont j'étais le plus fier.. — Perdue maintenant! partie, — partie pour toujours! » Une détente se produisit aussitôt dans les relations des deux époux. Les lettres de Mme Carlyle reprirent leur ton enjoué, et, en apparence, tout rentra dans l'ordre. Sur ce qui se passa dans le fond de ces deux cœurs nous avons des indices : « Je n'oublie jamais un bon procédé, disait Mme Carlyle, ni, hélas! un mauvais non plus. » Quant à Carlyle, il était incapable de ces retours, qui, avec de certains hommes, feraient presque souhaiter une querelle pour l'amour de la réconciliation. Une amie intime de Mme Carlyle, interrogée par M. Froude, dépeignait en ces termes l'attitude de Carlyle dans son intérieur : « Ni tendresse, ni caresses, ni paroles affectueuses : rien pour le cœur. Un glacier sur une montagne aurait été une société aussi humaine. » Justement en ces années, il avait aussi, — car il faut être juste, — son épreuve, et elle était lourde. La difficulté de travail dont nous avons parlé, et qui avait un peu diminué vers le milieu de sa carrière d'écrivain, redoubla à partir de son *Frédéric II*, qu'il mit douze ans à écrire avec des efforts extraordinaires. On ne peut lire sans pitié les *Notes* qui se rapportent à cette période. Il a beau se raidir et s'acharner, son cerveau lui refuse le travail. Il se débat dans des ténèbres intellectuelles où il a la sensation que son cerveau est devenu de la boue noire. Tantôt paralysé par le découragement et le désespoir, tantôt pris d'accès de rage et d'humiliation, il est plusieurs fois au moment d'abandonner son entreprise de peur de devenir malade ou fou. En 1860, la tension des nerfs amène l'insomnie :

« Ce fut alors, écrivait-il, que je commençai à avoir l'appréhension de ne jamais achever mon triste livre sur Frédéric et à penser que ce serait plutôt lui qui m'achèverait. Je me rappelle encore le sentiment de terreur, sombre, froid, vague et pourtant bien réel, qui me traversa comme une flèche une nuit où j'étais assis par terre, le dos au chambranle de la cheminée, en robe de chambre et en bonnet de nuit, empaqueté dans des couvertures, ma chandelle dans la cheminée et fumant; c'était mon remède les jours d'insomnie. Ce fut le premier véritable assaut de peur, m'obligeant pour ainsi dire à voir un fait évident. Et je me rappelle que j'en fus triste tout le jour suivant. » La crise alla en s'aggravant jusqu'à ce que le dernier volume de *Frédéric II* eût paru (1865). Sur la fin, elle était réellement, selon les expressions de Carlyle, « lugubre et épouvantable. »

Mme Carlyle avait, de son côté, de sérieuses raisons de ne pas retrouver son ancienne sérénité. Sa santé ne s'était jamais relevée depuis le séjour à Craigenputtock. Les maladies se multipliaient avec l'âge, ne laissant presque plus d'intervalles de repos. Vers la fin de 1863, un accident de voiture détermina un mal auquel les médecins ne connurent rien : « Ce fut, dit Carlyle, un déluge de douleurs intolérables, des douleurs indescriptibles telles que je n'en avais jamais ni vu ni imaginé... On aurait dit qu'il y avait de la douleur dans chaque muscle et dans chaque nerf; pas de sommeil ni jour ni nuit, jamais de relâche de la lutte et des souffrances désespérées. Je n'ai jamais connu personne qui supportât la douleur plus courageusement et plus silencieusement; mais ici, pour la première fois, je la vis vaincue, s'abandonnant; il semblait que ses regards plongeassent dans un immense chaos de désolation sans limites, — à l'horizon, rien que la mort ou pire. J'ai vu dans ces beaux yeux chéris des expressions qui surpassaient toutes les tragédies! Une nuit surtout, lorsqu'elle se leva hors d'elle-même et se précipita vers moi avec désespoir sans prononcer un mot. Elle parlait rarement de ce qu'elle éprouvait, mais, lorsqu'elle en parlait, il semblait que le langage humain n'eût pas de mot pour rendre ce qu'elle souffrait : « Une douleur ordinaire, par exemple, si l'on coupait ma chair avec des couteaux ou si l'on sciait mes os, serait une jouissance en comparaison. »

Le supplice dura de six à huit mois. Il y eut ensuite un mieux, pendant lequel l'attendrissement dont on a entendu l'écho dans la *Note* précédente se prolongea. Carlyle avait réellement été amolli par le spectacle des souffrances de sa femme et par la crainte de la perdre. Elle s'en aperçut, en fut touchée, — on l'est si facilement quand on aime! — et laissa paraître sa tendresse plus librement

qu'elle ne l'avait jamais fait; elle sentait bien que ses « sentimentalités » ne dureraient plus assez longtemps pour importuner son époux. Le 21 avril 1866, on la trouva morte dans sa voiture.

Tout aussitôt la vérité se dévoila aux yeux de Carlyle. Il vit tout, comprit tout et se condamna sévèrement. Lui-même a rassemblé les lettres et les fragmens de journal qui l'accusent, lui-même les a disposés pour l'impression et y a joint des éclaircissemens où il met ses torts en lumière sans ménagemens ni réticence. Il dressa un autel à la morte, non-seulement dans son cœur, mais à la face du monde, et trouva ses accens les plus éloquens pour raconter les obscurs héroïsmes de ce cœur « plein d'amour tremblant. » Il invoque une seule excuse pour lui-même, et elle était certainement vraie : « Je ne voyais pas,.. je ne remarquais pas,.. je ne m'apercevais de rien. » Il vivait, en effet, bien loin de la réalité, et, si l'on considère ses œuvres et la philosophie qui s'en dégage, on voit que le monde d'idées où il s'était réfugié était étrangement dur. Ni bonté, ni sympathie : telle est l'impression que laisse la lecture de ses livres. Il aurait pu retourner à son usage le vers de Térence et prendre pour devise : « Je suis homme et tout ce qui est humain m'est étranger. »

Quant aux remords qui ont suivi la perte de sa femme, il faut lui en tenir beaucoup de compte et ne pas attribuer sa courageuse confession à l'orgueil, bien qu'il fût orgueilleux. Il a eu véritablement, dans cette circonstance, la générosité d'un grand esprit et les regrets d'un honnête homme. Cela dit, il n'y a pas d'illusion à se faire : si M[me] Carlyle, par un miracle, lui avait été rendue, il aurait été pour elle ce qu'il était auparavant. Le premier étonnement passé, il serait rentré dans son cabinet de travail et la vie domestique aurait repris son cours accoutumé. Les grands hommes sont les plus difficiles à repétrir, justement parce qu'ils sont faits d'une autre pâte, plus fine et plus résistante, que le commun de l'humanité. C'est pourquoi, sans vouloir décourager de les épouser, il n'est peut-être pas sans utilité de faire voir que ce qu'ils ont à offrir, en échange de ce qu'ils ont le droit d'exiger, n'a aucun rapport avec ce qu'on entend vulgairement par le mot bonheur. La satisfaction que peut espérer une M[me] Carlyle ou une lady Byron est d'une nature différente, plus élevée peut-être aux yeux de quelques-unes, moins délectable, assurément, au goût de la plupart; il est sage de ne la choisir qu'en connaissance de cause et si l'on a tout à fait la vocation.

ARVÈDE BARINE.

LES

POPULATIONS RURALES

DE LA FRANCE

I.

LES POPULATIONS RURALES DE LA BRETAGNE. -- CHANGEMENS OPÉRÉS DANS LES IDÉES, LES MŒURS ET LES COUTUMES.

Nous voudrions essayer de faire pour la Bretagne rurale ce que nous avons déjà fait ici même pour la Picardie et la Flandre (1), c'est-à-dire mettre en lumière les principaux résultats d'une enquête entreprise au nom et sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques. Dégagées des développemens et des nombreux détails statistiques qui risqueraient de paraître surabondans et excessifs dans ce nouveau cadre, nos observations porteront tour à tour sur les transformations morales et sur les changemens économiques que la Bretagne a subis, depuis une cinquantaine d'années, et qu'elle est en train de subir encore. Ce n'est pas que tout ce qui caractérisait l'ancienne Bretagne et la marquait d'un signe original parmi toutes nos autres provinces ait disparu sous le commun niveau qui tend à effacer les différences locales : il en reste plus qu'on ne paraît aujourd'hui disposé à le croire, et ce qui en

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 1er septembre 1882.

demeure doit se retrouver plus particulièrement dans les campagnes, toujours plus lentes que les villes à se détacher du passé. L'observation, à mesure qu'elle s'y renferme, s'aperçoit que la civilisation moderne, en se greffant sur le vieil arbre armoricain, n'a pas supprimé l'antique sève; la race et la tradition sont loin d'avoir perdu tous leurs droits. Discerner dans l'état moral et économique des campagnes bretonnes ce qui subsiste et ce qui a changé est sans doute le meilleur moyen de se faire une idée exacte de la Bretagne actuelle en regard de l'image qu'en ont tracée des plumes habiles, qui ne se sont pas toujours refusées à parer la réalité des couleurs de l'imagination.

Sans essayer de refaire ici l'histoire du passé des classes agricoles de la Bretagne (1), sans entrer à fond dans des questions d'origine fort embrouillées et sur lesquelles l'érudition a singulièrement varié dans ce demi-siècle même, il n'est pas inutile d'y toucher en passant. La science actuelle, autant qu'il nous est permis d'en juger, nous paraît avoir fait justice de plus d'une erreur, et définitivement établi quelques points. Elle se montre affirmative sur le fonds celtique de la population et sur l'importance des émigrations insulaires du ve au viie siècle. En vain ont-elles été contestées. Les argumens inspirés par la partialité d'un faux patriotisme local ne peuvent se tenir debout, on l'avait déjà fait voir, et la démonstration a été complétée récemment par M. Loth dans une thèse savante sur l'émigration bretonne. Mais si l'on rencontre, dans l'Armorique et dans la Grande-Bretagne, ce très ancien fonds gaulois, qu'on retrouve aussi bien dans les contrées les plus distantes les unes des autres et profondément diverses, la question aujourd'hui controversée est de savoir ce qu'on doit penser de la division en Celtes indigènes et en Kymris apportés par l'immigration. Les Kymris, selon la version adoptée par beaucoup d'historiens et par des anthropologistes comme le docteur Broca, les Kymris apportés par l'émigration bretonne insulaire ne composeraient qu'une minorité. Elle n'aurait guère dépassé le littoral, et là même elle resterait encore en nombre inférieur. Si l'on prend pour signes distinctifs des deux races la couleur des cheveux, bruns chez les Celtes, blonds chez les Kymris, et la différence de la taille, sensiblement plus élevée chez les Kymris, on trouve seulement sur les côtes dix-sept cantons kymriques sur quarante; vingt-trois restent purement celtiques. Mais voici que M. Loth conteste ces diversités et allègue des autorités en faveur de la couleur brune des Gallois. Il croit aussi, contrairement à l'opinion la plus répandue, à une véri-

(1) On en trouve le tableau résumé dans le volume intitulé : *Histoire des classes agricoles de la Bretagne,* par M. du Chatellier.

table conquête des émigrans et non à une simple infiltration ou superposition sans violence. Ces Bretons insulaires, qui se plaignaient avec une indignation et une amertume dont les témoignages subsistent, d'avoir été trahis par les Saxons, qu'ils avaient accueillis comme des hôtes, auraient donc tenu la même conduite à l'égard des Armoricains, qui les avaient reçus comme des frères malheureux. Seulement rien ici n'atteste une longue durée de la lutte, et l'apaisement, en tout cas, fut prompt à se faire. Ce fut dès lors un même peuple uni par le christianisme comme par l'amour et pour la défense d'une même Armorique. Les nouveau-venus lui donnaient leur nom, en même temps que la Grande-Bretagne perdait le sien pour emprunter à celui d'une simple peuplade le nom bientôt illustre d'Angleterre. La langue aussi, cette langue qui tiendra tant de place dans l'explication des destinées de ces campagnes, devenait commune. Nous touchons encore ici à une question difficile et controversée, mais qui, au point de vue de nos études spéciales, a moins d'importance. On se demande si le breton ne se confondait pas presque avec le gaulois parlé par la population celtique antérieurement établie. Cette opinion a pu s'autoriser des paroles de Tacite, qui dit, dans la Vie d'Agricola, que « le langage des Bretons n'est *pas très différent* de celui des Gaulois. » La question a été agitée dans les ouvrages de M. Aurélien de Courson sur les *Origines et Institutions de la Bretagne*, et sur l'*Histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*; elle reçoit une solution négative de la thèse de M. Loth. Quoi qu'il en soit, ce qui semble ressortir de ces discussions, c'est que des rapports, sinon aussi complets que le croyait Tacite, du moins très réels, existaient entre le breton et le gaulois parlé en Armorique, rapports suffisans pour que le breton, tel que nous le connaissons, pût résister à l'invasion du latin, qui ne s'opéra que dans certaines régions. Ainsi, deux variétés de races en un peuple, deux idiomes en une langue, voilà le fonds désormais un et résistant; il nous fera comprendre ce paysan breton, dont la ténacité est un des étonnemens de l'histoire. A ces raisons de persistance du type moral nous en verrons se joindre d'autres. Non plus que les Romains, les Francs ni les autres barbares ne purent asservir l'âme de ce peuple, ni le garder matériellement. En réalité, ces populations bretonnes n'ont eu que deux maîtres, le druidisme et le christianisme. La croyance, sous ces deux formes, s'est emparée d'elles; la force ne les a jamais domptées et elles ne se sont pas plus laissé séduire que vaincre.

M. Loth, dans son livre sur *l'Émigration bretonne en Armorique du* V[e] *au* VII[e] *siècle*, a rappelé le caractère du Breton, ce caractère qui allait devenir, s'il ne l'était déjà, celui de la population armoricaine à laquelle il s'imposait. Ces Gallois, ces Kymris, — sur ce

point du moins les historiens paraissent assez d'accord, — avaient quelque chose de particulier et qui se retrouve par la suite, une audace guerrière et une obstination dans la résistance véritablement extraordinaire, une extrême sensibilité et mobilité, et une extrême énergie. Les Gallois étaient soutenus par deux sentimens qui respirent dans leurs lois et ressortent de toute leur histoire : l'amour de la patrie et l'amour de l'indépendance surexcités par l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Le Kymri croyait appartenir à une race supérieure, noble, pure, sans mélange. Il ne doutait pas qu'il ne redevînt un jour maître de l'île entière. Cette croyance se personnifiait dans le héros Arthur. Arthur n'était pas mort, il allait reparaître, et, à la tête des Bretons, exterminer les Saxons.

L'isolement né des circonstances géographiques et de la langue explique cette persistance proverbiale peut-être autant que la race. En effet, on sait combien la race celtique, placée dans d'autres milieux, s'est montrée souple et susceptible de prendre diverses formes. D'ailleurs, ce qui détermine la destinée des peuples, n'est-ce pas surtout la géographie ? L'herbe fait les peuples pasteurs et crée le patriarcat; la forêt, quelle que soit la race, fait les chasseurs et les sauvages; les bords de la mer, en produisant les pêcheurs et les navigateurs, impriment à la famille, à la propriété, aux mœurs, aux idées, des formes non moins particulières. Ce qu'on a appelé l'obstination de la « race bretonne » n'est peut-être qu'un mot général qui sert à exprimer toute cette combinaison d'influences où la race, en réalité, ne figure que pour une part difficile à discerner. Coupée par de petites montagnes, les monts *Arès* ou *Arées*, et les *montagnes Noires*, qu'en leur langage énergique ils appelaient le *dos de la Bretagne*, *Kein Brès*, sans routes intérieures, avec peu de grandes voies navigables, la presqu'île armoricaine aura son développement à part. Cela sera vrai surtout de la Basse-Bretagne, placée hors du contact étranger, excepté par ses côtes, où s'arrêtent ses relations avec le dehors. Rien presque ne changera essentiellement. Les costumes resteront à travers les âges tels que les a décrits César. — *Toto divisos orbe,..* ce mot, par lequel le poète romain qualifie la Grande-Bretagne, dans un sens tout physique, nous avons été souvent tenté de l'appliquer moralement à cette petite Bretagne armoricaine. Ce qu'il y a de résistant aux influences étrangères nous est apparu, aujourd'hui même encore, sous plus d'un symbole. Tantôt nous y songions à la vue de ces chênes courts et trapus, plantés en abondance dans la plaine bretonne, que le vent ne fait pas plus plier qu'il ne les rompt; tantôt nous en faisions un rapprochement involontaire avec ces rochers granitiques de ses côtes, que le flot bat depuis des siècles sans les entamer. Mais les comparaisons qu'on peut faire entre le monde physique et

le monde moral ne sont jamais complètement exactes. Dans ce dernier ordre, le temps finit toujours par avoir raison des résistances. Tout cède aux inévitables influences qu'il amène et qui pénètrent d'une manière insensible. Il y a d'ailleurs des époques où il agit révolutionnairement. On en est frappé aujourd'hui à la vue d'une province dont les campagnes répugnaient à la lecture et à l'écriture et qui commence à être envahie par les journaux, d'une province où la routine traita plus d'une fois les chemins vicinaux comme des innovations téméraires, et où tout à coup le paysan, éveillé de sa léthargie, a vu passer à travers ses campagnes solitaires la locomotive filant à toute vapeur, — seul genre de merveilleux qui pût l'étonner, et dont rien, dans ses conceptions les plus fantastiques, ne lui avait encore donné l'idée ! On peut dire que tout a marché aussi plus vite depuis lors. Non pas que les changemens moraux et matériels règlent jamais leur rapidité sur la vapeur, mais l'état a cessé d'être stationnaire; l'ère de transition, déjà commencée, s'est accusée de plus en plus. C'est là même, nous devons le dire, ce qui fait l'intérêt et parfois la difficulté d'une telle étude. Tantôt elle oppose le passé et le présent, tantôt elle les rapproche. Lorsqu'il s'agit des faits économiques qui affectent la condition agricole, ils se prêtent à l'observation avec des signes extérieurs qui s'imposent; s'il s'agit des faits de l'ordre intellectuel et moral, la tâche est moins aisée, l'observateur est tenu de voir avec ses yeux, d'apprécier avec son jugement; il doit s'appliquer à discerner des nuances par elles-mêmes plus délicates; ajoutez que le modèle qu'il s'efforce d'étudier pour le reproduire se modifie plus d'une fois pendant que le regard s'y attache.

Voyons d'abord comment ces populations, si longtemps confinées dans l'isolement intellectuel, sont en train de se transformer à ce point de vue, en quoi elles tiennent encore au passé et en quoi elles s'en séparent.

I. — CARACTÈRES INTELLECTUELS; CE QUI RESTE DE LA POÉSIE ET DES LÉGENDES ANCIENNES DANS LES CAMPAGNES.

Intellectuellement le paysan breton le moins cultivé apparaît sous la forme d'un certain type qu'il reproduit plus ou moins, tant il est connu et classique pour ainsi dire. On est frappé par ses côtés religieux, superstitieux, idéalistes, par son attachement tenace à ses idées. Il porte en lui un monde de souvenirs, de rêves, de légendes dont on ne le sépare pas, et on a raison de ne pas l'en séparer, même aujourd'hui, malgré l'effacement ou le mélange qui a pu se faire et qui se fait tous les jours. Maintenant encore, ce rude paysan

illettré, vous ne le comprendrez pas si vous ne vous imprégnez vous-même à un certain degré de sa poésie native, de ses vieux chants, de ses vieux contes, de tout ce que M. de La Villemarqué a recueilli avec un soin aussi pieux que savant, avec une intelligence sympathique et pénétrante (1). Assurément de telles images poétiques ne peuvent équivaloir à la réalité; elles rejettent nécessairement les élémens trop vulgaires qui ont une part si considérable dans la vie de paysans, si souvent grossiers, le fussent-ils moins par certains côtés qu'on n'est tenté de le croire. Toutefois, dans ces monumens plus ou moins poétiques, comme dans d'autres figurés par la pierre et jusque sur les vitraux des églises, les idées et les sentimens des populations rustiques ne se peignent pas moins et se retrouvent encore. Il y a donc à tenir un compte sérieux, sans les prendre toujours trop à la lettre, de ces documens, qui gardent leurs traits distincts, et ne se confondent pas avec ceux des littératures primitives du Nord et des autres civilisations. Le caractère idéaliste et rêveur, les sentimens issus de la vie de famille ou de clan, y sont empreints d'une manière particulière. Des scènes pleines de douceur, des chansons amoureuses, des chants guerriers qui respirent une intrépidité farouche, des récits dont plusieurs rappellent les héros et le merveilleux de la Table Ronde s'y succèdent et y alternent, et nous font parcourir une route qui n'est ni sans charme ni même sans une certaine variété, malgré la simplicité du fond et de la forme. Ces *Chants populaires* se poursuivent pendant la révolution et au-delà. On ne peut douter que l'âme de ces campagnes ne s'y manifeste sous ses aspects les plus divers. Le factice ne commence à se montrer que dans des pièces d'une date récente. Sans doute, la poésie a pu être cultivée d'une manière plus régulière dans les villes qui, en petit nombre et d'une importance médiocre dans la Basse-Bretagne, formaient en quelque sorte des centres; mais on n'y pensait, on n'y sentait pas autrement que dans les campagnes; nombre de ces chants sont nés, dans ces campagnes mêmes, de l'imagination villageoise; tous ont été adoptés par elle et répétés de berceau en berceau d'une génération à une autre. Les Bretons armoricains avaient, nous dit-on, au VIe siècle, une littérature contenant trois genres très distincts de poésie populaire : à savoir, des chants mythologiques, héroïques et historiques; des chants de fête et d'amour; des chants religieux et des vies de saints rimées. C'est sur ce fonds incessamment développé que vivent pour ainsi dire les campagnes bretonnes pendant toute une série de siècles.

(1) Voyez, sur ces antiquités poétiques et historiques de la Bretagne, le livre, qui vient d'être publié, de M. A. de La Borderie : *Études historiques bretonnes : l'Historien et le Prophète des Bretons : Gildas et Merlin.*

Outre que tout n'a pas péri dans cette influence, et que nombre de ces chants et de ces récits se répètent encore, on peut se demander si cette poésie campagnarde est entièrement tarie dans ses sources. Il n'en est rien; si réduites qu'en soient désormais les inspirations. Sans compter ceux qui, dans toutes les classes, trouvent en eux à quelque degré cette faculté ou ce goût poétique, on le rencontre spécialement dans certaines professions rustiques ou villageoises. C'est dans la classe des meuniers qu'on trouve les principaux représentans de cette veine non tout à fait épuisée. Ceux qui sont doués de cette inspiration, de ce talent particulier, réunis sur quelque tertre, se cotisent pour ainsi dire en vue d'une chanson, d'un conte rimé, qu'il s'agit d'improviser en commun, et chacun, reprenant les derniers mots de celui qui le précède, les répète et y ajoute jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée. On s'attend bien que des compositions ainsi ébauchées par des hommes qui s'en font une sorte de jeu ne se recommandent plus guère, comme celles qui naquirent dans un milieu plus poétique, par la grandeur et l'originalité. Il en est toutefois qui ne manquent ni de légèreté ni de grâce imprévue, selon que le vent qui fait aller le moulin souffle à l'oreille de son maître des idées plus ou moins ingénieuses, des expressions plus ou moins heureuses. Il existe aussi dans cette Bretagne rurale d'aujourd'hui toute une catégorie de chanteurs et de faiseurs de récits d'un genre plus galant ou plus satirique. Ce sont les tailleurs de villages, gens plus recherchés qu'estimés, entremetteurs d'amour fort utiles et regardés surtout comme des personnages amusans. Si sombre que nous apparaisse l'imagination bretonne à certains égards, on ne rit pas moins d'un bon conte dans ces campagnes qu'ailleurs. L'esprit gaulois s'est fait sa large part et la garde. On trouve chez ces paysans un esprit d'observation facilement sarcastique. Le clergé, quoique respecté, n'échappe pas toujours à ses traits. Le caractère sacré du prêtre n'empêche pas qu'on y aperçoive fort bien les défauts de l'homme et qu'on s'en gausse sans aucun scrupule. Enfin on nous signale l'existence de l'ancienne classe de poètes plus relevée et plus cultivée, les *kloer* (au singulier, *kloarec*), ou clercs. Ils compteraient des survivans parmi les jeunes étudians. On les voyait naguère, deux à deux ou trois à trois, aller, l'été, de manoir en manoir, chantant et faisant l'amour. Ces demi-bohèmes ne faisaient que traverser cette existence, moitié d'études, moitié d'aventures, avant de se fixer dans une carrière. Quelques-uns embrassaient la prêtrise et ne manquaient guère, dit-on, à l'heure des pieux repentirs, de tonner contre les péchés de jeunesse de cette classe libertine. Nous avons en vain cherché les débris subsistans de cette classe de bardes bretons un peu dégénérés. On peut regretter qu'il ne se soit pas rencontré de kloer en état de

faire pour la langue bretonne ce que les félibres font pour la langue provençale, des poètes assez populaires pour grouper autour d'eux les populations rurales, comme l'a vu le gracieux midi d'Agen dans ses fêtes rustiques. Au fond, le seul vrai kloarec distingué que la Bretagne actuelle ait vu naître et qui en exprime la littérature rurale, a écrit en français, c'est Brizeux; elle n'a pas produit un Mistral (1).

Le caractère superstitieux du paysan breton se ressent encore profondément du passé. L'étranger n'en voit guère que certaines manifestations extérieures, comme les pèlerinages. Ces coutumes tiennent de trop près à l'essence même de la religion catholique pour qu'elle permette de n'y voir que de simples actes superstitieux. Il en est d'autres dont elle se montrerait moins disposée sans doute à revendiquer l'entière solidarité, et il existe enfin de ces superstitions dont elle-même a longtemps poursuivi l'extinction. Ce sont celles d'abord qui tiennent à la magie. Il y a encore des individus, hommes ou femmes, qui se livrent à ces pratiques. Plus d'une fois, on nous a montré quelque vieille travaillant aux champs. « Voilà la sorcière, » nous disait-on. Appelée à l'exercice de ses fonctions, elle changeait, dit-on, de visage, traçait des cercles, invoquait les vents et les flots, le ciel et la terre. Ceux qui se connaissent à ces genres de rites affirment qu'ils ont quelque chose de particulier et viennent de l'Orient. On ne peut séparer la superstition bretonne des souvenirs du druidisme et de ce naturalisme, qui ne se rattache pas toujours positivement à un culte officiel. M. Renan, dans son *Essai sur la poésie des races celtiques*, a fortement insisté sur le caractère naturaliste de cette mythologie populaire à l'état de croyances dans les campagnes qui en ont retenu des traces nombreuses et reconnaissables, tantôt à l'état primitif pour ainsi dire, tantôt étrangement mêlées au christianisme. Ce n'est pas en vain que l'imagination campagnarde a été hantée par ces korigan et ces koridwen, ces fées bonnes ou méchantes qui dansent avec des fleurs dans les che-

(1) Ces kloer ont beau chanter leurs vers en dialecte de Cornouaille, de Léon ou de Tréguier, il en est qui ne paraissent pas étrangers au souffle de la littérature moderne. Ne trouvez-vous pas quelque chose qui sent son romantisme de 1830 dans la *Chanson du pauvre clerc* en ce dernier dialecte? Il supplie sa belle, ou plutôt sa « douce, » comme disent les poètes bretons : « Mon étoile est fatale, mon état est contre nature; je n'ai eu dans ce monde que des peines à endurer; je n'ai ni parens, ni amis, hélas! ni père, ni mère; nul chrétien sur la terre qui me veuille du bien. Il n'y a personne qui ait eu autant à souffrir à votre sujet que moi depuis ma naissance; aussi je vous supplie à deux genoux, et au nom de Dieu, d'avoir pitié de votre clerc. » Est-ce que ce kloarec de la campagne trégoroise n'aurait pas un peu lu *Antony* par hasard? Il y a, je le sais, tout à côté de cet air *fatal* que se donne le pauvre poète, des choses bien douces et bien bretonnes, et peut-être mon interprétation révolterait-elle le savant éditeur de *Barzaz-Bréiz;* il n'y aurait rien d'étonnant pourtant à ce que de jeunes étudians bretons, poètes à leurs heures, eussent subi l'influence du mouvement littéraire de Paris. Ceci est une simple conjecture.

veux et des robes blanches à la clarté de la lune, par ces affreux nains velus, à griffes de chat, qui vivent la nuit sous les dolmens, exécutant des danses étranges et jouant mille tours aux pauvres gens. Toute croyance aux farfadets et aux génies de l'air n'a pas disparu. Les dolmens sont encore l'objet de ces préoccupations surnaturelles de la part d'un certain nombre de paysans, plus attardés aux superstitions anciennes. Les pierres druidiques gardent à leurs yeux la vertu de guérir certaines maladies ou de rendre certains oracles. Les jeunes filles en quête de mari les consultent, et on raconte qu'on voit encore, aux heures nocturnes, certains époux inquiets demander aux *pierres branlantes* des révélations sur leur sort. La culte des fontaines survit christianisé. Le gui sacré s'appelle « herbe de la croix, » et guérit de la fièvre. L'idée druidique de la transmigration des âmes se montre encore parfois dans la répugnance à manger la chair de certains animaux sauvages. « Je suis né trois fois, disait, il y a quinze siècles, le poète cambrien Taliésin, — plus ou moins commenté après par d'autres bardes bretons, qui croient aussi aux trois cercles de l'existence et au dogme de la métempsychose. — J'ai été mort, j'ai été vivant, je suis tel que j'étais... J'ai été biche sur la montagne,.. j'ai été coq tacheté de couleur jaune... Maintenant je suis Taliésin. » Ainsi se cache derrière une superstition vulgaire le souvenir inconscient de tout un passé religieux et poétique. Ce qu'il y a de plus saillant dans ce qui survit des anciennes superstitions bretonnes, — en mettant à part les plus connues qui se rattachent au christianisme, — c'est cet amalgame étrange de pratiques chrétiennes et *païennes,* comme on les nomme improprement. Il se retrouve notamment dans certaines fêtes et cérémonies, où des danses délirantes et des scènes singulières rappellent évidemment des inspirations antérieures fort étrangères au catholicisme. Le druidisme, religion forte à coup sûr, par ses dogmes élevés et terrifians, s'était emparé avec une puissance inouïe des imaginations et des âmes, qu'il disputa avec une grande énergie au christianisme et qu'il ne lâcha jamais entièrement. Il se fit dans les campagnes de bizarres compromis contre lesquels des conciles, notamment celui de Nantes, vers 658, furent appelés à se prononcer. En vain frappa-t-il d'un anathème particulier le culte des pierres et des fontaines : *Veneratores lapidum,.. excolentes sacra fontium admonemus;* le paysan breton fit le contraire des païens convertis devenus iconoclastes : il planta sur les menhirs restés debout la croix triomphante. Il ne s'est pas toujours depuis lors montré si conciliant.

C'est à un fonds historique plus solide ou moins mêlé d'ombres qu'il faut s'adresser pour se rendre compte du caractère religieux et tout pénétré de légendes surnaturelles de ces populations. Il

faut se reporter au berceau de leur agriculture même. Ce sont des saints qui lui ont servi de pionniers. Ces personnages très réels, dont la vraie physionomie comme le vrai rôle ressortent à travers tous les voiles légendaires, n'ont pas moins fait pour défricher le sol que pour convertir les habitans. Ce caractère éclate dans toutes les pages de la vie des saints bretons écrite par les bénédictins, et dans les chroniques d'Albert le Grand. Ces saints, objet d'une vénération qui dure toujours, saint Pol de Léon, saint Corentin, saint Cado, saint Tenock, et tant d'autres, sont toujours en lutte avec les marécages, avec des monstres fantastiques, ils nous représentent les Hercules et les Thésées de l'ère chrétienne. Mais un pouvoir surnaturel leur vient en aide, un simple exorcisme leur tient lieu de hache et de massue, et suffit pour que la bête écumante coure se précipiter d'elle-même au sein des flots. Ils ont affaire aussi, ces moines colonisateurs, ces pieux et hardis évêques, aux monstres humains, au mauvais vouloir des petits rois du pays ou de ses habitans révoltés. Vous pouvez lire toute la légende agricole de saint Anvel, inscrite en vives images sur les vitraux de l'église de Locquenvel, dans l'évêché de Saint-Brieuc. Voyez-vous ce bandit qui vole le cheval du saint? C'est l'image du brigandage de l'époque. Le saint conduit une charrue attelée d'un cerf et d'une biche. C'est le passage de la vie du chasseur à celle de l'agriculteur. Une autre représentation montre le saint empêchant un loup de dévorer un troupeau. Mais voici un autre loup, je veux dire un méchant seigneur, qui, lui, paraît bien dompté. Aux genoux de saint Anvel, il lui demande pardon de s'être opposé à ses premiers établissemens agricoles. Voilà dans quelle atmosphère ont vécu ces populations rurales. De tels souvenirs ne s'effacent pas. Plus d'un paysan dans le Léonais parle de saint Pol comme s'il avait vécu au dernier siècle. Il était bon, hospitalier, point fier, etc. Le clocher de Saint-Pol, qui se découvre pendant des lieues entières, étend au loin sa protection toujours efficace sur les champs de ce fertile pays de Léon.

Quant à ces autres superstitions légendaires plus grossières que vit naître le moyen âge, elles achèvent de perdre leur empire. On ne croit plus si aisément que les rochers qui hérissent telle de ces côtes ont été transportés là par la vengeance d'un saint ermite qui, mal reçu dans ces contrées, en débarrassa d'autres pays plus hospitaliers. Nous pouvons évoquer un souvenir personnel. Il n'y a guère plus de vingt ans, un guide nous montrait les monumens mégalithiques du champ de Carnac et nous racontait avec sérieux la légende de saint Cornély, qui avait métamorphosé en pierres les envahisseurs. Les pierres gigantesques, c'étaient les généraux; puis venaient, selon l'ordre de taille, les grades inférieurs. Naguère

la même légende nous était répétée sur les mêmes lieux par un jeune garçon. Il la racontait en riant et il s'étonnait qu'il y eût eu des gens assez simples, — il se servait même d'un autre mot, — pour croire à de pareils contes. Le doute était entré depuis vingt ans dans la place avec l'ironie. Lui fera-t-on sa part? La question ne manque pas de gravité.

En tout cas, la religion conserve presque toute sa force dans les campagnes bretonnes. Les églises sont remplies d'hommes comme de femmes les dimanches et fêtes. Le sentiment religieux qui s'y alimente est sérieux et profond, et les pratiques fidèlement suivies contribuent sans relâche à l'entretenir. On ne saurait sans injustice nier l'influence qu'il exerce sur la direction des pensées et sur toute la conduite de la vie. La légèreté facilement sceptique de certaines races n'a rien à voir ici, non plus que ces accommodemens entre une morale relâchée et des pratiques religieuses superficielles. Le Breton a gardé le sens intègre du christianisme, le véritable esprit de l'évangile. Il ne se trompe pas sur le mal, même s'il y tombe. Il n'a pas de sophismes à son usage pour ruser sur la notion du devoir; sa règle morale, nette et précise, n'hésite guère. Il l'applique également, soit qu'il juge les autres, soit qu'il se juge lui-même. Elle est contenue tout entière dans les « commandemens de Dieu. » Dans une fête consacrée à l'enfance, qui se célèbre en Basse-Bretagne, particulièrement dans les montagnes, et qu'on nomme la *Fête des petits pâtres*, il y a un chant grave conservé par l'usage. Un vieillard se charge de le chanter; il s'y rencontre ce verset : « Enfant, dites le matin : « Mon Dieu, je vous donne mon corps, mon cœur et mon âme; faites que je sois un honnête homme, mon Dieu, ou que je meure avant l'âge. » Ce chant de jeune Spartiate chrétien donne l'idée de ce mâle enseignement religieux. Malgré quelques symptômes, çà et là, de relâchement, de tiédeur et même de doute, cette foi conserve encore, dans la très grande majorité, une puissance avec laquelle il ne serait pas prudent d'entrer en lutte. Il y a là trop de racines qui tiennent au cœur, un culte trop vivant de famille, pour que le souffle sceptique de notre temps vienne à bout facilement de cette religion intérieure et de ces habitudes qui font partie de l'existence même. Longtemps encore, on peut le prédire, le Breton suivra le sentier qui conduit de sa rustique demeure à l'église, centre commun, presque unique, de ces populations éparses. Longtemps encore il aimera à entendre, au moins une fois la semaine, une parole qui tombe de plus haut que celle qu'il entend tous les jours. Outre le besoin d'un idéal élevé au-dessus des vulgaires réalités, auquel la parole divine satisfait, il va à l'église comme à une fête. C'en est une pour lui que ce rustique autel paré de quelques ornemens, que ces

chants sacrés, que ces cérémonies qui parlent aux yeux aussi bien qu'à l'âme. Il y aurait une sorte de cruauté à lui ôter ces biens, qu'il apprécie tant, comme à lui enlever ces espérances d'au-delà, qui le consolent et le fortifient; quant à l'avantage social qui en résulterait, il n'est pas facile de l'apercevoir.

II. — L'INSTRUCTION DANS LES CAMPAGNES BRETONNES.

L'ignorance de ces campagnes, en tout ce qui touche les élémens de l'instruction primaire, a été poussée longtemps au point de se faire remarquer, même au milieu de l'ignorance assez générale des autres provinces. Ce n'est pas qu'on ne prouve aussi que la Bretagne a eu dans l'ancien régime plus de petites écoles qu'on ne se le figure ordinairement; mais la vraie question est de savoir si ces petites écoles ont porté beaucoup de fruit, et c'est presque toujours là que la démonstration échoue. Affirmer qu'elles furent sans utilité pour une minorité serait une grossière erreur. Croire que la grande majorité ne resta pas en dehors de leur enseignement n'en serait pas moins une complète illusion. Hier encore, et parfois aujourd'hui même, la difficulté des communications s'est opposée à la fréquentation des écoles existantes. On peut par là se faire une idée de ce qu'il en fut au moyen âge et jusqu'à la création des chemins vicinaux. Nous tenons un juste compte des savantes recherches faites de différens côtés, de celles que publiait récemment M. l'abbé Allain dans son livre sur l'*Instruction primaire avant la révolution*, et de celles qu'on trouve consignées dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de 1874 à 1878, mais nous ne pouvons y voir la preuve d'efforts un peu efficaces pour répandre l'instruction dans la grande masse rurale avant l'ère nouvelle. Tout au plus ferons-nous dater ce mouvement de la fin du XVIII[e] siècle. C'est alors que les frères de la doctrine chrétienne firent en Bretagne pour le peuple (encore n'était-ce guère que dans les villes) ce que les jésuites faisaient pour l'enseignement secondaire à l'usage des classes supérieures. Il est curieux, surtout dans les circonstances actuelles, peu favorables à l'enseignement congréganiste, de voir La Chalotais, ce héros de l'indépendance parlementaire, si mal disposé pour l'instruction du peuple, traiter les jésuites et les frères comme d'affreux révolutionnaires. On ne saurait mieux mesurer le changement des temps qu'en lisant ces lignes du fougueux opposant du parlement de Rennes : « Les frères de la doctrine chrétienne, qu'on appelle ignorantins, sont survenus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime, mais qui ne le veulent plus faire.

Ce sont les rivaux et les successeurs des jésuites. Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. » C'est en réponse à l'hommage du livre où ces lignes se trouvent que Voltaire répondait avec une parfaite conformité d'idées : « Je ne puis trop vous remercier de me donner un avant-goût de ce que vous destinez à la France. Je trouve toutes vos vues utiles. Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Moi, qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manœuvres et non des clercs tonsurés. Envoyez-moi surtout des frères ignorantins pour conduire mes chevaux et pour les atteler. »

Rien d'efficace, encore une fois, n'a été fait pour l'instruction des campagnes bretonnes, jusqu'à la loi célèbre de 1833, vraie loi de civilisation, due à l'initiative de ces hommes d'état qu'on a représentés comme voués aux intérêts égoïstes d'une bourgeoisie exclusive. Encore cette loi bienfaisante fut-elle longtemps, en raison des circonstances spéciales que présentait la Bretagne, sans avoir de grands effets. Un des principaux obstacles fut la langue bretonne, presque seule parlée et comprise par la masse rurale, et qui reste encore en plus d'un cas la grande difficulté. L'enfant est tenu de savoir deux langues. Il apprend sans effort la langue maternelle, il n'en est pas de même du français, auquel il est initié par l'école. On parle, il est vrai, français de plus en plus autour de lui. Mais, surtout en Basse-Bretagne, le breton seul est parlé par les paysans. Les propriétaires lettrés et riches s'expriment eux-mêmes avec leurs fermiers dans cet idiome. Idiome régulier, vraie langue, et que l'ignorance seule du conventionnel auteur des *Lettres à l'abbé Grégoire*, pouvait traiter de patois. Ces lettres à Grégoire ne sont pas d'ailleurs dépourvues de renseignemens sur l'instruction des campagnes. On voit combien elle était faible, sans être nulle. Depuis la révolution, la langue bretonne est restée placée sous la triple protection de l'usage populaire, du patriotisme des lettrés bretons, qui en ont gardé le dépôt, et du clergé. Beaucoup de recteurs (curés) ne prêchent qu'en breton, seul moyen d'être compris par tous. On doit le reconnaître d'ailleurs : le breton a l'inappréciable mérite aux yeux du clergé d'être la langue immaculée qui n'a jamais dit de mal de Dieu ni de ses saints. Tous les péchés que le français a commis en ce genre ne sauraient le mettre en odeur de sainteté. Les communications devenues fréquentes et l'action de l'enseignement primaire ont ôté beaucoup de force à cet obstacle. Il en subsistait d'autres. Aussi les écoles présentaient encore dans les années qui ont suivi 1833, un état fort arriéré. La Bretagne était teintée de la couleur la plus sombre dans ces fameuses cartes du baron Charles Dupin, où l'instruction, disons mieux,

l'ignorance française, était nuancée selon ses degrés. M. Guerry, le savant statisticien, comptait vers 1840 un seul écolier sur quatre-vingt seize habitans dans l'académie de Rennes, tandis que la proportion était de un sur onze dans les académies d'Amiens, de Besançon et de Nancy. Même vers 1860, on pouvait dire que la Bretagne demeurait une des provinces les plus mal partagées, lorsqu'on parcourt le tableau des maisons d'école tracé par M. Charles Robert. Les écoles étaient insuffisantes comme nombre et local, ou même malsaines et presque toujours mal appropriées à leur destination et mal outillées, la fréquentation était très imparfaite. Dans un département comme l'Ille-et-Vilaine, on trouvait encore en 1872, sur 589,532 habitans, ce chiffre énorme, pour ainsi dire incroyable, de 355,400 illettrés (236,699 ne sachant ni lire ni écrire, 118,801 sachant lire seulement). Il faut ajouter que, sur les 234,132 individus restans, la plupart n'avaient reçu qu'une très faible instruction. Qu'on examine ces chiffres, qu'on en mesure la portée, il faudra bien convenir qu'une telle situation appelait des remèdes. Une population dont les deux tiers peut-être se composent d'individus étrangers aux premiers élémens est une anomalie évidente dans un état civilisé. On peut attendre avec confiance les résultats de la multiplication nouvelle des écoles. La gratuité facultative recevait déjà dans ces derniers temps une application fort étendue. Quant à l'obligation, elle augmentera assurément dans une certaine mesure le nombre des élèves; mais on aurait tort de croire que, dans les dispositions actuelles des paysans bretons, l'obstacle soit dans le mauvais vouloir des parens. Ils sont en général convaincus des bienfaits de l'instruction élémentaire pour leurs enfans. L'obstacle, c'est la distance à parcourir. Elle est fort longue surtout dans certains départemens bretons. C'est à cette difficulté qu'a voulu parer la création des écoles de hameaux. On ne saurait ici surtout en contester l'opportunité. Dans le Finistère, des communes présentent une contenance de 2,327 hectares ; on y rencontre des hameaux aussi peuplés que le bourg où se trouve l'école, dont ils sont éloignés de 5 ou 6 kilomètres et parfois davantage. Lors de notre passage récent en Bretagne, antérieur à l'effet des lois récentes d'obligation et de laïcisation qui commencent seulement à se faire sentir, nous trouvions 776 écoles dans l'Ille-et-Vilaine, 625 dans le Finistère, 554 dans le Morbihan. C'était un énorme progrès. La population scolaire augmentait en proportion. En 1881 et 1882, on trouvait plus de 82,000 élèves pour l'Ille-et-Vilaine, environ 72,000 pour les Côtes-du-Nord ; un tel concours allait jusqu'à l'encombrement ; pour le premier de ces départemens c'étaient en moyenne 105 élèves par école ! Le progrès se faisait sentir un peu moins dans le Morbihan, où 60 individus sur 100 ne savaient pas lire. Sans discuter la question des voies et des moyens, et le reproche

qui s'adresse aux dépenses excessives de certaines constructions nouvelles d'écoles, on peut affirmer que la réforme des logemens scolaires s'imposait particulièrement en Bretagne. Nous voyons, par exemple, que, dans ce même département de l'Ille-et-Vilaine, aux années qui viennent d'être citées, on trouvait à peine 171 écoles en bon état sur 776. Les lois de laïcisation ne pouvaient être généralement bien accueillies dans un pays si catholique. Ce n'est pas que l'élément laïque n'y fût fortement représenté. Nous trouvions dans l'Ille-et-Vilaine, en présence de 469 écoles congréganistes, 307 écoles laïques dont le nombre ne pouvait qu'aller croissant. Cet enseignement congréganiste n'est pas d'ailleurs aussi étranger qu'on le croit aux besoins même d'ordre matériel des populations rurales. Une part y est faite aux métiers, à l'agriculture. L'école des Lickès, à Quimper, comptait naguère encore 900 élèves et elle en compte aujourd'hui un chiffre approchant, et le département lui alloue une subvention. Elle se recrute en grande partie parmi les gens de la campagne, et l'agriculture y est enseignée de manière, dit-on, à amener de bons résultats. Elle l'est aussi dans l'école dirigée par les frères à Quimperlé.

Cet enseignement de l'agriculture fait partie intégrante, notamment dans un tel pays, de ces études pratiques qui doivent initier la classe rurale à l'intelligence et à l'exercice éclairé de son métier. C'est d'ailleurs une excellente école d'observation et de réflexion. Il repose sur un point d'appui solide, expérimental et ne permet pas dès lors à la pensée de s'égarer. Lire, écrire, compter, posséder des notions géographiques et historiques, c'est fort bien, mais les arts pratiques sont aussi, nous y insistons, comme une gymnastique du jugement. Ils lui apprennent à user de procédés sûrs et le mettent en défiance contre les chimères. Outre ses fruits spéciaux, un tel enseignement est par là salutaire et fécond. Il a encore bien des acquisitions à faire en Bretagne, mais déjà il y tient une place qui n'est pas sans quelque importance. Nous voulons parler des chaires de création nouvelle, des conférences assez fréquentes, et des établissemens spéciaux, comme la ferme-école des Trois-Croix. Elle fut fondée près de Rennes par un homme de bien qui a été aussi un des premiers grands constructeurs de machines agricoles pour toute la province, M. Bodin, et s'est transmise de père en fils. Nous avons pu visiter de même avec intérêt l'école officielle d'irrigation et de drainage de Lezardeau, près Quimperlé, pour borner là nos indications. Citons surtout la grande école de Grand-Jouan, fondée et dirigée depuis plus de cinquante ans par M. Jules Rieffel. Cette école a aujourd'hui un caractère national comme celles de Grignon et de Montpellier. Les élémens de l'agriculture figurent aussi dans l'école primaire avec une efficacité fort inégale selon les cas. On ne

peut omettre enfin les nombreuses sociétés d'agriculture qui ont commencé à se développer au dernier siècle, et qui entretiennent dans tout le pays un remarquable mouvement agricole, et dès lors aussi, à certains, égards, intellectuel.

Nul doute que de l'ensemble de ces remarques il ne ressorte la preuve d'un état nouveau en voie de formation qui, sans abolir le passé, comme le voudraient les politiques radicaux, tend à faire pénétrer des changemens aussi profonds qu'étendus. Les esprits légers ont bien vite fait de prononcer les mots de progrès et de décadence appliqués à des choses qui comportent malheureusement plus de difficultés qu'ils ne semblent le supposer. Ni les lamentations sur le passé qui s'en va, ni l'optimisme de ceux qui rêvent à courte échéance un avenir pur de nuages ne sauraient s'appliquer ici. Dans des populations attachées comme celles-ci au passé par des racines profondes et délicates qui sont comme autant de fibres sensibles, les transitions risquent toujours de ne pas s'opérer sans quelque trouble et quelque souffrance. Les anciennes crédulités grossières ont perdu déjà et perdront plus vite encore à l'avenir une grande part du terrain qu'elles occupaient il y a à peine une quarantaine d'années. Il n'y a pas lieu de se plaindre de voir disparaître ces vestiges des âges d'ignorance, ces rêves d'une enfance prolongée. Mais ce serait une singulière illusion de ne pas comprendre que l'instruction ne résout pas tous les problèmes et qu'elle en pose de redoutables. On ne peut espérer qu'un état qui met en présence le doute et la foi engendre la paix morale; les divisions qui, dès à présent se manifestent à un certain degré, ne sauraient passer pour en être des symptômes pour l'avenir. Il est assez difficile dans un pays comme celui-là de séparer entièrement des questions religieuses les questions morales. Comment ne pas sentir ici surtout qu'il y a une part d'inconnu dans l'expérience qui substitue un enseignement moral tout humain à celui qui avait exclusivement pour base la révélation? Peut-être y a-t-il des races à qui les principes un peu abstraits d'une morale philosophique suffisent encore moins qu'à d'autres, et il est à croire que les populations rurales bretonnes sont éminemment de celles-là. De tels problèmes ne se tranchent pas à l'étourdie. Ils ont ici un caractère général et local qui nous permet de les poser sans excéder les bornes de notre sujet. Sous ces réserves, nous n'admettons l'état stationnaire ni comme possible, ni comme désirable. Nous accueillons comme un progrès réel la disparition de cette ignorance qui a pu paraître à quelques-uns une des curiosités les plus pittoresques de la Bretagne. Ils doivent se hâter de venir en contempler les restes encore subsistans, à moins qu'ils ne jugent qu'il vaut mieux chercher dans d'autres marques l'originalité de l'ancienne province.

III. — CHANGEMENS DANS L'ÉTAT MORAL.

On a dès longtemps signalé comme traits moraux distinctifs du paysan breton sa résignation, son culte pour les morts, son attachement pour le pays natal, sa probité, son esprit de secours, qui, malgré les côtés violens et farouches de sa nature et le vice d'intempérance, constituait un type digne intérêt. Ces qualités, les a-t-il gardées? Les conserve-t-il sous les mêmes formes? C'est à l'observation du présent mise en regard d'un passé encore assez récent qu'il appartient de répondre, et c'est à cette tâche délicate que nous avons essayé de satisfaire, par des remarques personnelles et par de nombreuses informations prises près des personnes compétentes du pays.

Nous ferons remarquer d'abord que la résignation du Breton n'a jamais exclu l'esprit d'indépendance et la fierté de race. On connaît ces révoltes contre l'oppression dont son histoire est remplie. On le voit soulevé contre l'étranger, soulevé contre les nobles dans de terribles insurrections locales qui se prolongent depuis le moyen âge jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Ainsi la soumission aux volontés dominatrices qui s'imposent avec violence est loin d'être un trait de sa nature, mais il n'en est pas de même de sa résignation à l'égard des conditions de l'existence qui exigent l'esprit d'initiative. Ici il ne fait plus que courber la tête. Il paraît livré dans le passé à une sorte de fatalisme providentiel, à un abandon imprévoyant de soi-même qui le relègue dans sa misère. Émile Souvestre, qui connaissait bien ses compatriotes, a pu écrire : « Le Breton ne court après la fortune ni ne l'attend. C'est la seule superstition populaire à laquelle il soit demeuré étranger. Le pain noir de chaque jour, l'ivresse du dimanche et un lit de paille pour mourir vers soixante ans, voilà son existence, son avenir, et il l'accepte comme définitif. Il traite sa misère ainsi qu'une maladie héréditaire et incurable. » Certes, un tel abandon de soi-même ne saurait passer pour un idéal si l'on considère un certain degré de force morale, de courage actif, de faculté d'initiative et de développement, comme une des conditions essentielles de la valeur de l'humanité. Il n'est pas nécessaire de courir après la fortune, mais il est mieux de secouer l'incurie qui entretient la misère. On ne doit pas d'ailleurs prendre toujours à la lettre ce portrait du Breton rustique malgré sa part de vérité. Même dans le passé, les Bretons n'ont pas été si étrangers à l'économie et au souci de l'argent. Mais ils acceptaient le mal sous bien des formes sans lutter, sans prévoir, par exemple les maladies, les épidémies les plus meurtrières. Ils y voyaient

un décret de la volonté divine. Peu s'en fallait que l'hygiène ne leur parût une précaution impie, la médecine, une rébellion contre la Providence. Nulle preuve ne peut en donner une idée plus saisissante que l'état des campagnes bretonnes lors de l'invasion du choléra en 1834. Rien de plus commun alors que l'abandon de soi-même et des autres. On refusait de prendre aucune mesure. Dans beaucoup de villages, on ne voulait pas écouter les ordonnances qui prescrivaient l'ensevelissement des morts à une certaine distance et à une certaine profondeur ; on allait jusqu'à méconnaître l'autorité des recteurs, qui s'étaient mis du côté du bon sens et de la loi. Voilà ce qui n'est plus, Dieu merci ! et on le verra bien, si par malheur le fléau sévit encore dans la province. On prévoit, on conjure le mal avec beaucoup moins d'incurie. Les communes font une part notablement plus grande aux travaux d'assainissement et d'utilité publique. L'homme s'aide lui-même sans cesser pourtant de compter sur l'assistance divine. On peut penser que le véritable esprit de religion n'y perd pas, et il est certain que, la science et le progrès cessant d'être mis en interdit, la Bretagne est entrée par là dans les conditions de la vie et de la civilisation modernes.

Je ferai une remarque analogue pour le culte de la mort, naguère trop matériel. Il allait à faire des cimetières de véritables charniers, des églises des lieux d'exposition de hideux ossemens. Nous avons pu juger par nous-même que, depuis quelques années, ces spectacles sont beaucoup plus rares. Comparez, par exemple, à ce point de vue, ce qu'était Saint-Pol-de-Léon il y a vingt ans et ce qu'il est aujourd'hui. Les tombes aimées n'en sont pas l'objet de pèlerinages moins fréquens et moins touchans. Faudra-t-il aussi voir un signe d'affaiblissement religieux dans ce soin de cacher aux yeux ces restes périssables et répugnans qui produisent beaucoup plus, à notre sens, l'impression du néant, qu'ils n'inspirent l'idée d'une existence future? Les Bretons de nos jours ne perdront rien, croyons-nous, à se souvenir qu'une religion moins sombre aimait, au moyen âge, à placer dans les cercueils des fleurs et de verts feuillages, à sculpter sur les tombeaux, avec les emblèmes de la foi et de l'espérance, les simulacres qui rappelaient la vie des trépassés. Ces gracieuses images qui peuvent accompagner la solennité de la mort se retrouvent dans plus d'une légende bretonne. Il en est une où, la jeune épousée venant d'être déposée dans la même tombe que son mari, la nuit suivante deux chênes s'élèvent de leur tombe nouvelle, et, sur leurs branches, deux colombes blanches viennent se poser : « Elles chantèrent là au lever de l'aurore et prirent leur volée vers les cieux! »

Le jeune paysan breton était autrefois sujet, d'une manière à peine croyable, à une nostalgie qui le minait et dont on cite de

tragiques exemples, comme celui du pauvre jeune montagnard d'Arez, qu'il fallut débarquer et qui, mourant à l'hôpital, a fait lui-même sa chanson funèbre (1). Je rappellerai aussi l'ingénieux expédient de la Compagnie des Indes, qui, voyant ses matelots bretons dépérir de nostalgie à bord de ses vaisseaux, embarquait des joueurs de biniou pour calmer leur mal aux doux sons des airs du pays. Ici encore le sentiment primitif s'est modifié sans disparaître. Ils guérissent aujourd'hui sans le secours du biniou. Ils se sont plus mêlés aux hommes des autres races. Au-dessus du clocher s'est levée pour eux, à l'ombre du commun drapeau, l'image vivante aussi de la grande patrie. Elle les a vues, en 1870, on sait avec quel généreux élan, faire de leurs poitrines contre l'ennemi un rempart héroïque.

Serait-il donc vrai qu'elle eût subi quelque atteinte, l'antique et proverbiale probité? Le passé qu'on rappelle ne fut pas impeccable. On y trouve quantité de petits délits, des vols de bétail, plus considérables que ceux qu'on n'oserait faire aujourd'hui, sans parler du Breton pillard des bandes armées du moyen âge. Peut-être le nombre des petits délits a-t-il augmenté, mais c'est encore la Bretagne qui donne à nos villes les domestiques, les servantes les plus honnêtes. Il y a surtout un trait caractéristique qui n'a pas changé dans les campagnes, et nous n'hésitons pas à dire qu'il est admirable : on n'écrit presque jamais rien dans les transactions ; la parole donnée suffit dans les contrats entre propriétaires et fermiers ; en Normandie on écrit tout, et on plaide encore après sur le sens du contrat.

Enfin la chasteté, toujours relative dans les populations humaines, se maintient là plus qu'ailleurs. Cette vertu résulte de trois conditions : le frein religieux, le tempérament plus calme, la sévérité de l'opinion. En fait, si l'on excepte deux ou trois autres départemens français, on ne trouve nulle part ailleurs qu'en Bretagne une moyenne aussi faible de naissances illégitimes, et ce résultat ressortirait encore plus complet à l'honneur des campagnes si on défalquait des villes comme Brest et Lorient. On ne trouve dans l'Ille-et-Vilaine que 3.10 naissances illégitimes pour 100, les villes

(1) Elle a été recueillie par M. de La Villemarqué sous le titre : *Ann droug-hirnez;* elle est écrite en cornouaillais : « Les ancres sont levées ; voici le *flick-flock;* le vent devient plus fort ; nous filons rapidement ; les voiles s'enflent, la terre s'éloigne. Hélas ! mon cœur ne fait que soupirer. Adieu à quiconque m'aime dans ma paroisse et aux environs ! Adieu, pauvre chérie Linaïk, adieu ! (*Kenavo, donsic paour Linaïk, kenavo!*) » Nulle énergie, un abattement complet, le désespoir. Il se compare à l'oiseau enlevé par l'épervier près de sa compagne, à l'agneau qui gémit ; mais ses yeux restent toujours tournés vers ce qu'il aime. Il décrit l'étonnement que lui cause la vue du vaisseau avec ses cordages, ses canons. Puis cette plainte suprême, après laquelle il n'y a plus qu'à mourir : « Hélas ! les Bretons sont pleins de tristesse ! Ma tête tourne, je ne puis penser plus longtemps, etc. »

comprises, ce qui réduit à très peu la proportion des campagnes, où existent tant de facilités de chutes qu'offrent les distances parcourues, l'isolement des fermes, et de périlleuses cohabitations.

Ce qui est en réel progrès, c'est la sociabilité. Louons ce qui dans les âges antérieurs mérite d'être loué, mais reconnaissons que cet homme, habituellement bon, généreux à ses heures, contenait en lui une bête féroce, — Chateaubriand l'a dit et on l'a vu de reste. Ses instincts farouches n'ont pas même eu toujours besoin d'être stimulés par quelque genre de fanatisme. Ils se donnaient carrière, il y a un demi-siècle à peine, dans des rixes sanglantes d'homme à homme, de village à village, et dans ce barbare jeu de la *soule*, qui mettait des populations aux prises, et se termina parfois par des massacres, comme à Pont-l'Abbé, il y a justement une cinquantaine d'années. Ce jeu consistait dans la poursuite acharnée d'un ballon rempli d'air, image, dit-on, du soleil, *sol*, d'où le mot *soule*, reste superstitieux du vieux culte où le dieu soleil jouait un grand rôle. Quoi qu'il en soit de cette savante explication, ce jeu n'existe plus, si ce n'est peut-être dans quelques localités comme une distraction inoffensive.

Qui ne connaît l'atroce coutume de certaines populations des côtes d'attirer les navires par de faux signaux pour causer leur naufrage et se partager leurs dépouilles? On alla plus d'une fois jusqu'à empêcher d'approcher du rivage les malheureux qui luttaient avec désespoir contre les flots. Ces habitudes de pillage, accompagnées encore parfois d'actes odieux, survécurent longtemps sur quelques points de la côte. Cet usage barbare a disparu par le progrès des mœurs, aidé, on doit l'avouer, par l'intervention de la gendarmerie. Les vieillards se souviennent encore d'un des survivans de ces grands pillages, le « Sauvage » d'Audierne. Il y vécut jusque dans un âge avancé. Quand la tempête avait fait son œuvre, il quittait sa hutte et courait au rivage pour épier l'épave.

Consultez l'histoire des guerres civiles, vous y trouverez des choses atroces. Cette *paysantaille*, comme l'appelle le chanoine Moreau, de Quimper, le vieil historien breton, nous la montre lorsqu'elle s'empare de cette ville pour tirer vengeance des nobles qui introduisaient les coutumes de la féodalité française, « cruelle et inexorable. » Dans un de ces vieux poèmes (*Jeanne la Flamme*), le paysan breton, voyant les ennemis et leurs tentes consumées par l'incendie qu'il a allumé, s'écrie : « Nous aurons une belle récolte... Rien n'est tel que des os d'ennemis broyés pour faire pousser le blé. » Dans un autre de ces poèmes imprégnés de la férocité native, il dira que « la vue du sang et des têtes broyées le fait rire à *grince-cœur*... » Ce n'est plus un homme, c'est un loup à face humaine.

On trouve dans cette Bretagne christianisée un écho des horri-

bles imprécations des vieux druides que fait entendre Gwenc'hland dans sa prophétie terminée par le cri de l'aigle à ses aiglons : « Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut. » Je ne rappellerai pas ce qu'a de féroce, et aussi de sublime, le chant superbe intitulé la *Marche d'Arthur*, si les chouans ne l'avaient rendu leur en le chantant et sans doute en le modifiant un peu à leur usage. Quel hymne guerrier égala jamais ces accens farouches, répétés d'écho en écho du VIe siècle au XVIIIe : « Cœur pour œil ! Tête pour bras et mort pour blessure dans la vallée comme sur la montagne ! Et père pour mère, et mère pour fille ! Étalon pour cavale, et mule pour âne ! Chef de guerre pour soldats et homme pour enfant ! Sang pour larmes, et flammes pour sueur ! » Nous ne savons si le fanatisme réveillé trouverait encore en lui la force affreuse de répéter ces paroles. Mais plus d'un certes redirait ces mots sublimes : « Si nous tombons percés dans le combat, nous nous baptiserons avec notre sang, et nous mourrons le cœur joyeux. Si nous mourons comme doivent mourir des chrétiens, des Bretons, nous ne mourrons jamais assez tôt (1). »

On peut regarder comme apaisées, excepté dans quelques familles où ces souvenirs se transmettent comme un héritage, les haines vindicatives des « blancs » et des « bleus » qui laissèrent des traces si vivantes pendant un demi-siècle. Il s'y mêla longtemps une hostilité sourde ou patente du paysan contre les propriétaires bourgeois, nouveaux possesseurs du sol, et qu'il regardait comme des intrus. Le paysan breton regrettait le noble, plus hospitalier et plus généreux. Le riche bourgeois, qui le tenait à distance et qui ne le connaissait guère, lui était à tous égards antipathique comme un étranger avec qui il ne se sentait rien de commun dans les sentimens et dans les idées. Dans ses rapports il le trouvait sec, hautain, il maudissait (dans des chansons satiriques) jusqu'au chien qui, lorsqu'il franchissait le seuil du domaine, l'accueillait par ses aboiemens et semblait lui en défendre la porte. Et pourtant ce paysan n'avait pas aimé les grands nobles, il n'avait frayé qu'avec les petits gentilshommes qui vivaient de sa vie, avec ces gentilshommes appauvris qu'on vit si souvent, depuis le XVIIe siècle, aller vendre leur blé au marché l'épée au côté. — Le paysan breton allie à un rare degré deux choses qu'on ne voit guère réunies, le respect des supériorités sociales et le sentiment de l'égalité humaine. Ceux qui le voient plein de déférence pour celui qu'il appelle quelquefois son « maître » se trompent facilement à ces dehors qui recouvrent moins de servilité que d'indépen-

(1) *Barzaz-Breiz*, par M. de La Villemarqué, 1re partie, p. 48.

dance. Il n'accueillit pas mal la révolution au début, car il détestait les droits féodaux. La cause des nobles, sans distinction de grands et de petits nobles, ne devint la sienne que quand la révolution se fut faite antireligieuse. A partir de ce moment seulement, prêtres, nobles, paysans ne firent plus qu'un. Aujourd'hui il accepte le bourgeois pour ce qu'il est individuellement, sans envie habituelle pour les supériorités de fortune et de rang, et on peut dire qu'en général il est sans fanatisme politique d'aucun genre.

Le même progrès de sociabilité se montre dans l'atténuation des antipathies qu'il nourrissait contre certaines classes. Je dis atténuation, car il en reste quelques vestiges. Aujourd'hui encore, la race différente ou mêlée, désignée sous le nom de *gallo*, est toujours un peu méprisée par le Breton pur. Le campagnard conserve aussi un certain dédain pour les professions sédentaires, pour les cordiers, par exemple, qu'il désigne sous le nom de cacoux, et pour ces pauvres tailleurs, réputés gens efféminés par les mœurs guerrières d'autrefois. On fera difficilement revenir ces rudes travailleurs du vieux dicton populaire qu'il faut « neuf tailleurs pour faire un homme. » Mais de ces quolibets aux mauvais traitemens il y a loin désormais.

L'esprit de secours mutuel a toujours régné dans ces campagnes. Le mieux qu'on en puisse dire, c'est qu'il n'a pas dégénéré. La charité reste admirable dans les campagnes bretonnes. Elle va du riche au pauvre, et des pauvres des uns aux autres. Nulle part un orphelin n'est plus sûr d'être recueilli par une famille d'adoption; les maîtres devenus infirmes et ruinés trouvent des serviteurs et des servantes d'un dévoûment que rien ne rebute; les domestiques malades ne rencontrent nulle part des maîtres plus portés à leur continuer l'hospitalité et à leur donner des soins personnels. Cet esprit de charité n'est pas habituel chez les paysans en général, ils font d'autant plus d'honneur à la Bretagne.

IV. — L'INTEMPÉRANCE.

Il faut arriver enfin à parler de ce vice breton, l'intempérance, et, pour le nommer de son nom, l'ivrognerie. On ne peut le faire sans que le cœur se serre, car ce genre de dégradation a ici pour effet de faire perdre à ces populations une partie du bénéfice de leurs meilleures qualités. Il corrompt la vie, il atteint la santé, il jette le trouble dans les ménages. Il a ceci de particulier que, sans lui, il ne se commettrait presque pas de crimes en Bretagne; ceux que la jalousie, la vengeance, la cupidité font commettre comme partout ailleurs, forment la faible minorité; la plupart des assassinats et des attentats à la pudeur dans la campagne viennent de

l'ivrognerie. Que ce vice disparaisse, il ne restera plus qu'une des meilleures populations de la France. Avant d'en mesurer la terrible intensité, on doit pourtant reconnaître, là aussi, la portée des changemens opérés. Tout le monde autrefois s'enivrait en Bretagne, sans exception de classes, et c'est bien ainsi que l'entendait Mme de Sévigné lorsqu'elle disait qu'après-midi on n'y trouvait plus personne à qui parler. Les gentilshommes et les gros fermiers s'enivraient à qui mieux mieux. C'était devenu tellement proverbial que Nicole, écrivant à une dame, Mme de Fontpertuis, au sujet de la prévention, que chacun avait la sienne et qu'il s'agissait seulement de la connaître, ajoutait : « C'est ainsi que la fiancée d'un jeune Breton ne s'informe même pas s'il est ivrogne, tant la chose est sûre, mais veut le voir ivre, afin de s'assurer s'il a le vin gai ou triste, bon ou méchant. » La classe élevée s'est corrigée, et beaucoup moins de propriétaires et de fermiers d'une certaine importance se livrent aux excès habituels qui produisent l'ivresse. Mais le mal a empiré dans la partie inférieure de la classe rurale, qui, malheureusement, est la plus nombreuse, comme dans la population maritime. Le mal consiste principalement dans la substitution de l'alcool au vin et au cidre qui étaient autrefois les seules liqueurs enivrantes. Ce vice nouveau de l'alcoolisme, avec son cortège de maladies qui affectent l'organisme et l'intelligence de tant de façons, a trop souvent gagné jusqu'aux femmes. De même qu'il explique la plupart des crimes, il cause aussi la plupart des suicides, suite d'une désespérance que les sentimens et les principes religieux des Bretons tendaient autrement à rendre fort rare, et qui est, au contraire, devenue assez commune. Je ferai quelques observations à propos de cet abus des liqueurs alcooliques dans les campagnes, abus qui est de toutes les fêtes et même de tous les pèlerinages, accompagnement obligé de tous ces *pardons* auxquels manque une édification suprême, la sobriété. C'est par suite de la vente de l'eau-de-vie dans tous les débits et de son bon marché que s'est introduit l'alcoolisme. Le mal est né à l'époque de la restauration, et on peut suivre de 1830 à 1840 la progression de ses ravages, qui ne s'est pas arrêtée. On en était déjà, par exemple, en 1840, dans le Finistère, au chiffre de deux aliénés par ivrognerie sur cinq. Il faut faire figurer cette cause dans l'augmentation énorme des réformes pour infirmités ou faiblesse de constitution portées de 32 à 153 du commencement à la fin de la restauration même et qui ont continué à se manifester fréquemment, ce qui n'empêche pas que la majorité de Bretons forme des soldats robustes et bien portans. Le Finistère n'en était, en 1825, qu'à une consommation de 13,032 hectolitres d'eau-de-vie; elle montait, en 1858, à 44,673. Le mal pourrait être considéré comme amoindri, depuis lors, dans une certaine mesure, puisque

le chiffre en 1879 n'était plus que de 34,980; mais une augmentation énorme de la consommation du vin empêche d'en tirer des conclusions aussi favorables. Cette consommation du vin avait beaucoup baissé, elle remontait naguère à 123,227 hectolitres. On serait tenté aussi de se réjouir de la part plus grande occupée par l'usage du vin, qui peut être hygiénique, et qui agit dans plusieurs provinces, même dans quelques régions de la Loire-Inférieure, comme un préservatif des excès alcooliques; mais il ne faudrait pas que les deux sortes d'excès coïncidassent, en y joignant celui du cidre, qui produit aussi beaucoup de ravages. Ces excès, réservés ordinairement aux jours fériés, aux foires et aux marchés, agissent d'une manière d'autant plus désastreuse que le corps est trop souvent mal soutenu par une nourriture insuffisante. Nous nous sommes demandé si l'ivrognerie était en Bretagne un mal fatal et qui ne devait pas s'atténuer un jour dans de très fortes proportions. Nous avons commencé par en douter en songeant à ce long passé qui constitue une tradition, une hérédité. Nous nous sommes rappelé les barbares aïeux des Bretons d'aujourd'hui pillant les vignobles en chantant ce refrain bien approprié : « Mieux vaut vin de vigne que vin de mûre. » Nous avons revu en esprit le vieux drame breton où le paysan Lavigne fait mille folies sur la scène, menace son curé de « se faire hérétique, » s'il veut l'empêcher de se livrer à la boisson, et se fait donner par sa femme, l'hypocrite! une petite somme afin de pouvoir, dit-il, « jeter son obole dans le chapeau de quelque pauvre. » Le peu de succès des prédications des recteurs contribuait enfin à nous décourager, mais des considérations d'un autre ordre ne nous laissent pas sans espoir. Pourquoi le progrès qui s'est fait dans la catégorie supérieure des habitans de la campagne bretonne ne s'opérerait-il pas dans les classes inférieures devenues plus instruites et plus cultivées, et appelées dans une mesure croissante à la propriété qui contribue à l'empire sur soi-même et aux habitudes de dignité personnelle? Il y a pour réaliser un tel changement un autre perfectionnement tout matériel sur lequel nous comptons à l'avenir, c'est encore une fois celui d'une nourriture plus substantielle, dont le manque pousse à l'abus des excitans et les rend plus dangereux.

A côté des grands excès de l'intempérance, un autre mal s'est manifesté depuis quelques années dans un certain nombre de régions, c'est celui du jeu et des festins. Ces habitudes ne se remarquent pas seulement les jours de fête, mais dans les marchés, et surtout à l'occasion des ventes de terre ou de bétail de quelque importance. Ce mal affecte plus particulièrement les moyens propriétaires et fermiers. Les ventes et les achats sont aujourd'hui le prétexte de ces repas copieux à l'auberge, arrosés de surabon-

dantes libations, et auxquels assistent les femmes, ce qui ne se voyait pas dans l'ancienne Bretagne. Ce sont surtout les régions prospères des côtes qui ont vu se développer ces fâcheuses habitudes malheureusement en progrès constant. C'est aussi le plus souvent dans ces contrées que le cultivateur moyen joint à ces consommations superflues le goût d'un certain luxe et d'aises assez coûteuses, la possession d'un cheval et d'une voiture pour l'usage personnel, une table plus dispendieuse. Il s'agit là d'une minorité, mais elle est assez nombreuse pour que ce mal mérite d'être signalé, il doit l'être d'autant plus qu'il est loin d'être partout étranger à la gêne de la culture dans la situation critique qu'elle traverse péniblement depuis les dernières années.

Tel est le tableau des qualités et des défauts qui caractérisent les populations bretonnes, si on rapproche le présent d'un passé qu'il ne faut pas faire remonter très haut. Il serait incomplet pourtant, si on n'y ajoutait quelques observations sur la famille.

V. — LA FAMILLE, LA POPULATION.

On peut dire qu'elle s'offre aujourd'hui sous des traits en général assez analogues à ce qu'elle était il y a quarante ou cinquante ans, et même à une date antérieure, malgré quelques modifications dont il y a lieu de tenir compte. L'état en est presque toujours satisfaisant. Ici encore ôtez le terrible vice d'intempérance, qui produit les mauvais ménages, les brutalités maritales, les abandons de l'enfance, la ruine qui atteint les ressources et jusqu'aux forces mêmes qui les créent, et presque tout ira bien. La femme, dans ces campagnes, est simple, courageuse, pieuse et fidèle à tous ses devoirs. Elle reste tenue dans un état de subordination quelque peu excessif qui rappelle un état social primitif. Non pas que les exceptions ne soient nombreuses ; elles le deviennent chaque jour davantage dans les exploitations de quelque étendue, où la femme d'un niveau plus élevé entre en participation de la gestion des biens et est consultée dans tous les achats. Nous aurons aussi à signaler une situation où le rôle de la femme prend une importance exceptionnelle, c'est-à-dire dans les îles et sur certaines parties des côtes où le mari est entièrement retenu par des occupations maritimes. Les remarques présentes s'appliquent à la grande majorité des moyennes et des petites fermes ou closeries. Là nous trouvons la femme humble et soumise, façonnée au joug de l'homme. Pour ne pas montrer les choses sous un trop beau jour, nous dirons qu'en certains cas elle paraît un peu trop semblable à une domestique sans gages. Elle fait le ménage, ce qui est dans ses fonctions naturelles, elle sert les hommes

à table, ce qui est encore inévitable, mais elle paraît un peu trop exclusivement reléguée dans ces offices de domesticité et réduite à manger les restes. Ne vous y fiez pas trop pourtant; l'influence s'exerce presque toujours quand elle est méritée. Cette femme-servante se relève par la maternité et souvent par son ascendant naturel. Cet ascendant est rarement avoué par le maître, qui aime habituellement à prendre le ton d'autorité. Un ridicule très marqué s'attache en Bretagne aux maris débonnaires, et il court contre eux dans les campagnes plus d'une chanson moqueuse. Au total, si on excepte ces régions où les habitudes pour le moins autant commerciales qu'agricoles amènent à propos des transactions ces repas où les femmes sont admises, la paysanne bretonne reste dans la ferme ce qu'elle était autrefois. La vie, pour elle, c'est le sérieux du travail, le sérieux du devoir, le sérieux toujours. Ce qu'il y a là d'austérité et de contrainte, de monotonie et aussi de désenchantement chez la jeune fille qui se donne à un maître pour toute la vie a son expression mélancolique dans les paroles et dans l'air de la chanson de la mariée, cet adieu à la jeunesse insouciante. On sent que le lendemain va commencer la série des devoirs sans charme et des perpétuelles responsabilités. A cette existence toujours la même s'attache du moins le plus précieux des biens, la paix intérieure. Les passions avec leur cortège de troubles et de désordres ne pénètrent pas dans ces âmes placides, et, sauf pour cause de brutalité exceptionnelle du mari, les mauvais ménages sont rares. Les devoirs des parens envers les enfans sont presque toujours bien remplis. Ce n'est guère aussi que dans le voisinage des villes qu'on observe parfois chez ceux-ci l'affaiblissement du respect. Malheureusement, en Bretagne, comme ailleurs, l'habitude de certains parens de se dépouiller de leur vivant en faveur de leurs enfans n'a pour conséquence que de faire trop souvent des ingrats. Les exemples n'en manquent pas, on assure qu'ils sont fréquens dans les arrondissemens de Brest et de Morlaix, où cette habitude est assez répandue. Il n'en est pas de même dans les arrondissemens de Châteaulin, de Quimper et de Quimperlé, où subsistent certains restes de l'antique usage de l'aînesse conciliable avec une liberté d'arrangemens réglés d'ailleurs par la coutume et profitables à la famille. C'est habituellement l'aîné, quelquefois la fille aînée, qui prend la ferme en indemnisant les frères et sœurs, lesquels restent au logis jusqu'à leur mariage. Les vieux parens se fixent le plus souvent à proximité, à portée de rendre et de recevoir les services nécessaires. Ces arrangemens, exempts de toute contrainte, sont favorables aux mœurs et à l'esprit de famille, et nul ne songe à les modifier.

Le mariage continue à présenter dans les populations bretonnes une particularité qui, nous l'avouerons, nous a étonné au premier

abord. Il semble que les habitudes de moralité dans la jeunesse devraient rendre le célibat rare et les mariages précoces. Cette double supposition est démentie par les faits. Le nombre des célibataires est très considérable en Bretagne. Un habile statisticien, M. Loua, a établi qu'il l'est beaucoup plus qu'en Normandie, où l'on pourrait supposer avec vraisemblance que la crainte d'avoir charge d'enfans le rend plus fréquent. En réalité, on compte en Normandie 198 mariés contre 100 célibataires, tandis qu'en Bretagne on ne compte que 132 mariés pour le même nombre de célibataires. Le mariage moins fréquent est aussi plus tardif. Il l'est à un degré exceptionnel dans presque toute la Bretagne. Après les départemens méridionaux des Hautes et Basses-Pyrénées, le département où les hommes se marient le plus tard est celui d'Ille-et-Vilaine; ils ne contractent mariage en moyenne qu'à l'âge de trente-quatre ans. Pour les femmes, les deux départemens où elles se marient le plus tardivement sont, avec les Basses-Pyrénées, l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord, où elles ne contractent mariage qu'à vingt-neuf ans en moyenne. Il résulte aussi que le mariage, plus tardif, dure en conséquence moins en Bretagne qu'en Normandie, où il est, en durée moyenne, de vingt-sept ans et demi, tandis qu'il n'est que de vingt et un en Bretagne. Disons-le en passant : on oppose la prévoyance normande à l'imprévoyance bretonne; cela n'est pas tout à fait exact. La famille rurale, en Normandie, abuse de la prévoyance après le mariage; la famille rurale en Bretagne prend soin d'en user avant par la constitution d'une économie, l'achat ou la location d'une petite terre.

La fécondité de ces ménages tardifs est frappante et augmente la population par des naissances qui ne laissent, comme je l'ai remarqué, aux enfans nés hors de la famille qu'une très petite place. Il nous suffira de dire que, d'après les chiffres publiés par M. Loua, la période 1874-1878 présente en Bretagne 88,165 enfans légitimes et 2,903 naturels. Encore une fois, les villes maritimes sont comprises dans ce chiffre. Dans les mariages, la fécondité de la femme bretonne de quinze à quarante-cinq ans est par rapport à celle de la femme normande presque comme 100 est à 60. Aussi, l'accroissement de population des quatre départemens bretons (celui des Côtes-du-Nord fait seul exception depuis quelques années par des causes spéciales) est-il constant. Dans un intervalle de cinq années (1876-1881) il est de 57,972. Or la Bretagne, de 1856 à 1876, avait déjà gagné 180,369 habitans; ce qui en portait le chiffre total à 3,020,000 individus, près d'un demi-million de plus que la Normandie, constituée en perte de 133,142 habitans, pour la plus grande partie par l'excédent des naissances sur les décès.

VI. — LES COUTUMES LOCALES.

Je n'ai pas l'intention de rivaliser pour l'abondance et la précision pittoresque des détails avec les écrivains qui ont acquis une notoriété comme peintres des usages et des coutumes de la vieille Bretagne. Tenu de me renfermer dans un cadre plus restreint, je me bornerai à indiquer ce qui subsiste de ces usages que beaucoup de personnes croient abolis ou peu s'en faut, parce qu'ils frappent en effet moins les yeux et qu'ils ont subi bien des atténuations au contact des étrangers. Ces usages échappent le plus souvent aux voyageurs qui séjournent momentanément en Bretagne sans se mêler aux populations rurales. Il leur arrive à peine de s'informer avec quelque soin des circonstances de leur vie intérieure auprès de ceux qui en sont les témoins quotidiens. Aussi se hâte-t-on de déclarer que les anciens usages ont cédé au nivellement qu'amène la civilisation. Il suffit pour cela qu'on voie moins dans les campagnes de ces bonnets et de ces vêtemens faits d'une certaine façon qui étaient comme le signe extérieur des anciennes coutumes. Nous dirons quelques mots de ce qui en reste relativement aux fiançailles, aux noces, aux honneurs funèbres.

Les fiançailles durent fort longtemps, ce qui s'explique par le tempérament assez calme des campagnards bretons et par des raisons de prévoyance. Le jeune paysan qui a commencé à « parler » à une jeune fille attend d'abord la fin du service militaire, et, de retour dans ses foyers, il prend encore le temps nécessaire pour réaliser quelques épargnes. Aussi, le prudent fiancé ménage-t-il les rencontres de manière à ne pas trop hâter le dénoûment. Les causeries à la sortie de l'église, les danses aux assemblées, des visites de temps à autre permettent d'entretenir l'amitié, tout en imposant un frein salutaire aux impatiences de l'amour. On gagne ainsi parfois quatre ou cinq ans. Enfin, le jour du mariage est fixé, et les futurs époux se mettent en campagne pour faire ensemble les invitations. Ceux qui sont « priés » de la sorte n'ont nulle discrétion à y mettre et sont à l'abri de la crainte d'ébrécher le petit budget. La vieille coutume est, en effet, que les invités paient leur écot. Plus il y en a, meilleure est l'affaire pour le jeune ménage, puisque ce qui n'a pas été dépensé reste à son profit. D'ailleurs, quel Breton se refuserait jamais le plaisir d'une noce? Aussi celles de fermiers, de condition même assez modeste, comptent-elles les assistans par centaines. Il y a des jours plus spécialement affectés aux mariages dans le courant de l'année. Dans l'arrondissement de Pontivy, par

exemple, on nous assure que les deux tiers des noces continuent à avoir lieu le mardi qui précède le mardi gras. Les réjouissances se prolongent au moins pendant trois jours. Tant qu'elles durent, les nouveaux mariés se retirent chacun chez eux. On voit encore, quoique moins qu'il y a une quarantaine d'années, de ces jeux, de ces feintes, de ces cachettes sans fin, de ces gaîtés intarissables, à propos des incidens les plus prévus qui faisaient partie nécessaire du programme de ces fêtes, où il était d'usage presque général que, avant l'entrée et à la sortie de l'église, la mariée disparût de manière à se faire chercher partout à travers mille peines et au milieu des rires. Ces coutumes sont moins répandues, soit qu'elles aient des inconvéniens, soit que le sérieux moderne ne permette plus aux Bretons d'afficher ces usages naïfs et de s'amuser à si peu de frais. En revanche, elle subsiste encore, la vieille coutume du *festin de l'armoire*. On peut la trouver puérile par ses accessoires ; elle est sérieuse par la pensée qui s'y attache. L'armoire neuve aux ferrures brillantes, c'est le meuble à la fois de l'économie et du luxe du nouveau ménage. Tout ce qu'il peut posséder, tout ce qu'il peut à l'occasion montrer de plus précieux se cache dans ce meuble consacré aux souvenirs et aux reliques des jours heureux ou malheureux. Il est surtout le témoin indestructible de ce jour des noces qui ne s'oublie pas. L'installation de l'armoire au domicile conjugal reste comme au temps passé une cérémonie originale qu'on célèbre à peu près de la même façon en Tréguier, en Cornouaille, dans le Léonais, et dans la plupart des autres régions de la Basse-Bretagne, bien que ce soit surtout le Finistère qui ait rendu cet usage célèbre. L'armoire est traînée par des chevaux dont la crinière est tressée et ornée de rubans. Ce bel attelage, qui appartient aux parens de la jeune fille, est suivi par les génisses, les moutons et tout le cortège des animaux de la ferme. Arrivée à la limite de la maison de la mariée, l'armoire fait son apparition au son du biniou, mais son installation ne va pas sans toutes sortes de façons qui forment l'accompagnement traditionnel de cette cérémonie. Un combat simulé s'engage entre les jeunes gens du côté de la mariée, qui font semblant de trouver la maison peu digne de la recevoir, et les amis du marié, qui feignent d'employer la force pour y faire entrer l'armoire. Des pourparlers s'engagent entre les camps rivaux. « Enfin on fait la paix ; la maîtresse de logis couvre l'armoire d'une nappe blanche, y pose deux piles de crêpes, un broc de vin et un hanap d'argent. Le plus vénérable des parens du mari remplit la coupe, la présente au plus âgé des parens de l'épousée, puis l'invite à manger ; l'autre trempe ses lèvres dans la coupe, et la lui repasse en lui offrant pareillement des crêpes. Chacun des parens des

deux côtés fait entrer les invités, et l'armoire est placée au milieu des bravos dans le lieu le plus apparent de la demeure (1). »

Les usages relatifs aux morts et aux funérailles paraissent avoir peu changé. Mais ces scènes qui se passent dans les fermes en présence de la famille et des amis ont moins de témoins que les réjouissances des noces. Nul funèbre détail n'est omis, et tout ce qui peut rendre la mort solennelle semble combiné avec un sentiment naïf et profond des effets qui produit une forte impression. Le trépassé, tiré du lit clos, est enveloppé d'un linceul, allongé sur un escabeau, le visage découvert, les mains croisées sur la poitrine et tenant un chapelet. Des cierges sont allumés. Les murs sont couverts de tentures blanches. Le bénitier et la grande croix sont apportés de la paroisse. Une table placée en face du mort est chargée de pain, de viande, de crêpes, de cidre. Les parens et les amis convoqués mangent et boivent à tour de rôle en gardant un silence qu'interrompent seulement des prières pour la béatitude éternelle du défunt, ou le chant des psaumes et des cantiques. Ces chants et ces psalmodies durent jour et nuit jusqu'au moment où le corps est mis dans sa *châsse* et conduit au cimetière de préférence par un attelage de bœufs, s'il s'en trouve dans le voisinage (2). La pensée des pauvres et les dons de la charité n'ont pas cessé d'accompagner les obsèques. Les pauvres, pendant la nuit qui précède l'enterrement, viennent prier auprès du mort; on les nourrit à la maison mortuaire, et après la cérémonie, à laquelle ils assistent, on leur distribue du pain. Les parens et une partie des assistans dînent ensemble à l'auberge. Huit jours après a lieu un service solennel, suivi d'une autre distribution de pain et d'un autre repas en commun.

C'est une remarque générale que la disparition du costume breton dans les circonstances ordinaires de la vie. L'éclatant et riche habillement de la mariée, dont les accessoires varient selon les pays, les vestes brodées et à paillettes des hommes, qui relèvent singulièrement la dignité de leur prestance et qui parfois donnent une idée imposante de l'aisance et de la situation des fermiers, ne s'étalent plus guère qu'aux cérémonies publiques et aux jours de gala. J'en ai pu contempler de fort beaux aux jours de marché ou de fête

(1) M. de La Villemarqué. L'auteur de *Barzaz-Breiz* cite une chanson de l'armoire qu'il entendit dans le Léonais, mais dépourvue de tout caractère général et où il est assez peu question de l'armoire. Je regrette que l'auteur, si au courant, si à l'affût de tout chant indigène, n'ait pas trouvé un chant plus caractéristique.

(2) Ces détails nous sont encore affirmés dans plusieurs contrées bretonnes, et nous les tenons, notamment à Quimper, de personnes du pays. Ils sont d'un usage général, mais telle particularité peut y manquer ou s'y rencontrer selon les localités.

locale à Quimper, à Pont-l'Abbé, à Quimperlé; le *Pardon* de Blenellec en voyait au même moment se déployer de splendides. Dans les noces, les riches fermières portent des robes évaluées à plus de 1,500 francs. Le costume ordinaire reflète le caractère propre aux diversités locales des mœurs. Il est plus gai dans la Cornouaille, dont les danses ont aussi un caractère plus vif, plus grave dans le pays de Léon, où les danses sont plus lentes, les airs plus monotones; les couleurs y sont aussi moins voyantes. Dans le Léonais, le costume est large, flottant, et de couleur noire; une ceinture rouge ou bleue en égaie seule la tristesse. Les bords d'un large chapeau retombent sur les traits basanés; les cheveux flottent sur les épaules. Le costume des femmes est composé de blanc et de noir, et son ampleur, sa forme, rappellent un peu l'habillement des religieuses de nos hôpitaux. Les vêtemens du veuvage, moins sombres, sont bleus. Nous avons vu à Pont-l'Abbé et dans d'autres localités les femmes porter le deuil en jaune. On rencontre dans les autres parties du Finistère et du Morbihan des vêtemens de formes très différentes. La Cornouaille offre, dans ses costumes d'apparat, des couleurs vives avec des bordures éclatantes. Les costumes quotidiens changent suivant les régions; le paysan de la montagne porte des culottes serrées et courtes; celui des environs de Quimper conserve ses larges braies tombantes, mais commodes pour la liberté des mouvemens, et qui reproduisent presque la mode du temps des Romains. Les paysannes s'habillent aussi aux jours de gala de robes aux couleurs voyantes, mais leur vêtement est très diversement découpé. Celui des femmes dans la Cornouaille rappelle assez par son éclat et son aspect général les jolis et brillans costumes des femmes de Berne.

Ce n'est pas sans regret qu'on les voit en quitter l'élégante richesse et l'originalité si distinguée pour nos modes, qu'elles portent mal. Ces modes, au lieu de dissimuler ce que la paysanne bretonne a souvent de vulgaire, ne servent qu'à le mettre en relief. Les paludéens ont gardé en partie leur costume caractéristique. Au bourg de Batz et dans les pays environnans, les hommes, vêtus d'une grossière étoffe de bure brune, portent encore les braies antiques et les longues guêtres montant jusqu'au genou et le chapeau à petits bords orné de chenilles de laine aux couleurs vives; on y voit reparaître dans les grandes fêtes un certain nombre des beaux costumes d'autrefois. Les hommes jettent sur leurs épaules un petit manteau à l'espagnole. Ils portent les gilets étagés, de diverses couleurs, le chapeau à trois pics, les culottes courtes bouffantes, bas blancs et souliers de cuir jaune. Les veufs présentent différentes particularités de costume; il en est une fort bizarre : les veufs qui ne veulent pas se remarier placent leur chapeau d'une certaine façon,

ceux qui désirent se remarier le placent d'une autre manière. Le costume des femmes du bourg de Batz, de Saillé et des autres villages des marais salans, portent d'habitude des coiffes dont elles relèvent tour à tour les longues barbes sur le sommet de leurs têtes, ou qu'elles laissent pendre sur leurs épaules, simple et gracieux encadrement qui donne à leur visage une apparence uniforme de sérénité et de douceur extrêmement frappantes. Nous n'avons pas à décrire en détail le costume de la mariée du bourg de Batz. Il est plus fameux peut-être encore que ceux du même genre dont s'enorgueillit le reste de la Bretagne, avec son poitrail exécuté en rubans bordés d'or et ses baleines qui en font une sorte de cuirasse. Au moment où je visitais cette partie de la Loire-Inférieure, l'industrie saline, depuis de longues années en décadence, avait introduit un usage non pas absolument nouveau, mais beaucoup plus répandu qu'autrefois au sujet de ce splendide costume. Les familles qui mariaient une fille n'étant plus toujours en état de faire les frais d'achat de ce riche costume, on le louait pour la circonstance; la pauvre fille gardait au moins cette joie au cœur de l'avoir porté une fois dans sa vie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces coutumes et je ne parlerai pas de ces fêtes, devenues aujourd'hui un peu banales, de la Saint-Jean. La fête de juin, qui avait un caractère si pittoresque il y a encore quarante ou cinquante ans, ne se célèbre même plus guère. On a perdu la plupart des accessoires qui la rendaient intéressante. Le Breton pourtant aime toujours les fêtes avec passion en raison de la monotonie habituelle de sa vie, de son tempérament, qui veut être remué pour sortir d'une sorte d'apathie, et de son ciel gris, qui ne le distrait guère. Il se rejette aussi sur les foires, et la population en demande tant que les conseils généraux sont obligés de les lui refuser. Mais, si j'en ai fini avec ces coutumes générales, il y a encore des particularités à relever, au point de vue des mœurs, dans les îles peuplées par des populations maritimes. C'est un reste de l'ancienne Bretagne qui offre encore certains traits généralement peu connus.

VII. — MŒURS ET COUTUMES DES INSULAIRES.

Voyons, par exemple, à l'extrémité du Finistère, ce qui se passe dans la petite île de Batz, pour arriver ensuite à d'autres îles, plus curieuses encore, situées dans le Morbihan. La petite île de Batz nous permettra de juger spécialement de la condition de la femme dans certaines populations maritimes, dont il faut se hâter de fixer le portrait tant qu'il continue encore à poser devant nous. Dans l'île de Batz, comme dans d'autres qui se répartissent entre les différens départemens, les hommes, en majorité matelots,

ne passent que peu de temps au domicile conjugal. Il en résulte pour eux, dans la famille même, une position subordonnée. La gestion des biens, l'éducation des enfans, le travail des champs, sont également à la charge de la femme, qui semble devenir un homme de plus d'une façon par l'usurpation obligée des occcupations et des habitudes viriles. C'est ainsi que les choses se passent à Ouessant et dans d'autres îles qu'on a peut-être présentées dans les *Guides* de voyageurs sous des couleurs un peu flattées. Je n'ai pas à juger des habitudes qui sont la conséquence d'une situation donnée, mais je suis peu disposé, je l'avoue, à en faire l'apologie. Cambry, qui était chargé par le gouvernement, vers 1794, de faire une enquête sur le Finistère, a décrit l'île de Batz au moment de la révolution. La description n'est pas aussi tentante qu'elle est curieuse. Cette femme, qui possède la terre et qui la cultive au soleil et par tous les temps, avait assez l'air, à l'en croire, d'une virago. Aussi les mariages avaient-ils, là plus qu'ailleurs, un caractère tout positif : rien que le calcul; pas même ces célébrations, à certains égards si touchantes, qu'on voyait dans toute la Bretagne. Quoique je n'aie pas visité l'île de Batz depuis 1864, j'ai pu constater que ces femmes ont l'air aujourd'hui beaucoup moins rébarbatif et que la manière de vivre est devenue, là aussi, beaucoup plus civilisée. Ce qui n'a pas changé, ce sont les habitudes laborieuses. Cette femme a une énergie qui dépasse souvent celle des hommes. Elle n'en a pas fini avec le travail quand le soleil se couche. Pendant les nuits d'hiver, au milieu des tempêtes, dans une obscurité profonde, sur un rocher glissant, tantôt dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, tantôt suspendue sur l'abîme, elle saisit avec un râteau le goëmon que la mer apporte, véritable richesse de la famille et du pays.

A côté de Belle-Ile-en-Mer se trouvent les petites îles de Hoëdick et de Houat. Les populations y présentent des traits d'une originalité exceptionnelle (1) tellement en dehors de nos habitudes, qu'ils semblent nous transporter loin de la France moderne. Tout ce qui touche aux mœurs et à la condition fait de ces îles comme les épaves morales d'un autre âge. Leur gouvernement, qui nous fait reculer de plusieurs siècles, est purement théocratique. Le curé régit le temporel comme le spirituel. Ce pouvoir absolu du « rec-

(1) Les pêcheurs-agriculteurs de Hoëdick ont été le sujet d'une de ces curieuses monographies que publie l'école d'économie sociale fondée par M. Le Play. L'auteur de cette monographie, M. Escard, a retracé avec d'intéressans détails ces coutumes qui survivent comme un débris d'un autre âge et qui sont communes aux deux îles. L'île de Houat a été décrite également par M. A. Daudet, qui en a reproduit les traits extérieurs les plus saisissans.

teur » est établi de temps immémorial. Il faut se reporter aux *réductions* du Paraguay pour trouver un fait analogue. Le dernier *règlement*, qui consigne, en les consacrant, la plupart de ces coutumes, est d'une date toute récente, sauf quelques modifications secondaires. Autrefois, le recteur portait officiellement les titres de « tuteur de l'île, curé de la paroisse, syndic des gens de mer, agent des douanes et de l'octroi, directeur de la poste aux lettres et capitaine du port. » Officieusement, il remplissait en outre les charges de tabellion, de juge de paix, écrivain public, médecin et pharmacien, receveur des contributions, de l'enregistrement et des domaines, et son autorité, même dans l'exercice de ces dernières fonctions, était telle que, par exemple, il lui suffisait d'écrire et de signer sur une feuille de papier commun les arrangemens survenus dans les familles, à l'occasion d'une mort ou d'un mariage, pour que cet écrit devînt un titre authentique de propriété auquel il n'était jamais contredit. Un conseil de douze vieillards lui était adjoint pour veiller, d'après la charte locale, à ce que le règlement fût exécuté, pour décider toutes les questions d'utilité publique et rechercher les moyens de remédier aux abus, conjointement avec le recteur. Dans certaines occasions solennelles, qui intéressaient la communauté tout entière, tous les habitans étaient appelés à voter. La « masse commune » était formée par divers impôts et rentes. Le revenu du recteur était constitué par d'assez nombreuses redevances en nature. C'était la dîme portée à sa plus haute puissance. Tout le fonds du régime économique reposait sur l'association. On la trouvait dans la manière d'exploiter l'industrie de la pêche et d'en répartir les bénéfices, comme dans les établissemens connus sous le nom de cantines, où on venait prendre ses repas. Ces dernières institutions, association pour la pêche et cantine, existent toujours. On a pu dire qu'elles présentent les caractères essentiels des sociétés coopératives et des sociétés de consommation, comme du crédit en vue du travail, qui est ici celui de la pêche. Quant à l'agriculture, très réduite et assez misérable, elle peut être livrée aux femmes sans trop de préjudice, tandis que les hommes naviguent. En effet, dans ces îles, le dénombrement du bétail se réduit à presque rien. La culture, qui se fait sur l'espace restreint où la nature du sol ne la rend pas impossible, est presque exclusivement en blé et en pommes de terre. Vous apercevez ces femmes *cultivatrices* tantôt dans la plaine, tantôt dans les routes, ou encore sur le devant de leurs portes, vêtues de noir, la tête couverte de blanches coiffes de toile aux pans flottans.

Le régime de la propriété étant lié ici très étroitement aux mœurs spéciales de ces populations bretonnes, je dois l'indiquer aussi en

quelques mots, au risque de paraître anticiper sur la partie économique de ces études. Les propriétés cultivables sont évaluées en unités dites *sillons*, qui comprennent deux pieds de large de la terre sur une quarantaine de mètres de longueur et d'une valeur approximative de 10 francs. Le morcellement est tel que les 70 hectares en culture n'étaient pas subdivisés en moins de 3,765 parcelles d'après le cadastre de 1842. D'un « débornement » d'une partie des terres d'Hoëdick, fait en 1807 par René Le Berre de Saint-Gildas, il résulte que les deux plus grandes pièces se composaient alors de 13 sillons. Après celles-ci, viennent quelques parcelles de 12, 11, 9, 4, 3, 2 sillons. En s'accroissant, la population a multiplié les parcelles au point qu'il en est aujourd'hui de taillées en un demi-sillon; bien plus, un de ces demi-sillons est travaillé et récolté alternativement par trois familles, auxquelles il appartient indivis. C'est ce morcellement trop excessif qui a provoqué le remède qu'on a cherché dans une sorte de communauté. Ces propriétaires minuscules labourent ensemble plusieurs parcelles et font en commun la moisson et d'autres opérations agricoles. Ils partagent ensuite les profits proportionnellement; arrangemens facilités par le lien de parenté dans une localité où les alliances ont lieu exclusivement entre les familles établies. On ne compte guère, dans ces îles, qu'une dizaine de noms de famille.

C'est aussi par des efforts collectifs que sont accomplis tous les travaux publics, si nécessaires à ces insulaires pour se défendre contre les élémens ou pour divers besoins communs. Ils ont été exécutés et le sont encore sous la direction du curé, qui en conçoit presque toujours l'idée. Le manque d'initiative, est-il besoin de le remarquer? est le défaut fondamental de pareilles institutions et coutumes. On doit, d'ailleurs, louer les sentimens de fraternité habituels aux indigènes chez lesquels le christianisme a développé la charité et le dévoûment à un haut degré et maintenu les bonnes mœurs.

On comprend qu'avec un tel régime, qui emporte chez l'individu la négation des énergies intellectuelles et morales soumises à une sorte de minorité indéfinie, les curés succombent sous la quantité des tâches qui leur sont dévolues. Ils adressaient naguère au ministre des cultes une pétition pour qu'on leur maintînt une somme de 200 francs, alléguant les peines qu'ils étaient obligés de prendre en dehors de leur ministère spirituel, *faute de personnes capables de remplir les emplois civils*. Cela suffit pour attester le peu d'avancement de ces Bretons insulaires, bien que, dès longtemps, l'instruction primaire soit répandue chez eux. L'intempérance est réprimée et même pré-

venue, ce qui est fort bien encore, mais c'est à l'aide de règlemens obligatoires remis à la garde du recteur. Il permet ou défend à son gré de faire venir du vin dans l'île, il réglemente le régime des cantines, nomme et révoque les cantiniers et les cantinières, fixe les heures de fermeture des cabarets; il établit enfin, dirions-nous, si ce n'était un trop grand mot pour un si petit théâtre, de véritables lois somptuaires. Ces mesures sont acceptées, on ne crie pas à la tyrannie, le bon accord règne entre les autorités et les subordonnés. En rendant justice à ces résultats, nous avons dû ajouter que ce type de société ne mérite pas les éloges qu'un goût trop vif pour les anciens usages pourrait inspirer en se joignant à une sorte d'engouement pour ce qui est extraordinaire. Si l'on comprend, après de tels détails, que certaines personnes en Bretagne parlent des îles sur un ton presque mystérieux comme s'il s'agissait de terres lointaines, ou de quelque île de Crète gouvernée par quelque Minos, on ne peut attacher à ces faits plus d'importance qu'ils n'en comportent. Houat et Hoëdick, que nous nous sommes plu, à cause de leurs singularités, à détacher pour ainsi dire en relief sur le fond des mœurs de la Bretagne, sont, ne l'oublions pas, des points sur la carte de la France, non pas même des communes, mais de simples annexes de la commune de Palais. Houat n'a guère plus de 4 kilomètres de long et de 1 kilomètre de large. Hoëdick est de un tiers moins étendue. La superficie totale de l'île est de 217 hectares à peu près, selon le cadastre, et sur ce nombre, 70 seulement sont cultivés. Ils forment quatre grands champs morcelés, et entourés de murs qui les séparent des landes, des falaises et des petites communes. Enfin le nombre des habitans, bien qu'il se soit accru, n'est que de 361. D'autres îles du Morbihan ont une importance notablement plus grande comme étendue et population. L'Ile aux Moines, la plus belle de la baie, a 1,629 habitans; l'île d'Arz en a 1,229. Nous n'y relèverons pourtant rien de particulier, si ce n'est parfois cette interversion du rôle des deux sexes qui a ses inconvéniens, et qui paraît toucher à sa fin par une cause dont il n'y a pas lieu de se féliciter : la décadence de la grande pêche et le moindre développement de la marine marchande.

Nous avons reproduit fidèlement, quoique incomplètement sans doute, le tableau de ce qui subsiste des anciennes mœurs de la Bretagne; il sera d'ailleurs difficile de ne pas y toucher encore accessoirement en exposant l'état économique des populations, auquel nous consacrerons une seconde étude.

HENRI BAUDRILLART.

LES

MONACH

DEUXIÈME PARTIE (1).

VII.

Le soir même de l'arrivée de Roger à Luchon, on organisa pour le lendemain une promenade au lac d'Oo ; le baron avait commandé deux landaus ; on devait être sur pied à neuf heures du matin.

Tout le monde étant allé se coucher de bonne heure, Courtaron accompagna Roger dans sa chambre.

Après quelque hésitation de part et d'autre, la conversation tomba sur Mlle Monach.

— Que penses-tu de la fille du baron ? demanda Roger.

— Et toi ?

— Je la trouve très séduisante ; mais je te demande ta pensée sur elle, parce que tu la connais mieux que moi.

— Oh ! c'est bien simple, dit négligemment Courtaron... C'est une actrice, avec toutes les qualités et tous les défauts d'une actrice...

Et comme Roger voyait Courtaron sur le point de s'arrêter, il dit :

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

— Qu'entends-tu par là?

— Tu l'as bien vue cette après-midi, au casino, avec son éventail noir, à plumes roses?

— Oui, assise à la musique... On jouait une valse.

— Tu as vu comme elle se trémoussait, et les façons qu'elle faisait pour attirer les regards, se levant, s'asseyant, se relevant, battant sa jupe, remuant les yeux de toutes parts, n'ayant repos ni cesse qu'on ne l'eût vue sur toutes les faces, avec ses boucles d'oreilles de diamans, ses bracelets autour des poignets, par-dessus ses gants, et son médaillon qui brillait comme un soleil sur sa gorge... Ses bijoux en paraissaient faux... Tu vas me dire que se montrer est une chose toute naturelle aux femmes... Je sais bien;.. aussi ce que je lui reproche n'est-il point de se montrer, mais le parti-pris qu'elle a de le faire, et les faussetés qu'elle nous montre...

— Qu'entends-tu par là?

— Eh oui! tout est factice en elle; et elle triche... Ses qualités les plus rares ont quelque chose d'artificiel et de plaqué... J'ai entendu dire d'elle, et justement par votre abbé Glouvet, que ce serait une femme supérieure... Sans doute; elle sait tout ce qu'on peut savoir, comprend tout ce qu'on peut comprendre, mais sans que rien la pénètre. Tout lui vient du dehors; intelligente, séduisante, comme tu dis, mais n'ayant que des sentimens apparens, des goûts et des manières qui ne lui deviennent naturels que selon les milieux qu'elle traverse, elle donne exactement toutes les sensations extérieures qu'il faut pour plaire, sans rien livrer du fond mystérieux de son être. Elle est teintée de nuances chatoyantes, mais ne nous montre point ses couleurs véritables. Elle a appris à tout imiter, à tout faire et contrefaire... Elle eût joué la comédie à la perfection,.. eût appris à danser en public, s'il l'eût fallu...

Courtaron se promenait de long en large et discutait Lia comme on discute un bibelot.

— N'as-tu pas vu, continuait-il, ce matin au déjeuner, comme elle a joué avec sa mère la scène de la duchesse? Comme *Pauvre duchesse* était dit! On se serait cru au Théâtre-Français,.. et quand, après, tu lui as demandé de te jouer la valse du casino, Liszt en personne ne se serait pas emparé du piano avec plus d'autorité. Elle s'emparera de même de tous les sentimens et en jouera avec la même sûreté. C'est une actrice, une actrice, te dis-je... Oh! il faudra pour la gouverner un homme bien habile,.. je t'en réponds...

Roger n'était point capable d'entrer dans toutes les finesses du marquis; mais il dégageait de ses paroles ce qu'elles avaient d'essentiel. Courtaron parlait avec une demi-sincérité, moitié en rival, moitié en connaisseur, et non pas sans une certaine prétention.

Il se tournait vers Roger, après chaque phrase débitée, de l'air de

dire avec une profonde pitié : « Est-ce donc là la femme qu'il te faut, jeune naïf? »

Le ton était tel, si railleur et parfois si agressif, que Roger eut envie de dire : « Est-ce que je pense à l'épouser, moi! »

Il se retint.

Le marquis continuait d'expliquer à sa façon la nature et le caractère de Lia. Il en vint à dire qu'elle ne lui plaisait pas ; et il emmancha même si bien ses raisonnemens les uns aux autres qu'il finit par déclarer qu'elle lui était absolument antipathique.

Ceci s'accordait mal avec ce que Roger avait surpris avant dîner, dans le vestibule, en descendant l'escalier. Courtaron avait alors dans ses mains les deux mains de Lia, et, penché vers la jeune fille, il semblait lui chuchoter à l'oreille des paroles de reproche et de fâcherie. Il y eut même comme une querelle à voix basse. Elle se dégagea en riant et dit, en levant très haut la tête, comme pour le braver :

— Et si cela m'amuse de vous paraître inquiétante?

Tout cela avait été entendu d'un coup, vu en un éclair ; Roger avait toussé pour avertir de sa présence; Lia et Courtaron, en le voyant, avaient repris leur maintien.

Ces familiarités pouvaient s'excuser par l'habitude qu'ils avaient d'être ensemble. Cependant, sans faire aucune allusion à ce qu'il avait surpris avant dîner, Roger s'étonna, et, avec franchise :

— Tu ne me feras jamais croire, dit-il, que tu puisses avoir de l'antipathie pour une jeune fille autour de laquelle on te voit faire autant de manège et à qui tu prêtes une telle attention.

— Ce que je t'ai dit est plus vrai que tu ne peux supposer.

— Voyons,.. il est clair que tu lui fais la cour et que...

Il s'arrêta.

Courtaron fut sur le point d'avouer à Roger ses prétentions, afin d'engager sa délicatesse, mais il abandonna cette idée, pensant qu'on se diminue en annonçant ses projets et que, si Roger venait à aimer, cela ne servirait à rien. Il haussa l'épaule, se leva, prit son bougeoir, et en souhaitant bonne nuit à Roger, fit cette réponse ambiguë :

— Que veux-tu, mon cher? une belle fille est toujours une belle fille.

Roger ne demanda pas d'autres éclaircissemens, et jugea même qu'il avait été trop loin. Non point du tout qu'il pensât à aimer Lia et que l'idée lui vînt d'entrer en concurrence avec son ami, mais il ne se sentait au fond aucun désir de savoir quels étaient exactement les desseins du marquis. Il ne voulait point d'avance établir entre Courtaron et lui une situation nette; il préférait se réserver l'agrément délicat de combiner à son aise des amours imaginaires,

et ne pas se priver de ce « qui sait? » délicieux qui auprès des femmes éveille chez les hommes des sentimens mitoyens et les fait se donner au plaisir dangereux de tout désirer sans prétendre à rien de positif. Et, en effet, les situations trop nettement définies font perdre aux femmes une partie du charme que l'on goûte en leur compagnie.

La nuit était chaude. Roger eut du mal à s'endormir. Il ferma les yeux et s'assoupit, dans une torpeur béate. L'air de la valse lui revenait comme une obsession monotone et douce. Il revit Lia au Casino qui se contournait gracieusement en faisant jouer son éventail. L'air qui, par la fenêtre laissée entr'ouverte, venait caresser son visage lui semblait apporté par les plumes roses de l'éventail, doucement agité au-dessus de sa tête. Il finit par s'endormir enveloppé dans un brouillard de sentimens confus où la jalousie scintillait comme une petite étoile, et il vit dans ses rêves Lia dansant sur un théâtre, dans sa robe de satin blanc, émaillée de violettes nouvelles, qui chassait devant elle des nuées de scarabées et de petits pantins bleus.

Roger se réveilla au chant des oiseaux, et le soleil emporta les songes de la nuit.

Vers dix heures, après un léger repas, on monta dans les deux landaus : la marquise, Mme Monach, Lia et Roger dans l'un ; Monach, Courtaron et le petit Raphaël dans l'autre. Raphaël, parti la veille avec Frébault pour la Maladetta, avait quitté son compagnon à la cabane de l'Espagnol et s'en était revenu le soir même, brisé de fatigue.

— Là ! Roger, mettez-vous en face de moi, dit la marquise ; j'aurai plaisir à parler avec vous du vieux temps.

C'était ainsi que la marquise appelait le temps où elle fréquentait une autre société que celle des Monach. Elle avait parfois des nostalgies de ce monde qu'elle ne voyait plus aussi assidûment, depuis qu'elle s'était consacrée à des inconnus chez qui elle trouvait d'autres satisfactions, plus effectives, mais moins délicates. Ses regrets se mêlaient ainsi à une espèce de honte, ce qui montrait qu'elle n'avait point encore tout à fait perdu la mesure et le goût. Mais cela ne faisait que passer.

Pendant que la marquise et Roger s'entretenaient de leurs relations communes et de ce vieux fonds de société française si diminué aujourd'hui et prêt à disparaître, la baronne écoutait avec ravissement. C'était, pour la plupart, de ces noms qui n'apparaissent dans les journaux qu'aux mariages et aux enterremens et qu'on cite peu le reste du temps. Ces noms, malgré quelques confusions, avaient un parfum ancien et authentique qui allumait des envies de brocanteuse dans les yeux de Mme Monach.

Bien souvent la baronne engageait la mère de Courtaron à ne pas

s'isoler comme elle faisait, à cultiver le monde, à ne pas se laisser oublier.

— La marquise, dit-elle à Roger, ne fait plus assez de visites, elle perd ses relations à plaisir. Je fais tout ce que je peux pour l'entraîner,.. mais elle résiste, n'a pas l'air de m'entendre... Elle se doit cependant au monde... et n'a pas le droit de le négliger. Vous devriez l'encourager, monsieur Roger.

Une fois de plus la marquise fit la sourde oreille, avec une malice inconsciente, aimant mieux se passer de ses anciens amis que de s'embarrasser de la baronne.

— Ah! songeait-elle involontairement en devenant rêveuse, si Mme Monach pénétrait dans ces vies faites de discrétion et de gêne dissimulée, si elle voyait l'intérieur de ces hôtels nus, ces appartemens silencieux, ces châteaux délabrés, comme elle s'étonnerait de la simplicité de la plupart de ces familles et trouverait leur existence médiocre! — Et la marquise pensait aux fruits, aux poules, aux œufs que l'on fait venir de la campagne, par économie,.. à ces grandes salles à manger froides, où les enfans goûtent avec des tartines de raisiné,.. à ces femmes qui n'ont point de peignoirs historiés le matin, ni tant de robes à mettre,.. à ces voitures modestes, à ces cochers qui travaillent au jardin pendant l'été,.. à ces chevaux qui labourent dans des coins de parc pour fournir l'avoine nécessaire à la basse-cour et à l'écurie,.. à ces arrivées à Paris retardées par bonne administration jusqu'à la fin de l'hiver... Tous, certes, n'avaient pas le train honnête de la duchesse des Baux, et si la fortune des Ghomer avant leur ruine n'était point une rareté dans leur monde, ce n'était point non plus une chose si commune... Elle se mit à songer à ce que Roger lui avait dit des Ghomer, à leur pauvreté, à leur retraite pleine de dignité, et poussa un petit soupir sans force.

Et, en effet, comme beaucoup de gens, la baronne ne séparait point tout d'abord l'idée de luxe de l'idée d'aristocratie.

Les voitures enfilèrent la vallée de l'Arboust et son chemin raboteux. Les chevaux secouant leurs grelots couraient sous un ciel d'un bleu tendre, devenu laiteux à cause des vapeurs transparentes qui montaient de la vallée. On traversa Cazaux, petit village bâti de pierres sèches tirées du lit du torrent. Des enfans en guenilles se jetaient sous les roues des voitures et se disputaient les sous que la marquise leur jetait en passant. On longea une gigantesque moraine, ombragée de frênes à la base. On traversa le ruisseau d'Arriousat, en laissant à droite une tour carrée qui tenait le passage. A propos de l'antiquité de cette tour féodale, la marquise raconta qu'en démolissant Courtaron, on avait trouvé dans les fouilles des boulets de fer, une arquebuse, et deux épées auprès des squelettes de deux géans.

On s'arrêta au village d'Oo ; la marquise voulut visiter l'église, une

petite église romane. Il fallut aller chercher le sacristain, qui était à traire ses chèvres. Il vint, accompagné de tout le village, en loques. La marquise s'agenouilla pieusement dans l'église. Monach, par mégarde, restait le chapeau sur la tête, comme s'il eût été à la synagogue ; il ne se découvrit que sur un signe de Courtaron. Il examina un jubé de bois sculpté, assez curieux, et dit le prix qu'il en donnerait s'il était à vendre. Le chapeau de Monach avait déplu à Roger, qui, pour protester sans doute, alla s'agenouiller auprès de la mère de Courtaron. En revanche, il sut gré à Lia et à sa mère de l'air décent et respectueux qu'elles avaient gardé et de leurs yeux baissés.

En sortant de l'église, la marquise et Mme Monach vidèrent leur bourse dans le tablier d'une jeune femme goîtreuse, qui donnait le sein à un enfant tout rose et bien portant. Le maire, qui survint, dit que c'était une mauvaise fille; puis il fit remarquer, à l'angle du cimetière, un arbre de la liberté planté pendant la première république et qui était d'une taille énorme. Monach, à ce propos, fit le conservateur, blâma la république et 89 au hasard, pour plaire, montrant en cela peu de reconnaissance à la révolution qui émancipa les juifs en France et leur fit dans le monde une place qu'ils n'auraient point sans elle.

On remonta en voiture, où le petit Raphaël était resté tout seul. Lia, très vive, s'appuya sur la main de Roger pour monter. Elle parlait avec animation. Il s'aperçut qu'elle était bavarde comme Mme Monach, quand elles n'étaient plus en présence du baron.

La voix est pour beaucoup dans les sentimens que les femmes nous inspirent. Celle de Lia était singulière ; c'était quelque chose de grave, de voilé, de pénétrant, un frémissement contenu à travers ces lèvres rouges et mouillées, une certaine vibration rauque, chantante, qui remuait. Le plaisir que Roger ressentait à l'écouter avait quelque chose de physique, de matériel, d'indépendant même du sens des paroles. Il en éprouvait une commotion qui le jetait en un malaise singulier, l'énervait agréablement.

En traversant un torrent qui va plus loin circuler parmi les prairies et les herbes hautes, on entra dans le val de l'Astau ; les chevaux montaient au pas. On atteignit ainsi le lit d'un ancien lac, entouré de tous côtés par des montagnes grises, pelées, et dominées elles-mêmes par des pics neigeux à arêtes vives. On dépassa les granges d'Astau et les hangars groupés au milieu des pâturages, et l'on se trouva tout à coup dans un gras vallon. Là, à l'auberge, des chevaux de selle attendaient, pour monter jusqu'au lac, avec les guides coiffés de bérets et munis de fouets basques.

On déjeuna. Deux domestiques à la livrée du baron, envoyés d'avance, avaient tiré des paniers un repas complet.

Courtaron fit mine de se récrier.

— Eh! eh! vous ne vous attendiez pas à cela? dit Monach de l'air le plus satisfait.

Et pour montrer sans doute aux montagnes que ces domestiques lui appartenaient, il commença de leur parler d'un ton bref.

Après déjeuner, la marquise se trouva trop lasse pour aller plus loin. Mme Monach demeura avec elle. On monta à cheval, et la petite caravane s'engagea dans le sentier en zigzag qui mène jusqu'au lac d'Oo. Lia marchait la première, ayant à la tête de son cheval un guide qui tenait la bride; Roger venait ensuite, puis Monach, le marquis, et enfin le petit Raphaël. Depuis qu'il avait fait son volontariat dans les chasseurs, il montrait assez d'amour-propre à cheval.

On allait d'escalier en escalier, en suivant les lacets du sentier, dont les étages étaient si brusques et revenaient tellement sur eux-mêmes que Lia, en tête, se trouvait quelquefois juste au-dessus de Raphaël, qui était en queue.

On s'interpellait en riant; on s'amusait à faire crier les guides pour chercher des échos. Monach causait avec le marquis de ses maîtresses et faisait des réflexions inconvenantes sur les effets de jupe dans les montagnes. A mesure qu'on s'élevait au-dessus du vallon, tout se diminuait : l'auberge, les bœufs, les ruisseaux; l'air devenait plus subtil. Le long du sentier, aux flancs du pic qu'on gravissait péniblement, c'était, tantôt à droite, tantôt à gauche, des chênes trapus contournés aux prises avec le roc même, les fûts rouges des sapins, des ronces sur le sol, des plantes, des herbes de toutes sortes, et là, tout près, la tige frêle d'un œillet sauvage qu'une abeille faisait fléchir sous son poids, et, à chaque étage, des cascatelles et des rapides formés par l'eau du lac encore invisible.

On s'était égrené en chemin.

Lia et Roger avaient marché plus vite que les autres. Ils furent surpris d'entendre, au milieu de cette solitude, de grands coups de cognée lents et sourds. Le bruit s'arrêta et ils aperçurent un bûcheron qui salua de loin. Au dernier tournant du sentier, ils entendirent le torrent, devenu souterrain, qui ronflait sous eux, regardèrent curieusement l'endroit où il s'engouffrait, traversèrent un pont et arrivèrent à la cahute du fermier, plantée sur un monticule. De là ils virent, dans une enceinte de hauts rochers désordonnés, avec la longue chevelure de sa cascade au fond, le lac tout bleu, d'un bleu uni et profond.

Roger mit pied à terre et, pour aider Lia, qui n'était point bonne écuyère, à descendre de cheval, il lui tendit les bras. Comme il était très grand, elle put s'appuyer sur ses deux épaules à la fois, abandonnant sa taille aux mains vigoureuses du jeune homme, qui, pendant un instant, eut sur lui le poids tout entier de la jeune fille

et le visage tout près du sien. En touchant le sol, elle chancela; elle sourit et demanda à Roger son bras pour s'affermir. Ils allèrent ainsi jusqu'au bord de l'eau et s'assirent sans prononcer une parole.

Le lac était immobile. L'air, qui n'avait où se prendre, ne faisait aucun bruit, mais emplissait les oreilles d'un bourdonnement continu. On n'entendait là-bas que la chute monotone de la cascade, qui donnait une idée de la durée puissante et de l'indifférente régularité des choses de la nature. Lia fixa d'abord de grands regards devant elle et demeura longtemps ainsi. Sa poitrine se souleva, elle exhala un long soupir, baissa les yeux, puis les releva lentement vers Roger, comme pour implorer sa force et se soumettre.

Au milieu du silence, ils entendirent tout à coup le fer des chevaux sur la pierre, et des voix qui s'approchaient.

Lia prit Roger par la main, et presque en fuyant elle l'entraîna vers un bateau, où ils trouvèrent un vieil homme endormi, qu'ils éveillèrent :

— Vous voulez aller voir la cascade? leur dit l'homme, en se levant.

Pressé par la jeune fille, le passeur détacha la chaîne aussi vite qu'il put, empoigna la rame et quitta la rive au moment où Monach et le marquis apparaissaient sur le mamelon.

Dans le bateau, Lia s'était assise en face de Roger, tournant le dos à la rive. Elle se mit à rire d'un rire forcé, et, la gorge serrée, murmura :

— Ils doivent faire une drôle de figure.

Roger n'eut pas l'air d'entendre. Il regardait les planches de la barque vermoulue.

En arrivant à l'autre bord, ils s'étonnèrent de voir que la cascade, qui paraît de là-bas se jeter directement dans le lac, tombe à plus de cent mètres sur des amas de rochers éboulés, qu'elle traverse en bouillonnant.

— Suivez-moi, dit Lia.

Ils ne firent pas le chemin sans peine, glissant sur les mousses humides, s'enfonçant les pieds dans les crevasses, s'équilibrant sur les cassures coupantes, ils se soutenaient l'un l'autre, cachés aux yeux des hommes.

Ils arrivèrent enfin tout auprès de la chute, qui descendait du ciel par paquets et rebondissait en poussière impalpable. Lia s'approcha le plus près qu'elle put, humant la poudre humide et l'air froid que la masse liquide agitait dans sa chute. Elle renversa la tête dans ce courant d'air et de pluie, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte. Ses tempes brûlantes se refroidirent, ses joues se mouillèrent, sa bouche s'humecta de fraîcheur, l'eau perla sur ses poignets, elle respira plus librement, son âme s'apaisa. Elle ne perçut

plus en elle qu'une torpeur glacée, délicieuse, qu'elle eût voulu faire indéfiniment durer. Sa tête se renversait de plus en plus et elle ouvrit enfin les yeux sur le vide du ciel tout bleu et doré au-dessus d'elle; tout se confondit alors et tourna, et Roger soutint dans ses bras ce corps inerte.

Une rougeur soudaine couvrit le front du jeune homme. Au milieu du fracas de l'eau, les battemens de son cœur faisaient un bruit pareil au bruit de la cognée du bûcheron de tout à l'heure. Il lui sembla que son sang frappait à grands coups au dedans de lui et abattait à chaque coup quelque chose de solide et de résistant. Il regarda Lia dans les yeux, et, involontairement, il s'inclina sur ce visage renversé; mais, quand il fut sur le point d'effleurer ses lèvres, elle sourit avec tranquillité et lui dit :

— Ramenez-moi maintenant.

Ils revinrent, les pieds tordus, les jambes écorchées, couverts de pluie. Avec un empressement distrait, voulu, ils se mirent à interroger tous deux avec volubilité le vieux passeur, apprirent qu'il gagnait trois francs par jour, que la truite « raille le pêcheur, » et que l'eau du lac est si froide que le poisson ne peut vivre que dans le fond.

— Eh! oui, dit Lia à son père en débarquant, j'ai enlevé M. Roger.

Et se tournant vers Courtaron, qui songeait que Lia devenait vraiment inquiétante, elle lui dit avec un regard de défi :

— Cela vous apprendra à lambiner, vous!

Le petit Raphaël geignait, se plaignant de tout, de la selle, de son guide, des glissades de sa bête.

Il avait demandé du pomard et un biscuit à l'homme qui tenait la ferme du lac. Il n'y avait point de pomard. Raphaël refusa tout ce qu'on lui offrit. Il ne voulait que du pomard, rien que du pomard, et personne ne l'eût forcé à prendre autre chose que du pomard; il se contenta donc d'un verre d'eau qu'il ne paya pas, et passa le reste du temps à nouer et dénouer sa cravate rose et à épousseter son pardessus noisette.

Monach n'avait point perdu son temps. Il avait acheté un coq de bruyère au bûcheron qui était venu l'offrir. L'homme en demandait dix francs.

— C'est parfait, lui dit Monach.

Il prit le coq et ajouta :

— Une pièce de cinq francs fera l'affaire... hein?.. Tenez!

Le pauvre diable n'osa raisonner, et Monach, en clignant de l'œil, dit au marquis :

— On ne m'attrape pas, moi!

On arriva aux Granges, après une rude descente, et on remonta en voiture dans le même ordre qu'auparavant. La marquise avait

bu du lait comme une vieille chatte, et elle était ravie que le hasard lui eût fait rencontrer aux Granges un vieux lord anglais, passionné de botanique, avec qui son mari s'était lié à Londres lorsqu'il était allé, en 1843, rendre hommage au comte de Chambord, à Belgrave Square.

On redescendit de vallée en vallée. Le soleil était caché derrière les montagnes, le soir venait. On traversa les mêmes torrens, on longea les mêmes prairies. L'humidité croissante rassemblait tout près du sol les bonnes odeurs d'herbes et de fleurs, éparses pendant la chaleur de la journée. On parlait peu. Lia, lasse et heureuse, se laissait aller doucement aux cahots de la voiture. Roger, le cœur ému et soulagé, se partageait entre le sentiment du grand danger auquel il venait d'échapper et l'apparence de ne point déplaire à une si belle créature. Il avait l'âme incertaine et mélancolique comme un voluptueux à qui l'éducation d'une mère catholique donne la crainte du plaisir et des scrupules intermittens.

On rentra au galop dans Luchon, au milieu de la poussière des allées d'Étigny, de la foule élégante, et des cloches des hôtels qui annonçaient le dîner.

VIII.

C'était Fréhault qui combinait les exercices du cirque, communiquait son ardeur aux copains. Trapu, vigoureux, leste, doué pour tout ce qui est adresse et force, il pratiquait le trapèze, l'escrime, l'équitation. Avec sa bonté franche, mais une grande brusquerie, manquant de conduite dans le train courant, il semblait que la vie ordinaire lui fût trop étroite et comme un vêtement qu'on déchire seulement en s'habillant. Il ne rêvait que plaies et bosses; toujours prêt à se rompre le cou, il n'était à l'aise que dans ses acrobaties; il avait d'ailleurs toutes les qualités du métier de son goût, montrant des vertus de toutes sortes pour dresser ses chevaux, perfectionner une cabriole, apprendre des tours nouveaux, en inventer lui-même. De plus, c'était un clown assez remarquable, ayant un tic dans l'œil gauche, une sorte de papillotement des paupières, et la lèvre relevée du même côté, avec l'air de toujours sourire.

Ce tic aidait à des jeux curieux de physionomie et il obtenait des effets particuliers de pince-sans-rire, pouvant, comme il disait, se montrer furieux d'un œil, en continuant de rire de l'autre.

Le soir qu'il revint de la Maladetta, il entra dans une grande colère en apprenant le désordre où Roger avait trouvé le cirque et les soupçons qu'inspirait Johnson.

— Je pars! dit-il.

Il n'avait que dix minutes pour faire ses malles. Bast! ses malles

le suivraient. Il alla à la gare, manqua le train, dut remettre son départ au lendemain et revenir dîner chez les Monach.

— Ah! les fainéans! Ah! le marsouin! dit-il. Et il enfila une série de mots d'une plus grossière énergie. Son œil gauche clignotait avec une extrême rapidité.

Courtaron essayait de le calmer: Roger avait sans doute exagéré.

— Non! non! je sentais cela aux rapports louches que m'envoyait cette canaille de Johnson depuis huit jours... On ne me le met pas à moi, un vieux lascar!.. et je prendrai mon Johnson et lui ferai faire le tour des boulevards extérieurs, avec mon pied quelque part, et plus vite que ça;.. deux chevaux embarrés,.. et pas des chevaux de panneaux, s'il vous plaît,.. mais des bons, des beaux!..

Il demanda de nouveaux détails, n'écouta pas, et reprit en se croisant les bras :

— Mais, ah çà, ils sont capables d'avoir laissé crever le cochon savant, pris mes râteliers pour faire des bâtons de chaises et mes cerceaux pour faire des tonnelles!.. Ah! quel coup de balai, mes enfans! Quel coup de balai!

Il ne s'apaisa qu'à table. Roger eut beaucoup de mal à lui faire raconter son ascension à la Maladetta. Il avait couché à la Rancluse, sur un matelas, devant un feu de bois sec. Bien que sur pied de très bonne heure, il avait failli se perdre dans les brumes, à travers les rochers, les coulées de neige, les rhododendrons et les ravins pleins de cailloux. Sur le glacier, il avait dû tirer d'une fente un de ses porteurs « qui n'en menait pas large, » et cela vivement, d'un tour de poignet. Et il parlait de haches, de cordes, de crevasses non point en hâbleur, mais tranquillement, comme un homme qui sait ce qu'il dit.

Il se tourna, en terminant, vers le petit Raphaël :

— Voilà, mon bonhomme, ce que c'est qu'une ascension.

— C'est vrai, au fait, dit Courtaron, Raphaël vous a lâché en route...

— Lâché! il m'a lâché! s'écria Frébault furieux,.. c'est-à-dire qu'en voyant la tournure qu'avait prise ce mollasson, j'ai dit à son guide : « Remmenez-moi ça... » et qu'on lui a fait tourner bride sans qu'il dise ouf!.. Il n'a même pas été jusqu'à la cabane de l'Espagnol...

Raphaël rougit, pinça les lèvres, ne répondit rien.

Et Lia, après avoir mesuré son grêle cousin d'un sourire méprisant, ramena ses yeux vers Roger.

A la cascade du lac d'Oo, Roger était presque allé jusqu'au baiser. En tenant Lia dans ses bras, son trouble avait été si violent, si excessif que, s'ils ne se déclaraient point tout à fait, ses sentimens ne pouvaient que décroître. De cette première surprise il ne lui resta,

dans ses rapports journaliers avec elle, qu'une sorte de langueur mêlée d'assurance, et pourtant je ne sais quoi de craintif, toutes choses qui, sans qu'il s'en doutât, le préparaient mieux à l'amour que le mouvement désordonné d'une émotion passagère.

De son côté, Lia fut plus réservée, réclama de lui une admiration toute différente, usa de séductions étrangères à sa beauté, chercha même, en quelque sorte, à éteindre cette beauté voyante qui pouvait offusquer par son éclat, et elle n'en fut que plus charmante.

Roger n'aimait pas la musique; il n'y était sensible que les jours d'orage et après les repas. Mais il eût passé sa vie à écouter Lia chanter. Il l'écoutait encore quand elle avait cessé. Le son de cette voix étrange, profonde, et comme venue de loin, continuait à vibrer en lui. Il allait alors se promener et recherchait la solitude pour essayer de retrouver les airs, poussait des sons indistincts, grotesques, faux, faisait de Mendelssohn et de Schumann un mélange bizarre, souriait de son incapacité et revenait près d'elle.

Ne connaissant point le même monde, n'étant point formés aux mêmes idées, ils parlaient des théâtres, des gens à la mode, des grands mariages, des menus faits publics. Roger savait un peu d'allemand et d'anglais, il bredouillait avec elle. Elle reprenait ses fautes de syntaxe et d'accent, se moquant de lui, l'encourageant, et tous deux riaient à la fois. Elle l'amenait à songer à des choses auxquelles il ne s'était jamais arrêté. Ayant lu beaucoup, elle connaissait les poètes de tous les pays : Goethe, Henri Heine, Shelley, Mickiewicz; elle citait, traduisait, mais non point tant en bas-bleu qu'en fille instruite, qui sent ce qu'elle dit et est capable de grands sentimens.

La plupart du temps, Roger, qui n'avait guère lu que des théories de cavalerie et quelques vers patriotiques de M. Déroulède, ne comprenait goutte à tout ce qu'elle disait. Il s'intéressait pourtant à ces poètes, à travers elle, et son esprit s'éveillait à des sensations nouvelles. Ces récitations lui eussent été insupportables dans toute autre bouche que la sienne, mais elle était si enthousiaste, si communicative, elle s'appropriait si bien ces belles pensées, se mêlait si bien à ces belles images que tout semblait émaner d'elle et se transformer pour lui en aveux symboliques et en sublimes confidences.

Un jour, après déjeuner, ils allèrent seuls dans le jardin.

C'était un dimanche, les cloches sonnaient vêpres. Le soleil ardent remplissait tout le ciel, et la campagne était inondée d'une lumière uniforme et vibrante. Ils s'assirent sous un platane rafraîchissant et demeurèrent muets.

— Que ce soleil est beau! dit enfin Lia, qui se décida la première à rompre le silence.

Elle réfléchit pendant quelques instans, parut abîmée dans ses réflexions, puis regarda Roger, non plus cette fois avec des regards

languissans, mais avec quelque chose de pur et d'illuminé dans les yeux.

— C'est que ce soleil me rappelle,.. dit-elle enfin avec une sorte de timidité poignante... J'ai lu cela hier soir...

Elle hésita et reprit :

— Mais non, cela vous ennuierait... C'est un poème allemand,.. des vers d'Henri Heine...

Roger insista beaucoup.

— Je vais chercher le livre alors... Je ne sais pas par cœur... Où plutôt non,.. nous sommes si bien à ne rien dire!

Mais, peu à peu, la mémoire lui revint et elle commença à réciter doucement, lentement, et comme transfigurée :

— « Le soleil était au plus haut du ciel, le lac était calme, j'étais couché dans la barque et je songeais et je rêvais,— et moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis le Christ, le Sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante, et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur l'eau, sa tête touchait au ciel et, de ses mains étendues, il bénissait l'eau et la terre, et comme un cœur dans sa poitrine il portait le soleil, — le rouge et ardent soleil, et ce cœur radieux et enflammé, forgé d'amour et de clarté, épanchait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur l'eau; — des sons de cloches résonnaient... »

Elle s'arrêta :

— Je ne sais plus bien comment cela finit, dit-elle.

Les vers ne lui revenaient plus que par bribes :

La barque abordait dans une grande cité paisible, habitée par des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Ils se regardaient d'un air d'intelligence, et quand deux personnes se rencontraient, elles s'embrassaient au front, et levant les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, s'écriaient : « Béni soit le Christ! »

Elle se tut et soupira comme si elle abandonnait un rêve impossible, et eut un regard si douloureux que Roger fut extrêmement touché.

A part quelques superstitions et des poussées d'imagination poétique, Lia ne songeait guère qu'aux réalités de la vie; mais ayant pressenti chez Roger quelque propension religieuse et deviné dans son âme une fleur chrétienne, qui eût pu dire si elle ne venait pas d'être inspirée par l'idée confuse de pénétrer plus avant dans le cœur du jeune homme et d'éveiller en lui une pensée d'amour et de réconciliation?

Qui sait aussi si une secrète ambition ne la portait pas vers lui? Sans s'en douter elle-même, ne souffrait-elle pas de l'état inférieur où les femmes avaient été mises, au cours des siècles, par les lois juives, n'ayant seulement pas leur mort ni leur naissance inscrites

sur le registre de la communauté, chassées du temple, retenues à la maison, hors de la vue des hommes, renfermées dans une laborieuse ignorance? Cette jeune fille instruite et intelligente ne sentait-elle pas que les temps étaient devenus meilleurs pour les femmes de sa race, qu'elles pouvaient lever le front dans un nouvel état de société, détendre leurs facultés longtemps contenues avec les ardeurs qu'on met aux choses nouvelles, rompre leurs liens, sortir de leur race pour se mêler au monde, s'élever enfin pour briller de tout leur éclat? N'avait-elle pas tous les jours autour d'elle des exemples de cette révolte de la femme israélite, de son essor légitime, de ses belles intrigues, de ses prises victorieuses?

Le marquis vint les chercher pour la promenade du soir :

— Je récitais des vers, dit bravement Lia pour répondre à sa muette interrogation.

— Et peut-on savoir?..

— Non, répondit-elle en imitant par moquerie le ton et l'air qu'il prenait avec son père. Et elle ajouta très cavalièrement :

— N'insistez pas, marquis;.. vous ne comprendrez jamais cela.

Courtaron répliqua en souriant :

— Mes complimens, vous êtes en train de fonder à vous deux un petit hôtel de Rambouillet...

Tout cela ne faisait point les affaires du marquis. Son rôle était à peu près nul depuis la venue de son ami. Il enveloppait Lia et Roger dans une sorte d'envie prudente, de haine contenue.

Il ne les haïssait du reste que pour le dommage que leur réunion lui causait. Il n'entrait rien de personnel dans les mauvaises pensées qu'il nourrissait contre eux, mais il ne négligerait rien pour parvenir à ses fins. Il considérait que Lia aimait assez Roger pour compromettre ce qu'il avait obtenu d'elle, que Roger aimait déjà Lia d'une façon dangereuse, et qu'au cas où il faudrait choisir, ce n'était pas lui que Monach préférerait.

Le fait est que le baron ne voyait point d'un mauvais œil l'intimité qui s'établissait entre sa fille et le fils du général. Il favorisait leurs tête-à-tête sans cesser d'être attentif. Et Mme Monach, toujours obéissante, entrait instinctivement dans les pensées de son mari et suivait leur chemin obscur sans qu'il fût nécessaire encore de rien éclairer.

Dire que Monach pensât précisément à les marier eût été beaucoup dire. Les projets dans la vie ne sont point souvent aussi réfléchis qu'on croit. Le hasard a toujours la plus grande part aux événemens qui paraissent les mieux calculés. Mais Monach se disait : « Laissons faire; il n'est point mauvais, en tout cas, que ce jeune homme se plaise chez nous. » Donner sa fille à un chrétien, voilà certes, de prime-abord, ce qu'il n'eût pas supporté sans répugnance.

Quelque sceptique qu'il fût, il avait sa fierté juive, et du mépris pour toute autre race que la sienne. Mais il eût vu des avantages à ce mariage. La France, plus qu'aucun autre état d'Europe, lui plaisait pour l'espèce d'égalité qu'y donne l'argent, la confusion qui y règne, pour la tranquillité laissée aux juifs, pour les hommages rendus aux privilégiés.

Il avait de grands intérêts dans le pays, un château, des bois, des fermes et était tout près de faire figure. N'y aurait-il point profit à s'allier à une famille riche et bien posée? Sa situation n'en aurait-elle pas une meilleure assiette, de toutes façons? Et puis, qui sait? on reprochait déjà aux israélites de former un état dans l'état, d'avoir des intérêts trop connexes. Si jamais, comme en d'autres pays, on suscitait contre ceux de sa religion quelques mouvemens populaires, ou si l'on votait des lois défavorables, ne pourrait-il point se couvrir et s'échapper? d'autant plus qu'il n'était pas encore Français. Voulant être décoré, il avait pensé qu'il le serait plus aisément à titre d'étranger et avait jusqu'ici éloigné l'idée de se faire naturaliser.

Il avait vaguement songé au marquis pour sa fille; pourquoi ne songerait-il pas à Roger, qui valait mieux? Ces pensées s'agitaient confusément en sa tête au milieu de l'âpre souci que lui donnaient ses affaires. Sans avoir de parti-pris, ce mariage ne lui apparaissait pas comme une chose à dédaigner. Il y réfléchissait; il aurait même poussé bien plus avant ses réflexions sans les craintes que lui inspirait sa mère. Enfin, de toute façon, il était bien aise d'opposer Roger à Courtaron. Il avait cru jusqu'ici le marquis utile pour parer à son isolement et ménager son entrée dans le monde, mais il songeait maintenant à se débarrasser de lui comme il avait fait des Fraisse. Quand cette pensée lui venait, un sourire ouvrait la fente de sa bouche sardonique.

En attendant, le baron occupait de lui tout Luchon. Il avait fait les frais d'une course de vaches landaises, parlait d'installer un tir aux pigeons chez lui, laissait croire qu'il fonderait un nouveau casino. Un soir, moyennant une forte somme, il obtint qu'une retraite à cheval aux flambeaux vînt défiler devant le perron de sa villa. Il lança des invitations qui furent acceptées. Une cinquantaine de cavaliers, en costumes basques, défilèrent. Ils tenaient une torche de résine de la main gauche, et, de la droite, faisaient claquer leurs fouets, qui tous ensemble pétillaient comme une fusillade. Les chevaux, affolés par la lumière et le bruit, se cabraient dans la nuit aux rouges torches. Le succès de sa cavalcade le dédommageait du bal champêtre auquel Roger et Courtaron l'avaient fait renoncer.

Pendant son séjour, il invita à déjeuner un ministre de ses amis qui prenait les eaux. Ce déjeuner alla jusqu'aux journaux de Paris.

On regardait Monach avec curiosité quand il passait. Les actrices sans théâtre lui jetaient des regards mourans. De son côté, Mme Monach se remuait beaucoup. Le lord botaniste rencontré dans les montagnes vint rendre visite à la mère de Courtaron. La baronne trouva fort mauvais que celle-ci n'eût point pris sur elle de l'inviter à dîner.

Ce génie d'intrigue et cette rage de se mettre en scène ne pouvaient pas plaire à Roger. La présence aussi du petit Raphaël l'agaçait, sa recherche prétentieuse, ses plaisanteries écœurantes, sa façon de dire en riant quand on parlait à Monach : « Comment! vous parlez à ce sale juif? » ou bien encore ses façons de petits israélites de boulevard qui en sont à rire « du baptême au couteau » et font en s'abordant, par plate malice, une oreille de cochon avec le coin de leur jaquette.

Sans se bien rendre compte des motifs, Roger se sentait gêné quelquefois d'être autant en évidence avec les Monach. C'était un malaise et une contrainte qu'il n'eût pas pu expliquer. Un fonds de vulgarité lui manquait pour se plaire tout à fait en leur compagnie. Mais il était dans de mauvaises conditions pour analyser ses sensations. La présence de Lia dispersait son malaise, devenait quelque chose d'habituel et de plus en plus agréable.

Il était sous le charme, et les jours s'écoulaient les uns après les autres sans qu'il y songeât. Il pénétrait peu à peu dans l'intimité de ses gestes et de ses attitudes. Tous ses mouvemens le charmaient ; sa démarche lente, sa façon paresseuse de s'asseoir sur un canapé en s'entourant de coussins, l'ondulation de son corps souple dans les étoffes, et, quand elle était assise, la façon dont son pied bien fait remuait imperceptiblement dans sa chaussure découverte. Et puis, sans rien démêler à son caractère, il se laissait aller à en subir les mouvemens changeans, avec une sorte de paresse amoureuse et de nonchalance. Car Lia lui apparaissait toujours différente d'elle-même, suivant l'heure et le moment. Tantôt c'étaient les grâces touchantes d'une femme qui veut séduire et qui a les humilités d'un corps affaissé, les fragilités d'une âme affaiblie et malade; tantôt elle se reprenait tout entière, et dans ses yeux éclatait l'orgueil de se refuser, de vivre et d'être belle. Et elle promenait une activité impérieuse sur tout ce qui l'entourait. Quelquefois elle semblait somnolente, perdue en des rêves sans fin, engourdie dans une sorte de stupeur dont elle se réveillait tout à coup pour se remuer dans la réalité. On devenait timide auprès d'elle au moment d'être familier, familier au moment d'être timide. Sauvage et soumise en même temps, Lia donnait l'idée d'une âme souffrante et dominatrice.

Cependant, dans les allées d'Étigny, au parc, dans les salons du casino, les propos les plus désobligeans de gens qui passent arrivaient aux oreilles de Roger : « Monach était ceci, Monach était cela ; il

avait fait sa fortune en vendant du jambon de nègre, spéculé sur nos défaites. » Quelques fantaisistes soutenaient qu'ils le reconnaissaient et l'avaient vu avec un fez promenant des tours d'adresse dans les cafés du boulevard.

Un soir, Roger alla au bal du casino. On avait transformé la salle de spectacle en salle de danse. L'orchestre était sur la scène, dans un paysage. Une dizaine de couples dansaient gravement, un élève de l'École normale avec une créole de Cuba, un marquis espagnol avec une jeune demoiselle qu'on disait être de Versailles. Un groupe de jeunes filles regardaient Roger en dessous, elles parlaient exprès de Lia :

— Oui, ma chère, disait l'une, chez le pâtissier, elle touche à tous les gâteaux avant d'en prendre un.

Elles lui reprochèrent aussi d'avoir mis un louis par coup aux petits chevaux pour se faire remarquer.

Roger ne voulut point en entendre davantage. Par un détour de réflexion, il pensa aux méchans propos de Mme de Tresmes, aux insinuations constantes du marquis, et c'était encore par la pitié que Lia entrait dans son cœur.

Vers la fin de son séjour, il rencontra, un matin, dans le parc, un ami de sa famille, un vieux à bonbonnière surannée, qui passait par Luchon.

— Ah ! ah ! lui dit ce vieillard, dire que j'ai vu naître ce grand garçon !

Il lui demanda des nouvelles de son excellente mère, du brave général, des Tourettes et, en riant, à brûle-pourpoint :

— Ah çà, que me dit-on?.. Que tu ne vois personne ici,.. que tu vis chez les juifs à présent,.. que tu y loges,.. que tu y prends tous tes repas?.. Comment tout cela va-t-il finir?

Roger se sépara du vieillard d'assez mauvaise humeur et dit au marquis :

— Dieu nous préserve des gens qui nous ont vus naître !

— Tu m'amuses, répliqua Courtaron. En arrivant ici, ne pensais-tu pas à peu près ce que pense ce brave homme?.. Tu paraissais fort scandalisé seulement à l'idée de demeurer chez ces gens; tu montrais une telle raideur !.. Je ne t'aurais vraiment pas cru si facile à amadouer.

Courtaron lui montra clairement tout l'art des Monach pour séduire et accaparer.

— Ils sont irrésistibles, et tu n'y résisteras pas plus qu'un autre... Ils prendront tout,.. transformeront tout... et finiront par faire de la France une Palestine sans palmiers.

Roger se demanda ce qu'il faisait chez les Monach, mais il ne pouvait se détacher.

Il dut pourtant quitter Luchon, dans les derniers jours d'août, pour ouvrir la chasse aux Tourettes, avant d'aller aux grandes manœuvres comme officier de réserve.

Le soir qu'il fit ses adieux aux Monach, il fallut qu'il promît de venir au château des Coqs, où il y aurait des chasses en septembre.

— Vous viendrez, n'est-ce pas? lui dit Lia avec insistance.

Elle laissa longtemps sa main dans la sienne :

— Vous me le promettez?

— Certainement, répondit-il.

Il devait prendre le train le lendemain de très bonne heure.

Mais le matin, en entrant dans la chambre de Courtaron pour prendre congé de lui, il lui dit d'un air assez résolu :

— Eh bien! tu sais?..

— Quoi! fit Courtaron en bâillant.

— Je n'irai pas aux Coqs.

— Pourquoi cela?

— C'est une idée;.. je trouverai quelque prétexte,.. et, si tu es là...

— J'y serai.

— Tu m'excuseras, n'est-ce pas?

— Comme tu voudras... Bon voyage!

Ils se serrèrent la main.

En montant en voiture, Roger leva les yeux vers la fenêtre de Lia :

— Étrange fille! se dit-il.

Il respira à pleins poumons l'air frais du matin, comme s'il se sentait libre enfin et réveillé d'un songe.

Et quand Roger fut parti :

— Il ne sait pas bien où il en est, se dit le marquis en se retournant dans son lit; mais il a beau dire,.. il reviendra aux Coqs,.. et alors...

Il médita longuement, et, avec un mauvais rire et tout haut, comme pour affirmer sa résolution, il s'écria :

— Et alors... je sais ce qu'il me reste à faire.

Puis, en manière de conclusion, étirant ses bras et fermant les yeux :

— Qu'il est difficile aujourd'hui de vivre pour un galant homme!

IX.

En passant par Paris, Roger alla voir où en était le cirque. La première personne qu'il rencontra fut M. Johnson.

— Bonjour, Johnson!.. Il n'y a rien de nouveau?

— Rien du tout de nouveau, répondit M. Johnson avec son accent.

Frébault avait fait un tapage épouvantable, à son retour de Luchon, mais tout s'était borné là.

Roger le trouva au milieu du manège, une chambrière à la main. Il dressait une oie en liberté. L'oie, effarée, trottait en cercle autour de la piste, le cou tendu, les ailes un peu soulevées. Frébault, à chaque changement de main, lui envoyait un long coup de fouet qui s'enroulait juste autour du col de la bête et la tenait, à la façon des cochers de diligence d'autrefois, qui pêchaient ainsi des canards, du haut du siège, à la sortie des villages. Il s'écriait d'une voix de stentor, avec un accent tout pareil à celui de M. Johnson :

— Changez!

Et l'oie, rejetée par un mouvement de poignet habile, *changeait*, en effet, pour trotter dans l'autre sens.

Frébault, sans broncher, continua gravement l'exercice en demandant à Roger :

— Qu'en dis-tu?.. C'est assez drôle, n'est-ce pas?

Ils déjeunèrent ensemble au cabaret du Camp volant, tenu par Mme Caminade. Le cabaret communiquait directement avec le cirque par une porte de derrière. Rien n'était plus commode. Une salle était réservée pour ces messieurs.

Frébault rêvait « un programme insensé » pour le spectacle à donner cet hiver aux gens du monde, quelque chose d'étonnant. Un peu de publicité l'encouragerait dans son œuvre :

— Je sens que j'ai besoin de cela, disait-il, pour ne pas tout planter là,.. et vous ranimer aussi, vous autres, qui vous dodinez,.. car je vous trouve mous depuis six mois... Un peu de réclame ne fera pas de mal;.. cela vous asticotera;.. les artistes ont besoin d'un public pour se démener avec courage,.. et l'on a plus de cœur à paillasser devant de jolies femmes;.. les beaux yeux font saillir les muscles,.. c'est positif... Je veux le public, et j'arriverai un jour à avoir un grand public, deux représentations par mois,.. que sais-je!.. Mais si je ne suis pas soutenu, bernique! Et je n'ai plus que des fainéans... Courtaron ne monte pas mal; mais, s'il ne tirait pas très adroitement le pistolet, ce ne serait rien du tout,.. tu m'entends bien, rien du tout. Et toi aussi, tu es un fainéant!.. Pas le feu sacré;.. tu voltiges bien, tu as des facultés naturelles, du talent,.. et puis après?.. Ton idée de combat en armure avec Baulny est bonne... Mais ce n'est pas tout;.. tu devrais me préparer un nouveau numéro, quelque chose d'inédit, d'esbrouffant.

Et Roger, excité par l'atmosphère alcoolisée du cabaret et les discours de Frébault, se mit sérieusement à chercher quelque chose, séance tenante. Il se sentait aussi comme une nécessité de sortir de lui-même, d'échapper à ses réflexions.

A chaque chose qu'il proposait, Frébault disait :

— J'ai déjà vu cela quelque part.

Tout en fumant sa pipe, il reprenait :

— Au fond, tout a été fait; l'on ne peut qu'inventer de nouvelles mises en scène,.. d'autres façons de présenter les mêmes choses...

Puis secouant la tête avec mélancolie :

— Puisque nous en sommes sur ta voltige, voyons, soyons francs. Une battue ne sera jamais qu'une battue, n'est-ce pas?.. pas moyen de sortir de là.

Georgette, la maîtresse de Frébault, entra en ce moment. Elle venait répéter ses cerceaux. C'était une petite blonde, tyrannique, qui ne manquait pas de talent, et que Frébault aimait à cause de cela. Elle embrassa Roger en camarade, but un *cock-tail* préparé suivant la méthode de M. Johnson, et Frébault l'emmena dans le manège en disant à Roger :

— Songe à ce que je t'ai dit... Reviens-nous bientôt... Et, sur ce,.. au travail!

Roger s'en alla attristé; il songeait que sa vie était vide et inutile, regrettait amèrement d'avoir donné sa démission, souhaitait la guerre pour reprendre du service actif et se dévouer.

Il arriva exactement aux Tourettes, le samedi 1er septembre, veille de l'ouverture. La mort du comte de Chambord venait de jeter le trouble dans tout le voisinage. Beaucoup d'invités allaient manquer; les uns restaient chez eux, en signe de deuil, les autres, comme M. de Ghomer, s'étaient rendus à Goritz pour l'enterrement. Mme de Ghomer, aux Chênaies, avait commandé un service solennel pour le 3, jour des funérailles. Elle écrivit à la générale qu'elle ne viendrait aux Tourettes avec Hélène qu'après la cérémonie. Son mari les rejoindrait à son retour. Elle semblait insinuer dans sa lettre qu'à la place du général, elle eût reculé l'ouverture jusqu'au dimanche 9 septembre, que beaucoup de gens bien pensans avaient donné cette marque de respect; elle citait des exemples. Le général s'anima contre elle. Il n'aimait point les observations, savait ce qu'il avait à faire, ne se réglait sur personne, laissait sa femme penser comme elle voulait, mais n'était pas assez bon légitimiste pour avoir de ces scrupules excessifs et se gêner dans ses plaisirs. Le général n'était royaliste que depuis la mort du prince impérial, et moins par goût que par genre.

Les parentés de sa femme, sa fortune, et l'indulgence qu'on a pour les soldats le faisaient, même sous l'empire, assez bien considérer dans le monde légitimiste. Mais il ne s'y était jamais beaucoup plu ni senti à l'aise. Il se méfiait de gens qui, en dessous, faisaient courir la légende qu'il était le petit-fils d'un acquéreur de biens nationaux et s'amusaient à répéter ces propos dans les salons mêmes de son hôtel de la rue Saint-Dominique. Bien qu'il n'eût point

de sotte vanité, qu'il ne rougît point d'être le petit-fils d'un maréchal-ferrant de Sézanne et qu'il s'en vantât même, cet homme issu du nouveau régime s'était vu quelquefois humilié d'une certaine façon par la montre de traditions plus anciennes et l'étalage discret, mais d'autant plus blessant, de certaines prétentions.

Par ton, il ferait donc dire une messe le 3 aux Tourettes, et y assisterait, se trouvant en faire assez et donner une marque de respect suffisante pour la mémoire d'un roi « qu'il n'avait pas eu l'avantage de connaître personnellement. » Mais quant à déranger sa chasse, il n'y fallait pas compter.

Quelques voisins moins scrupuleux vinrent, ainsi que le percepteur et les deux fermiers. Les chasseurs assistèrent à une messe basse, guêtrés et bottés. Au dehors, tout autour de l'église, les chiens d'arrêt aboyaient et jappaient de joie, tandis que les chiens courans restés au chenil faisaient une musique lamentable, sentant qu'on allait chasser sans eux. Le chien du général trouva le moyen d'entrer dans l'église et se hasarda jusqu'aux marches de l'autel. Son maître lui allongea au retour un coup de pied en jurant entre ses dents. Le chien cria, et alla, la queue basse, s'asseoir au pied des fonts baptismaux, tirant la langue avec des yeux innocens et un air satisfait.

Après la messe, on déjeuna entre hommes. On raconta des histoires de chasse, toujours les mêmes. C'était le lièvre sur lequel on marche, qui part dans les culottes, le lièvre qu'on allait se baisser pour ramasser, le coup double sur les perdreaux qui se croisent, des discussions sur la portée des fusils et des exemples d'animaux tués par un seul grain de plomb à quatre-vingt-dix mètres. Le général cita Dufouilloux, vanta l'amour vigoureux de ce vieux chasseur pour les bergères, fut sur le point de raconter des aventures au dessert. Mais il se retint. Le percepteur n'eut pas la même pudeur, se lança, et tint quelque temps la conversation sur les effets fâcheux du diabète. Le général l'écouta avec dégoût et inquiétude.

En sortant de table, il recommanda de ne point aller devant soi trop vite, mais « à la papa, » de garder la ligne et de soigner les conversions. Il se tiendrait à un bout avec un garde, Roger à l'autre avec un autre garde. On se mit en chasse vers le coup de midi. Le soleil tombait d'aplomb et était à point pour engourdir les perdreaux et les faire tenir.

Roger allait devant lui, très distrait; il marchait machinalement, enjambait dans des champs de betteraves, les touffes aux feuilles luisantes, traversait les chaumes poudreux où des sauterelles aux ailes rouges se portaient de place en place, s'empêtrait dans les luzernes pleines d'odeurs de miel, de petits papillons bleus, d'insectes vibrans. L'air échauffé ronflait à ses oreilles. Il ouvrait

tout grands les yeux sur le ciel lumineux et laissait ses pensées s'engourdir tandis que son chien, devant lui, faisait régulièrement la navette. Deux fois, le vol inattendu d'une compagnie de perdreaux, qui se leva d'un coup avec un bruit qui semblait épouvantable, lui arrêta la respiration. Il tira deux fois ses deux coups et manqua. Il manqua aussi un lièvre qui partit à deux pas, dans une verdure, les oreilles couchées sur le dos. Il titubait dans les labours, exécutant mal les conversions, désespérant le général par sa maladresse et son inattention.

Vers le milieu de la journée, on goûta au coin d'un bois, assis au revers d'un fossé, avec une bonne odeur d'herbe et de feuilles dans le nez. Le général raconta qu'il était en procès avec la commune voisine pour la bordure de ce bois. Ayant perdu devant le conseil de préfecture, il poussait jusqu'au conseil d'état. Il attribuait tout le mal au sous-préfet, qui voulait faire de la popularité et se mettre bien avec le député.

— D'ailleurs j'ai mon idée là-dessus, je te reparlerai de ça, dit le général en s'adressant à son fils d'un air malin.

On se remit en chasse, un peu alourdis par le repas.

— Un chasseur ne devrait pas manger, dit le général; quand je chasse seul, je prends deux œufs durs dans mon carnier, une poire pour la soif, et en voilà pour la journée.

Roger ne faisait rien qui vaille. Son père l'interpella.

— Ah ça, monsieur l'acrobate, vous ne savez donc plus tirer?

A mesure que le soleil s'inclinait, le sol prenait un ton rouge et doré qui variait suivant la nature du terrain. Les bruits dans la campagne s'entendaient plus distinctement. Là-bas le galop des moutons, chassés par les chiens, dans un flot de poussière, semblait un roulement d'orage lointain. Les corbeaux tournaient par troupes en croassant, toujours à de grandes distances des chasseurs. Un ramier qui regagnait isolément les futaies faisait un bruit d'ailes doux et sifflant; des étourneaux en bandes se séparant par poignées serrées comme du blé qu'on vanne, se jetaient d'une remise à l'autre en quête de la place où ils allaient se poser. Les chevaux de la petite jumenterie hennissaient au loin.

Peu à peu le soleil tomba au ras de l'horizon et disparut, sans qu'on pût s'apercevoir du passage du jour au crépuscule, et la campagne, enveloppée d'une brume humide et très légère, resta éclairée du côté de l'occident par de longs nuages roses et immobiles, tandis qu'à l'orient tout déjà se confondait dans un amas de gros nuages, couleur de la nuit. Une étoile blanche apparut au zénith, puis d'autres petites étoiles. Les perdreaux rasaient la terre. On entendait leur vol pressé fuir devant soi sans le voir. Les coups de fusil partaient plus sonores et plus rares, la fumée était plus épaisse, et la flamme se

voyait avant qu'on entendît le coup. Des cris, des aboiemens intermittens arrivaient on ne savait d'où, mais de très loin.

Au milieu de ces champs et de cette solitude, Roger eut l'âme accablée. Il se sentit comme abandonné et perdu au milieu des choses. Une grande tristesse le prit, il eut envie de pleurer.

Le soir, il y eut soixante-cinq pièces au tableau. Et le dîner eut la gaîté nue et un peu rude qui vient aux gens extrêmement fatigués, incapables d'apprêt et de grands efforts de courtoisie.

Le lendemain, on chassa dans les fonds. Roger prit plaisir à dégringoler et à remonter les pentes d'un trait en courant. Il allait comme poursuivi par des ombres, sautant les souches, les haies, les fossés. Il s'arrêtait, haletant, les tempes baignées de sueur. Son cœur battait à coups précipités. Il s'asseyait alors sur l'herbe et se désespérait pour rien. Il eût été fort embarrassé de dire ce qu'il éprouvait. Il ne savait où se prendre, restant sans guide ni direction, seul et désemparé. Tout se disloquait en lui. L'ennui, comme des tenailles, le serrait à la gorge; il ne pouvait ni avaler ni parler. Parfois, il portait la main à sa poitrine, comme s'il en eût voulu ôter un poids qui l'étouffait, bâillait indéfiniment, tirait ses membres en tous sens, s'absorbait, n'entendant plus rien de ce qu'on disait. Il fut ainsi le lendemain et les jours suivans. Il finit par dire à sa mère qui le questionnait, et pour répondre quelque chose, qu'il était souffrant. Cela lui valut des tisanes. Dans le parc, il allait tout seul, chantonnant sans s'en apercevoir les airs de Luchon, discutant en lui-même les menées de Courtaron.

Il reçut une lettre de Mme de Tresmes et la déchira, comme les autres, sans la lire, mais avec plus d'impatience encore que de coutume.

Mme de Ghomer et sa fille vinrent aux Tourettes. Hélène, qui portait sévèrement le deuil du comte de Chambord, parut à Roger charmante ainsi et, sans savoir pourquoi, sa venue lui fit plaisir. Il se sentait à l'aise avec elle. Ses grands yeux bleus le reposaient. La tranquillité d'âme de cette petite amie le gagnait. Il lui parlait volontiers, lui prêtait plus d'attention qu'il n'avait jamais fait. Mme de Ghomer était intérieurement ravie de ce progrès.

Il y avait longtemps que Mme de Ghomer s'était mis en tête qu'Hélène épouserait Roger. Il lui avait fallu d'abord faire un effort véritable pour se résoudre à donner Hélène au fils d'un homme qui n'eût rien été sans l'empire et la dot de la fille d'un fournisseur d'armées. Mais elle s'était fait une raison, par une sorte d'instinct des choses nouvelles et par tout ce qu'elle voyait à Paris, où la société décidément se détraquait. Le mauvais état de leurs affaires ne l'avait point démontée. Elle poursuivait ses projets, y apportant, même malgré elle, une âpreté nécessaire, et endormant sa probité par l'idée qu'un oncle d'Hélène se chargeait de la doter

et qu'ainsi sa fille était encore un parti fort honnête. Elle oubliait seulement que tout cela n'était que dans sa tête. Mais rien ne l'embarrassait. Son âme impérieuse ne doutait point des sentimens de Roger pour Hélène. Il ne pouvait en être autrement. Et elle approuvait même la retenue que Roger avait gardée jusqu'alors et qui convient entre gens comme il faut. D'ailleurs elle prétendait bien tout enlever le jour où elle s'ouvrirait à la générale.

Si celle-ci eût été plus clairvoyante, elle eût deviné sans doute où Mme de Ghomer en voulait venir quand elle parlait « de leurs enfans, » et « des mariages hasardeux qui se font tous les jours. » Elle eût vu dans les soins de Mme de Ghomer, dans ses lettres et la tournure de ses conversations, une tendance vers cette idée; mais la générale n'y pensait pas plus que Roger.

Hélène ne pouvait concevoir les choses de la même façon que sa mère ni en raisonner. Mais elle s'était habituée à l'idée d'épouser Roger. Non point que sa mère lui eût rien dit de positif; elle avait seulement le sentiment des intentions de Mme de Ghomer, rien que par la manière dont celle-ci relâchait sa raideur quand on parlait de Roger. Un jour, Hélène demanda pourtant à son père « quand on les marierait. » Son père répondit : « C'est qu'on ne marie pas comme cela les petites filles ; » et, le doigt sur la bouche, il lui avait bien recommandé de ne rien dire à personne, surtout à Roger. « Je comprends, » avait-elle répondu ; et elle avait pris garde de ne plus rien dire, renfermant en elle son secret avec une sorte de superstition enfantine, comme si, se souvenant encore des contes de fées, elle eût craint de rompre un charme en parlant.

Tout ce qui lui venait de Roger lui était doux et agréable, et elle lui rendait cette douceur et cet agrément. Elle avait ses petites séductions à elle, un air de se confier à lui, une grâce toujours souriante, une façon d'être toujours là et de n'aimer rien que l'intimité. Elle ne l'embrassait plus, ce qui donnait quelque chose de plus important à leurs relations.

Roger, de son côté, avait un besoin de s'épancher, de se plaindre, de se confier à une amitié complaisante. Un jour qu'il l'emmenait aux écuries pour lui montrer comment on met de la résine sur la croupe d'un cheval monté en voltige, il s'aperçut qu'il allait lui parler de Lia. Mais, au moment de parler, ses pensées se précisèrent : « Je suis fou, se dit-il. Qu'allais-je dire à cette enfant? » Il rougit, se troubla.

— Mais qu'avez-vous, Roger? lui dit Hélène en le regardant dans les yeux.

— Rien, ma petite Hélène, rien du tout.

— Si! vous avez quelque chose,.. dites-le-moi.

— Je t'assure que je n'ai rien.

Elle lui prit le bras.

— Qui sait si je n'y pourrais pas faire quelque chose?..

Roger raffermit son aplomb et de son cerveau il tira cette raison :

— Tu ne pourras pas faire, Hélène, que ma jument ne boite pas.

Et il lui montra la bête.

— Vous aimez autant que cela votre cheval?

Elle eut un petit rire de doute et prit une moue si risible que Roger ne put s'empêcher de sourire.

— Non, non, ce n'est pas cela qui vous préoccupe autant, reprit-elle.

— Si! je t'assure... Un cavalier a son amour-propre,.. et c'est une bonne bête!

— C'est bien la vérité?

— Sans doute.

Et, d'un air un peu désappointé, Hélène répondit, songeuse :

— Il est vrai que c'est gentil, un bon cheval... et si amusant à faire galoper!

Mais, comme si elle eût eu peur de ramener sa pensée à leur promenade des Chênaies, elle ajouta bien vite en entrant dans la stalle, tandis qu'elle allait flatter l'encolure :

— Pauvre bête!.. qu'a-t-elle au juste?

Elle l'interrogea de mille façons. Roger lui fit un cours d'hippologie avec plus d'ardeur qu'il n'en avait jamais montré pour le cours des sous-officiers.

Il éprouvait un grand bien-être auprès d'elle. Il sentait instinctivement qu'Hélène l'eût mieux aimé que Lia, et d'un autre amour. Mais cette pensée ne fut que comme une aile invisible qui le caressa en passant.

Ils revinrent ensemble au salon. L'air de paix et de tranquillité que l'on y respirait le frappa. Les bonnes habitudes de sa mère le touchèrent. Que tout cela était différent de l'agitation et de la mise en scène des Monach!

— Pourquoi irais-je aux Coqs? se dit-il; ne vaut-il pas mieux laisser la place au marquis?

Il ne voulait pas s'avouer qu'il ne pensait qu'à Lia et ne rêvait qu'à se rendre aux Coqs.

Cependant il n'osait se déterminer, quand le général lui en fournit l'occasion. Il avait retenu des récits de Luchon que Monach avait eu un ministre à déjeuner. Il eut l'idée que le baron pourrait être bon à quelque chose pour son procès et faire sauter son sous-préfet. Ce serait d'un bon effet dans le pays. Il prit Roger à part et énuméra tous ses griefs. Sans parler de son procès, il accusait le sous-préfet d'amener des femmes à la sous-préfecture, de bâtir une écurie sans nécessité, et de vendre le fumier de son cheval à son propre jardinier pour entretenir le jardin officiel.

Roger devait partir dans quelques jours pour les grandes manœu-

vres. Il avancerait son départ, irait trouver Monach aux Coqs, ne doutait pas d'arranger les choses au gré de son père. Le général crut « l'affaire dans le sac » et se frotta les mains; Roger avait sauté sur l'occasion qui se présentait pour lui de revoir Lia.

Hélène accepta cette séparation avec fermeté.

Elle était toute fière que Roger partît pour les manœuvres et fît son devoir. Cette courageuse petite fille eut du plaisir à voir son air d'animation, sa gaîté revenue. Elle le regardait avec des yeux confians et doux, s'associant de tout son cœur à ce mouvement d'âme qui pourtant emportait Roger si loin d'elle.

Roger se mit en route. A l'arrêt du Mans, il crut reconnaître Mme de Tresmes dans un wagon qui croisa lentement le sien. Elle avait les yeux baissés et fixes et lui parut un peu pâle.

— Ce ne peut être elle, se dit-il; elle n'a jamais eu le front de revenir aux Tourettes depuis... Non, elle n'aurait pas cet aplomb... Du reste, peu m'importe;.. qu'elle fasse ce qu'elle voudra.

Et, pour la première fois, il pensa résolument à Lia et s'avoua qu'il l'aimait.

X.

Les Coqs sont un château tout neuf, style renaissance, bâti pour un ministre du second empire, non loin de Draveil, en Seine-et-Oise, à une heure de Paris. C'est un plan carré. Au milieu des deux façades principales, deux avant-corps, l'un avec porche pour descendre à couvert, l'autre percé d'une grande arcade à deux étages, éclairant le *hall*, adaptation moderne de la salle du donjon. Sur les façades latérales, deux tours polygonales; aux quatre angles, des échauguettes portées sur des culs-de-lampe. En tout, dix-sept toits : une ville. Cet édifice fut construit au moment des travaux de Pierrefonds et de Blois, qui mirent les restitutions archéologiques à la mode. Ces sortes d'architecture, d'ailleurs, conviennent bien en ce temps remué à la surface par la manie du bibelot, des anciennes modes, des vieux textes et des formes du passé.

Autour du château s'étend un grand parc, taillé dans les hautes futaies disjointes par groupes et séparées par de belles pelouses; des allées à l'anglaise serpentent au milieu des massifs de fleurs et des statues mythologiques : Atlas portant le monde, Diane et sa biche, de bonnes copies. Au-delà du parc, enclos de haies larges et bien tondues, la campagne se déroule avec ses sarrasins aux tiges rouges et ses grêles mahonias nouvellement plantés pour l'élevage du faisan. Le baron n'a pas encore de gibier, mais il compte en avoir l'année prochaine. Il annonce même le projet de désintéresser ses fermiers, qui laisseront les blés pourrir sur pied, afin que les

perdreaux s'envolent de plus près. En attendant, quand il donne une chasse, la veille, on expédie des halles le gibier vivant, dans des paniers. Les perdreaux, les faisans et les lièvres sont enfermés dans des boîtes, habilement dissimulées dans les herbes et les buissons. Les trappes de ces boîtes, mues par de longues ficelles que tiennent des gens postés, s'ouvrent à mesure que s'avance la ligne des chasseurs, et il se fait de grands carnages. Le baron a d'ailleurs organisé pour Roger une chasse de ce genre.

Un omnibus garni de drap mastic et plaqué aux panneaux d'armoiries coloriées est venu prendre Roger à la gare de Draveil. Pendant le trajet, Monach vante d'avance sa propriété, nomme plusieurs fois l'homme d'état qui la lui a vendue pour un morceau de pain. Il raconte aussi que son château a été construit sur les plans de Bonhotel, en Sologne, appartenant à M. de Saint-Maur. Et c'est presque avec un orgueil de famille qu'il cite les noms que la récente possession de son domaine lui donne l'occasion de citer. Il s'enorgueillit aussi de son voisinage, énumère les gens qu'il invitera.

L'omnibus s'arrête sous le porche, où se tiennent quatre domestiques aux galons du baron. Du vestibule, revêtu de marbre, Roger est conduit dans le *hall*. Au fond, la grande baie vitrée s'ouvre sur un perron d'où l'œil s'empare de la vallée, du cours de la Seine et au-delà des collines et des bois qui tiennent l'horizon.

Monach fait admirer la vue; il détaille ensuite en nouveau propriétaire l'ameublement de cette salle immense. Il faut regarder les tapisseries, les divans, les billards à bandes de caoutchouc, le piano à queue d'Érard, l'orgue de Mustel, la chaise à porteurs et le traîneau qu'on voit dans toutes les expositions rétrospectives, et un chevalier en armure Henri II.

— Le modèle authentique est au musée d'artillerie, dit Monach, et vaut deux cent mille francs.

Du *hall*, on passe dans la salle à manger; autour de la pièce, des panneaux peints représentent les Fables de La Fontaine.

— A Courcheverry, près de Blois, le marquis de Vibraye a une salle à manger toute semblable, fait observer Monach.

On entre dans le salon Louis XIV, damas rouge, avec des bois trop épais et trop dorés; puis, dans le petit salon, sans bois ni plinthes, avec un tapis de velours, des tentures drapées, des meubles étoffés, un buste d'empereur romain sur une colonne de similimarbre; tout cela luxueux, confortable et sentant le tapissier d'une lieue. Courtaron, qui les accompagne, sourit de pitié à chaque nouvelle exhibition.

Dans le petit salon, ils trouvent Mme Monach, la marquise et Lia, qui goûtent avec des gâteaux secs et du vin de Samos. On s'empresse :

— Vous voilà donc enfin ! dit la baronne.

— Ce cher Roger! dit la marquise.

Lia s'avance vers lui, la main tendue :

— Je ne doutais pas que vous vinssiez,.. quoi qu'ait pu me dire le marquis.

Roger sourit un peu, s'embarrasse, accepte un gâteau.

Mais le baron, qui veut montrer la maison d'un coup, l'entraîne avec l'insistance d'un gardien de musée :

— Nous avons encore assez de jour pour tout voir,.. et nous vous rendrons tout à l'heure à ces dames.

Roger sort le dernier, suivi de Lia, qui lui dit, en fermant la porte sur lui :

— Je vous attendais, monsieur Roger!

Le ton était si expressif, si décidé que celui-ci ne put trop se méprendre. Que s'était-il donc passé? Pourquoi parlait-elle ainsi? Pourquoi l'attendait-elle? L'orgueil, la crainte et la joie se disputaient ses pensées.

On monte à l'étage supérieur. Le baron montre sa chambre, son cabinet, où le télégraphe est installé, l'appartement de la baronne, et la chambre d'honneur.

— Celle-là est réservée au comte d'Épagnes quand il honorera les Coqs de sa visite, dit Monach.

Il ouvre ensuite une autre porte avec précaution. C'est la chambre de Lia, un nid de peluche bleue, avec un plafond peint de nuages roses et un lit doré, à rocaille, un de ces lits à bateau, bas sur pieds, faciles à enjamber. Le marquis dissimule un singulier sourire pendant que Monach s'approche du lit pour faire tâter l'étoffe de la couverture, qui est brochée de soie et d'argent.

Au bout du corridor, ils sont arrêtés par un rideau de velours noir brodé en or de caractères hébraïques.

— Là sont les appartemens de ma mère, dit Monach en s'inclinant légèrement.

Il recommande ensuite à Roger de l'avertir s'il avait à se plaindre du service des domestiques, prie Courtaron de conduire le vicomte à sa chambre, s'excuse, et disparaît derrière le rideau.

Roger a eu la mauvaise idée de se mettre en route un vendredi. C'est jour de sabbat. Le baron dîne dans l'appartement de sa mère; ses invités dîneront sans lui ce soir.

Quand Courtaron fut seul avec Roger, dans la chambre :

— Eh bien! que me disais-tu à Luchon?.. De t'excuser?.. Que tu ne viendrais pas ici?.. Tu n'as pas le dos tourné que te voilà revenu... Le fait est que je ne vois pas pourquoi tu ne viendrais pas si cela t'amuse;.. j'y suis bien, moi!

— Je viens pour affaires, répondit Roger, non sans un certain trouble.

— Pour affaires?

— Oui.

Le marquis ne parut pas beaucoup plus satisfait quand Roger lui eut conté l'idée de son père d'employer Monach à faire sauter son sous-préfet.

Et, de l'air d'un homme qui sait à quoi s'en tenir, et en goguenardant presque :

— Ah çà, tu t'occupes de politique à présent?

— Comme tu vois, reprit Roger, très sèchement cette fois.

Leurs sentimens furent sur le point de prendre leur élan et de les jeter l'un contre l'autre. Mais ils préférèrent ne point aborder le seul sujet qui les intéressât, et, après s'être tâtés, ils se turent.

Si le baron avait prié Roger de ne point retarder sa visite aux Coqs, c'est que le nouvel an israélite tombait, cette année, le 2 octobre et que la série des fêtes d'automne allait bientôt commencer.

Monach avait pris ses dispositions avec M. Deutz. M. Salomon, l'ancien maître de pension de Lia, devait venir de Paris pour le nouvel an, amenant avec lui les dix pauvres réglementaires que le *rabb* se procurerait parmi ses cliens du Marais. Ces dix pauvres, habillés de neuf, feraient le voyage en seconde, auraient une aumône de vingt francs, leur logement et leur nourriture au château. Le 9, veille du *Yom-Kippour,* grand jeûne que les israélites les moins pratiquans ne manquent point d'observer, la mère du baron mangerait à midi un œuf cuit sous la cendre et ne mangerait rien jusqu'au lendemain, à l'apparition de la première étoile. Ces trente-deux heures de jeûne seraient diminuées pour Monach. Il ferait un repas à cinq heures et prolongerait la prière jusqu'à dix heures seulement. Le lendemain, selon l'usage, il confesserait publiquement ses fautes en présence de sa mère, et celle-ci pardonnerait en imposant les mains. M. Deutz devait ensuite s'entendre avec un entrepreneur pour faire construire sur la pelouse, à un endroit que Monach avait désigné, la tente de la fête des Cabanes, qui serait achevée le dimanche 14, avant-veille de cette fête. Huit jours après, le 22, la fête de la Loi terminerait la série des fêtes par des aumônes et des réjouissances de famille. Aucun étranger ne serait admis aux Coqs pendant tout ce temps. Les domestiques chrétiens ne viendraient au château que pour le service strict; d'ailleurs, même en temps ordinaire, les gens du baron logeaient et mangeaient dans le village comme ils l'entendaient.

Tout fut ainsi réglé comme un protocole entre la mère et le fils par l'entremise de M. Deutz.

Pendant les cinq jours que Roger demeura aux Coqs, Courtaron ne cessa de l'entretenir de tous ces menus faits de la vie juive. Il lui montra un jour l'emplacement où devait s'élever la tente, une tente heptagone symbolisant les sept jours que durait la fête. Tous

les fruits que la terre porte seraient suspendus aux murs de toile. M. Deutz avait écrit aux marchands de comestibles. Il y aurait des gousses de café, des cerises sèches, des potirons, des courges du Brésil, des letchis, — une boutique de denrées coloniales.

Chaque matin des sept jours, ajoutait le marquis, on secouera dans la tente le cédrat et la branche de palmier, jusqu'à ce que toutes les feuilles soient tombées :

— Comme ça, dit-il.

Et debout, tenant des deux mains sa canne tournée vers la terre et presque à cheval dessus, comme une sorcière au sabbat, il fit le geste de la secouer avec une gravité comique.

Au lieu de montrer la poésie traditionnelle et l'élévation morale de ces fêtes destinées tantôt, comme au nouvel an, à porter le souvenir de toutes les créatures devant Dieu qui juge le monde, tantôt comme le jour du Pardon, à rendre l'homme pur de tous péchés, tantôt enfin, à faire méditer sous les Cabanes la mémoire du séjour des ancêtres dans le désert, le marquis ne cherchait dans ces cérémonies que les côtés singuliers, incompatibles avec nos mœurs et nos croyances. Au lieu d'apporter à ces choses le tact et les convenances qu'il convient de garder, au lieu de respecter ce que le rêve des âges de foi a laissé de respectable, il se moquait, comme si les souvenirs d'un peuple étaient méprisables en soi, comme si les religions étaient si différentes les unes des autres et qu'en de tels sujets, il fût si simple de se moquer.

Mais il poursuivait son but.

Après chaque repas, il ne manquait donc pas de faire observer à Roger les ruses du cuisinier hollandais pour déguiser les plats. Le dimanche, pendant la chasse abondante et ridicule que le baron donna, Courtaron prit Roger à part pour lui conter dans tous ses détails le bain mensuel où la baronne devait sans doute se plonger la tête et purifier son corps selon des rites compliqués.

— Ces sortes de bains ont été infligés aux femmes par Moïse, disait-il,.. après le passage de la Mer-Rouge... Ils se prennent maintenant rue du Temple et coûtent dix francs... Juge un peu ce qu'on y doit faire.

Il inquiétait son rival par toutes sortes de révélations inattendues.

Jusqu'ici, ces histoires n'avaient qu'intrigué et amusé Roger; il en prenait maintenant de l'humeur et quelquefois même un sombre dépit. Plusieurs fois, en passant sous les fenêtres de la mère du baron, toujours invisible, Roger eut un sentiment de crainte inexprimable en regardant les vitres closes.

Sans que ses résolutions fussent encore bien dessinées, il avait dès maintenant l'intuition des obstacles, des difficultés de toutes sortes qu'il rencontrerait. Il songeait aussi à l'étonnement que sa

mère éprouverait si elle pénétrait jamais dans le détail de toutes ces pratiques.

Elle aurait sans doute plus de raideur et s'élèverait davantage que ne faisait la marquise, qui trouvait tout cela « très bien, très édifiant » même, et le disait à qui voulait l'entendre.

Roger d'ailleurs était tout près de penser comme la mère de Courtaron.

La façon dont Monach honorait sa mère, les égards qu'il lui témoignait faisaient certes meilleure impression sur Roger que les transports ambitieux où se montait la vanité du baron. Les Monach aussi se montraient assez différens chez eux de ce qu'il les avait vus à Luchon, plus retenus, plus discrets, plus ordonnés. Ils avaient je ne sais quoi de grave et de religieux. Roger sentit mieux combien leur fierté, prête à toutes les humiliations, était soutenue par l'idée de tout rapporter à soi et qu'ils sont d'une race supérieure. Il s'aperçut mieux comment l'antiquité certaine de leur origine, la durée de leurs traditions et la considération qu'ils en avaient pour eux-mêmes, constituaient chez eux une façon de noblesse particulière. Il se sentait plus séparé d'eux, mais les estimait davantage et concevait pour Lia un amour plus respectueux.

Mais à quoi allait-il se déterminer? Qu'allait-il faire? Et qu'était-il possible de faire? Il n'en savait rien. Il aimait Lia et sentait qu'il se laisserait conduire par l'événement, qu'il s'y offrirait même avec complaisance. Il se préparait à quelque chose de nouveau, de décisif. Il était dans l'attente, anxieux de savoir ce qu'il allait lui dire, et quel aveu elle allait lui faire. Car, à des signes certains, il voyait bien qu'elle cherchait le moyen de lui parler.

Depuis son arrivée, tout lui présageait quelque grave confidence. Les hésitations mêmes de la jeune fille n'étaient-elles point faites pour l'avertir, et aussi ses lassitudes découragées, son appréhension visible, quand secouée tout d'un coup par un soubresaut de colère, elle jetait de ces coups d'œil déterminés et sauvages sur Courtaron dès qu'il apparaissait?

Le marquis prenait à tâche de les séparer le plus possible et de ne point les laisser seuls un instant. Cette indiscrétion se renouvelait sans cesse avec une impudente ironie. C'était un parti-pris de se rendre incommode, de braver, d'offenser presque.

Les calculs entêtés du marquis semblaient avoir pris, depuis Luchon, un caractère particulier d'audace. On eût dit qu'il avait des droits pour être ainsi; gardant ses formes extérieures, son sourire bien élevé, blessant et caressant, tendre et menaçant tour à tour, il paraissait ne plus rien redouter, il faisait à tout propos sentir sa mystérieuse autorité, ne se montrant pas qu'il n'eût l'air de dire à Lia :

— Vous ne parlerez pas, parce que je ne veux pas que vous parliez, et que votre secret est aussi mon secret.

Sentant bien que ses projets étaient menacés de toutes parts, le marquis faisait face à tout avec une verve charmante et un sang-froid imperturbable. De son côté, Monach laissait mieux voir à Courtaron qu'en somme on pourrait se passer de lui et qu'il n'était plus aussi nécessaire. Un jour même, au déjeuner, il essaya de secouer l'impertinence du marquis, risqua un « mon cher » impatienté :

— Qu'est-ce à dire? reprit le marquis. Et il releva l'insulte timide avec une telle verdeur d'amour-propre qu'il en eût imposé à tout autre même qu'au baron.

Il n'y avait guère que Roger que Courtaron ménageât, se contentant de troubler et de dégoûter cette âme faible et pleine de préjugés.

Cependant, son outrecuidance était devenue telle et parut en quelques occasions si déplaisante à Roger que plusieurs fois, l'âme agitée, la joue rouge, la lèvre impatiente, il fut sur le point d'intervenir et d'éclater. Un regard suppliant, un sourire réfléchi de Lia l'arrêtait, tandis que Courtaron semblait dire :

— Empêchez donc ce grand garçon de faire une sottise.

Cependant le marquis ne pouvait si bien se mettre entre eux, que Roger et Lia ne lui échappassent.

Quand le baron n'allait point à Paris pour ses affaires, il passait l'après-midi dans son cabinet, devant son télégraphe, donnant des ordres de bourse, dirigeant des Coqs ses bureaux de la rue Louis-le-Grand. Il appelait cela « pianoter. » Il avait, un soir, parlé d'un bon coup à faire. Courtaron voulut sans doute s'associer à la chance ordinaire du baron, car il ne put le lendemain s'empêcher d'aller suivre la cote dans le cabinet pour tenter quelque chose. Dès qu'il eut quitté le petit salon où l'on était réuni, Lia se leva et pria Roger de vouloir bien l'accompagner dans le parc. Mais elle s'arrêta dans le *hall*. Le courage lui manqua pour parler. Elle se mit au piano, joua un air. Et ils revinrent, chacun assez mécontent de soi.

Mais le lendemain, la même occasion s'étant présentée, ils sortirent ensemble. L'air était humide, tiède et agité par un vent d'automne qui soufflait en petites rafales dans tous les sens et poussait des nuages gris, rapides et espacés, à travers lesquels le soleil luisait tristement.

Ils s'arrêtèrent quelque temps devant un massif de géraniums pour regarder un gros papillon crépusculaire à abdomen jaune, que la trépidation constante de ses ailes suspendait comme immobile au-dessus d'une fleur; il la quittait par un brusque zigzag pour aller sur une autre reprendre son immobilité tremblante. Ils pensèrent tous deux au scarabée de Luchon.

Les gazons noircissaient par places; dans les bois, les feuilles déjà jaunies tombaient des sycomores, des hêtres, des tilleuls. Les statues blanches des pelouses apparaissaient à travers les bosquets dépouillés.

Ils s'assirent sur un banc d'osier, que leur poids fit crier sous eux.

Ce bruit les mit mal à l'aise. Ils n'osaient rompre le silence et leurs regards se dérobaient. Une grive, perchée sur la plus haute branche d'un peuplier, crécelait sourdement en tendant son ventre roux au pâle soleil. Un chat en maraude passa tout près d'eux, les aperçut, les dévisagea, puis disparut sans bruit dans le fourré. Ces détails les occupèrent.

— J'ai froid, dit enfin Lia.

Elle se rapprocha de Roger, qui l'aida à ramener son capuchon de cygne sur sa tête.

Lia trembla de tout son corps, des larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues, un sanglot souleva sa poitrine. Roger lui prit les mains :

— Je suis bien malheureuse!.. dit-elle.

Roger se pressa contre elle. Elle lui abandonna ses mains,.. et ses sanglots redoublèrent.

Mais peu à peu elle se calma, cessa de pleurer, et, d'une voix faible :

— Roger! dit-elle.

Et levant ses yeux vers lui :

— Roger!

Celui-ci serra ses mains plus fort, et, comme si cette étreinte eût rendu à la jeune fille toute sa force, tout son courage, un souffle de confiance élargit sa poitrine, son regard s'illumina, sa voix se raffermit :

— Défendez-moi! dit-elle.

Et, en baissant la tête :

— Défendez-moi contre cet homme.

Puis, sur un ton plus bas encore à peine perceptible :

— Il a...

Elle s'arrêta troublée, mortellement inquiète de ce qu'elle allait dire, n'osant achever,.. ne voulant pas.

Et tenant son regard fixé au ras du sol, dans une pose tragique, muette, les dents serrées, elle évoqua d'un coup devant ses yeux sa chambre, son lit bleu, la pâle veilleuse et sa lutte avec Courtaron.

Oui, la veille de l'arrivée de Roger aux Coqs, Courtaron avait osé la nuit,.. pendant qu'elle dormait,.. l'air s'était comme animé autour d'elle, un souffle tiède la caressait,.. et dans un demi-sommeil épouvanté, elle entrevit une ombre,.. se sentit touchée, s'éveilla. Et la

voix de Courtaron murmurait à son oreille des paroles enflammées : « C'est moi, Lia; moi qui t'aime et que tu ne peux pas ne plus aimer. » Elle voyait clairement son visage penché sur le sien, ses yeux perçans et à sa main une bague de diamant qui jetait des feux dans la nuit : « Sortez,.. sortez ! dit-elle à voix basse et étranglée. » Elle s'indigna, insulta sa lâcheté : « Qu'as-tu à craindre, Lia, et ne m'aimes-tu pas? N'avons-nous pas eu des paroles qui engagent, des baisers qui lient? » — Il la pressait dans ses bras : « Sortez ou je crie! — Et qu'importe qu'on nous surprenne!.. Je braverais tout pour toi,.. tu ne seras qu'à moi et rien ne pourra plus nous séparer... » Elle se débattait : « Jamais ! jamais ! — Non, moi vivant, tu ne l'épouseras pas,.. je suis prêt à tout,.. même à te perdre ! » Elle comprit qu'il disait vrai. Elle ramena avec effort ses deux bras sur sa poitrine, se ramassa tout entière sur elle-même, détourna la face, cacha sa bouche et demeura ainsi muette, immobile, couverte de baisers et inviolable. Mais comme il la pressait davantage, elle se mit alors à le supplier d'avoir pitié d'elle, de l'épargner. Elle trouva des mots plaintifs, un accent touchant, des soupirs désolés, et ce fut encore par la douceur et les ruses de femme qu'elle échappa aux fureurs immédiates de cet homme.

Et vingt fois depuis cet hommage injurieux rendu à sa beauté, Lia avait été sur le point de le chasser. Son orgueil souffrait. Mais si elle faisait un éclat, quelles seraient les suites? Sur qui retomberait le scandale? Courtaron chassé n'était-il pas capable de tout? Et pourtant le silence qu'elle gardait ne semblait-il pas accepter l'outrage et encourager l'entreprise? Se taire était abominable; parler, tout perdre. Et à qui d'ailleurs se confierait-elle? Sa mère subissait trop bien l'autorité de l'époux et son père était redoutable. Comment oserait-elle lever vers lui son front humilié? Comment recevrait-il l'aveu de sa fille compromise et diminuée? Lui pardonnerait-il ses espérances détruites, ses ambitions contrariées? Et si la mère de son père intervenait!.. A cette pensée, la nuit se faisait dans son âme terrifiée... Elle entendait la formule des malédictions,.. voyait le tonnerre et les éclairs suspendus sur sa tête... Où trouverait-elle aide et protection? Qui viendrait la secourir? Qui raffermirait son cœur peu sûr? Et elle avait tourné les yeux vers Roger. Il était beau, loyal et fort, elle ne doutait plus qu'il ne l'aimât. Et c'est lui qu'elle aimait, lui vers qui les muettes volontés de son père semblaient s'incliner, lui qui serait son époux et qui la défendrait en se défendant lui-même. Et elle lui avait dit seulement : « Défendez-moi ! »

— Défendez-moi ! reprit-elle d'une voix mourante.

Le regard de Roger s'éclaira d'une flamme indignée et généreuse, ses lèvres frémirent.

Ne comprenant rien, sinon qu'il était aimé et qu'on demandait son secours, il attirait Lia vers lui. Ses mains ne lâchaient point ses mains, ses yeux ne quittaient pas ses yeux.

En ce moment, il eût donné sa vie pour elle.

Elle dégagea doucement ses mains des siennes afin de les lui prendre à son tour, pencha de côté la tête sur sa poitrine, s'y appuya comme pour se mettre à l'abri, ferma les yeux et parut un instant endormie. Puis renversant un peu la tête en tendant sa gorge, elle entr'ouvrit sa bouche et ses yeux. Et Roger incliné la baisa sur le front.

XI.

C'était bien Mme de Tresmes que Roger avait reconnue en traversant la gare du Mans. Elle lui annonçait, dans la lettre qu'il avait déchirée sans la lire, son intention de venir passer quelques jours aux Tourettes.

Elle n'avait plus d'illusion, disait-elle, et voyait bien que son amour le fatiguait, que tout était fini entre eux. De son côté, elle renonçait à une liaison dont il paraissait si peu se soucier. Et c'était justement pour prouver son renoncement qu'elle venait. Elle montrait ainsi la fermeté de sa résolution. Aurait-elle voulu, sans cela, paraître aux Tourettes, où elle n'avait point mis les pieds depuis deux ans? Ce rapprochement n'était-il pas la preuve la meilleure qu'elle considérait bien que tout était rompu? Elle avait plus de raison et de courage qu'on ne lui en supposait. Jamais elle ne reviendrait sur sa détermination. Elle était même si sûre d'elle que, malgré le plaisir qu'elle aurait à céder, elle était certaine de résister au cas où Roger voudrait renouer par caprice. En *post-scriptum*, elle ajoutait que le silence de Roger serait une approbation. Elle ne se démenait ainsi que pour obtenir quelque explication et le tirer de sa muette indifférence.

N'ayant pas reçu de réponse, Mme de Tresmes s'était mise en route fiévreusement. Elle télégraphia son arrivée de façon à surprendre Roger, s'il était possible. Ce coup était digne d'elle, et la ravissait par son audace.

Ainsi qu'on a déjà pu l'entrevoir, un des traits principaux du caractère de Mme de Tresmes était d'aimer le danger et le frisson que donne la peur dans les situations équivoques. C'est ainsi qu'elle eût souhaité souvent d'avoir un mari plus redoutable, un amant plus jaloux, un confesseur plus rude que n'était l'abbé Glouvet. Cependant elle se contentait de ce qu'elle avait et éprouvait tout de même une émotion agréable à rougir devant M. de Tresmes, à mettre Roger

en colère, et à baisser les yeux quand elle rencontrait l'abbé dans un salon. Elle s'épouvantait aussi à plaisir de son intimité avec la mère de Roger, qui, en un instant, pouvait tout découvrir.

Pourtant la générale ne s'était aperçue de rien. Non qu'elle fût aveugle ou bornée d'ordinaire. Elle savait qu'il y a peu de religion parmi les hommes et que tous ont des passions. Ayant vu chez les pauvres des plaies de toutes les façons, elle n'imaginait point que les riches en fussent exempts. L'infidélité des maris et des femmes, la mauvaise vie des jeunes gens, l'oubli de Dieu, les péchés du monde ne la surprenaient point. Elle en avait même une juste connaissance et en raisonnait librement. Mais, que ce qu'elle voyait chez les autres pût s'étendre à son mari et à son fils, voilà ce qui ne lui venait jamais dans la pensée. Son jugement s'arrêtait quand il s'agissait des siens.

Le général était d'ailleurs dans la même ignorance qu'elle, et en cela subissait le sort commun de tous les pères, qui sont toujours les derniers avertis des amusemens de leur fils. Bien qu'il allât au club, et qu'entre hommes on ne se gênât guère, on n'avait jamais dit devant lui rien d'assez clair sur une liaison que tout le monde connaissait. Il devinait même si peu ce que quelques amis maladroits essayèrent plusieurs fois de lui faire entendre, qu'il prenait pour lui-même les demi-propos et les demi-sourires.

Un jour même qu'on l'avait serré de plus près, il crut devoir se défendre, non sans quelque fatuité :

— La conduite de Mme de Tresmes ne me regarde pas, dit-il... Mais quand on a un mari vieux et qui vous abandonne,.. il serait permis... Cela me paraît évident, dame ! — Et comme quelqu'un sourit : — Non, non, ne croyez pas,.. ajouta-t-il,.. je n'y suis pour rien... Je le dirais,.. ou plutôt, non,.. je ne le dirais pas...

Et il s'en alla assez content de lui.

Attendue aux Tourettes et fort bien accueillie, Mme de Tresmes raconta, pour expliquer sa venue, toute une histoire où l'œuvre eut une grande part. Elle ne put entièrement cacher son trouble en apprenant que Roger, parti le matin même, s'était croisé avec elle. Et quand elle sut qu'il était allé aux Coqs, elle pâlit :

— Ah ! vraiment, dit-elle, il est allé là ?..

— Oui, reprit le général avec malice, il est chez les Monach... Je vous expliquerai pourquoi... C'est une idée à moi et vous m'en direz des nouvelles.

Le soir, à table, Mme de Tresmes revint sur ce sujet, et le général dut expliquer de nouveau l'effet politique qu'il attendait de la visite de Roger chez les Monach. De nouveau, Mme de Ghomer crut devoir protester.

— Non, vraiment, ce que vous dites là, mon cher général, ne m'entrera jamais dans la tête... Et quand on a des principes...

— Voyons, reprit le général, à qui vouliez-vous que je m'adressasse?.. Vous ne me voyez pas allant moi-même au ministère pour porter plainte. Il me fallait bien un intermédiaire, quelqu'un qui ne tînt à rien et qui tînt à tout, un homme qui pût obtenir ce que je n'eusse obtenu moi-même... Monach était l'homme qu'il me fallait... Et s'il fait sauter mon sous-préfet?.. Dame! je suis pratique.

— C'est un calcul immoral, mon cher général, reprit Mme de Ghomer.

Le général s'agita, devint rouge.

— Immoral!.. immoral!.. On fait comme on peut.

Mme de Tresmes intervint, ranimée par un sujet où elle appliquait toute sa mauvaise volonté.

— Mais, mon général, êtes-vous sûr que le baron obtienne ce que vous désirez?

— Je n'en doute pas,.. le gouvernement est toujours le gouvernement... Et quand on y a ses entrées?..

— Je veux bien, répliqua Mme de Tresmes... Mais qu'est-ce que va vous demander le baron pour cela?

— Rien, je suppose, répondit le général, un peu embarrassé par cette supposition.

Et, après avoir cherché :

— Que voulez-vous qu'il me demande?.. L'avantage de ma connaissance,.. c'est quelque chose...

— C'est là, justement, ce que je craindrais à votre place, continua Mme de Tresmes.

— Et pourquoi ça?

— Je ne sais pas... En tout cas, ce ne sont pas des gens à fréquenter.

— C'est très juste, remarqua Mme de Ghomer.

— Allons donc!.. S'il fallait choisir ses relations et faire le fier, on finirait par ne plus voir personne à Paris... Et puis, Monach m'amuse... Il est intelligent, entendu, poli, utile; il a aussi une fille charmante...

— Ah! non, non, par exemple! interrompit Mme de Tresmes, voilà ce que je n'accorderai jamais. Non! non! Mlle Monach n'est pas du tout charmante... Dieu! que les hommes ont mauvais goût!.. On peut à la rigueur la trouver belle... d'une certaine beauté,.. mais elle n'a aucun charme,.. aucun!.. Elle ne sait pas s'habiller; avec ça, des toilettes extravagantes et de toutes les couleurs... Au concours hippique, elle avait un pouf bleu sur une jupe rouge, et une plume blanche à son chapeau,.. un air de drapeau tricolore... Toujours des cheveux bourrus par monceaux, comme une vraie

reine de Saba,.. et mal faite !.. D'abord, comment voulez-vous qu'une femme mal faite soit bien habillée?.. Charmante, mademoiselle Monach!.. Ah! général, général, quelle hérésie venez-vous de dire là?

Elle eut un petit rire strident.

— Je vois que vous ne l'aimez pas, reprit le général.

— Non, je n'aime pas le mauvais genre.

— Je serais désolé de vous démentir ; pourtant j'avais cru,.. et puis les hommes aiment ça.

— Quoi ça?

— Enfin, ça!

Hélène ouvrait de grands yeux innocens. La générale fit un petit signe à son mari pour lui rappeler que cette enfant les écoutait.

— Si cette demoiselle, mon cher général, reprit Mme de Ghomer en allongeant sa face, est comme madame dit, il est certain que le monde doit avoir une triste opinion d'elle.

— Pas tant que vous croyez, dit le général d'un air belliqueux.

— Voulez-vous vous taire, général! reprit Mme de Tresmes. Il serait à souhaiter que chacun pensât avec autant de raison que madame; nous ne verrions pas les choses que nous voyons.

Le général incertain se tut. Il eût voulu contredire Mme de Ghomer, à laquelle il ne passait rien, et rester en même temps en galanterie avec Mme de Tresmes.

Il se pencha vers elle et lui dit à l'oreille :

— A vous j'accorderais tout.

— C'est très aimable, reprit Mme de Tresmes.

Et à demi-voix, mais presque assez haut pour être entendue, elle ajouta :

— Et que pense Roger de la petite Monach. Comment la trouve-t-il?

— Peuh! comme ci, comme ça.

— Prenez garde à la Monach! dit-elle en menaçant du bout du doigt.

— Bast! c'est un garçon raisonnable, plutôt froid, reprit le général. Je crois même, entre nous, qu'il ne s'y connaît pas bien, en femmes.

— Vraiment! vous croyez qu'il ne s'y connaît pas en femmes?

Et, avec une audace pleine d'aisance, Mme de Tresmes ajouta tout de suite :

— Comment donc me trouvez-vous faite?

Elle se mordit les lèvres, et goûta intérieurement avec délices l'aveu dangereux qu'elle venait de risquer.

— Mais,.. je vous trouve fort bien, reprit à voix basse le général, qui ne comprit pas le sens véritable de cette nouvelle question et crut que sa voisine changeait de conversation ; je ne connais pas de personne plus séduisante que vous.

Cependant Mme de Ghomer sembla sortir de ses méditations ; elle eut un soupir :

— De notre temps, dit-elle en s'adressant tout à coup à la générale, on ne voyait point les choses de même en France.

— Que voulez-vous, chère amie? répondit la générale, les modes changent. Il faut bien aussi s'habituer aux nouveaux visages.

— Pauvre France ! reprit Mme de Ghomer.

M. de Ghomer prit soudainement la parole.

Depuis son retour de Goritz, le comte était tout changé à son avantage; il avait l'œil clair, la mine éveillée. A l'hôtel des Trois Couronnes, où s'étaient réunis tous les plus purs legitimistes, il avait retrouvé de vieux amis perdus de vue depuis un an, s'était animé dans des conversations politiques, avait les idées en mouvement, le sang fouetté.

Il répondit à l'exclamation de sa femme en disant :

— Si le comte de Chambord eût vécu, il eût pu sauver le pays.

— Le pays n'en a pas voulu, repartit aussitôt le général, que l'intervention de Mme de Ghomer mettait toujours de mauvaise humeur.

— C'est un signe des temps, reprit M. de Ghomer, On reconnaissait au roi de l'honnêteté, un caractère, de la dignité, toutes les vertus chevaleresques et françaises... On estimait, on honorait le comte, parce qu'il imposait l'estime et le respect... Vous avez vu à sa mort la bonne tenue de la presse de toutes nuances; mais pour mener le peuple, il faut des canailles dont on supporte les malhonnêtetés habiles et la force injuste... Il était trop honnête pour son temps.

Et il continua en lançant une phrase qu'il aimait à répéter à l'occasion.

— Oui, le roi a eu raison de répudier son époque et de ne pas se soumettre à cette infériorité morale inaugurée par la révolution, continuée par les bourgeois intrigans de juillet et achevée par les républicains actuels qui, du reste, ne font qu'imiter l'empire.

— Permettez, permettez,.. répliqua le général avec un emportement visible.

Mme de Tresmes, qui avait chez elle ensemble les photographies du petit prince impérial, du comte de Chambord et du comte de Paris, se souvint pourtant des attaches orléanistes de son mari et des chances nouvelles qui se présentaient. Elle interrompit le général :

— Ne faites pas le méchant,.. c'est le comte de Paris qui fera sauter votre sous-préfet...

— Je compte davantage sur Monach, repartit le général en se déridant.

Le soir, après le thé, quand le général fut seul avec sa femme, celle-ci lui fit entendre qu'il ne devait point autant parler de ses nouveaux locataires, que ce sujet rappelait trop péniblement leur malheur aux Ghomer.

— Mais c'est toujours Mme de Ghomer qui commence... et sur un ton...

— Le malheur aigrit l'esprit...

— Je ne puis cependant souffrir qu'on traite ainsi des gens qui demeurent chez moi et y ont un bail de neuf ans... On n'a rien à leur reprocher de clair, en somme... C'est comme Courtaron,.. et jusqu'à cette petite Mme de Tresmes qui est de la conspiration...

— Sans doute... Pourtant...

La générale, un peu ébranlée par tout ce qu'elle entendait, finit par dire :

— Le fait est que les Monach ne ressemblent pas à tout le monde.

— Et Mme de Ghomer,.. est-ce qu'elle ressemble à tout le monde?.. Dame! je vous le demande.

— Je ne dis pas...

— Bref, j'en ai assez,.. et si l'on s'entête à les attaquer, je m'entêterai à les défendre... Du reste, les gens se mêlent trop de ce qui ne les regarde pas.

Et le général alla se coucher en grommelant.

Mme de Tresmes avait paru si bien déterminée contre Lia, que Mme de Ghomer lui marqua tout de suite plus de bienveillance et la considéra mieux. Elle lui pardonna d'avoir un mari orléaniste, ne parla plus du Comte de Paris, ni du ministère Guizot, ni de Philippe-Égalité, ni de la mort de Louis XVI et contint ses plaintes historiques. Elle la questionnait en secret, demandait de nouveaux éclaircissemens sur les Monach, leur luxe, leurs mœurs, leur apparence, si Lia était modeste ou familière avec les jeunes gens, ce qu'on disait d'elle.

Flattée de l'amitié que lui témoignait la comtesse, Mme de Tresmes répondait complaisamment, allait même au-devant des questions.

Enchantées l'une de l'autre, elles blâmaient ensemble le relâchement social, les concessions du monde, les intromissions faciles, les malheurs du siècle. Le temps viendrait où les gens comme Monach seraient maîtres partout, remplaceraient la cour, et feraient la loi, grâce à la démoralisation universelle. Elles enflaient leurs préjugés, se montaient la tête. Elles s'étonnaient qu'une chrétienne, une femme pieuse comme était la générale, eût eu la faiblesse d'admettre sous son toit des gens qui ont crucifié le Seigneur.

Tous les renseignemens étaient faits pour augmenter la malveillance de la mère d'Hélène, mais aussi pour alarmer ses espérances. Sans penser précisément que Roger pût jamais épouser une juive, elle prenait de l'ombrage. Pour la première fois, ses intérêts éveillèrent ses doutes, troublèrent sa confiance, jusque-là inaltérable :

— Non! Roger ne ferait pas cela, se disait-elle, mais les jeunes gens sont si légers, si imprudens, les parens si faibles!.. On voit aussi

tant de nouveautés que ce qui ne se faisait pas autrefois se peut faire aujourd'hui. Et depuis que les fortunes sont déplacées... Il est vrai que Roger est riche,.. qu'il n'a pas besoin de cela... Mais si cette fille est belle!..

Mme de Ghomer redoutait la beauté de Lia, que ses craintes embellissaient encore. Cette femme rigide et sans imagination jusque-là concevait Mlle Monach comme une séductrice, une sorte de sirène malfaisante, une créature damnée et irrésistible. Elle prenait parfois du dépit à examiner sa fille, amoindrie par cette comparaison imaginaire, et lui jetait des regards tels que la petite Hélène baissait les yeux et se sentait devenir pitoyable :

— Tu ne sais pas t'arranger! lui dit-elle un jour en revenant au salon après un nouvel entretien avec Mme de Tresmes.

— Mais, maman, je suis mise comme à l'ordinaire.

— Tes cheveux sont toujours en l'air.

— Je me coiffe tout simplement, reprit avec douceur Hélène, qui était charmante ainsi.

— Votre mère a raison, dit Mme de Tresmes.

Elle entreprit Hélène sur l'heure, tira sa petite robe de laine noire, ajusta sa ceinture de gros grain, s'amusa à ramener les boucles blondes sur le front de la jeune fille.

— Comme cela, ma mignonne...

Et, se tournant vers Mme de Ghomer :

— Est-ce bien ainsi, chère comtesse?

Celle-ci trouvait bien que sa fille avait l'air d'un chien coiffé depuis que Mme de Tresmes s'en était mêlée. Elle approuva pourtant, mais avec un visible effort, ces soins de coquetterie n'ayant jamais été dans le courant ordinaire de ses préoccupations.

Cependant, Mme de Tresmes était triste et inquiète. Il n'y avait guère que les conversations avec Mme de Ghomer qui pussent la tirer de l'espèce de préoccupation mélancolique où l'abandon de Roger la jetait. Souvent elle s'enfermait dans sa chambre, prétextant des lettres à écrire, et passait l'après-midi à s'apitoyer sur elle-même. Cette jeune femme nerveuse, hardie, faible, mobile, souffrait de son inaction, ne savait à quoi se résoudre, s'agitait l'esprit en tous sens, tourmentait ses souvenirs, et se mourait d'ennui.

Elle eut un jour l'envie de pénétrer dans la chambre de Roger. Cette idée lui plut. Elle y rêva, choisit le moment, et, une après-midi, n'entendant aucun bruit, elle enfila le corridor, marchant sur la pointe des pieds, tourna doucement la clé dans la serrure, entra, ferma la porte sur elle et demeura quelques instans immobile, retenant son haleine au milieu de la chambre déserte. Son cœur battait.

Comme les volets étaient fermés, elle distingua peu à peu dans

la demi-obscurité de la chambre les objets qu'enveloppait un jour grisâtre, vit les cravaches, les éperons, les fleurets, les sabres, les masques, les pistolets et le képi accroché au-dessus de la panoplie. Sur la table, elle vit des lettres sous un fer à cheval qui servait de presse-papier. Ses lettres n'y étaient pas. Elle n'osa d'abord ouvrir les autres, puis s'y décida. C'étaient des billets de Frébault, des confidences d'anciens camarades de régiment. Elle cherchait des indices, des preuves. Qui sait si Lia ne lui écrivait pas? Cette fille en était bien capable. Elle trouva un port d'armes, le déplia, lut le signalement de Roger : « *Agé* de vingt-quatre ans; *taille* d'un mètre quatre-vingt-cinq centimètres; *cheveux* bruns, *front* haut, *sourcils* châtains, *yeux* bleus, *nez* droit, *bouche* moyenne, *barbe*, moustache, *menton* rond, *visage* ovale, *teint* coloré. » Sur ces banals indices, l'image de son amant se dressa tout entière devant ses yeux. Elle voyait sa beauté mâle, son regard doux, elle était fière de lui, se rappelait ses tendresses : « Quelle fatalité nous sépare? murmurait-elle. Est-il possible! »

Elle fureta de tous côtés, lentement, minutieusement. Dans les cendres de la cheminée, elle aperçut une lettre dans son enveloppe, déchirée en quatre morceaux. C'était sa dernière lettre. Elle l'examina en tremblant. Il ne l'avait même pas décachetée :

— Il me craint, dit-elle,.. il m'aime encore,.. il me fuit... Mais non,.. ce n'est pas moi qu'il fuit,.. c'est elle qu'il recherche,.. il a été à Luchon pour la retrouver,.. il est maintenant aux Coqs... Oh! comme j'avais tout prévu et deviné!

Le dépit la saisit, un dépit sincère cette fois. C'est donc ainsi qu'il déchirait ses lettres et les laissait traîner ensuite? Avait-il donc si peu souci de sa réputation? Que signifiait un tel dédain? Ce coup lui rendit quelque fierté.

Elle s'assit résolument devant la table, prit une feuille de papier et écrivit que, puisqu'il n'avait point lu sa lettre, elle voulait lui répéter du moins ce qu'elle contenait, que tout était fini entre eux, et bien fini cette fois, et qu'après son silence indigne et son mépris insultant, c'était sans regret qu'elle l'abandonnait à sa perte.

Tout cela était dit fermement en quelques lignes. Elle cacheta la lettre, la mit en évidence sur la table, puis, accablée par cet effort, elle alla s'asseoir sur le lit dégarni et pleura. Elle eût voulu mourir là, couchée à cette place, et qu'il la trouvât morte à son retour.

Elle entendit un bruit de pas dans le corridor. Son cœur cessa de battre, sa respiration s'arrêta. Le bruit passa. Et elle rentra chez elle, heureuse et confuse de cette équipée.

Tout en jugeant que Roger l'abandonnait et que leur réunion

serait difficile, Mme de Tresmes ne pouvait pas ne pas montrer tout le souci qu'elle prenait de lui.

— Je l'aime tant! disait-elle souvent dans la conversation,.. je lui porte un si véritable intérêt!

Elle en parlait avec admiration, vantait sa bonté, son élégance, balbutiait selon l'occasion, rougissait, se plaignait d'une migraine, ou riait d'un joli rire argentin. Elle éprouvait le besoin de parler de lui, de se livrer.

Quelquefois, dans un brusque mouvement d'expansion, elle embrassait Hélène.

La jeune fille se sentait attirée vers Mme de Tresmes par une sorte de curiosité gênante. Elle prêtait une attention pleine d'envie aux moindres propos de cette jeune femme qui parlait de Roger avec une sympathie familière et semblait si bien le connaître.

Elle hasardait parfois quelques questions timides et se laissa un jour aller jusqu'à demander en tremblant à sa nouvelle amie :

— Roger vous a-t-il quelquefois parlé de moi?

— Mais oui,.. certainement, chère mignonne. Roger vous aime beaucoup, reprit Mme de Tresmes, qui inventait des réponses favorables, en haine de Lia.

— Ce que vous me dites là me fait bien plaisir, reprit Hélène.

— Et comment ne vous aimerait-on pas, chère mignonne?

— Oh! il suffit qu'il m'aime comme je suis.

Mme de Tresmes, touchée par tant de grâce, prit de l'indulgence pour ce petit amour qui pour elle n'avait rien de redoutable, s'intéressa à ce pur sentiment, traita doucement cette enfant naïve.

Mais elle en dit tant qu'elle finit par donner de graves soupçons à la mère d'Hélène. Si celle-ci ne devina point la vérité tout entière, c'est qu'elle ne voulut pas. Que Roger eût eu des maîtresses passagères, cela se pouvait encore supporter, mais qu'il fût installé dans le crime et eût des relations régulières avec cette jeune Mme Gibot de Tresmes, voilà ce qu'il était impossible d'admettre. Mme de Ghomer ne désira point s'assurer de ce qu'elle redoutait et préféra garder son ignorance, dans la crainte d'avoir à modifier quelque chose à ses projets, car elle n'eût jamais consenti à donner sa fille à un débauché effronté. Elle n'osa point seulement penser que Roger fût tel, mais se méfia assez pour ralentir son intimité avec cette femme et défendre à Hélène de la rechercher comme elle faisait, l'avertissant que cette femme avait des principes peu solides et n'était pas comme il faut.

Il était temps que Mme de Tresmes quittât les Tourettes; ce qu'elle fit, sans quoi Mme de Ghomer n'eût point tardé de se brouiller tout à fait.

Hélène se sentit tout à la fois triste et soulagée du départ de sa nouvelle amie et enveloppée de choses incompréhensibles pour elle.

Après beaucoup d'hésitations, elle demanda à sa mère si l'on ne savait pas quand Roger reviendrait. Elle avait un besoin de le voir, de lui parler.

— Et que lui diras-tu? interrogea sa mère.

— Rien,.. mais je le verrais...

Mme de Ghomer n'hésita plus et résolut de s'expliquer avec la mère de Roger.

Le lendemain, M. de Ghomer et Hélène étant allés faire une promenade à cheval avec le général, elle profita de leur absence.

Assise dans son grand fauteuil Louis XIV, la générale travaillait à rendre plus simples les layettes envoyées par Mme Monach; elle coupait, taillait, rognait les rubans et les dentelles. Mme de Ghomer, en face d'elle, avait pris un ouvrage de tapisserie. Par un sentiment assez délicat, elle comprit que, l'extrême jeunesse d'Hélène écartant toute idée de conclusion immédiate, l'aiderait à donner un tour plus acceptable à ses propositions.

Elle en était à songer au moyen d'aborder ce grave sujet. Elle poussa d'abord quelques soupirs et parla des mauvais exemples que les jeunes gens trouvent à Paris, des préoccupations des mères qui ont des fils. Elle amena ainsi la conversation sur Roger.

— A votre place, chère amie, je serais dans une continuelle inquiétude, les relations sont si dangereuses aujourd'hui!..

La générale supporta mal l'attaque, elle avait confiance en son fils, il était fort honnête, malgré ses airs émancipés.

— Excusez-moi, reprit Mme de Ghomer : c'est que j'aime Roger comme s'il était mon fils.

Après un moment de silence, elle changea de sujet, se plaignit alors de l'abandon où le monde l'avait laissée après son infortune.

Et, comme la générale faisait un geste pour protester :

— Oh! je ne dis pas cela pour vous, qui êtes la bonté même.

— Tout le monde est comme moi, reprit la générale,.. chacun admire votre courage, la grandeur et la fermeté de vos sentimens.

— Non,.. vous donnez aux autres les qualités que vous avez,.. vous leur prêtez vos yeux pour voir, votre cœur pour sentir... Mais je sais trop comment va le monde.

A propos de l'abandon du monde, elle en vint à parler de sa fille.

— Elle est charmante, elle plaît extrêmement, s'empressa de dire la générale, entraînée par un véritable élan de sympathie,.. et ce doit être une grande consolation pour vous d'avoir une fille si bien formée.

— Pauvre enfant!.. elle avait droit d'espérer une vie plus heureuse, répondit Mme de Ghomer.

Elle s'interrompit, détourna la tête, puis ajouta après un moment de silence :

— Mais ne parlons plus, chère amie, d'un sujet qui me donne tant de soucis.

— Que vous êtes injuste !

— Non ! non ! je n'ai plus confiance en personne,.. je suis devenue timide, ombrageuse.

— Ce n'est pas bien de douter ainsi de mon amitié... Hélène vous donne-t-elle quelque inquiétude ? reprit la générale en lui tendan la main.

— C'est que voilà la pauvre enfant bien réduite, continua Mme de Ghomer;.. son oncle la dote, mais ce n'est point avec cent cinquante mille francs que l'on peut marier sa fille comme on souhaiterait et oser entamer quelque chose.

La générale lui dit qu'elle n'était pas raisonnable, que tous les jeunes gens, Dieu merci ! ne pensaient pas uniquement à l'argent, que d'ailleurs Hélène n'était point pauvre, que le monde n'était plus déjà si riche, qu'en une telle situation il n'y aurait rien à craindre, qu'on trouverait un bon mari pour elle, et qu'on aurait même le droit d'être extrêmement difficile et de beaucoup exiger.

— Vous me faites du bien, reprit Mme de Ghomer.

— Certainement non, il ne faut pas se désespérer ainsi.

Mme de Ghomer crut enfin le moment favorable de dire ses projets et demanda à la générale si elle n'avait pas remarqué que Roger eût de l'inclination pour Hélène.

La générale demeura étonnée et toute perplexe sous cette révélation subite.

— Mais non,.. non vraiment,.. je n'ai rien remarqué,.. balbutia-t-elle.

— Vous voyez ! s'écria Mme de Ghomer, qui eut comme une explosion de douleur, vous voyez combien j'ai eu tort de me confier à vous.

— Mais pas du tout.

— Si, si, j'ai eu tort.

— Vous avez eu raison, au contraire, de me parler ainsi,.. reprit la générale avec une gravité émue, il était même de votre devoir de le faire.

— Non, je n'aurais pas dû...

Il fallut que la générale la ramenât par de douces paroles, la rassurât, la calmât, la plaignît.

— Je n'aurais pas dû, reprit Mme de Ghomer, très animée et comme perdant la tête,.. mais je n'ai pu m'empêcher de vous dire ce que je vois depuis longtemps déjà.

— Vous croyez que Roger ?..

— J'en suis sûre.

— Je ne m'étais jusqu'ici aperçue de rien...

— Roger ne vous en avait rien dit?

— Non.

La générale réfléchit et reprit :

— Mais, à vous-même, a-t-il dit ou fait entendre quelque chose?

— Non pas.

— Et à Hélène?

— Il n'eût pas osé?

— Il est vrai qu'il m'en eût sans doute parlé auparavant, reprit doucement la générale en songeant... Il sait pourtant combien je l'aime... et qu'il peut tout me dire. J'avais bien remarqué une certaine amitié, quelque chose, mais je n'aurais pas cru...

Mme de Ghomer se répandit alors en paroles et représenta Roger tel qu'elle le souhaitait, amoureux, discret, réservé, timide.

— Sondez, informez-vous auprès de lui, continua-t-elle. Ne voyez-vous donc pas qu'ils sont faits l'un pour l'autre?

— Mais Hélène n'est-elle pas encore bien jeune? reprit la générale de plus en plus intéressée.

Mme de Ghomer ne répondit rien et prit un air pincé.

— Vous vous méprenez, reprit la générale, qui était sincère; loin d'être opposée à une telle alliance, je ne saurais vous dire au contraire combien j'en serais heureuse et honorée, et dès que Roger...

— Oh ! rien ne presse, il suffisait que vous fussiez avertie, interrompit Mme de Ghomer, qui sentait bien qu'elle avait à peu près persuadé la mère de Roger et qu'elle tenait la victoire.

— Je ne veux que le bonheur de Roger et le bonheur d'Hélène, reprit la générale toute méditative, et je suis avec vous en tout ce qui me regarde.

— Merci ! merci! dit Mme de Ghomer, très émue, en prenant les mains de son amie et en sanglotant à moitié.

— Chère petite Hélène! soupira la générale.

Et elle demeura longtemps souriante, tout en continuant à refaire les layettes de Mme Monach.

ROBERT DE BONNIÈRES.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

LA

COLONIE FRANÇAISE

DE BUENOS-AYRES

« Le Français ne sait pas émigrer et n'est pas colonisateur : » c'est là un des axiomes de la science sociale aujourd'hui les moins discutés, accepté qu'il est par ceux même qu'il devrait blesser le plus. De toutes les vérités que l'on se dit à soi-même, à la manière de Bridoison, il ne saurait y en avoir pour un peuple de plus humiliante ; il n'en serait pas, si elle était justifiée, qui fît moins d'honneur à notre race, qui condamnât plus sûrement la démocratie française au néant. L'expansion au dehors, le besoin d'élargir l'aire de son action, ne sont-ils pas des nécessités de son existence ? Elle serait destinée à périr si elle se laissait enfermer dans les limites étroites de la vie de France, où toute aspiration devient empiétement, où les ambitions les plus justifiées ont toujours chance de troubler l'ordre social, où le royaume des élus est limité et partant défendu.

Si la France du XIXe siècle avait réellement renoncé à répandre au dehors, avec ses ambitions, ses qualités de race, elle trahirait les plus sûres traditions de son histoire, qui relient les Gaulois demi-barbares aux légions des croisades, cette grande émigration du moyen âge, aux soldats de Guillaume le Conquérant, ces colonisateurs sans rivaux, aux colons de la Louisiane et du Canada, restés Français après un siècle d'abandon, et enfin aux conquérans de l'Algérie et aux aventuriers de la Californie, dont l'œuvre n'a pas été stérile.

Il est vrai que la France a perdu ses plus belles colonies. Elle a vu la Louisiane et la Floride, le Canada et l'île de France sortir de son patrimoine; mais ses revers même semblent n'avoir eu d'autre résultat que de démontrer la vitalité posthume de ses créations coloniales. Au reste, ne sommes-nous pas un peu prompts à vanter à nos dépens nos voisins tout aussi éprouvés? L'Angleterre n'a-t-elle pas vu l'indépendance des États-Unis se constituer sur les ruines de son empire colonial? La perte prochaine du Canada et de l'Australie n'est-elle pas prévue par ses hommes d'état? Les Portugais n'ont-ils pas perdu le Brésil, les Espagnols leurs immenses possessions d'Amérique? Sommes-nous donc les seuls à avoir créé des colonies pour n'en tirer d'autre honneur que celui de leur avoir infusé notre sang et appris notre langue? Parmi les grands états européens, nous n'en connaissons guère qui n'aient rien perdu de leur empire colonial que ceux qui ont encore à le créer, — comme l'Allemagne et l'Italie.

La légende qui condamne à l'avance toute entreprise française au dehors n'a pas seulement l'inconvénient d'être fausse; elle est décourageante. C'est à elle que l'on doit le lent développement de nos établissemens à l'étranger. Mais c'est elle surtout qui engendre ce dédain altier avec lequel, en France, on traite, sans exception et de parti-pris, tous ceux des nôtres qui ont la témérité de tenter au dehors quelque création, dédain qui va de pair avec l'admiration que nous inspirent ces coureurs d'inconnu s'ils appartiennent à une nation voisine.

Aussi Belges, Suisses, Italiens, Anglais et Allemands, lorsqu'ils se lancent dans cette aventure aujourd'hui pourtant bien bourgeoise de l'émigration, tout aussi ordinaire que le choix d'une carrière, rencontrent-ils l'appui de tous ceux qui les ont précédés et les vœux de ceux qui restent; le Français qui passe la mer n'est plus qu'un déclassé. Qu'il soit jeune ou vieux, qu'ayant manqué sa vie, il cherche à la recommencer dans un pays nouveau, ou qu'il en soit encore à chercher sa première voie, le jour où il part, il se déclasse et se diminue. Mais ce qui est plus étrange encore, le jour où il arrive au milieu même de Français qui l'ont précédé dans le pays qu'il a choisi, il sent qu'il a fait, en venant les rejoindre, le sacrifice de la considération à laquelle il croyait avoir droit; s'il se présente devant son consul, il est accueilli par ce fonctionnaire avec cette froideur soupçonneuse qui jauge un déclassé de plus venant grossir les rangs des enfans perdus de la patrie; il apprend là que c'est un quasi-délit que d'avoir voulu s'arracher à la médiocrité d'une vie toute tracée, et de s'être imposé la tâche laborieuse de chercher au dehors un succès dont la patrie qu'il a quittée partagera avec lui le profit.

Ce serait cependant un travail assez consolant et plein de surprises que de relever sur une carte tous les points du globe où des Français se sont groupés et de dresser un état sommaire des résultats qu'ils y ont obtenus, des capitaux qu'ils ont créés, de ceux qu'ils ont répandus dans leur pays d'origine en attirant là où ils s'étaient établis des produits industriels et les navires français.

Sans vouloir tenter aujourd'hui ce travail, nous voudrions essayer de détourner un peu de l'attention de ceux qui s'intéressent aux progrès de la France à l'étranger, sur un pays qu'il ne s'agit de conquérir ni de civiliser, mais dès longtemps acquis à nos idées françaises, à leur influence, vivant de notre vie, partageant nos goûts, pratiquant nos mœurs, oubliant ses origines espagnoles pour rechercher surtout l'écho de tout ce qui se dit ou s'écrit en France, d'un pays en même temps où s'est formée depuis plus d'un demi-siècle et développée depuis trente ans une colonie, quelque chose de plus qu'un groupe en pays étranger, une véritable réduction de la société française démocratique, ayant ses journaux, ses assemblées, ses lettrés, ses écrivains, ses artisans, ses propriétaires, ses théâtres, ses lieux de réunion, ses luttes simili-politiques, ses maisons d'enseignement, de refuge, d'asile ou de secours, puissante par son union, par ses habitudes laborieuses, son esprit industrieux et économe, utile à la mère patrie, dont elle fait aimer le nom, connaître les productions, dont elle attire, occupe et multiplie les capitaux, sans demander en retour que l'on sache même qu'elle existe, qu'elle est grande et qu'elle est prospère, heureuse seulement si elle entend dire qu'elle peut servir de modèle à toutes les créations de ce genre.

I.

Ceux qui ont habité l'étranger savent combien est vivace chez les Français du dehors le culte de la patrie. Pour eux, ce sentiment résume et embrasse toutes les affections de famille, tous les souvenirs du jeune âge restés vivans au fond du cœur sous leur forme primitive, avec toute la fraîcheur qu'ils avaient au jour du départ. Aussi sont-ils toujours arrivés de la veille et disposés à repartir dans un avenir prochain qu'ils indiquent à l'avance, que leur désir rapproche, et que le succès aussi bien que les revers éloignent aussi facilement. Ils passent ainsi dix ans, vingt ans, une existence entière, travaillant toujours, laborieux, économes, honnêtes, scrupuleux, souvent plus qu'ils ne le seraient dans leur milieu d'origine, soucieux qu'ils sont de la considération des étrangers pour le groupe auquel ils appartiennent, sévères pour ceux qui tombent et font

rejaillir sur leurs compagnons d'émigration les éclaboussures de leurs fautes. Succès ou revers, le Français rapporte tout à la mère patrie : il se sent oublié par les siens, et cet oubli même double le désir de rentrer triomphalement. Les étreintes de l'adversité sont plus cruelles pour lui, parce qu'elle lui ferme le chemin du retour et que, par elle, l'émigration voulue devient exil forcé, qu'elle l'oblige à renoncer à quelque chose de plus précieux que les biens qu'il a perdus, à celui qu'il convoite avec passion, à cette douce et profonde émotion que donne, après une longue absence, le premier contact avec le sol de la patrie.

Les cent mille Français qui forment aujourd'hui ce que l'on appelle la colonie française de La Plata ne diffèrent en rien des autres groupes, moins nombreux, répandus dans les diverses contrées du globe. A quelque classe sociale qu'ils appartiennent, quelle que soit la province de leur origine, leur éducation, ils pensent tous de cette manière. Ils conservent le culte des usages nationaux, se passionnent pour ce qui agite, élève ou compromet la patrie, savent qu'ils sont oubliés d'elle, et font, dans leur éloignement et leur obscurité, des efforts constans pour attirer d'elle un regard. Tous les ans, les statistiques des douanes leur apportent, en manière de consolation, les résultats de l'année écoulée. Elles constatent que la France a exporté pour cette région des rives de La Plata, dont elle ne perçoit que dans un lointain nébuleux la situation géographique, les mœurs et le climat, une somme de produits manufacturés qui se rapproche de 100 millions de francs et qu'elle a reçu de ces pays qu'elle croit à peine nés à la civilisation une somme à peu près égale de produits bruts destinés à son industrie, à ses filatures et à ses tanneries.

Le lecteur qui aime les chiffres tout groupés et alignés en beaux bataillons regarde défiler ceux-là avec étonnement ; peut-être y arrête-t-il un instant sa pensée. Qu'il se dise alors que si tous ces produits arrivent en France, où les apportent des vapeurs français, si d'autres, pour une somme égale, s'exportent par les mêmes voies, c'est parce que des Français expatriés ont créé là ces relations, fait connaître ces produits de notre industrie, en ont répandu le goût, en ont, par leur activité patriotique, imposé l'usage. S'il pousse son examen plus loin, s'il se rend compte de la nomenclature des articles exportés, il verra que pas une branche d'industrie ne reste en dehors de ce mouvement et qu'aussi bien l'art et la littérature que les objets les plus vulgaires y tiennent une grande place. Si ses regards pouvaient pénétrer plus loin encore, il verrait à l'œuvre, au milieu d'une société très raffinée et très instruite, des hommes d'étude sortis de toutes les écoles de France, rendant au

loin ce service de propager les idées, les inventions, la langue et la science françaises : ingénieurs dans les grandes constructions et la direction de travaux publics de communication, de viabilité, de ports, de mines, d'assainissement des villes; savans et professeurs dans les collèges et écoles supérieures; médecins et avocats dans les services privés que leur profession est appelée à rendre; industriels dans la création et le développement d'usines dont ils demandent en France les directeurs, les contremaîtres, les machines et les modèles; éleveurs au milieu de leurs immenses domaines, où il y a toujours une place, du travail et le moyen de réussir pour tout Français qui s'y présente.

Ce groupe militant qui possède l'ambition, commune à tous les hommes, de réussir et de s'élever au-dessus de ses concurrens, en a une autre, spéciale à ceux qui luttent loin de la patrie : ils veulent que quelque chose de leurs œuvres soit constaté là-bas, dans ce coin reculé où leurs souvenirs convergent; ils rêvent que l'on en parle chez eux. Aussi, lorsqu'un député, dans une phrase incidente, à propos de l'expédition du Tonkin, déclare à la tribune du parlement que notre plus belle colonie est la colonie française de La Plata, il circule parmi ces laborieux expatriés un souffle d'orgueil, cette satisfaction glorieuse qu'éprouve le régiment cité à l'ordre du jour.

Après quarante ans de silence, c'était la première fois, depuis les débats de 1840, soulevés à propos du blocus de Buenos-Ayres par la flotte française, que le parlement s'occupait de cette colonie unique; et cependant, en remontant aux origines de son histoire contemporaine, on trouve une heure où le pays où elle s'est créée a pu croire qu'il allait devenir français, alors qu'un officier français, moins célèbre que Lafayette et Rochambeau, et tout aussi digne de la même renommée, présidait à l'éclosion de son indépendance et prenait en mains la direction militaire de sa résistance aux Anglais, qui devait amener l'expulsion des Espagnols.

Nous ne voulons pas tenter ici la longue histoire de l'indépendance des états de La Plata, ce serait la faire que de conter, par le menu, celle du comte de Liniers de 1806 à 1810, mais une notice sur la colonie française de La Plata serait incomplète s'il n'y tenait la première place.

Né à Niort en 1737, le comte Jacques de Liniers avait pris du service en Espagne comme officier de marine et participé aux expéditions d'Algérie de 1775 à 1784. Conservant son rang dans l'armée espagnole, il fut chargé, en 1790, d'un commandement dans les Missions, qui, depuis l'expulsion des jésuites, en 1767, dépendaient des états de La Plata érigés, en 1776, en vice-royauté, avec

Buenos-Ayres, déjà peuplée de 45,000 habitans, comme capitale. En 1806, Liniers, revenu des Missions, commandait le port de l'Enseñada, le plus voisin de la capitale, quand, le 27 juin, une armée anglaise, détachée du cap de Bonne-Espérance, s'emparait en quelques heures de la ville de Buenos-Ayres. Le vice-roi espagnol Sobremonte disparaissait, les Espagnols résidens acceptaient cette défaite; seuls, les créoles, fils d'Espagnols nés dans la colonie, chez qui germaient déjà les idées d'autonomie, étaient disposés à recommencer la lutte, confondant Anglais et Espagnols dans leur haine de l'étranger. De tous les officiers au service de l'Espagne, Liniers seul était resté à son poste; d'accord avec les patriotes de Buenos-Ayres, il s'embarqua pour Montevideo, y réunit six cents hommes, pendant que les patriotes se préparaient de leur côté, et put, après quelques jours, revenir, débarquer, grouper deux mille hommes autour de sa troupe, les armer, donner la main aux forces urbaines, faire le siège du fort, où les Anglais s'étaient réfugiés après plusieurs engagemens peu heureux, et rendre la ville à ses habitans.

Brillante improvisation historique de cet officier de fortune, à laquelle rien ne manque des qualités de la race française, dit un historien argentin : la vivacité, l'audace, la confiance en soi, l'intrépidité dans le danger, la générosité dans la victoire et le désir immédiat, au milieu de son triomphe, de faire tourner sa propre gloire d'un jour au bénéfice de sa patrie ! C'est ce désir qui perdra Liniers; nous ne pouvons que lui pardonner. Ce crime, si c'en est un, ne méritait pas l'éclatante ingratitude des créoles, qu'il avait éclairés sur leur propre valeur et dont il avait dirigé les armes; il se réduisait, en somme, à vouloir faire des compatriotes de ses compagnons d'armes, à leur donner sa propre patrie après leur avoir révélé les enthousiasmes du patriotisme.

Les événemens semblaient lui suggérer cette idée de l'annexion de la vice-royauté de La Plata à la nation française; les créoles, en effet, vaincus la veille, victorieux le lendemain, imposant des conditions aux Anglais, étaient résolus à faire bon marché des autorités espagnoles, qui n'avaient su ni empêcher l'entrée de l'ennemi, ni préparer son expulsion. Au mépris des lois coloniales, ils firent par acclamation un vice-roi de leur général victorieux, du chef de cette entreprise heureuse, qui n'était ni Espagnol ni Anglais.

Cette élection, la première d'un magistrat de cette importance, faite sans droit, dans un pays de l'Amérique espagnole, par les créoles réunis dans le cabildo, ouvert à tous les citoyens, était le premier acte de la révolution ; elle consacrait la rupture des liens

de famille entre la colonie et la métropole. L'audience royale, assemblée majestueuse des plus hauts magistrats coloniaux, envoyés par l'Espagne pour contre-balancer l'omnipotence des vice-rois, n'y résista pas; elle accepta cette violation par le peuple du principe monarchique, cet effondrement de toutes les lois coloniales, dont elle avait le dépôt. Le roi d'Espagne, contraint et forcé, fit comme elle, confirma la déchéance de Sobremonte, l'élévation de Liniers, d'un Français, à la première magistrature d'une colonie d'où les lois des Indes, cependant, excluaient tous les étrangers.

Une nouvelle épreuve ne tarda pas à démontrer que ce choix était heureux. Liniers fut appelé de nouveau, en 1807, à sauver le pays d'une seconde invasion anglaise, forte cette fois de vingt mille hommes. En cette aventure périlleuse, ce fut sur lui seul et sur les nouveaux patriotes qui l'entouraient que reposa, comme en 1806, toute la responsabilité du gouvernement que l'Espagne laissait échapper.

Dans tout l'éclat de cette destinée qui le faisait présider à l'aurore de l'indépendance sud-américaine, initiateur et premier soldat de cette révolution, investi du pouvoir par l'autorité populaire, lui Français, dans un pays que l'Angleterre convoitait et attaquait sans pouvoir le conquérir, que l'Espagne était impuissante à défendre et à garder, et qui semblait ainsi n'être à personne, Liniers, imbu qu'il était d'idées monarchiques et hiérarchiques, ne songea pas qu'il pouvait être le premier citoyen d'une république indépendante et rendit compte, naturellement, des événemens auxquels il avait présidé, à l'empereur Napoléon, lui faisant hommage de la suzeraineté sur ces contrées. Il lui adressa le comte de Vaudreuil, son gendre, émigré français résidant avec lui à Buenos-Ayres. L'Espagne était alors l'alliée de la France, Napoléon ne crut pas devoir accueillir ces projets; mais il n'oublia ni cet ambassadeur, ni ce vice-roi qui régnait pour lui et le traitait de loin en suzerain. Deux ans après, au lendemain de l'abdication de Charles IV, il décida l'envoi à La Plata d'un émissaire chargé d'instructions pour Liniers et d'un convoi d'armes, projet qui resta sans exécution. L'idée fut reprise. Le futur amiral Jurien de La Gravière, qui avait connu Liniers à Buenos-Ayres, à la fin du XVIII[e] siècle, lors de l'arrivée de celui-ci, fut destiné à devenir le conquérant de ces immenses régions par le ministre de la marine Decrès, qui lui alloua cinq cents fusils et vingt-cinq hommes : subside dérisoire si l'on se rappelle l'échec des vingt mille Anglais, et qui n'aurait pu aider qu'une conquête pacifique, une prise de possession d'un domaine déjà féodalement rattaché à l'empire. Cette expédition ne partit pas plus que les précédentes; l'empereur, hanté

par ce rêve ambitieux de conquête, mais le réduisant peu à peu aux proportions d'une simple velléité, confia une mission d'encouragement à M. de Sassenas, qui lui aussi avait résidé quelque temps à La Plata, et qui n'arriva même pas à Buenos-Ayres; la suspicion où le mit sa mission, ébruitée avant qu'il y parvînt, l'arrêta à Montevideo.

Les citoyens de la république Argentine, aujourd'hui constituée, peuvent, aussi bien que nous Français, envisager de sang-froid dans le lointain vague de l'histoire ces tentatives platoniques de conquête. Les armées de Napoléon victorieux, s'il avait eu le loisir de les employer à cet objet, eussent échoué contre la résistance des créoles, peu disposés à changer de maîtres, déjà résolus à n'en pas avoir, avides d'indépendance politique après s'être soulevés, en réalité, pour échapper à l'exploitation commerciale de la métropole. Déjà initiés aux idées de la révolution française, que l'Amérique avait accueillies la première, ils n'avaient rien à prendre des principes que la France impériale leur avait substitués.

Liniers fut victime de son zèle patriotique. L'armée créole oublia qu'il avait improvisé le prologue du grand drame de l'indépendance, qu'il avait révélé l'existence de forces capables d'entrer en lutte avec une armée anglaise et, à plus forte raison, avec l'armée d'Espagne. Une émeute le destitua, lui opposa un vice-roi nommé par elle, lui arracha Montevideo et Buenos-Ayres, le forçant à chercher dans l'intérieur un centre de résistance. Il le trouva à Cordoba, tint en échec ses ennemis jusqu'au jour où, en 1810, déclaré traître à la métropole, et, par une contradiction étrange, traître à la révolution, allié des Français, usurpateurs de l'Espagne, il fut enveloppé et pris avec six de ses compagnons par l'armée créole, par ceux qu'il avait, le premier, groupés et conduits à la victoire. Fusillé dans un lieu sans nom, en pleine pampa, sur les rives désertes d'un ruisseau ignoré, où aucun souvenir n'a été conservé de cette triste fin d'un homme vaillant, il est en même temps que le premier des héros de l'indépendance le premier sacrifié par les patriotes, et commence cette série lugubre qui se continuera par l'exil de San-Martin et de Rivadavia.

Quant à la France, si elle peut regretter ce martyr d'un rêve colonial irréalisable, elle peut affirmer qu'elle n'a rien perdu dans l'écroulement de ses espérances. L'histoire de ce siècle s'est chargée de démontrer que l'annexion rêvée par Liniers n'aurait pas eu de lendemain et se serait écroulée d'elle-même avec la dynastie napoléonienne. Il n'en serait resté, après quelques années passées sans profit sous une loi commune, que le souvenir d'une humiliation; les créoles en eussent gardé quelque rancune; peut-être après

un demi-siècle n'eût-on pas pu prononcer le nom de France dans ce pays après qu'il se serait dérobé à une domination importune. Aujourd'hui encore le nom de Liniers n'a recouvré aucun prestige ; lui, le grand initiateur, il est victime de ce sentiment très local qui consiste à nier toute influence possible d'un étranger dans les grandes journées de la patrie. Il en coûte de lui devoir quelque chose, et le mot si finement ironique de Tocqueville est toujours vrai : « Jamais un Américain ne consentira à avouer que l'Amérique n'a pas été découverte par un Américain. » Ce sentiment, poussé à l'extrême, a séparé les fils créoles de leurs pères espagnols, a mis l'idée de patrie au-dessus de celle de famille, détachant avec violence du tronc de la famille européenne un rameau pour lui donner, dans un sol nouveau, des racines et une sève indépendantes ; il s'est conservé assez vivace pour empêcher d'accorder à un étranger d'au-delà les mers et d'au-delà les Pyrénées la grande part qui lui appartient dans l'œuvre commune de la création d'une nation.

Si l'œuvre de Liniers fut méconnue de ceux à qui elle profitait, son entreprise d'annexion ne fut pas moins dédaignée en France, et l'Angleterre fut la seule à profiter avec une remarquable habileté de ses propres échecs. Venue en conquérante, battue, expulsée du territoire avec ses armées, elle ne garda aucune rancune de sa défaite. Laissant jouir au contraire les créoles de leur triomphe, exploitant au profit de son commerce ce sentiment très humain du bienfaiteur qui se passionne pour celui qu'il a sauvé, du vainqueur qui n'éprouve que des joies à revoir celui qu'il a battu, elle s'implanta dans la colonie en courtier de commerce, peu soucieux de sa dignité, que les rebuffades ne découragent pas. Les Anglais avaient mis à profit les quelques jours de leur occupation pour étudier ce marché nouveau que leurs armes avaient ouvert à leurs marchands ; pendant que les Français qui avaient eu le loisir de l'exploiter, à l'heure où le prestige de Liniers était intact, ne virent ce pays et ces événemens que par les yeux de cet officier de marine de la monarchie, étranger à toutes connaissances commerciales, et croyant avoir rempli toute sa mission quand il avait choisi entre ses supérieurs hiérarchiques celui qui avait vis-à-vis de lui le plus de droits à recevoir de ses mains l'hommage de la suzeraineté.

Aussi, de 1807 à 1825, l'Angleterre, qui aurait dû être odieuse, à ne considérer que ses tentatives de conquête violente, s'implante-t-elle à la faveur des troubles civils au milieu de ce peuple qui cherche à tâtons la loi de sa destinée, qui a rompu avec toutes traditions, qui se découvre des ennemis partout sur les champs de bataille et n'en cherche pas sur le terrain commercial et économique ; elle jette des semences fécondes dans ce sol profondé-

ment remué et prépare l'avenir de sa prépondérance, s'emparant seule, sans lutte, de consommateurs que les autres nations productives négligent : en quelques mois, les navires anglais, qui, la veille, ne connaissaient que théoriquement la situation des états de La Plata, à l'abri de leur pavillon vaincu, encombrent la douane et les magasins de la ville de marchandises en telles quantités que la consommation était dès lors pourvue pour dix ans : on se demande ce qu'eussent été les résultats d'une conquête si tels étaient ceux d'une défaite.

La France, au contraire, égarée par des illusions, ne recueille qu'une gloire vaine et sans profit, négligeant absolument les résultats utiles d'une entreprise d'un des siens. Pendant dix ans, après la mort de Liniers, elle ne prend aucun rôle, n'acquiert aucune importance, n'essaie aucun traité de commerce, reconnaît, en 1826, l'indépendance des états hispano-américains, mais ne songera qu'en 1845 à demander le profit de traités que l'Angleterre s'est assurés dès 1825. Et cependant il nous faut garder de cette période un souvenir qui est de ceux qui flattent le plus notre vanité nationale, celui d'un grand service glorieusement rendu et payé de la plus complète ingratitude.

II.

Tandis que l'Angleterre poursuivait la recherche d'avantages commerciaux dont la France ne prenait aucun souci, celle-ci, cependant, ne restait pas étrangère aux événemens dont la proclamation de l'indépendance, faite en 1810 à Buenos-Ayres, avait donné le signal et qui allaient se dérouler dans tous les états de l'Amérique espagnole. On sait qu'après la chute de l'empire les survivans de cette grande épopée, représentans du parti patriote, s'éloignèrent de France en grand nombre, fuyant le spectacle humiliant de l'occupation étrangère. Ce fut l'époque la plus brillante peut-être de l'émigration transatlantique; on vit affluer, dans tous les pays d'outre-mer, ces hommes au cœur fortement trempé par de rudes épreuves, renouant la tradition de la révocation de l'édit de Nantes, que chaque secousse de notre siècle a rajeunie et qui veut que la France se prive, à chaque évolution politique, du concours des forces intelligentes et des hommes d'action des partis vaincus. Les noms français ne sont pas rares dans les armées improvisées pour la lutte contre l'Espagne; le plus glorieux est Brandzen, général alsacien, qui mourut en héros à la bataille d'Itusaingo.

En 1818, huit ans après la mort de Liniers, l'existence d'une colonie en voie de formation se révèle à Buenos-Ayres par un fait

qui ne laisse pas de causer quelque surprise : l'apparition d'un journal en langue française, le premier peut-être qui ait été publié à l'étranger. Au milieu des troubles de la guerre civile, il poursuivait l'œuvre de Liniers, le rattachement des provinces unies de La Plata à la France. Son existence fut courte; il n'eut que six numéros, du 29 mars au 17 mai; ses tendances étaient hardies et l'heure sans doute mal choisie pour relever au dehors le drapeau de la France, qui comptait si peu en Europe. Les rédacteurs de *l'Indépendant* étaient Charles Robert, ancien préfet de la Nièvre, Jean Lagresse, Auguste Dragumette, capitaine au long cours, Narcisse Parchappe, frère du général de l'empire, et Antoine Mercher, ex-aide-de-camp du général Gautier, de l'état-major de Napoléon. Accusés de conspiration contre les Provinces-Unies, ils furent arrêtés, convaincus du crime imputé et condamnés. Robert et Lagresse furent fusillés le 3 avril 1819, leurs compagnons expulsés.

La colonie française était assez nombreuse pour leur faire de brillantes funérailles, présidées par son consul, M. Leloir, et par un savant dont la vie entière se passera dans cette région, M. Bonpland, le compagnon de Humboldt; mais elle était impuissante à protester contre ces cruautés inattendues sous un régime de liberté. De ce groupe nombreux ne sortira personne jusqu'en 1826 pour reprendre sinon l'œuvre politique, du moins celle de propagande française par la création d'un nouveau journal. Un Français, Jean Laserre, dont le nom est aujourd'hui brillamment porté par son fils, officier supérieur de la marine argentine, sera, pendant plusieurs années, le promoteur de toutes les publications françaises. Il commence, en 1826, par *l'Écho français*, la série des journaux, qui, au milieu des événemens agités de cette époque, ne disparaîtront que pour reparaître : en 1827, *l'Abeille*; en 1828, *le Censeur*; en 1829, *le Spectateur*; et d'autres encore en 1831, 1832, et même en 1840 et 1841, alors que la république est en guerre avec la France et que le blocus de la flotte française, commencé en 1838, n'est suspendu que pour reprendre bientôt et ne se terminer qu'en 1846. Nous en trouvons un autre à une époque agitée, en 1854, rédigé par M. Charles Quentin, hier encore administrateur de l'assistance publique à Paris, qui, ayant pris en main la défense énergique des intérêts étrangers, fut expulsé par Urquiza. Ces nombreuses créations suffiraient à démontrer la tendance des Français à l'étranger à se grouper autour de leur drapeau, à se constituer en véritable famille; malgré les dissentimens d'opinions, les luttes d'intérêts qu'ils peuvent avoir, ils recherchent en eux-mêmes les élémens sociaux, soucieux de créer à l'étranger la vie en réduction d'une ville de France; nulle part ils ne se noient au milieu de la société

et conservent surtout à la langue maternelle une fidélité qui peut être critiquée et qui n'en est pas moins touchante. Cette fidélité même n'a pas été étrangère à la progression constante de l'influence française à l'étranger et en particulier dans le pays dont nous nous occupons, où elle est si particulièrement remarquable. C'est bien, en effet, par ces colons et pour leurs besoins que les premiers livres français pénètrent à l'étranger, et c'est bien par eux que le grand mouvement des esprits en France qui commence en 1820 se fait connaître.

Après les écarts de la révolution, après le césarisme et l'épreuve nouvelle de la restauration, qui n'avait pas osé porter la main sur les conquêtes entrées dans le domaine de la loi et de la constitution, les oscillations gigantesques du pendule qui marquait la marche quelque peu affolée de la société française trouvaient après 1830 un équilibre momentané dans le juste milieu et l'espérance de quelques années de paix sociale. Les républiques d'Amérique avaient, elles aussi, traversé les heures sanglantes de leurs plus terribles épreuves. Tout entières aux essais inhabiles des constitutions, aux tentatives d'appropriation rapide de toutes les conquêtes de l'esprit philosophique, elles avaient encore à connaître de nouvelles luttes; elles étaient en pleine guerre civile quand commença à se répandre sur le monde le souffle puissant de la génération de 1830. La France pacifiée, tout entière à l'art, reconquérait brillamment sa grande influence, s'emparait des esprits par sa poésie, par ses drames, par ses romans, par ses brillantes conceptions politiques, par l'écho puissant de sa tribune, par la presse nouvellement organisée, par ses journaux et ses revues, par toutes les productions de l'esprit. Le libéralisme de 1830 offrait aux hommes politiques du nouveau monde une sorte de refuge de la pensée. Il rencontrait le plus grand nombre d'entre eux dans l'exil ou dans la retraite où les reléguaient les violences des partis surmenés par les hommes de lance et de couteau qui avaient supplanté les hommes d'épée. Malgré les difficultés de communication, le grand éloignement que comblaient mal les paquebots à voiles, il n'y eut pas un nom de cette grande génération qui n'eut son heure de popularité à Buenos-Ayres. Malgré Rosas, malgré dix ans de blocus par la flotte française, c'est là peut-être où aboutit pendant toute cette brillante période l'écho le plus vibrant de tout ce qui se dit ou s'écrivit en France. L'influence française force le blocus ; la littérature française règne, malgré les prohibitions, malgré ces proclamations et ces décrets étranges qui font plus que réprouver et bannir tout ce qui est français, qui vont jusqu'à destituer du titre de patron de la ville de Buenos-Ayres saint Martin de Tours, et à exécuter ce

bizarre décret en grande pompe avec toutes les cérémonies de la dégradation militaire infligée, sur le front de l'armée, à l'effigie du soldat gaulois, malgré ces extravagances enfantines, indignes d'un cacique impuissant, qu'imagine Rosas de faire précéder tous les actes privés et publics, toutes les proclamations, de cette formule grotesque imprimée en lettres rouges : *Mueran los salvages unitarios! Mueran los Franceses asquerosos! Muera el chancho inmondo Luis Felipe!*

Après la chute de Rosas, arrivée le 3 février 1852, à l'heure où le césarisme, s'emparant de la France, impose silence à ses penseurs, à ses écrivains, à ses orateurs, cette action sur ce pays ne sera pas moins active. Les bannis, les découragés trouvent là des chaires offertes pour y reprendre l'enseignement de la jeunesse qui leur est interdit en France. Les sympathies qui entourent ces vaincus sont d'autant plus vives que cette population vient de traverser vingt années des mêmes épreuves. La direction du collège national, l'instruction de ceux dont la destinée sera de présider et de participer à la merveilleuse transformation de ce pays, est confiée dès la première heure à Amédée Jacques, l'un de ces exilés, qui a laissé derrière lui un traité de philosophie en collaboration avec Jules Simon et Émile Saisset. En même temps, le général Urquiza ouvre, à Parana, un collège semblable, sous la direction d'un Français aussi, M. Larroque, qui, lui, aura avant de mourir la satisfaction de voir exercer toutes les hautes fonctions de l'état, même la présidence de la république, par l'élite des élèves qu'il aura formés. L'université de Buenos-Ayres, les facultés de droit et de médecine, l'école militaire se constituent peu à peu sur le plan des facultés et des écoles de France ; ce sont les livres d'enseignement français qui sont dans toutes les mains dans leur texte original. Le jour où le premier kilomètre de chemin de fer est décrété et entrepris par le gouvernement pour son compte, la construction en est confiée, et plus tard l'administration, à des Français ; aujourd'hui encore, aussi bien qu'en 1854, cette ligne modèle, qui fut la première entreprise et qui est la plus prospère, a conservé son caractère d'administration française. Constatons cependant que, malgré ces débuts et cet exemple, qui vaut quelque chose, pas une ligne de chemins de fer, dans cette république où il y en a tant et de si prospères, n'a été jusqu'à ce jour entreprise par des capitaux français. La destinée de notre émigration est d'être abandonnée à elle-même, de n'emporter de France que la résolution de profiter des circonstances que l'avenir fera naître, avec la conviction de n'avoir à compter sur aucun aide, aucun concours de la patrie.

La seule région française où cette règle ne soit pas applicable

et qui a fourni toujours, depuis 1825, un courant constant d'émigration solidaire, agissant avec ensemble, s'aidant réciproquement et se distinguant par l'usage perpétué d'une langue spéciale, est le pays basque. L'émigration basque de La Plata a une notoriété spéciale; on croit même qu'elle a toujours constitué sinon le seul, au moins le plus important des élémens de la colonie française. Cela n'est pas exact. S'il est vrai que des villages nombreux ont envoyé dans ces contrées la majeure partie de leurs habitans, ce pays pauvre s'en est si bien enrichi que cette source d'émigration est à peu près tarie et que l'émigration basque de La Plata ne se recrute plus guère que sur le versant espagnol des Pyrénées. Malgré cet arrêt du courant d'immigration, la population basque garde son importance; il n'en est pas de plus honorée, il n'en est pas qui mérite plus de l'être si l'on examine ce qu'elle a fait et créé, le degré de richesse où elle est parvenue et les commencemens pénibles qu'elle a eus. Ce n'était certes pas trop de toutes les énergies de cette race, noble entre toutes, pour surmonter les rudes épreuves de la fondation de villages, dont le premier fut le Tandil, créé par elle dans la pampa, à l'époque barbare de 1826, à cent lieues de Buenos-Ayres, dans les replis d'une sierra isolée et de peu d'importance, qui n'avait d'autre raison d'être désignée comme le centre d'une création de ce genre que l'abri qu'elle offrait contre les incursions des Indiens. Ils peuvent avec orgueil regarder le chemin parcouru depuis le jour où pour eux, nouveaux débarqués, tout était surprise et sans doute déception dans ce pays de plaines.

Après cinquante ou quelquefois cent jours de mer, il leur avait fallu entreprendre un nouveau voyage au long cours dans cette pampa si pareille à l'océan. Sur les confins de la ville, au milieu d'une esplanade qui, aujourd'hui encore, après plus d'un demi-siècle, reçoit les mêmes hôtes, étaient rangées les grandes charrettes pampéennes, longues et hautes, perchées sur des roues de 2 mètres, bariolées de couleurs éclatantes, couvertes de toitures solides; six paires de bœufs sont souvent impuissantes à les tirer d'un mauvais pas; mais sur la route unie, soutenues par un prodige d'équilibre, elles roulent, quelque chargées qu'elles soient, sans que les bœufs semblent en prendre souci, somnolens au milieu des flots de poussière qu'ils soulèvent. C'était dans ces frégates terrestres qu'il fallait entreprendre ce long voyage; tout autre moyen de transport était inconnu. La vue du paysage n'était guère pour reposer des rudes secousses que le voyageur avait à supporter; on n'y distinguait ni arbres ni habitations; le passage des rivières n'apportait à cette monotonie quelque

variété que pour augmenter les périls; quelquefois il fallait attendre sur la rive du San-Borombon ou du Salado un mois ou deux que les eaux grossies eussent diminué; on formait un campement et l'on comptait les jours. Il ne fallait guère songer, à cette époque, à chercher un abri en dehors des charrettes mêmes : les habitations, quand on en rencontrait, se réduisaient à d'humbles cabanes, couvertes de chaume, aux murs de boue, ayant une ouverture sans porte. Au loin, longtemps avant d'arriver au but du voyage, ces maisons mêmes ne se montraient plus; les troupeaux disparaissaient; on ne voyait plus ces quelques moutons à l'aspect triste, à la laine longue de plusieurs années; on ne trouvait guère que quelques troupeaux de bœufs que les guerres civiles avaient laissés sans maîtres ou qui avaient échappé aux razzias périodiques des Indiens. Et puis enfin, on ne trouvait plus rien; l'herbe pampéenne se montrait plus haute et plus rude, agitant au vent ses panaches blancs, au milieu desquels serpentait une route tracée par le pied des chevaux indiens. Un soir cependant, après cent lieues de plaine, on apercevait au loin, à l'horizon, une chaîne de montagnes, découpant en crêtes vives leurs cimes de marbre sur un ciel d'un bleu cru; il restait à passer quelques ruisseaux aux eaux claires, annonçant la montagne voisine, au fond de roches, emplissant l'air d'un léger bruit de cascades, aux noms étranges, le Gualichù, le Tapalquen, le Chapaleofù, le Tandileofù. Un beau soir, on s'arrêta et on leur dit : C'est ici! Singulier but pour une si longue expédition! Pas d'autre abri que ces maisons roulantes qui les ont amenés et dont les conducteurs parlent déjà de lever l'ancre et de repartir; du bois nulle part, du marbre jaspé et coloré en abondance, le ciel qui semble clément, un sol qui paraît fertile, mais qu'il faudra sans doute défendre.

La première colonie basque se fit là elle-même, ayant à veiller elle-même à sa subsistance et à sa défense; certaines avancées que firent les Indiens la laissèrent quelque temps hors frontière, elle ne fut jamais violée. Après un demi-siècle, elle est devenue une ville, centre d'une région fertile couverte de troupeaux et de cultures, appartenant à des Basques ou à leurs fils, qui de là se répandant ont fondé plusieurs villes aux environs et rayonné dans toutes les directions. Colons laborieux, aisés, prêts à aider les nouveau-venus, ils soutiennent de loin ceux qui sont restés au pays, réalisent quelquefois le rêve de revoir leurs montagnes, s'y préparent même pour le retour une demeure digne de leur nouvelle fortune, mais n'y retournent guère que pour les quitter de nouveau, revenir à la plaine où les rappellent les souvenirs de toute une vie et les puissantes attaches de la famille qu'ils y ont créée.

III.

Les Basques furent, parmi les étrangers, les premiers à entreprendre l'élevage du bétail. Plus tard seulement, vers 1845, les Irlandais se firent une spécialité de l'élevage du mouton. Les produits de ces troupeaux n'eurent que peu ou point de valeur jusqu'au jour où des industriels français se préoccupèrent des richesses gaspillées de la pampa. Nous avons décrit ici même (1) l'industrie des saladeros, dont le véritable créateur fut M. Antoine Cambacérès, ingénieur, qui s'était rendu à La Plata sur les conseils de Rivadavia et dont le fils aujourd'hui encore est resté fidèle à cette industrie, presque disparue, qui l'a enrichi en même temps que le pays où son père l'a créée et perfectionnée.

Ce qu'un Français avait réalisé pour le gros bétail, des Français le firent, en 1842, pour la laine absolument dédaignée. Ils payèrent les premières laines et les premières peaux de moutons 0 fr. 05 le kilogramme et en exportèrent la première année quelques ballots. Leur exemple fut suivi, leurs leçons écoutées, les bergeries de Rambouillet fournirent des béliers de choix et la production, augmentant, chaque année, en raison inverse de l'ardeur des partis politiques, atteignit les résultats que l'on peut constater aujourd'hui. Cette laine, que l'on payait alors par faveur 0 fr. 05 le kilogramme, ne se vend jamais moins de 1 franc et jusqu'à 2 sur les lieux mêmes d'élevage; l'exportation atteint 150 millions de kilogrammes, fournis par 75 millions de moutons d'une valeur ensemble de 375 millions de francs, rendant un produit brut annuel de 225 millions, qui se répartissent entre propriétaires, bergers et travailleurs auxiliaires, laissant aux mains de chacun des profits considérables en comparaison du capital employé et de l'effort fait, grâce à la clémence du ciel, à la fertilité du sol, qui font de ce pays celui du monde où le bétail s'élève et se multiplie à moins de frais. Il est facile de supputer ce que ces deux industries, dont le premier développement est dû à des Français, ont rapporté à la France. Les registres de notre douane relèvent pour 267 millions de francs d'échanges en 1883 entre les deux pays ; ce ne sont pas moins de 5 milliards pour les trente dernières années. C'est aussi pendant cette période que l'émigration a pris des proportions considérables. Arrêtée jusqu'en 1846 par l'état de guerre auquel mit fin le brillant comba d'Obligado, où la flotte française triomphante, sous le commandement de l'amiral Tréhouart, ne put que rendre une justice méritée

(1) Voir la *Revue* du 15 janvier 1876.

aux troupes intrépides qui défendaient la côte du Parana sous les ordres du général Mansilla, détournée encore en 1848 par le mouvement qui entraîne toute l'émigration française vers les mines de Californie, elle commença à se développer après 1852. Chaque année, depuis, a constaté un progrès, et l'on pourrait fournir une longue liste de noms français qui marquent le chemin parcouru des points élevés où la fortune les a placés : combien de domaines de six, dix, douze, vingt lieues carrées entre des mains qui n'ont apporté comme instrument de fortune qu'une modeste bêche, sans savoir toujours très bien la manier ! Un de ceux-là ne possède-t-il pas, en dehors d'autres propriétés considérables et d'énormes troupeaux, un domaine de 200 lieues carrées, 540,000 hectares, sur la côte de l'Atlantique, aux confins de la province de Buenos-Ayres ?

L'industrie pastorale a cet avantage séduisant de produire de gros revenus sans peine ni travail ; le troupeau des pampas, donnant ainsi sa laine, joue le rôle de l'esclave antique travaillant pour son maître, l'enrichissant et lui laissant de précieux loisirs. Nos nationaux semblent cependant n'être entrés qu'avec hésitation dans cette industrie ; ils redoutent les ennuis de cette vie contemplative ; ils partagent le goût inné de notre race pour les relations sociales, quelque banales qu'elles soient, et recherchent les réunions et les longs bavardages. Aussi ont-ils toujours préféré la vie des villes ou des villages où l'on trouve quelqu'un à qui parler, avec qui discuter les questions politiques et sociales. Le plus grand nombre du reste possède un métier, s'il n'est commerçant, et préfère s'en tenir à l'outil connu et ne pas mettre sa patience à l'épreuve de la vie pastorale. En revanche, le nombre est considérable de ceux qui, depuis les premiers colons attirés dans l'Entrerios en 1854 par le général Urquiza, se sont consacrés à l'agriculture ; on peut dire même que ce sont eux qui l'ont implantée dans la pampa et l'ont amenée aux progrès considérables qu'elle a réalisés depuis quelques années. Ceux-là, n'osant, au début, s'éloigner, redoutant l'inconnu de la plaine, avaient commencé par le jardinage à la porte des villes, où, malgré les haies épaisses de cactus et d'aloès infranchissables, les hantaient les légendes d'Indiens armés de lances, ou de gauchos dangereux, cauchemars d'autant plus horribles qu'ils apparaissaient à leur imagination sous les traits épouvantables que leur prêtaient les naïves lithographies aperçues aux vitrines, le long des rues. Bientôt rassurés, ils comprirent que le blé a plus à redouter des sauterelles que des Indiens et apportèrent leur précieuse collaboration à la grande culture aujourd'hui si prospère.

Mais où leur rôle a plus d'importance encore, c'est dans la création-

tion des industries qui ont pour objet de transformer les produits de l'agriculture. C'est ainsi qu'ils créèrent la minoterie, représentée par d'importans moulins à vapeur, groupés autour des grandes villes où se tiennent les marchés aux céréales, appartenant presque tous à des Français, aussi bien que les quelques moulins à eau que l'on a pu créer dans la campagne. Quelques essais de distillerie ont été aussi tentés. Mais la création la plus importante dans cet ordre des industries qui demandent à l'agriculture ses matières premières est la brasserie Bieckert, dont les produits se répandent aujourd'hui dans toute l'Amérique du Sud, et qui, fondée il y a vingt ans, a constamment amélioré ses procédés et son outillage, augmenté ses caves et ses constructions; restée propriété exclusive de son créateur, elle représente aujourd'hui un capital industriel et commercial de plusieurs millions.

Ces grandes créations de l'industrie agricole ne sont pas les seules; à côté d'elles figurent les fabriques françaises d'huile de lin, d'olives, d'arachide, de colza, les amidonneries, les fabriques de biscuits secs, de beurre, de fromages, de conserves alimentaires, de chocolat, la carrosserie, une grande teinturerie, des fonderies, des ateliers de construction, grandes industries créées presque toutes par l'initiative privée de quelques ouvriers, en dehors de l'aide des capitaux, qui ne sont venus à elles que lorsque leur succès a été consacré. Elles produisaient dans l'ombre lorsque l'exposition locale improvisée en 1876 les révéla; en 1881, une exposition internationale, dont l'idée et l'exécution furent absolument françaises, consacra leur importance et aida puissamment à leur développement.

Parmi ces exposans combien sont parvenus à la fortune, dont les débuts ont été des tâtonnemens industriels, à qui les premières ressources ont été fournies par les économies prélevées sur leurs salaires, accumulées pendant le stage plus ou moins long qu'il leur a fallu faire dans une industrie qui le plus souvent n'était pas la leur Le capital français n'a pas pris l'habitude d'émigrer, il est de sa nature trop prudent et sait trop qu'il y a dans toute entreprise lointaine une grande proportion d'aventures : c'est affaire aux individus de les courir, le capital ne s'y résigne pas. Ce qu'il ignore le plus, c'est que l'émigrant, celui qui précisément songe à courir ces aventures, n'est jamais le premier venu. C'est toujours un esprit entreprenant et ambitieux, ayant en lui ce ressort principal du succès, l'énergie et la résolution. Émigrer pour rester ouvrier à gages, s'enrégimenter à l'étranger comme on peut le faire dans son pays, à quoi bon? L'ouvrier, l'artisan, l'homme qui connaît son métier ne songe qu'à devenir patron; il serait plus juste de dire *son* patron; car, dans l'industrie qu'il crée au dehors, le plus souvent avec de minces res-

sources personnelles, beaucoup d'entrain et d'envie de parvenir, il est généralement, au début, son chef d'atelier, son manœuvre et son apprenti, surtout son apprenti. Il s'aperçoit vite, en effet, que pour être chef d'industrie, il lui faut ajouter aux connaissances qu'il a beaucoup qu'il n'a pas, se mettre à l'école sans maître, à cette école de l'expérience personnelle, des essais et des tâtonnemens où l'amour-propre est toujours en jeu.

C'est là vraiment où s'aiguisent ces qualités d'initiative qui restent à l'état latent chez les artisans formés par l'apprentissage régulier, enfermés dans une spécialité, se laissant aller inconsciemment pendant les années de jeunesse, paresseusement ensuite à la routine d'un métier, où ils n'ont bientôt d'autre valeur personnelle que cette longue habitude de le pratiquer. L'école américaine est tout autre, et c'est là que se forment les hommes d'entreprise qui ont fait à cet adjectif continental une juste célébrité. Le Français américanisé ne reste pas en dehors du mouvement; il acquiert là les qualités qui font le prix d'un homme disposé à tout, appliquant avec facilité son esprit à tous les essais, son intelligence à toutes les recherches, s'élevant tous les jours un peu au-dessus de lui-même, en étendant le domaine de son ambition et de ses aptitudes.

Ce qui distingue le Français, c'est qu'il est surtout artisan; le plus grand nombre sait un métier, et le sait bien; aussi a-t-il créé à l'étranger presque toutes les petites industries, ateliers indépendans, souvent bien modestes, que les circonstances, des hasards imprévus développent dans des directions si différentes du point de départ qu'elles ne sont souvent plus reconnaissables au bout de quelques années. Tel est devenu le chef d'une industrie, dont le plan avait été au début tout autre. Vous êtes surpris, en le voyant au milieu de son atelier, où rien de son industrie ne lui est inconnu, d'apprendre de lui quel était son premier métier; sans qu'il ait gardé la mémoire des événemens, ce sont eux qui l'ont fait ce qu'il est, le forçant à des études nouvelles, ouvrant son esprit et le conduisant, par des analogies, à apprendre sans maître. Beaucoup, dans cet entraînement, à la remorque de circonstances qui leur imposent des travaux nouveaux, s'égarent dans leurs tâtonnemens, font une dépense d'essais, de recherches souvent peu utiles, ne trouvant pas toujours des livres capables de les renseigner, n'ayant pas sous les yeux de modèles qu'ils puissent consulter : leurs qualités personnelles s'y fortifient, et c'est avec des hommes ainsi trempés dans une atmosphère nouvelle, éprouvés par les efforts individuels, que se constituent ces colonies qui, de près comme de loin, méritent l'attention. Ces hommes, le plus souvent, rendent au pays où ils se sont ainsi formés une justice imprévue, adoptant une

formule qui est vraie, quelque paradoxale qu'elle semble à ceux qui n'en ont pas reconnu la justesse par une expérience propre. Ils disent en manière d'axiome : « L'Amérique civilise. » Oui, cela est vrai, elle civilise celui, quel qu'il soit, qui vient lui demander la solution du problème de sa vie; elle le civilise en ce sens qu'elle développe en lui ses énergies en lui posant elle-même brutalement ce problème, en en dérobant la solution au faible, au timide, à celui qui aime les chemins battus et étroits, et à qui elle n'offre que la plaine sans route, où il faut se guider d'instinct et trouver ses ressources en soi-même.

IV.

Est-ce à dire que les capitaux créés, les secours venus du dehors n'auraient pas là leur emploi? Certes, ils faciliteraient ces tentatives, épargneraient beaucoup de tâtonnemens, permettraient à l'activité humaine de trouver plus vite l'emploi de ses forces et d'une façon plus profitable. L'expérience en est faite; il reste aux capitaux français à suivre l'exemple que leur ont donné les Anglais, cela va sans dire, mais aussi, depuis longtemps déjà, les Italiens. Dans un pays où le commerce d'importation et d'exportation avec la France seule se chiffre, comme nous l'avons dit, par 267 millions pour l'année 1883, où l'industrie française a créé des usines qui ont suffi en quelques années à rendre inutile l'importation des farines et de leurs dérivés, de la bière, de la carrosserie, des peaux, des vêtemens confectionnés, de la sellerie, de la ganterie, du sucre raffiné, et de bien d'autres articles, jamais une constitution de banque française n'a été tentée. Les capitaux créés par les colons français sont déposés par eux dans les banques anglaises ou italiennes; la France reste en dehors des opérations considérables d'escompte et de change, comme elle reste en dehors des opérations financières que l'état ou les grandes compagnies réalisent. En quinze ans, la république Argentine a emprunté en Europe, hors de France, plus d'un milliard de francs à des taux variant entre 72 et 90 pour 100 à 6 pour 100 d'intérêt; ces fonds, aujourd'hui cotés à 110, sont restés en dehors du marché français, qui, pendant cette période, en a absorbé d'autres plus connus et moins bons.

Notre indifférence n'a pas seulement pour résultat de priver la colonie française de la satisfaction de voir se multiplier les entreprises sous son pavillon national; le mal est plus grand : il se fait sentir dans l'ordre commercial. A mesure que nos colons développent l'industrie locale, l'importance de notre commerce diminue, et l'on ne

niera pas que ce point de vue soit de quelque intérêt pour les producteurs de la mère patrie. Cette diminution profite à d'autres pays d'Europe, qui n'avaient autrefois qu'une importance secondaire. Le nombre des détaillans français, toujours nombreux à l'étranger, diminue lui-même, en même temps que les grandes maisons d'importation, si prospères de 1860 à 1870, disparaissent complètement. Le commerce est passé rapidement des maisons françaises aux mains des Allemands, qui ont continué à importer les produits français jusqu'à ce qu'ils les aient imités et remplacés, pendant que, d'autre part, l'industrie italienne, que jusque-là l'on ne connaissait pas à l'étranger et qui n'avait jamais paru sur aucun marché, se montrait, se développait en quelques années jusqu'à prendre un des premiers rangs.

Tout a marché de pair en Italie : émigration nombreuse, création de lignes de steamers pour la transporter et l'alimenter au dehors de produits nationaux, d'une banque très habilement dirigée dès le début, développement progressif de la consommation des produits de son industrie. Il ne viendra à personne, en Italie, l'idée de combattre l'émigration comme nuisible; c'est elle, en effet, qui, si active depuis 1865 pour tous les points d'Amérique et spécialement pour La Plata, a donné à l'industrie locale la première impulsion et créé en Italie le commerce d'exportation. Le colon expatrié non-seulement consomme les produits de sa patrie, les recherche, en détermine l'importation, mais encore il en développe la consommation par son exemple, il les impose moins par patriotisme, — une vertu qu'il ne faut guère chercher dans le commerce, — que par habitude; il les connaît, cela lui suffit pour les faire connaître, et c'est ainsi que les produits français, qui, il y a longtemps, se sont substitués aux produits anglais, imposés qu'ils étaient par le détaillant français, sont aujourd'hui en péril devant la concurrence italienne, agissant de la même manière, et la contrefaçon allemande, produisant à bon marché.

Malgré cet outillage inférieur, il n'en faut pas moins constater que chaque jour a apporté quelque progrès à notre colonie de La Plata. Les lignes de vapeurs qui la relient à tous les grands ports de France se sont développées d'une façon considérable. Il y a bientôt trente ans que les Messageries établissaient la ligne du Brésil et une ligne annexe de Rio-Janeiro à Buenos-Ayres, desservant les grandes républiques riveraines des grands fleuves du Sud par un seul vapeur mensuel de 1,200 tonnes réservé aux passagers, laissant encore aux voiliers le mouvement commercial. C'était là tout ce que produisait une subvention considérable, jusqu'à ce qu'un grand exemple fut donné à cette compagnie subventionnée par d'autres

qui ne l'étaient pas. En 1868, pour la première fois, la Société des transports maritimes expédiait directement de Marseille pour Buenos-Ayres ses vapeurs du plus fort tonnage et réussissait si parfaitement dans cette entreprise que les Messageries, en même temps que la compagnie anglaise du Royal-Mail, imitaient cet exemple. Depuis, toutes ces lignes ont doublé le nombre de leurs voyages mensuels, doublé la dimension de leurs steamers; les chargeurs du Havre ont supprimé leurs voiliers et constitué une puissante compagnie qui prend rang à côté des premières; ils ont même pris l'initiative de remonter les grands fleuves jusqu'au Rosario, à deux cents lieues de la mer; là encore, ils ont suivi l'exemple donné depuis vingt ans par un armateur français de Montevideo, M. Ribes, et créé à côté de la sienne une ligne spéciale reliant ce port à ceux de l'Uruguay et du Parana, ouvrant au pavillon français de nouvelles régions.

Ces créations, qui emploient, utilisent et multiplient les capitaux français, ont pour origine et pour cause le développement même de la colonie. Sans les efforts accumulés de ces colons, qui depuis 1825 se sont expatriés successivement, toujours avec le même espoir, souvent déçu, de conquérir un capital et d'en retourner jouir en France, celle-ci n'aurait pas vu son esprit national, ses qualités de race se répandre dans ces régions, sa langue s'y généraliser, les sympathies pour son œuvre dans le monde s'y développer et y conquérir de nouveaux collaborateurs.

Celui qui, pour la première fois, met le pied dans la république Argentine est surpris d'y trouver une grande nation vivant à l'européenne en contact continuel avec la France, où ce que fait, dit et pense Paris y est mieux connu qu'à Paris même; c'est à peine s'il a de temps à autre l'occasion de parler espagnol, le français lui suffit. Les librairies étalent à leurs vitrines les livres français; les romans à sensation d'auteurs populaires en France y trouvent mille acheteurs en quelques heures dès qu'ils apparaissent; les journaux français y arrivent par ballots; quelques-uns des anciens ont gardé encore leur célébrité, qui date de 1840, et seraient surpris d'y voir leurs lecteurs augmenter dans ce pays éloigné, quand ils diminuent en France même; certaines revues y comptent un nombre si considérable de lecteurs qu'elles pourraient souhaiter d'en trouver un égal dans les grandes villes de France; les livres de droit, de médecine, de sciences appliquées, à peine imprimés, y arrivent en nombre envoyés par les éditeurs de Paris, qui savent qu'ils ont là un public avide de toutes les nouveautés, qui veut connaître toutes les théories nouvelles et leurs plus récentes applications. Est-il besoin de parler des modes, des articles de fantaisie et des menus objets que

Paris envoie partout et qui là plus qu'ailleurs ont le monopole du marché? Ce qui est aussi important, c'est de voir se développer le goût du mobilier, dont les progrès en France, si remarquables depuis quinze ans, ont trouvé dans les villes de cette république toutes les portes ouvertes, les grands salons des nouvelles demeures, tous les jours plus somptueuses, préparés pour recevoir toutes les inventions de l'élégance moderne. L'art lui-même, les reproductions des sujets les plus heureux de la sculpture attirent les riches éleveurs, qui, s'ils n'en comprennent pas tous l'utilité pratique, ne se laissent du moins pas arrêter par leurs prix élevés. Toute l'année, deux théâtres, au moins, donnent des représentations en français, et si une troupe italienne ou espagnole occupe les autres, elle y joue les pièces françaises. Deux journaux quotidiens, en langue française, de grand format, s'y répandent à deux mille exemplaires environ chacun : l'un soutient une existence brillante depuis vingt ans, *le Courrier de La Plata*; l'autre, depuis cinq ans, *l'Union française*; un troisième se publie à Montevideo, *la France*. Ces journaux suivent une ligne politique à peu près identique; il n'y a du reste pas place pour deux opinions à l'étranger, dans les colonies françaises. C'est une des particularités faciles à s'expliquer des colonies que les individus qui les composent ont tous à peu près la même tendance d'opinion : l'attachement à la patrie en fait le fond et les rallie au gouvernement établi ; leur esprit, quelque peu remuant, fait le reste et les entraîne légèrement à gauche; mais les oppositions violentes au gouvernement établi en France n'ont pas d'autorité parmi eux; les journaux de polémique passionnée qui se publient à Paris sont rejetés, par eux, comme traîtres à la patrie, parce qu'ils la veulent respectée et qu'ils sentent bien que ces critiques souvent frivoles, souvent de mauvaise foi et de parti-pris, ne peuvent que décrier la France à l'étranger et détruire son prestige. Sous l'empire, la colonie, pour ces raisons, était manifestement attachée aux institutions impériales, bien qu'elles ne fussent guère de nature à satisfaire les esprits élevés à l'école américaine. Il est inutile de dire que la république proclamée en 1870 n'a eu nulle part de plus chauds partisans, elle mettait d'accord les opinions et les sentimens. Depuis, la colonie a gardé le respect des institutions républicaines de la France, en a attendu le triomphe au milieu des alternatives des événemens politiques; quant aux principes démocratiques, elle les avait dès longtemps pratiqués à la mode américaine.

Mieux que personne, les Français de l'étranger se rendent un compte exact de ce que vaut leur pays dans l'esprit des autres peuples : ils ont senti que, depuis 1871, les sympathies qui avaient

chaudement embrassé le parti de la France malheureuse et vaincue se sont insensiblement rapprochées de l'Allemagne grandie. Et, cependant, que signifie l'Allemagne pour ce pays latin dont les mœurs, les usages, la langue, n'ont avec elle aucune affinité? Il ne lit ni ses livres, ni ses journaux, il ne consomme ses produits que sans le savoir, et, seulement, quand ils prennent, sous une contrefaçon déloyale, l'aspect des produits anglais ou français; s'il reçoit d'elle quelques immigrans, ce sont rarement des maîtres prêts à l'instruire, des collaborateurs disposés à partager ses destinées, ce sont surtout quelques employés de commerce, comptables à lunettes, pratiquant en maîtres supérieurs cette habile tactique d'insinuation, qui finit par une savante installation dans quelque bon poste. Les institutions politiques de la France, la marche de ses idées, l'autorité que prend la doctrine républicaine, c'est là ce qui préoccupe au plus haut point les esprits cultivés que la république Argentine possède en si grand nombre parmi ses nationaux justement fiers de leurs institutions politiques et sociales, qui garantissent si parfaitement la liberté de chacun et dégagent si bien l'individualité. Une chose surprend ces esprits libéraux, c'est de voir la France républicaine tenir en dehors de la direction de ses affaires, à l'heure où elle poursuit la mise en pratique de principes de liberté, dès longtemps proclamés, ceux-là même qui sont considérés à l'étranger comme les chefs et fondateurs de l'école libérale. Ils vivent encore sur les souvenirs du grand mouvement libéral de la France qui eut son aurore en 1830, qui, longtemps arrêté, reprit quelque éclat vers 1863; ils ne comprennent pas comment ceux qui avaient été les promoteurs et les apôtres de ce mouvement se montrent rebelles à la nouvelle marche des esprits et se tiennent dans un silence boudeur dont ils ne sortent guère que pour faire à la démocratie des critiques pleines d'aigreur en lui refusant même leurs conseils patriotiques.

Cet intérêt qu'excite la France s'attache aussi à toutes les manifestations de la colonie, à ce qu'elle fait et pense; on sympathise avec les preuves d'union, de solidarité qu'elle donne fréquemment dans ses fêtes publiques et dans ses œuvres philanthropiques. La colonie en 1832 a fondé sa première œuvre de ce genre, société réduite à quelques membres qui s'est rajeunie chaque année par les services rendus, est parvenue à braver plus de cinquante années de fortunes diverses, à compter plus de trois mille membres, qui créent, entre eux, par leurs souscriptions mensuelles, une véritable assurance mutuelle contre la maladie, institution utile qui pourrait être imitée ailleurs, ne coûtant rien à la colonie, fort peu à chacun de ses membres et leur donnant en retour la sécurité du

secours nécessaire à l'heure des épreuves qui attendent partout le travailleur. Disons tout de suite que toute société de secours qui ne reposerait pas sur la mutualité n'aurait aucune chance de succès au milieu de ces groupes dont le caractère dominant est la fierté et la passion de l'individualisme. Aussi, à côté de cette société qui domine toutes les autres, dix-huit autres se sont créées et reposent sur le même principe; elles s'aident souvent entre elles, et les présidens de chacune d'elles, réunis quand il s'agit de débattre une affaire quelconque qui puisse intéresser la communauté, constituent un véritable conseil municipal de la colonie, veillant à ses intérêts, organisant les fêtes qu'elle se donne. Si même, comme en 1880, le fléau périodique de la guerre civile attire sur la ville la calamité publique d'un siège, ce conseil municipal se groupe autour du ministre et du consul de France, s'appuyant sur l'influence de ces fonctionnaires, qui trouvent, en lui, l'aide puissante de l'opinion publique et le concours efficace de toutes les intelligences et de tous les dévoûmens. Chaque société, par son président, apporte alors son contingent, et aucune souffrance, pour cachée qu'elle soit, ne reste ignorée et sans secours. Ceux même à qui tout espoir de relèvement est défendu, qui voient l'heure des infirmités incurables s'approcher et le malheur sans remède prendre possession de leur vie trouvent dans ces groupes une société de *rapatriement*, qui, à ceux qui voient s'évanouir tout espoir, rend celui du retour et cette suprême consolation de mourir dans la patrie.

Où donc chercher ailleurs une réalisation plus complète de la communauté de pensées, d'aspirations et de vie, une union de sentimens plus admirable? C'est que toutes ces pensées, toutes ces créations découlent d'un même sentiment patriotique.

Ce sentiment se montre aussi bien dans les manifestations joyeuses que dans les œuvres charitables; les unes et les autres se donnent, du reste, constamment la main. Au printemps, une fête foraine, organisée sur le modèle de celles de France, tient ses assises aux portes de la ville, elle s'intitule : fête de Saint-Cloud. Créée pour donner des ressources dans un moment difficile à l'hospice de la Société philanthropique, elle s'est perpétuée et est devenue une fondation nécessaire, bien que les 100,000 francs qu'elle produit chaque année ne soient plus indispensables et qu'il faille leur chercher un emploi. Tous les ans, elle attire une foule plus nombreuse; son produit s'appliquera dorénavant à la création simultanée d'un asile de vieillards, d'un hospice spécial de femmes et d'écoles françaises. Ces œuvres constitueront les derniers élémens d'une véritable commune française créée à l'étranger au milieu d'étrangers.

A l'automne, c'est une kermesse, donnée généralement dans un lieu clos, source de revenus pour l'institution la plus sympathique de la colonie, celle de son orphelinat, où s'élèvent jusqu'à leur mariage les orphelines françaises, recevant là l'éducation de famille et préparant des épouses recherchées par les artisans de la colonie. Enfin, au mois de juillet, au milieu de l'hiver, quelquefois contrariée par le mauvais temps, quelquefois embellie par le beau soleil de saison brillant dans une atmosphère claire et fraîche, prend place la fête nationale. C'est une habitude maintenant prise et très populaire dès le premier jour. Tout le monde se mêle à cette fête ; toutes les maisons de commerce françaises, tous les ateliers français ferment; les rues se pavoisent; au milieu de cette ville étrangère qui aime les manifestations patriotiques, notre fête nationale passe avec ses fanfares, sa *Marseillaise*, son cortège de procession civile au milieu de la ville, le bruit de ses réunions, de ses bals, de ses banquets et de ses dîners intimes ; — une vraie fête qui s'impose au milieu d'une ville qui travaille à regret et rêve de s'y mêler. Dans les villages au loin, c'est le même bruit; il n'en est pas un qui y échappe, parce qu'il n'y a ni une ville ni un village qui n'ait son groupe de Français considérable; ils ne sont pas 40,000 comme à Buenos-Ayres, 10,000 comme au Rosario, 15,000 comme à Montevideo; mais ils sont ici 4,000 et là 200, partout assez nombreux pour former une famille et donner à la fête un certain éclat. Dans certains endroits, les discours des banquets seront faits en espagnol par un Français qui s'excusera de ne plus parler avec pureté sa langue; ailleurs ils se feront en basque, ailleurs encore en patois du Béarn, un peu partout avec un peu d'accent méridional; mais ils seront partout patriotiques, ce sont là de grandes occasions annuelles de faire battre le cœur des exilés au nom sonore de la patrie et de leur faire sentir à tous qu'ils n'ont pas perdu l'esprit de retour.

Au reste, il n'est pas un Français qui ne songe toujours à cette heure du départ, à l'heure plus désirée du retour. Ce peuple, qui croit qu'il n'est pas colonisateur sur la foi des affirmations, se suppose toujours provisoirement et de passage à l'étranger; il n'y construit que rarement une maison, n'y achète guère de meubles durables; à quoi bon? c'est provisoire. Il accepte le provisoire du bois blanc, de la chaise boiteuse; à quoi bon faire les frais d'une réparation dans ce provisoire? Il n'y a pas de peuple qui soit plus dominé par cette pensée, et il n'y en a pas qui se fixe d'une façon plus définitive à l'étranger; il n'en est pas dont les fils deviennent plus complètement étrangers et continuent moins les idées paternelles.

C'est là un des côtés imprévus de ces caractères; les pères et les fils sont unis par un sentiment puissant et héréditaire d'amour pour

la patrie, mais pour une patrie différente. Est-ce spécial aux colons de La Plata? Non. C'est ainsi partout. Pareille chose s'est produite dans les colonies même créées par des Français, comme le Canada, qui a cessé d'être français sans que les colons aient abandonné leur patrie d'adoption, soumise à une loi nouvelle. Cela tient sans doute à ce que le Français qui a fait un violent effort, contraire à sa nature, pour s'expatrier, transmet à ses enfans, sur la terre étrangère, son goût pour le pays qui les a vus naître. Cela tient aussi à ce que cet effort qu'il a fait une fois, il ne se sent pas le courage de le tenter de nouveau. Après s'être expatrié, il sent que retourner dans la patrie depuis longtemps abandonnée, c'est s'expatrier de nouveau, que c'est rentrer trop vieux dans des souvenirs trop jeunes, au milieu d'amis qui vous ont oubliés et qui ont pris la longue habitude de vivre sans vous pendant que vous preniez celle de penser autrement qu'eux. S'il tente cette épreuve, il ne la mène pas souvent jusqu'au bout; il fuit devant les déceptions et retourne là-bas, où l'on pense comme lui, où il peut échanger les lieux-communs qui lui sont chers, sans se mettre en frais d'entendement ni d'invention, où il retrouve ses mœurs et des gens qui le saluent dans la rue. Il se console en leur racontant que, dans son pays, il se faisait l'effet d'un personnage muet contemplant une photographie où semblaient s'agiter des gens qu'il croyait reconnaître, dans un paysage déjà vu, mais au travers d'un nuage, d'une couleur de convention qu'il ne pouvait dégager, et que, fatigué, il est revenu au milieu de ceux avec qui il sait vivre. Alors il reste, cette fois pour toujours, entouré de ses fils, qui le voient avec joie rapprocher ses affections des leurs.

Ceux qui croient que les enfans nés à l'étranger aiment naturellement la patrie de leur père se trompent étrangement; c'est là une fiction de la loi française, rien de plus. L'homme choisit sa patrie comme il choisit toutes ses affections; il n'y a pas là de voix du sang. La patrie des ancêtres est moins une mère qu'une tante respectée; la vraie, c'est celle où le cœur et l'esprit se sont formés, au milieu de cœurs battant à l'unisson, au milieu d'esprits subissant, à la même heure, au même lieu, les premières impressions : cette heure-là commence à sept ans et se prolonge jusqu'à vingt. C'est vers le pays où il a vécu ces heures-là que l'homme ramènera ses affections patriotiques ou le sentiment inconscient qui, chez beaucoup de gens, en tient lieu. Nous n'en devons pas moins compter comme des nôtres, tout au moins comme des neveux aimés et ingrats, les fils de Français qui tiennent, dans le pays dont nous nous occupons, les premières places; leurs qualités de race les rapprochent de nous, et nous pouvons constater avec quelque fierté

que ces qualités-là sont partout un sérieux élément de succès : beaucoup s'élèvent souvent au-dessus de la condition de leur père, qui leur a rendu la tâche plus facile qu'il ne l'a eue lui-même au milieu des difficultés de la transplantation; nous en trouvons partout dans les fonctions les plus élevées de la politique, dans les assemblées législatives, dans la magistrature, le barreau, la médecine et toutes les sciences appliquées.

Ceux-là n'ont qu'un tort à nos yeux, c'est d'ignorer le principe français qui rattache le fils né à l'étranger à la patrie du père, et nous ne pouvons nous dissimuler ce que ce détachement général des fils de Français de la patrie de leur père a de grave. Est-ce donc un fait social ignoré que le Français veut être administré? Même le plus américanisé de tous aime sentir à ses côtés l'ange tutélaire de l'administration : il le veut invisible et présent, il lui rappelle la patrie. Les consuls, qui sans doute comprennent cela, quand ils parlent de leurs compatriotes, disent volontiers : « Mes administrés. » Croira-t-on que cette qualification en contradiction absolue avec le caractère des consuls choque ceux à qui elle s'adresse? Pas le moins du monde; et même dans leur langage de convention ils baptisent en bloc ministre résident, consul, officiers de la station, de ce titre générique : « les autorités. » Cela ne déplaît ni aux uns ni aux autres, mais cela ne constitue pas un lien administratif suffisant.

Si cet attachement puissant des fils de Français au pays étranger qui les a vus naître a cet avantage théorique de démontrer à l'excès que les Français sont les meilleurs des colons, même de trop bons colonisateurs, il démontre d'une façon aussi certaine que nos entreprises individuelles, isolées, de colonisation font payer cher à la mère patrie l'abandon où elle les laisse. La loi française a beau être la plus vigilante, la plus soucieuse du sort de ses enfans, ses principes ont beau être très énergiquement accentués, elle a beau retenir au passage le fils de Français qui veut échapper aux étreintes de sa maternité, elle est, dans la pratique, impuissante à les retenir. Ce résultat, contraire aux principes, découle du manque de prévoyance et d'organisation administrative et de surveillance administrative des intérêts français en pays étranger. Les colonies ont beau raisonner, discuter, prendre l'initiative de groupemens, d'associations, emplir leurs journaux spéciaux de brillans aperçus sur toutes les questions qui les intéressent autant que la mère patrie, tenter des efforts de tous genres, aucun écho ne parvient là où il devrait résonner. Le seul lien sérieux qui existe est celui du service militaire imposé au fils de Français né et résidant à l'étranger, sans considération aucune pour le surcroît de charge qu'on lui inflige ainsi;

aussi l'évite-t-il et se détache définitivement. N'est-il pas étranger déjà depuis sa naissance, puisque le plus souvent il n'a pas d'état civil français et n'en peut pas avoir? Le consul, qui devrait être le vrai maire de la colonie, peut-il remplir cette charge importante de tenir registre des naissances et décès survenus dans la colonie? Dans un pays comme la république Argentine, grand comme l'Europe; un seul consul résidant à Buenos-Ayres, à une des extrémités, est le seul autorisé à recevoir ces déclarations : quand il serait facile de multiplier les agens consulaires, de leur confier ces attributions qui appartiennent à de simples adjoints dans le dernier des villages de France. L'on rattacherait ainsi à la patrie beaucoup d'enfans qui se croient abandonnés par elle, parce qu'ils ne possèdent pas cet acte de naissance français et croient de bonne foi que c'est lui et non la loi qui doit leur conférer leur titre, leurs devoirs et leurs obligations; ils ne voient pas l'acte de leur légitimation et se considèrent comme en dehors de la famille française. Ce n'est pas l'administration de la guerre avec son livret qui renouera ces liens que l'administration civile a dénoués.

Il faut pour des situations différentes des lois distinctes; il ne faut pas que la loi demande l'impossible, sinon elle est violée et tout le monde y perd quelque chose. L'émigration est un élément trop nécessaire, un agent trop actif de notre influence pour que quelques faveurs ne lui soient pas accordées en échange des services qu'elle rend. On proclame aujourd'hui partout et avec raison que d'elle dépend le sort du commerce français; on consulte publiquement et officiellement les colonies de Français à l'étranger; on fomente chez elles la création de chambres de commerce destinées à éclairer, instruire la routine des producteurs qui ne savent se décider à sortir de France, à voir par eux-mêmes ce que l'on fait au dehors et attendent de cette création de la besogne toute faite, labeur pour les autres, profit pour eux. En revanche, il n'est venu à personne l'idée d'admettre au conseil supérieur colonial un seul représentant de ces groupes imposans de Français à l'étranger; il y aurait cependant là une occasion de leur donner une existence officielle en même temps que de connaître leurs besoins et leurs aspirations, de les discuter, de s'éclairer sur leur vie sociale, de ne pas laisser, en un mot, s'égarer comme des enfans perdus ces bataillons d'avant-garde qui ont planté au loin le drapeau de la France.

ÉMILE DAIREAUX.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE ET LES PETITES ILES ADJACENTES

VII[1].

LES PREMIERS HABITANS. — MÉLANÉSIENS ET POLYNÉSIENS. — LES MAORIS, LEURS TRADITIONS ET LEURS COUTUMES. — LES MORIORIS DES ILES CHATHAM. — ÉTAT ACTUEL DE LA COLONIE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

I.

Durant une longue suite de siècles, sur les terres qu'on appelle la Nouvelle-Zélande, groupe d'îles ou continent, il n'y avait pas de maîtres plus puissans que des aigles gigantesques et les énormes oiseaux coureurs désignés par les Maoris sous le nom de *moas*. A une époque indéterminée, des hommes abordèrent les plages désertes; sans doute incapables de retourner au point de départ, peut-être trouvant le pays à leur convenance, ils demeurèrent sur le sol, dont personne ne revendiquait la possession. C'étaient des Mélanésiens, des hommes au teint noir, à la chevelure rude et crépue, comme ceux qui habitent les archipels de la région occidentale du Pacifique, inscrite sur toutes les cartes sous le nom de Mélanésie. Plus tard, d'après des indices relevés par différens auteurs, vinrent des familles de Polynésiens dont toute tradition semble perdue. A un moment, dont on croit pouvoir fixer la date d'une manière très approximative, arrivèrent des pirogues montées par quelques cen-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1878, du 15 décembre 1879, du 1er septembre 1881, du 15 janvier 1882, du 1er juin 1884 et du 15 septembre.

taines d'insulaires; ils venaient d'Hawaïki, ont déclaré leurs descendans.

Dès les premières relations des Européens avec les habitans de la Nouvelle-Zélande, on fut tout de suite très assuré que les principaux d'entre eux étaient d'origine polynésienne. On a vu que Tupia, le fameux Taïtien qui accompagnait le capitaine Cook, comprenait l'idiome des Maoris, et que ces derniers entendaient parfaitement la langue de l'interprète du célèbre commandant de l'*Endeavour*. Cependant les voyageurs ne manquent pas de constater la présence d'hommes de races bien distinctes. N'avons-nous pas rappelé que Crozet, le compagnon de l'infortuné Marion, en reconnaissait de trois sortes, l'une d'elles provenant du mélange des deux autres, ainsi qu'en firent la remarque les navigateurs de la première période du siècle actuel?

Il a été curieux d'entendre les explorateurs qui virent les Maoris dans l'épanouissement de leur existence nationale, et il était du plus réel intérêt de suivre leurs observations et leurs impressions. Tout à coup on se crut en possession de l'histoire du peuple de la Nouvelle-Zélande. On se souvient de ce brillant gouverneur de la colonie, sir George Grey, dont nous avons cité les actes et les idées. Voulant connaître la nation qu'il doit gouverner, il en apprend l'idiome. Bientôt il désire davantage : s'adressant aux chefs, aux *rangatiras* les plus éclairés, il recueille de leur bouche leur mythologie, leurs chants, leurs traditions. C'est tout un poème qui nous livre une race humaine dans ses pensées, dans ses aspirations, dans ses rêves; poème bien digne de captiver tout esprit philosophique. Après George Grey sont venus des auteurs qui ont prétendu étendre ou rectifier en certains points les récits de l'ancien gouverneur. Les traditions recueillies ont été jugées de façons très différentes : les uns se sont persuadé qu'ils tenaient l'histoire véridique des Maoris; les autres ont cru n'avoir que des légendes sans grande valeur historique. Applaudissons les chercheurs qui ont dégagé quelque lumière des traditions d'un peuple sans monumens comme sans histoire. Il était impossible de mieux faire. Ne prenons pas, néanmoins, pour vérités absolues des légendes transmises de génération en génération. Nous avons à compter avec les altérations continues, et par suite immenses, de faits dont le souvenir n'a jamais pu être fixé par l'écriture; et nous avons surtout à nous mettre en garde contre la faiblesse humaine, qui court toujours à l'erreur plus aisément qu'à la vérité (1).

(1) Outre les ouvrages généraux de Taylor, de Thompson, de Buller, de Shortland, c'est dans les écrits de MM. Colenso, Travers, Hutton, Haast, Stack, Wohlers et publiés dans le recueil ayant pour titre *New-Zealand Institute*, qu'on trouve le plus de rensei-

Autrefois terribles aux étrangers, les Maoris, hommes pleins de duplicité, larrons sans vergogne, barbares d'une remarquable intelligence, d'une énergie sans pareille entre tous les habitans des archipels de la mer du Sud, sauvages d'une fierté sans égale, habiles à fabriquer des engins de pêche, de belles pirogues, des armes redoutables, et même à sculpter des figures bizarres ou à dessiner des ornemens qui dénotent un certain goût artistique, assez enclins à l'observation pour attacher un nom à tous les objets qui tombent sous les sens, firent naître chez les premiers voyageurs la pensée qu'ils seraient aisément gagnés à la civilisation. On conçut l'opinion que, les mœurs adoucies, viendraient à briller des qualités d'ordre supérieur; on prit confiance à leur caractère lorsqu'il cesserait d'être terni par des actes de férocité, par les instincts de cruauté assez ordinaires parmi les hommes privés de toute culture intellectuelle. Le fondateur des missions évangéliques, le révérend Samuel Marsden, put croire, au commencement de ce siècle, à un bel avenir pour la race néo-zélandaise. Dumont d'Urville en a exprimé l'espérance.

Les Européens demeurent frappés de la superbe conformation et de la magnifique prestance des chefs. Ces insulaires, en général de haute stature, ont des traits réguliers, le front proéminent, le sommet de la tête plutôt étroit et fuyant, les yeux assez petits et d'un noir profond, toujours en mouvement; le nez droit ou aquilin, le plus souvent petit, avec de larges narines; la bouche grande; la lèvre supérieure courte, la lèvre inférieure saillante; les dents blanches. Les femmes, que parfois les voyageurs jugèrent fort séduisantes, offrent dans la jeunesse des formes harmonieuses, une abondante chevelure noire, des yeux doux et mobiles, une physionomie vive et d'une certaine grâce. On parle aussi pour elles d'une voix pleine de sensibilité et de passion, qui exerce un véritable charme. De l'avis d'un artiste qui avait couru le monde, les jeunes garçons serviraient avec avantage de modèles pour la statue d'Hercule enfant. La couleur de la peau des hommes et des femmes est d'un brun cuivreux, variant du brun rouge foncé à la teinte la plus claire.

Outre ces remarquables Polynésiens qui s'appellent eux-mêmes les Maoris, c'est-à-dire les indigènes, habitaient depuis plus longtemps, ainsi qu'il a été rapporté, des Mélanésiens, hommes de laide apparence, à la peau noire, aux cheveux crépus. Ils étaient inférieurs aux Maoris par la taille, par les formes physiques, plus encore par l'intelligence. Des représentans de cette race se rencontraient naguère dans toutes les parties de l'île du Nord et de l'île du

gnemens sur les Maoris. Dans les ouvrages de M. de Quatrefages : *les Polynésiens* et *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, d'importans chapitres sont consacrés à ce peuple.

Sud et, assure-t-on, ils demeurèrent presque jusqu'à nos jours dans leur indépendance sur quelques points des Alpes du Sud, et l'on en parlait comme d'hommes sauvages des bois. Dans l'île du Nord, ils se sont bientôt complétement mêlés à la race polynésienne, d'où résultait, dans les caractères extérieurs de la population, une diversité qui avait beaucoup frappé les navigateurs. Les Mélanésiens persistèrent par groupes sur l'île du Sud jusqu'à une époque assez récente; et l'on affirme qu'ils ne voyaient qu'avec terreur les Maoris dont ils étaient parfois attaqués pour être aussitôt tués et mangés.

Si, dès les premiers pas du capitaine Cook sur le sol de la Nouvelle-Zélande, on apprit que les ancêtres des aborigènes actuels étaient originaires d'une contrée tropicale, c'est à une date relativement peu éloignée que fut obtenu un certain ensemble d'informations. Les anciens explorateurs, marins ou missionnaires, s'inquiétèrent de connaître quels sentimens religieux, quelles superstitions régnaient parmi les habitans; ils ont essayé de recueillir les traditions. Faute d'une pratique suffisante de l'idiome, les informations un peu précises ne sont venues qu'avec lenteur et après des efforts multipliés. Au milieu d'un peuple donnant le spectacle de la vie primitive, il est impossible de ne pas prendre un vif intérêt à ses croyances touchant son origine et la destinée finale de l'homme. A notre esprit s'offrent de singulières comparaisons avec les idées entretenues chez les peuples civilisés. Les phénomènes de la nature excitent partout les imaginations et amènent des explications ayant parfois une surprenante analogie. On ne tarda point à savoir que les Maoris pensaient d'une manière très générale que leurs ancêtres étaient venus d'Hawaïki dans plusieurs canots, et ce nom fit tout de suite songer qu'il s'agissait des îles Hawaï.

Hale, un des membres de l'expédition américaine commandée par Charles Wilkes, parvint à recueillir des renseignemens ayant un caractère de précision. Il interrogea de son mieux, et ainsi parlèrent les vieillards de la baie des Iles : « Selon nos croyances, les Maoris sont venus d'Hawaïki, terre située dans l'est. Ils avaient neuf chefs dont nous connaissons les noms, ainsi que ceux des canots qui portaient les émigrans. » Les narrateurs désignaient les premiers endroits où ils s'étaient établis : Kawaïa sur la côte occidentale, Makato près du cap Oriental, Turanga ou la baie de Pauvreté, Ahuri vers l'entrée orientale du détroit de Cook. Les gens de la baie des Iles déclaraient en outre qu'à une époque plus rapprochée, un parti arrivant de la même contrée avait apporté la patate douce; c'était du temps de Tararaku, grand-père de Pomaré, chef actuel de la baie des Iles (1840). Il n'y avait qu'un seul canot, fait de plusieurs pièces, selon le mode de construction en usage aux îles des Navigateurs. Également à la baie des Iles, un naturel, interrogé sur le

même sujet, affirmait au contraire qu'il y avait plusieurs canots et citait des noms se rapportant à ceux de la première expédition. M. Hale dut reconnaître dans ce récit une sorte de confusion. Il constate que le dialecte de la Nouvelle-Zélande ne s'écarte pas moins que celui de Taïti de la langue de Samoa, bien que les différences ne portent pas sur les mêmes locutions. Chaque idiome a poursuivi sa marche indépendante en s'éloignant du type originel, mais la déviation est presque égale. Ainsi, l'auteur estime que les migrations à la Nouvelle-Zélande et à Taïti sont à peu près contemporaines, et il admet qu'un temps assez long doit s'être écoulé pour que le langage, la mythologie, les croyances religieuses se soient modifiés de façon à prendre en chaque région une forme particulière.

II.

Les études de George Grey, venant répandre une sorte de clarté sur l'histoire du peuple qui habite la Nouvelle-Zélande, réveillèrent l'attention. Différens auteurs ont essayé de pousser plus loin la recherche. En s'appliquant à recueillir les traditions des Maoris, ils ont entendu partout des récits analogues, mais avec des nuances infinies dans les détails. La mémoire de la grande migration de Hawaïki est générale; ensuite, selon les narrateurs, son importance est plus ou moins considérable; on varie sur le nombre des canots qui composaient la flottille. Si l'on compare toutes les informations, il semble probable que des groupes arrivèrent les uns à la suite des autres. Dans l'ensemble, on n'énumère pas moins de treize canots dont on cite les chefs. Une première embarcation vint sous la conduite de Kupé, un personnage fameux qui apparaît comme dans un rôle providentiel. Kupé aborde à Wanganui, de nos jours le port Nicholson. Jugeant le pays délicieux, il retourne à l'île Hawaïki en informer ses compatriotes. La description qu'il trace d'Aotea, — ainsi nomme-t-il la Nouvelle-Zélande, — parut si séduisante, que sans retard, une flottille de six canots fut armée pour en prendre possession. Une légende donne au voyage de Kupé un motif assez étrange. Des dissensions qui régnaient sur la terre d'Hawaïki furent l'origine de l'abandon de l'île par un groupe de guerriers. Kupé possédait une pierre précieuse que lui disputait un compatriote. Il partit avec son trésor et rencontra l'île du Nord, Aotea, mais dans la crainte d'être atteint par son ennemi, il alla plus loin et vint atterrir sur la côte occidentale de l'île du Milieu, à l'endroit qui reçut le nom d'Arahura. Il enfouit sa pierre de jade en un lieu où elle devait toujours demeurer. A son retour, plusieurs familles résolurent de se rendre au pays dont les agrémens avaient ravi le voyageur.

Voici maintenant un canot célèbre entre tous les navires connus des Maoris. Il est monté par le grand chef Turi, apportant la patate, l'igname, le chien, le rat, une poule d'eau, des perroquets apprivoisés. Au milieu de son monde se tenait le prêtre Tapo portant une idole. Comme ou allait s'éloigner, Turi, trouvant Tapo trop sale, le jette à la mer. Il s'empressa de le repêcher, la divinité lui ayant fait entendre ces paroles : « Si vous ne prenez pas mon serviteur, jamais vous n'atteindrez le but de votre voyage. » Après une heureuse traversée, Turi pénétra dans un havre où l'on réussit à s'emparer d'une baleine. En raison de cette capture, le fond de la baie où l'on prit terre fut nommé le port de la Baleine : Wanga-Paroa. Turi se rendant ensuite au Cap-Nord, s'arrêta en un endroit qu'il appelle Aotea, du nom de sa pirogue, qui fut changée en rocher. On affirme qu'on peut toujours la voir. La tradition s'occupe de Turi jusqu'à sa mort. Elle le fait errer dans tout le pays, donnant un nom à chaque rivière. Le grand chef se fixe à Patea, où il bâtit sa maisonet plante des patates. Regrettant alors la terre de ses ancêtres, il résolut de mourir; et la rivière fut son tombeau.

Après Turi, on parle d'une autre migration d'Hawaïki. Manaia, dit-on, voulant entreprendre un travail pénible, avait attiré ses voisins et ses amis. Tous se mirent à l'ouvrage, et Manaia, afin de les récompenser, alla pêcher du poisson pour leur repas. Profitant de son absence, ses amis enlevèrent sa femme. Manaia, ne respirant plus que vengeance, assemble les hommes d'une tribu voisine et engage des combats meurtriers. Voyant son monde fort éclairci et appréhendant d'être massacré lui-même, il s'arrête à cette pensée : Le mieux est de quitter le pays et d'en chercher un nouveau pour moi et pour mon peuple. Manaia se met à réparer un canot qui appartenait à son beau-frère; le nom de l'esquif était *Tokamaru*. Les préparatifs achevés, Manaia invite son beau-frère à l'accompagner. Ayant essuyé un refus, il a l'idée de le sacrifier aux dieux pour les rendre propices à l'expédition. Manaia ne craint pas de recourir à la trahison; il appelle celui qui doit être sa victime, comme s'il voulait lui dire un dernier adieu, et, le saisissant à l'improviste, il le lance dans la mer et emporte son chien. Ayant fait voile vers le sud, il atteint Aotea. Plusieurs canots le suivaient, tous vinrent atterrir au même rivage. Bientôt, pour la possession de différens objets s'engagèrent des batailles; des haines s'étaient engendrées parmi le monde des envahisseurs; des groupes s'éparpillèrent dans l'île et Manaia resta le chef d'une des plus importantes tribus.

On a pris à tâche de déterminer le nombre des immigrans de Hawaïki et l'on a beaucoup disserté sur la nature des embarcations qui les portèrent dans de longs voyages à travers l'Océan-Pacifique.

La question paraît aujourd'hui résolue. Les fameux canots que montaient les premiers Maoris consistaient en deux pirogues solidement attachées, que réunissait une plate-forme où d'ordinaire était élevée une sorte de case. Ces bâtimens, qui tenaient admirablement la mer, pouvaient contenir environ cent quarante personnes : les femmes et les enfans, blottis au milieu, les chefs soit à la proue, soit à la poupe et les rameurs rangés sur les côtés. Il est conté que le chef d'une expédition, dans une circonstance grave, monta sur le toit de la maisonnette établie sur la plate-forme afin de reconnaître sa position. Un prêtre qui s'appelait Ruaco, ayant éprouvé quelque avanie de la part de ses compatriotes, imagina de s'en venger; véritable sorcier, il avait changé les étoiles du soir en étoiles du matin et les étoiles du matin en étoiles du soir. Il n'en fallait pas davantage, on le comprend, pour dérouter des navigateurs polynésiens. La gracieuse légende apporte une preuve qu'on se guidait d'après la position de certaines étoiles.

Les historiens n'hésitent guère à fixer la date de la première migration de Hawaïki vers le milieu du XVe siècle; quelques-uns d'entre eux, cependant, croient devoir la faire remonter au XIVe siècle. Plusieurs auteurs se sont appliqués à supputer le temps écoulé par la succession des chefs de certaines tribus ou les générations dont la mémoire a été conservée par les Maoris. Depuis l'arrivée de Turi jusqu'à nos jours, on ne compterait pas plus de vingt-sept ou vingt-huit générations et l'on ajoute que, dans l'idée des Maoris, l'occupation de la Nouvelle-Zélande par leur race n'est pas très ancienne. Si la migration de Turi est demeurée particulièrement dans les souvenirs des Néo-Zélandais, il faut reconnaître que les traditions comparées entre elles ne permettent pas de faire jaillir une pleine lumière sur tous les points. George Grey, après avoir traduit les légendes, n'a ni essayé de les faire concorder, ni même d'indiquer les époques relatives des voyages de l'île d'Hawaïki à la grande terre Aotea. C'est qu'en effet il est difficile de préciser où finissent les récits purement mythologiques, où commencent les narrations d'événemens réels recueillies par les fils de la bouche des pères. Par l'étude des idiomes on a souvent réussi à suivre les déplacemens et les mélanges des peuples; les érudits qui se sont occupés des Polynésiens disséminés sur les différentes terres de l'Océan-Pacifique croient pouvoir placer le berceau de la race dans la Malaisie, sur les îles Célèbes.

Une conception de l'origine de leur patrie d'adoption est demeurée dans l'esprit des Maoris. Au début de leur histoire mythologique apparaît un grand héros, Mawi. Lorsqu'il naquit, sa mère, le voyant d'une extrême faiblesse, coupa les longues tresses de ses cheveux et lui en fit une nacelle qu'elle posa sur la mer. Les vents, les tempêtes,

les flots le bercèrent. Il vint échouer sur un rivage, où le recueillit un de ses ancêtres, qui, l'ayant emporté dans sa maison, le suspendit au toit afin que la fumée et l'air chaud vinssent le réconforter. Il grandit dans cette maison; on lui comptait quatre frères, mais lui, le plus jeune, était le plus puissant. Ses frères affectaient de le mépriser; il s'en dédommageait bien en leur rendant avec usure le mal pour le mal. Sa mère et sa grand'mère avaient à s'en plaindre et on l'accusait d'une grande impiété. N'avait-il pas pris la mâchoire de son grand-père pour en fabriquer un gros hameçon! Un des actes brillans de Mawi fut d'attacher le soleil à la lune, de façon qu'en s'abaissant, il obligeât par son poids supérieur la lune à se lever pour éclairer la terre en son absence. Un autre acte mémorable de Mawi fut, un matin, d'attraper le soleil dans un filet lorsqu'il parut à l'horizon et de le battre sans merci afin de l'estropier et de rendre sa marche plus lente. Ainsi, assurent les Néo-Zélandais, est-il parvenu à augmenter la durée des jours. Les Maoris arrivant des tropiques en la belle saison avaient trouvé, à la Nouvelle-Zélande, les jours plus longs. Ce fait expliquera le phénomène attribué à Mawi.

Tous les exploits de Mawi n'ont pas la même importance. Mawi ne dédaigne pas la vie simple des hommes. En compagnie de ses frères, il va chercher des tiges flexibles et fabrique des paniers propres à prendre des anguilles. Ses frères n'ayant pris soin de fermer aucune ouverture de leurs paniers, les anguilles qui entraient d'un côté sortaient de l'autre. Mawi, qui n'excellait pas moins à la pêche que dans l'art de tendre des pièges aux oiseaux, étant mieux avisé, disposait d'un appareil bien confectionné et prenait quantité de poissons. Ce que voyant, ses frères le forcent à passer dans un autre canot, ne voulant plus l'admettre parmi eux. Mawi se change en oiseau et vient se percher sur leur embarcation. Se trouvant tout de suite reconnu, il reprend sa forme primitive. Ses frères vont jusqu'à lui refuser de lui prêter une ligne et des appâts. Alors, le puissant personnage saisit le gros hameçon qu'il avait façonné avec la mâchoire de son grand-père et jette sa ligne; au bout de quelques instans, il s'aperçoit que c'est très lourd, mais il multiplie l'effort et, après plusieurs secousses, il amène une terre : c'était la Nouvelle-Zélande, ou du moins Tee-Ika-a-Mawi, c'est-à-dire le poisson de Mawi. Le grand poisson fut criblé de coups par les frères du héros; ainsi a-t-on donné la cause des inégalités du sol formant les montagnes et les vallées. La dernière entreprise de Mawi le conduit à une catastrophe. Poussé par le désir de se rendre immortel en buvant de l'eau qui perpétue la vie, il essaie de s'introduire dans la *Vallée de la Nuit*, une gorge profonde où se trouve la source enchantée; mais la Nuit, qui attire tout le monde dans sa demeure, ne laisse personne en sortir. Mawi avait déjà passé la moitié du corps lors-

que les oiseaux, commençant de rire, dénoncèrent sa présence : la Nuit ferma ses portes, Mawi fut coupé en deux et mourut. Ainsi, dans le monde, la mort fit son apparition. Que Mawi eût bu à la source, et la mort ne serait pas pour les hommes.

Après Mawi, qui occupe la première place dans l'empyrée des Maoris, les dieux ou personnages surnaturels se pressent en foule. Le plus noble d'entre eux est le dieu de la guerre : *Tui* dans le Nord ou *Maru* dans le Sud, dont l'intercession dans les combats est réclamée de part et d'autre avec la même foi. Maru, assure-t-on, fut tué et mangé sur terre, mais sa divinité se réfugia dans une étoile. Pour tous les genres de maux il y a des divinités; les unes revêtent la forme humaine, les autres la forme de lézards, d'araignées, de mouches ou de papillons; néanmoins, elles peuvent avoir été engendrées par les mêmes parens. Comme dans la mythologie d'autres peuples, on démêle une vague histoire d'anciens héros que les chefs de certaines tribus se plaisent à citer comme leurs ancêtres. Si les gens sont malades, c'est qu'un dieu malin s'est logé dans une partie du corps, et il faut beaucoup d'exorcismes pour qu'il consente à s'en aller. C'est également à une divinité particulière que sont attribuées les douleurs que ressentent les femmes en couches. Morts, les héros déjà déifiés sur terre sont étoiles dans le ciel, et l'éclat de ces étoiles est d'autant plus vif que le héros a fait plus de victimes. En général, ces dieux sont regardés comme de puissans ennemis, on dirait ailleurs des êtres diaboliques, et c'est avec des offrandes qu'on espère les gagner, ne doutant pas de leur pouvoir dans les affaires de ce monde.

Outre les divinités, on admettait l'existence d'une foule d'êtres bizarres : les *Maeros*, réprésentés comme des hommes sauvages couverts de poils, consommant des alimens crus, retirés dans des montagnes inaccessibles d'où ils descendaient quelquefois pour commettre des déprédations; un personnage à figure de chat; un autre imparfaitement décrit, venant la nuit s'asseoir sur le toit des maisons pour converser avec les habitans et qui fuyait si une femme ouvrait la bouche; puis encore, une créature imaginaire se montrant sous la forme d'un immense poisson, prenant à son gré l'aspect d'une anguille ou d'un lézard. Il se tenait dans les eaux profondes, fréquemment sous les falaises, les roches ou les montagnes. Survenait-il un éboulement, il ne fallait pas aller loin en chercher la cause; elle venait de l'étrange animal. Parmi les contes que les Maoris se plaisaient à redire en famille, nous en prendrons un comme exemple. Un énorme reptile, capable d'avaler deux enfans à chaque repas, voyant un jour passer près de son antre une belle jeune fille, rampa cauteleusement et la saisit, la contraignant à devenir sa femme. Pour l'empêcher de fuir, il la tenait attachée par

une corde. La pauvre fille avait frayeur d'un tel mari et rêvait au moyen de se sauver. Se plaignant d'une grande soif, elle obtint de son ravisseur d'aller à la fontaine; mais le rusé monstre la tenait toujours par la corde; plus rusée que le monstre, la belle fille, ayant atteint le bord de la rivière, enroula sa corde autour d'un arbre et courut chez elle. Ne la voyant pas revenir, l'époux d'aventure tira sur la corde; étonné de la résistance, il sortit de sa caverne et découvrit le tour qui lui était joué. La jeune victime prévint ses parens et ses amis. Au nombre d'une cinquantaine, ils s'armèrent pour tuer le monstre; arrivés près du repaire et s'étant embusqués, ils se ruèrent sur l'animal au moment où il parut au dehors et le mirent à trépas. Ayant fouillé ses entrailles, ils recueillirent dans son estomac les ornemens de pierre verte des malheureux enfans qu'il avait dévorés. La fable, chez les Néo-Zélandais, de même qu'en d'autres pays, abonde en récits de ce genre. Ce sont toujours des histoires de monstres semant la terreur par des exploits qui rendent la contrée inhabitable jusqu'au moment où des héros les exterminent. Les fées vêtues de blanc qu'on aperçoit au matin dans le brouillard et les génies qu'on accuse de séduire parfois des femmes maories tiennent aussi un rang distingué parmi les légendes.

Dans la cosmogonie des Néo-Zélandais, la terre est plane, le ciel un corps opaque qui s'étend au-dessus de la terre. Quel ciel? On n'en distingue pas moins de dix. Le plus bas est séparé de la terre par une matière transparente; on suppose que le soleil et la lune se glissent au-devant de ce cristal. Au-dessus est le réservoir de la pluie, plus haut le séjour des vents, plus haut encore la demeure des esprits, puis celle de la lumière, enfin la région supérieure, la plus glorieuse, le dixième ciel, le domaine de Rehuo, le meilleur de tous les dieux. On disait qu'il apparaissait dans les météores; on affirmait, au reste, que les divinités en général se montraient dans les éclairs et dans les tourbillons, mêlant leur voix à celle de la foudre pour répondre aux prières de leurs adorateurs. On honorait Atoua, le dieu de la nuit ou des ténèbres, comme ayant précédé tous les autres; il existait avant la lumière, et, le ciel n'étant pas encore formé, il résidait dans la terre.

Les Maoris ne possèdent la notion ni d'un être suprême ni d'un créateur du monde; reconnaissant une multitude de divinités, à chacune ils accordent une spécialité. Le révérend Richard Taylor rapporte qu'ayant parlé, au puissant chef de Taupo, de Dieu comme créateur de toutes choses, le Néo-Zélandais tourna cette pensée en ridicule, en disant : « N'avez-vous donc en Europe qu'un fabricant pour tous les objets? Pourtant il y a des charpentiers, des maçons, des forgerons. Il en est de même pour les auteurs de tout ce que nous voyons dans la nature. » De l'avis des pasteurs évangéliques,

les Maoris, au sens vrai du mot, n'ont pas de religion, pas de culte, pas d'idoles, pas de sacrifices. Tout se borne, en certaines occasions, à quelques offrandes pour se rendre les dieux propices. Ils ne soupçonnent aucune peine, aucune récompense dans une vie future. Après la mort, les âmes, ayant voltigé durant trois jours près des corps qu'elles abandonnent, se rendent de tous les points du pays au Reinga, le cap Van-Diémen, l'extrémité nord de la Nouvelle-Zélande, pour prendre leur dernier essor dans la nuit éternelle ou vers la gloire, si ce sont des âmes de héros.

Les prêtres étaient considérés comme jouissant d'un grand pouvoir et ils ne défendaient à personne d'y croire. Capables, disait-on, d'exercer une action sur les phénomènes de la nature, ils gouvernaient les vents et les rendaient favorables à la pêche, détournant la méchanceté des esprits malins. Ils savaient également enchanter, ensorceler, nuire à leurs ennemis en leur jetant des sorts. Une institution en vigueur parmi les Polynésiens a été conservée chez les Maoris, le *tabou*. Par ce mot, on exprime le fait de rendre inviolable ou sacré. Le *tabou* intervient dans toutes les pensées, dans tous les actes de la vie sociale; à sa violation on attribue les événemens malheureux. Arbitraire et cruel, il est vrai, le tabou offrait néanmoins des avantages chez un peuple privé de législation : c'était une sorte de loi que chacun redoutait. La personne du chef était sacrée, et le chef avait la puissance de rendre toutes choses inviolables en les déclarant tabou. Plus le chef était d'un rang élevé, plus vénéré était le tabou. Rien de ce qui avait reçu le caractère sacré ne devait être touché, et le *tabou* ne pouvait être levé que par des cérémonies dont les formes se trouvaient réglées. Cette singulière coutume avait son origine dans l'idée qu'une parcelle de l'Atoua entrait dans tout corps réputé *tabou*. Manger un être ou un objet ayant pris le caractère inviolable passe pour manger une partie de l'esprit du dieu des ténèbres; de là l'énormité du crime et la sévérité de la punition : la mort. Chez les Neo-Zélandais, l'idée de justice était précise, l'administration simple, la loi unique : le tabou. Dans les jugemens, tout membre de la tribu avait le droit de donner un avis; le but de la punition n'étant pas de prévenir les crimes, mais de venger des injures. Si l'on avait éprouvé un dommage de la part d'un individu appartenant à une tribu différente, il était louable de s'en venger sur une personne quelconque de cette tribu. La vengeance est le sentiment qui enflamme le Maori; en son esprit reste l'outrage non vengé.

III.

Les premiers explorateurs ont parlé des tribus néo-zélandaises, toujours ennemies, toujours en guerre. Tout en reconnaissant une

autorité de la part des chefs, ils ne parvinrent à discerner ni forme de gouvernement ni constitution bien déterminée. Aujourd'hui, les hommes d'étude appartenant à la colonie, mieux mêlés aux indigènes et familiarisés avec leur langue, apportent des faits précis. Chez les Maoris existent la famille, la tribu et, suivant la désignation des auteurs récens, la nation, comprenant en général plusieurs tribus. Dans les circonstances ordinaires, les peuplades demeuraient indépendantes; dans les occasions graves, par exemple, lorsqu'il s'agissait de guerre, le chef de nation appelait à lui les tribus de sa domination. Ces chefs de premier rang, les arikis, unissaient le pouvoir spirituel à l'autorité temporelle. Exerçant une autorité générale, ils n'avaient pourtant le pouvoir de déclarer la guerre ou de conclure la paix, d'aliéner le territoire ou de traiter d'un objet intéressant la peuplade entière qu'avec l'assentiment des tribus. Les chefs de l'ordre le plus élevé, sans action directe sur les personnes, n'étaient maîtres que de leurs esclaves. Ils occupaient le sol en vertu d'une première occupation, ou d'une conquête, ou d'un héritage. Chez les Maoris, les disputes au sujet de limites territoriales furent souvent la cause des conflits. On avait coutume de dire que la terre et les femmes engendrent la guerre. Les rangatiras sont les gentilshommes, chefs de second ordre; ensuite viennent les *wares*, formant la masse populaire, — des auteurs assurent qu'il faut en distinguer de deux catégories, — enfin les esclaves. Il y avait peu de distinction de rangs dans les habitudes de la vie, et dans les relations il y avait complète liberté d'allure. Les chefs, de façons toujours simples, n'avaient que l'orgueil de leur origine.

La naissance d'un enfant en général réjouissait la famille. On avait coutume d'aplatir le nez des garçons, de presser leurs genoux dans l'idée d'amoindrir la partie inférieure, et de rendre leurs membres plus beaux. Ainsi se manifestait le sentiment esthétique. Était-ce une petite fille, on lui pliait en dehors la première phalange du pouce, afin de rendre la main plus adroite à séparer et à tresser les fibres du *phormium*, le fameux lin de la Nouvelle-Zélande. Environ huit jours après la naissance, parens et amis se réunissaient au bord d'un ruisseau ou d'une rivière pour la cérémonie du *tohi;* les missionnaires protestans et catholiques l'appellent un baptême. En effet, le prêtre, avec la branche d'un arbrisseau spécial aspergeait l'enfant et lui donnait un nom en lançant certaines invocations. Il est dit, d'autre part, que le prêtre énumérait une longue suite de noms, et si l'enfant éternuait, le nom qui venait d'être prononcé lui était attribué. Après la cérémonie, on faisait un présent à l'ariki et peut-être à quelques autres personnages. Un repas était préparé pour les invités; on cuisait un oiseau réputé dans le pays le plus doux chanteur; les Maoris croyaient qu'en man-

geant un tel oiseau, l'enfant devait acquérir une voix agréable et le don d'éloquence.

Tout individu recevait un nom; les chefs en avaient trois: le premier, donné à la naissance, était choisi par la mère; il exprimait le sentiment affectueux à la manière des appellations dont on gratifie parmi nous les enfans en bas âge. Le second, accordé au jour du baptême, se portait vers l'époque de l'adolescence. Le troisième, pris à la mort du père, pouvait être considéré comme le nom de famille. Souvent des épithètes données par allusion à quelques particularités ou à des actions d'éclat devenaient des noms qui se conservaient et se transmettaient.

Une coutume répandue parmi les Polynésiens, mais plus largement pratiquée à la Nouvelle-Zélande que partout ailleurs, est le *moko*, dans le langage des insulaires, c'est-à-dire le tatouage; coutume bizarre, barbare, atroce aux yeux des Européens. On a cherché comment avait pu venir un usage si étrange : on croit l'avoir trouvé. Chez les barbares, les guerriers se préoccupaient infiniment de paraître terribles à l'ennemi; ils se bariolaient le visage avec du charbon, de l'ocre ou d'autres couleurs. Les Maoris, sans cesse engagés dans les combats, avaient jugé préférable de fixer les dessins d'une manière indélébile afin de présenter toujours une dureté d'expression propre à effrayer les âmes timides. Par la suite, ces marques dont se paraient les guerriers devinrent des signes de noblesse; il suffit alors d'appartenir à la classe des rangatiras pour qu'il fût nécessaire de les porter; elles attestaient la qualité personnelle. Selon toute apparence, ce n'est que depuis l'invasion britannique qu'on a vu parfois des chefs sans tatouage. Au temps où les Maoris se montraient souvent peu vêtus, différentes parties du corps recevaient des ornemens analogues à ceux dont on couvrait le front et les joues. Pour les femmes, le tatouage, qui n'a jamais été usité que dans des proportions très restreintes, demeure limité aux lèvres et au menton; il signale la femme mariée.

L'opération, on le conçoit sans peine, était très douloureuse. Une pointe d'os, en général un os d'albatros, servait à faire les incisions, où l'on introduisait une matière colorante; au moins dans l'île du Nord, c'était de la résine carbonisée du pin *kauri*. Il y avait des artistes d'un talent spécial pour dessiner et pratiquer le tatouage. Pollack, qui voyageait à la Nouvelle-Zélande de 1831 à 1837, témoin de l'opération, la raconte ainsi. Un jeune chef est étendu sur le dos, la tête appuyée sur les genoux de l'opérateur. Sa face est barbouillée de sang déjà desséché, et le sang ruisselle des piqûres qu'on pratique. L'artiste jouissait sur les rives de la Tamise, c'est-à-dire au pays de Houraki, d'une grande réputation d'habileté. En examinant son ouvrage, il incline la tête d'un côté ou de l'autre, à la façon d'un peintre qui

met quelques retouches dont il espère le plus heureux effet sur les connaisseurs. A chaque coup de la pointe tranchante, le sang coule et le patient tressaille. Le jeune chef, dans une sorte de prostration, rassemble toutes ses forces pour paraître calme, tandis que les frémissemens de son corps trahissent le tourment et la souffrance. Ce n'était pas en un seul jour qu'un homme pouvait être complètement tatoué; il fallait procéder par portions, tant la douleur était vive. L'inflammation se produisait à la suite des piqûres; on rapporte qu'un Maori, ayant eu le courage de se faire tatouer la figure entière d'un seul coup, fut pris d'une fièvre si violente qu'il en mourut.

On se mariait à la Nouvelle-Zélande, mais sans cérémonie. A défaut des fiançailles faites dès l'enfance, s'élevaient souvent des difficultés : toutes les personnes de la famille étaient appelées à donner leur avis, et, parfois, elles étaient loin de tomber d'accord. En général, le jeune homme et la jeune fille s'entendaient mieux; ils laissaient les parens en dispute et se sauvaient dans les bois. Les querelles de la famille apaisées, ils revenaient; ils étaient mariés. Fréquemment, une fille provoquait un garçon; dans la société des Maoris, c'était du meilleur goût. Les fiancés s'engageaient l'un envers l'autre en se pinçant les doigts. En diverses circonstances, un prétendant adressait sa demande au père; celui-ci, accordant sa fille, invitait simplement le jeune homme à venir habiter en sa maison. Désormais le gendre appartenait à la tribu. Il devait guerroyer avec ses alliés même contre ses parens. Les formes en usage n'étaient pas rigoureuses; il était admis qu'un homme, après s'être assuré du consentement du père, devait enlever sa bien-aimée, dont le rôle était de résister à outrance, fût-ce à contre-cœur. Lui échappait-elle, il fallait recommencer. S'il parvenait à la transporter dans sa demeure, elle était sa femme. Il est rapporté qu'autrefois des prétendans, chevaliers barbares, assemblaient leurs amis et livraient bataille pour enlever une jeune fille. Dans ces luttes violentes, la malheureuse, tiraillée en divers sens, se trouvait quelquefois toute meurtrie. Le ravisseur, qui se voyait repoussé, en arrivait à plonger son poignard dans le cœur de celle qui était l'objet de son amour afin qu'elle n'appartînt pas à un autre. Au temps où les Européens parcouraient le pays, ces mœurs s'étaient modifiées. Les arikis s'arrogeaient le droit de posséder plusieurs femmes; on en comptait d'ordinaire de deux à six. Cependant les chefs de rang secondaire n'en avaient qu'une seule. Au moment de partir en expédition, le mari murmurait sur sa femme une incantation propre à la rendre fidèle. L'adultère était puni de mort. Les Maoris, presque toujours d'un caractère violent, s'abandonnant sous le moindre prétexte à des explosions de colère, à des vociférations, à des cris assourdissans,

se mettant en rage pour les causes les plus futiles, se montraient néanmoins, la plupart, doux envers les femmes et les enfans.

A la mort d'un personnage, la tribu entière accourait; on poussait de grands cris. Le chagrin silencieux était inconnu chez les Maoris. Plus ils se rendaient bruyans, mieux, dans leur sentiment, ils exprimaient la douleur profonde. Les femmes et les parens se coupaient les cheveux; les veuves se tailladaient la figure et le corps avec des lames d'obsidienne ou des coquilles au point de faire couler le sang en abondance. Dans les temps anciens, les femmes d'un chef allaient jusqu'au sacrifice; elles s'étranglaient afin d'accompagner leur seigneur dans l'autre monde. On tuait aussi des esclaves pour qu'il ne manquât pas de serviteurs aux régions qu'habitent les esprits. L'enterrement était un devoir de la plus haute importance, surtout pour les chefs. Quant aux esclaves, on ne s'en préoccupait guère; suivant les circonstances, ils étaient enterrés ou abandonnés aux bêtes voraces. Le corps d'un chef mis dans une sorte de boîte faite de deux pirogues, on le portait dans une forêt sombre; plus souvent, on le disposait sur des branches d'arbres. Dans tous les cas, on le mettait assis, lui laissant ses plus beaux vêtemens et plaçant à ses côtés des alimens dont il devait prendre l'essence pour être nourri durant son voyage au Reinga. Pendant qu'il reposait au lieu sacré, un prêtre répétait des invocations pour que l'âme pût atteindre le huitième ciel. La décomposition jugée complète, environ deux ans après la mort, on ouvrait le cercueil; alors s'accomplissaient diverses cérémonies, que suivait un grand festin. Les os, livrés au grattage, étaient ensuite peints en rouge et portés en grande pompe dans le tombeau. On conservait les sépultures avec un extrême respect; une violation ne pouvait être expiée que par la mort. Les monumens funèbres étaient érigés sous de grands bouquets d'arbres. Ils étaient sculptés avec plus ou moins d'art, peints en rouge et protégés par de solides barrières. Un explorateur, il y a plus d'un demi-siècle, a donné la description d'un monument funéraire. Un cimetière était situé dans un endroit découvert où se trouvaient déposés les restes d'un chef de Kaigara et de sa femme. L'édifice qui les renfermait avait été fabriqué avec les vieux canots du défunt : il était en forme de boîte avec un toit très incliné surmonté d'un frontispice orné de plumes. Une barrière qui en défendait l'approche avait des sculptures représentant le tatouage du guerrier. C'était un des plus merveilleux tombeaux qu'on pût voir dans toute la contrée.

IV.

Considérés dans leurs travaux et dans leurs occupations, les Maoris excitent la surprise aux jours où ils apparaissent à nos yeux

comme les créateurs de leurs différentes industries. On se complaît alors dans l'étude d'un peuple qui donne l'exemple d'un esprit inventif déjà remarquable, contenu néanmoins dans des limites assez restreintes. Souvent, à la vue de la perfection de l'œuvre et de la pauvreté des ressources, on admire. Tout change, et l'intérêt s'efface dès que les Néo-Zélandais sont mis en possession d'armes et d'outils de fabrication européenne; ils n'ont plus l'obligation d'être ingénieux.

Les récits que nous avons tracés ont montré les peuplades néo-zélandaises dans leur vie pendant la guerre comme pendant la paix; il est donc simple de rappeler maintenant quelles étaient dans l'ensemble les occupations des Maoris. Lorsqu'ils n'étaient point engagés dans les combats, ils se livraient à différens travaux. Hommes et femmes se partageaient les devoirs; les premiers bâtissaient la maison et ses dépendances, fabriquaient les pirogues, sculptaient les ornemens dont on les parait, allaient à la chasse et à la pêche. Lorsqu'ils cultivaient la terre, chefs et esclaves travaillaient ensemble. Les femmes préparaient les alimens, filaient le lin et tissaient les étoffes. Dans les temps de Cook et de Marsden, tout Européen se sentait captivé par la vue du travail des Maoris. Chez ces gens habiles s'exécutent des ouvrages énormes ou délicats par les moyens les plus primitifs. Façonner des armes et des instrumens de travail, s'imposait comme le premier soin. A ce sujet, on ignore ce que les Maoris apportèrent de leur pays d'origine; ne connaissant aucun métal, des pierres, des os, des coquilles, le bois, durent suffire à toutes les exigences. Parmi les engins du guerrier, une infinie variété de haches, de lances et de javelots, le casse-tête ou le *patou-patou*, lourde masse à bords tranchans, faite d'un os de baleine ou d'une pierre, était l'arme de prédilection. Quand le *patou* était de jade, la dure pierre verte qu'on trouve dans les lacs de l'île du Sud, il devenait un véritable objet de luxe. L'arc et la flèche étaient inconnus; de même qu'avec la fronde, on lançait des pierres au moyen d'une corde attachée au bout d'un bâton. Cook, Crozet, Dumont d'Urville, d'autres encore, ont décrit l'attirail de guerre des Maoris, bientôt abandonné lorsque se répandirent les fusils. A la Nouvelle-Zélande, il en coûtait peu pour édifier sa demeure. On s'en souvient : tous les voyageurs d'autrefois ont parlé avec dédain des habitations néo-zélandaises. Nous en avons sous les yeux des images fidèles. D'ordinaire, on voit des huttes dont l'aspect rappelle celui d'une ruche, ce sont les plus petites; d'autres, plus spacieuses, ont une forme oblongue, les charpentes peintes en blanc, en bleu ou en rouge. Quelques-unes, les plus vastes, pouvaient contenir jusqu'à cent personnes. Grandes et petites étaient basses, avec une porte si peu élevée qu'il fallait se cour-

ber ou ramper par la franchir. Outre la porte, on remarquait une ouverture destinée au passage de la fumée. Ces cases, solidement construites, avaient l'avantage d'être chaudes en hiver et fraîches en été. Nous devons à M. Pâris le dessin de la maison de Pomaré, le grand chef de la baie des Iles à l'époque de la visite de l'*Astrolabe* en 1826 (1). Cette maison est surmontée d'un toit fort incliné qui dépasse considérablement les murs ; c'est d'un effet bizarre. Ainsi qu'il était accoutumé pour les habitations des chefs, il y avait des sculptures aux sommets et aux extrémités. Des hangars qui servaient pour les repas étaient aussi employés à divers usages domestiques. Les villages, établis d'ordinaire sur des hauteurs peu accessibles, étaient entourés de fortifications ou d'ouvrages de défense si parfaitement combinés, si artistement disposés, que ces *pah*, ou villages fortifiés, excitèrent l'admiration des navigateurs et de tous les hommes de guerre. Nous en avons rapporté des descriptions.

Où les insulaires déployaient un art étonnant et une patience presque inouïe, c'était dans la construction de leurs canots et de leurs magnifiques pirogues de guerre, capables de porter plus d'une centaine d'hommes. Abattre des pins *kauri* ou *totara* avec des haches de pierre semble une opération déjà bien considérable; mais, ensuite, travailler un immense tronc avec des cailloux aiguisés et des coquilles est une œuvre qu'on croirait dépasser les forces humaines. On ne comptait pas le temps, il est vrai; souvent, plus d'une année était employée pour la confection d'une de ces pirogues dont les marins de France et d'Angleterre se plaisent à considérer l'élégance et les qualités nautiques. C'était là aussi que les artistes mettaient leur talent dans la sculpture de la tête qu'on plaçait à la proue et dans tous les ornemens dont on agrémentait le léger navire. Le jour où les Néo-Zélandais disposèrent de bons outils de fer qu'ils tenaient des Européens, loin d'accomplir un progrès, ils laissèrent décliner leur industrie. Combien de fois les voyageurs n'ont-ils pas été frappés de l'adresse des Maoris ! A les voir élever leurs abris, ils s'émerveillaient. En voyage, au moment d'une halte, comme par enchantement se dressaient des cases vraiment convenables; dans l'espace de quelques heures, une ville était improvisée. Les premiers pasteurs évangéliques installés dans l'île du Nord en firent la réflexion au sujet d'un événement qui causa la mort d'un de leurs compatriotes. Un botaniste distingué, Cunningham, errait à la recherche des plantes; survint la pluie, il se blottit sous les arbres, où la nuit ne tarda point à le surprendre. Incapable de retrouver son chemin, il dut rester dans la forêt et, frissonnant sous le froid et l'humidité, il contracta une maladie qui bientôt l'emporta. C'est

(1) Aujourd'hui vice-amiral Pâris, membre de l'Académie des Sciences.

alors que s'écrièrent ses amis : « En pareille occurrence, un Néo-Zélandais n'aurait guère éprouvé d'embarras. En quelques instans, des piquets fichés en terre, un entourage et une couverture de broussailles auraient constitué une hutte très passable; puis en frottant deux morceaux de bois, un bon feu se serait allumé. » Au pauvre Cunningham avaient manqué les ressources simples de l'homme primitif.

Une industrie vraiment néo-zélandaise consistait dans l'emploi de la fibre du *phormium*. Nous avons rappelé de quelle façon adroite les femmes savaient extraire des feuilles de cette plante la belle matière textile qu'on a nommée le lin de la Nouvelle-Zélande. De la fibre du phormium on fabriquait des filets parfois de dimensions énormes, des lignes, des paniers, des nattes, des plats même, des liens qui, dans la construction des maisons, remplaçaient les clous. On en faisait des vêtemens qui tiraient de leur éclat soyeux une apparence de richesse. Le tissage des étoffes était pour les femmes œuvre de patience ; car elles y donnaient un temps considérable. Les manteaux les plus précieux étaient composés de bandes de peau de chien habilement cousues avec le fil du lin; — parure de luxe qu'on ne portait que dans les assemblées publiques. On sait que les hommes, ayant les cheveux relevés, ornaient le sommet de la tête d'un bouquet de plumes. Les costumes et les parures d'autrefois ont été délaissés; de nos jours, les fils des fiers rangatiras s'habillent à l'européenne ou s'enveloppent dans des couvertures de laine.

Les substances alimentaires, moins variées qu'en d'autres régions du monde, pouvaient permettre cependant des repas assez somptueux. Dans les temps où la guerre n'amenait point d'actes de cannibalisme, sur le littoral les produits de la mer assuraient l'abondance; dans l'intérieur des terres, outre les chiens et les rats, la chasse fournissait d'oiseaux les meilleures tables. Nous ne parlerons pas des *moas*, que consommaient les anciens habitans du pays, comme l'attestent les os recueillis dans une multitude de foyers, ces êtres ayant disparu à une époque sans doute antérieure à l'arrivée des Européens. La racine de fougère constituait une ressource inépuisable qui se trouvait accrue, en certains endroits, par les plantes cultivées, comme les patates et les ignames, et par des fruits sauvages, à la vérité assez misérables. En diverses localités se rencontraient les palmiers; les cœurs, qui se mangeaient crus, étaient, dit un voyageur anglais, une salade incomparable par son excellent parfum. Le beau développement physique de la race maorie prouve qu'un régime simple et l'absence de liqueurs fermentées ne présentent qu'avantages pour donner aux hommes une bonne constitution. Les navigateurs du XVIIIe siècle ont importé la pomme de terre, la plupart de nos légumes, des porcs et des volailles, mais ils ont également introduit l'usage du tabac et des

liqueurs fortes. Ils ont de la sorte mal servi les intérêts du peuple dont ils prétendaient accroître le bien-être.

Bruyans, sombres, ou d'une gaîté folle, disent les observateurs, les Maoris ont une langue sonore qui semble prêter aux effets oratoires. L'écriture était inconnue avant que les missionnaires l'eussent enseignée. Dans l'alphabet, on ne compte pas plus de quatorze lettres; chaque syllabe se termine par une voyelle, d'où résulte une singulière harmonie du langage (1). Les Néo-Zélandais n'avaient pas de mots pour exprimer des idées abstraites : l'espoir, la reconnaissance; pourtant ils en avaient dans une certaine mesure la conception et ils réussissaient à la communiquer. Chez ce peuple il y avait quantité de proverbes ayant dans le fond, sinon dans la forme, une surprenante analogie avec ceux qui sont répandus en Europe. Par exemple, le Maori dira qu'on évite la pointe d'une lance, mais pas une calomnie, ou encore, qu'on peut arriver à connaître tous les recoins d'une maison, jamais ceux du cœur. Doués la plupart, sous le rapport de l'élocution, les Maoris apprécient infiniment l'art de la parole. Dans les assemblées, les plus éloquens exerçaient une grande influence et donnaient des preuves d'une remarquable mémoire en citant avec adresse des proverbes, des chants, des poésies capables de produire une impression sur les auditeurs. Curieux spectacle était une assemblée solennelle : c'était toujours en plein air; les orateurs se succédaient, et, la lance en main, ils parlaient des heures entières en marchant. Emportés par la passion, ils gesticulaient et finissaient par se mettre à courir. Aucun homme n'eût été jugé éloquent s'il n'avait su introduire dans ses discours des citations qui amenaient d'heureuses allusions. Les exploits des héros se transmettaient par des récits fréquemment répétés; quand un événement notable s'était produit, il devenait le motif de quelque improvisation. Le voyageur Pollack fut le témoin d'une scène toute romantique dont il se trouvait le héros. Au soir, des hommes, des femmes, des enfans sont assis autour d'un immense feu qui projette de vives lumières sur les visages. Dans le cercle, debout, une femme chante, sur un thème qu'elle improvise, le voyage de l'homme blanc qui a traversé les mers. Elle décrit les vagues, les mouvemens qu'elles impriment au navire, qu'elle imite par les ondulations de son corps; puis venaient des refrains, qui se chantaient en chœur. Les chansons, très nombreuses, renfermaient parfois des pensées charmantes; il y en avait pour tous les sentimens, et, ainsi qu'en d'autres pays, beaucoup plus sur l'amour et la guerre que sur tout autre sujet.

(1) Le dictionnaire maori ne contient pas moins de six mille mots, et l'on pourrait en ajouter un bon nombre.

Par un exemple on jugera du caractère de ces chansons. Une fiancée pleure ainsi la perte de son amant : « O soleil, couche-toi, descends dans ta retraite; tu es cause que les larmes ruissellent de mes yeux comme l'eau des fontaines. Je suis abandonnée de toi, ô Taratiu, depuis longtemps éloigné de mes regards. Les collines lointaines de Waiohipara et la surface mouvante de l'eau apparaissent brillantes comme le feu. Mon idole que j'adore est dans la tombe. Que son esprit cesse de me visiter, afin qu'un jour, peut-être, je puisse oublier mon chagrin! » Une mère, femme d'un grand chef, guerrier valeureux et orateur renommé, exhale ainsi sa plainte sur l'absence d'un fils : « Les brillans rayons du soleil éclairent Tawara, dont les sommets grandioses te cachent à mon regard, ô Amo, mon bien-aimé. Laissez-moi, que mes yeux puissent pleurer, et que sans cesse ils se désolent, car bientôt je vais descendre au sombre rivage vers mon bien-aimé qui est déjà parti. »

On s'amusait à la Nouvelle-Zélande, comme on s'amuse en Europe, par toutes sortes de jeux, surtout par des danses. Il y en avait de tous les genres : pour le plaisir, où l'on recherchait les poses gracieuses; pour la guerre, où s'accentuaient les mouvemens les plus frénétiques et les grimaces les plus affreuses. Certaines danses étaient exécutées par les femmes seules, d'autres par les hommes; mais, en général, hommes et femmes se mêlaient. Ces dernières avaient pour principal amusement le *tangi*, ou scène de désespoir. On voyait des femmes feindre la douleur, tordre les bras avec l'expression du plus poignant chagrin, pousser des cris déchirans, tandis que les larmes coulaient en abondance. L'étranger n'apprenait qu'avec surprise que tout cela était un simple jeu et se reprochait d'avoir été pris de compassion. Dans la société maorie, on trouvait ce divertissement d'un goût exquis. Chez ce peuple hospitalier, si des personnages de distinction se présentaient devant un *pah*, les femmes, grimpées sur une haute plate-forme, agitaient des branches d'arbres et invitaient bruyamment les visiteurs à entrer. Alors commençait le *tangi*. Quand c'était achevé, on frottait du nez le nez des nouveaux amis, mode de saluer chez les Polynésiens. Les habitans du *pah* apportaient dans des corbeilles des victuailles et s'avançaient vers leurs hôtes en faisant retentir l'air du chant d'invitation, et chacun prenait sa place au festin.

Des Maoris que connurent le capitaine Cook et même le commandant Dumont d'Urville il ne reste qu'une ombre. Ces hommes durs, cruels, sans pitié dans l'exercice de la vengeance, mais d'une intelligence vive et d'une bravoure à toute épreuve; ces hommes industrieux et ingénieux, qui cultivaient une sorte d'art et une sorte de poésie, ont été broyés dans la lutte avec les Européens. Les descendans des farouches guerriers néo-zélandais, comme emprisonnés

sur certains territoires que les colons anglais ont promis de respecter, vivent, attristés et misérables, dans la haine des envahisseurs de leur patrie. A l'heure actuelle, nulle part ils ne se trouvent rassemblés en grand nombre; n'ayant plus de guerres à redouter, plus de surprises à craindre, ils sont disséminés par familles sur les terres, presque toujours loin des établissemens des colons. Chaque année, cette population diminue; elle va disparaître dans un avenir prochain. Bientôt ne vivra plus que le souvenir de la race anéantie. Le philosophe suit avec regret la rapide extinction des peuples qui se partageaient le monde, peuples si différens les uns des autres. Quel sujet d'étude va manquer! Comme il était curieux et instructif de pouvoir comparer les races dans leurs caractères physiques, et infiniment davantage dans leurs goûts, dans leurs aptitudes, dans leurs facultés intellectuelles! Par la comparaison des peuples, les uns offrant le spectacle de l'existence la plus primitive, les autres, d'une civilisation plus ou moins avancée et ne s'élevant, néanmoins, qu'à un niveau dont la hauteur semble infranchissable, on distingue plus aisément que dans les sociétés européennes les degrés de l'intelligence humaine.

Parmi les peuplades qu'on se plaît à qualifier de sauvages ou de barbares, il paraît n'y avoir que de médiocres différences d'un homme à l'autre sous le rapport intellectuel. Les différences individuelles s'accusent d'une manière d'autant plus sensible que l'état social se perfectionne davantage. Chez les nations parvenues à la plus haute civilisation, on trouve des représentans de chaque degré d'intelligence qui ailleurs est commun à tout un peuple. Il y a des masses qu'on peut comparer à l'ensemble d'une population de rang inférieur, des groupes à des peuples capables d'une certaine culture de l'esprit, et puis des individus en nombre toujours restreint qui surpassent tous les autres par les facultés, inventent, découvrent, élèvent la pensée et les aspirations et répandent sur toute la nation l'éclat dont elle s'enorgueillit. Le progrès d'un peuple dépend de la présence de quelques hommes supérieurs. Quel admirable sujet de psychologie s'offrirait à la méditation et aux comparaisons si les plus intelligens des Maoris eussent été assez favorisés pour parvenir à réaliser les désirs qu'ils avaient exprimés lorsque commencèrent leurs relations avec les Européens!

De tous les archipels qui entourent la Nouvelle-Zélande, le groupe de Chatham seul a été peuplé. Les habitans, qui se nomment les Morioris, étaient au nombre d'environ quinze cents pendant la première période du siècle. Ils restèrent à peine deux cents après les massacres des Néo-Zélandais, qui vinrent fondre sur Chatham de 1832 à 1835. Relégués sur la côte orientale, ils décroissaient tous les jours, assure M. H. Travers, qui les visita il y a une quinzaine d'années. Suivant les traditions, comme les Maoris, les Morioris

seraient venus d'Hawaïki, et plus tard leur population aurait été accrue par l'arrivée d'émigrans partis du cap oriental de la Nouvelle-Zélande, les canots ayant été poussés au large par un vent de nord-ouest. On dépeint les Morioris comme des hommes moins grands que les Néo-Zélandais, ayant la peau plus foncée, la même chevelure droite et dure, le visage plus arrondi et d'une expression plus agréable. On ne les vit jamais tatoués. Au temps où ils vivaient tranquilles, c'était un peuple gai, enjoué, épris de chants et de récits d'histoires plaisantes. Fort imprévoyans et peu sensibles aux intempéries, ils ne bâtissaient point de huttes et se contentaient, pour se garantir contre le vent, d'un rideau de branches d'arbres fichées en terre. Leur idiome présentait un mélange de la langue originelle et de celle des Néo-Zélandais.

Les Morioris ont raconté que leurs ancêtres hawaïkiens trouvèrent, en débarquant à Chatham, une population qui était d'une race particulière. Ces premiers occupans, suivant les traditions, avaient une plus haute stature et un teint plus foncé que les Morioris. Ils faisaient remonter à trente générations l'arrivée de leurs pères et attribuaient leur origine à un chef du nom de Rongomaï, dans leur opinion un héros ou un dieu. Les envahisseurs eurent à soutenir des luttes avec les maîtres du sol; les deux partis cependant ne tardèrent pas à se confondre et à ne plus former qu'un seul peuple. Divers auteurs présument que les habitans primitifs de l'île Chatham étaient de la race qui dominait à la Nouvelle-Zélande antérieurement à la migration de Hawaïki. A cet égard, tout se borne à une conjecture.

V.

Tandis que les derniers des Maoris, parqués sur des espaces circonscrits, s'éteignent avec une désolante rapidité, les colons anglais, maîtres du pays, rayonnant dans la prospérité, occupent les endroits qui réunissent le plus d'avantages. Des villes importantes ont été bâties sur les points les mieux situés du littoral ou des cours d'eau. De vastes domaines agricoles ont été créés. La Nouvelle-Zélande est maintenant une terre européenne, où la population s'agite sans nul souci des anciens aborigènes. C'est une dépendance de l'Angleterre, une colonie qui, depuis sa fondation, a fait d'immenses progrès. La douceur du climat, la fertilité du sol, l'étendue des forêts, la présence des matières les plus précieuses pour l'industrie, l'indépendance et la sécurité que donne une position insulaire, ont marqué les îles les plus voisines de nos antipodes comme une région privilégiée. Longtemps l'Angleterre, toute aux soins de

l'Australie, avait repoussé toute idée de possession de la Nouvelle-Zélande, et la France inattentive ignora l'heure de l'entreprise.

L'essor pris par la colonie en un court espace de temps est des plus remarquables. En une quarantaine d'années, c'est-à-dire au commencement de 1881, s'il ne reste que 36,000 Maoris, — certaines statistiques accusent quelques mille de plus, — la population coloniale s'élève, d'après la statistique officielle, à 500,910 âmes : 274,986 du sexe masculin et 225,924 du sexe féminin. Il n'y en avait pas la moitié dix années auparavant. Le chiffre actuel représentant moins de deux habitans par kilomètre carré, on juge qu'il reste toute facilité d'accroissement pour la durée de plusieurs siècles. Il n'est pas sans intérêt de considérer les colons dans leur origine. On compte 223,404 individus nés dans le pays, 221,340 venus de la Grande-Bretagne, 4,819 de l'Allemagne, de la Chine 5,533. Sous le rapport des religions, il faut distinguer dans cette population 387,767 protestans, 68,984 catholiques, 1,536 israélites et 4,936 païens et mahométans. Des villes ont pris une importance considérable ; en 1881, la ville située dans l'île du Sud, près des rives du fleuve Molyneux, Dunedin, avec ses faubourgs, avait 42,794 habitans; au nord, Auckland, l'ancienne capitale, 30,952; Christchurch, à la péninsule de Banks, 30,713 ; Wellington, la capitale actuelle, qui, à l'extrémité de l'île du Nord, domine le détroit de Cook, 20,563 habitans. En 1880, il y eut à la Nouvelle-Zélande 3,181 mariages, 19,341 naissances, 5,487 décès. En 1881, 3,281 mariages, 18,782 naissances, 5,191 décès. Ce sont des chiffres qui promettent pour l'avenir. En 1880, il était arrivé à la Nouvelle-Zélande 15,154 personnes et il en était parti 7,923; en 1881, à l'arrivée, ils sont 9,681 et au départ 8,072.

Établir des communications entre les parties habitées des deux îles s'imposait comme une nécessité de premier ordre. Aussi, les colons s'occupèrent-ils tout de suite de la construction des chemins, et de nos jours, le pays, où la nature avait gardé son empire jusqu'à une époque presque récente, est traversé par un certain nombre de routes. Il y avait, en 1881, 2,075 kilomètres de chemins de fer en exploitation et 6,154 kilomètres de lignes télégraphiques. A la même date, le budget de la colonie offrait le plus enviable équilibre : les recettes étaient de 3,757,493 livres sterling (93 millions 937,225 francs) ; les dépenses de 3,675,797 livres sterling (91 millions 894,925 francs). En 1881, l'exportation représentait une valeur de 3,169,000 livres sterling, et celle des métaux précieux, 1,167,000 livres.

On se rappelle avoir vu le révérend Samuel Marsden, au grand ébahissement des Maoris, monté sur le cheval qui le premier venait d'être introduit à la Nouvelle-Zélande; aujourd'hui, on en trouve

une centaine de milliers, un demi-million de bêtes à cornes, plus de dix millions de moutons donnant de gros profits. Chaque année, on envoie par le monde une quantité de laine dont la valeur est comprise entre 60 et 80 millions de francs. Maintenant, l'heureuse colonie prétend contribuer dans l'avenir à l'approvisionnement de la mère patrie. Des navires effectuent la traversée de Canterbury à Londres en quarante jours; le *Tongariro*, pourvu d'appareils réfrigérans n'a pas jeté sur les rives de la Tamise moins de quatorze mille moutons admirablement conservés, aussi frais que le jour où ils furent tués à la Nouvelle-Zélande.

Le lin, ou le fil de phormium, conserve un emploi industriel, et les colons en expédient en Angleterre pour des sommes qui atteignent par an de 3 à 4 millions de francs. Des arbres du groupe des conifères, comme le pin *kauri*, fournissent une quantité de gomme ou de résine qui est une source de revenu d'une réelle importance. Chaque année, on en livre à l'exportation pour plus de 2 millions de francs. Le commerce extérieur des grains, des bois, des graisses, s'exprime encore par des chiffres fort élevés.

En tout pays, l'abondance du combustible constitue une richesse inappréciable; sous ce rapport, il y a peu de régions aussi favorisées que la Nouvelle-Zélande. Outre ses belles forêts, elle a de nombreux dépôts de charbon : houille et lignites (*brown coal*). La houille, ou charbon noir, est particulièrement répandue sur la côte ouest de l'île du Sud, où elle couvre de vastes surfaces. Plusieurs dépôts existent au voisinage de ports de mer, en particulier de Collingwood au fond de la baie du Massacre, et sur les rivières de Buller et de Grey. Les lignites sont disséminées en maints endroits de la contrée. Certaines lignites sont estimées presque à l'égal du charbon noir. Les plus remarquables dépôts se trouvent à Kawa-Kawa dans la baie des Iles, à Waïkato dans le sud de la province d'Auckland, dans les collines de Malvern près de Christchurch, dans la vallée de la Clutha, tout proche de la ville de Dunedin. Le pétrole existe sur divers points, par exemple à Taranaki, sur la côte ouest de l'île du Nord et dans les alentours de la baie de Pauvreté; les colons affirment qu'il n'est nullement inférieur à celui du Canada et des États-Unis.

Les champs aurifères sont tellement étendus et si productifs qu'une part notable de la population y est engagée. L'or des alluvions, sables des rivières et dépôts de graviers, se montre sur d'immenses espaces de l'île du Sud, dans les provinces d'Otago, de Nelson et de Westland. L'or engagé dans le quartz se voit particulièrement dans la province d'Auckland, où il est exploité par des compagnies qui en ont tiré d'énormes revenus. Ajoutons que l'ar-

gent, le mercure, le cuivre, le plomb, le chrome, le manganèse, l'antimoine et les minerais de fer ont de nombreux gisemens ; c'est comme une réserve de la fortune publique de la colonie.

Le pays a eu promptement un rare bonheur ; il a eu tout de suite des hommes qui cultivent les sciences avec distinction, et qui ont exploré la région pour le plus grand profit d'une société nouvelle et pour l'intérêt de ceux qui s'occupent de la connaissance générale du globe. Des compagnies savantes s'étaient établies en différentes villes de la Nouvelle-Zélande. On eut l'heureuse idée de les rattacher à un centre où viendraient se produire les résultats de toutes les études poursuivies sur les deux îles. L'institut de la Nouvelle-Zélande fut fondé à Auckland. Le 4 octobre 1868, le gouverneur George Bordon, comme président, inaugurait par un beau discours les travaux de la compagnie. Dix-sept années s'étaient écoulées depuis l'établissement de la première société scientifique installée à Auckland en 1851, sous le patronage de sir George Grey. On se proposait d'avoir des musées et des bibliothèques publiques et de répandre par tous les moyens possibles l'instruction relative aux questions d'art, de science et de littérature. Ce fut l'occasion de célébrer les avantages déjà obtenus, l'essor nouveau, les tendances de l'époque actuelle à chercher dans les sciences physiques et naturelles le trésor qui doit être le plus bel héritage des futures générations. Lorsque la capitale fut transférée à Wellington, c'est dans cette ville que vint siéger le corps savant qui se compose de membres dispersés dans les différentes provinces de la colonie. Depuis sa fondation, l'institut de la Nouvelle-Zélande a publié tous les ans un gros volume rempli de mémoires et de communications du plus réel intérêt sur les anciens habitans du pays, sur les végétaux et les animaux, sur la géologie et la minéralogie et sur des questions économiques. C'est un recueil précieux pour l'histoire générale d'une région du monde, d'ordre bien secondaire par son étendue et d'une importance presque exceptionnelle par sa situation géographique, par une nature toute spéciale, par les avantages qu'elle peut fournir à une nombreuse population. On a vu le déclin, l'oppression, presque l'anéantissement d'une race d'hommes : on voit maintenant sur le même sol dominer des hommes d'une autre race qui, pour eux, parlent de liberté, préparant un long avenir à leur descendance.

ÉMILE BLANCHARD.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Polyeucte*. — Odéon : *le Mari*, drame en 4 actes, de MM. Eugène Nus et Arthur Arnould. — Porte-Saint-Martin : *les Danicheff*.

« Le jour où le grand Corneille cesserait d'être populaire sur notre théâtre, ce jour-là, nous aurions cessé d'être une grande nation. » A ce compte, et s'il faut s'en tenir à ces paroles de M. Désiré Nisard, la France n'est pas près de diminuer : le bruit des fêtes célébrées pour le deux-centième anniversaire de la mort de Corneille doit résonner jusqu'en Chine; jamais le poète ne fut si populaire sur notre théâtre, ou du moins alentour.

A vrai dire, puisqu'on voulait cette année, à la date du 1er octobre, honorer d'une façon particulière ce grand homme, on aurait pu l'honorer dans ses œuvres. Une semaine où la Comédie-Française aurait représenté *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, *Rodogune* et *le Menteur*, justement les sept exemplaires les plus beaux de son génie, aurait été vraiment la semaine de Corneille; aux environs et par surcroît, on aurait joué *Don Sanche*, *Nicomède*, *Sertorius;* peut-être même, à titre de curiosité, on aurait remonté pour une fois *Mélite* ou *la Galerie du palais*. Un tel jubilé convenait à cette grande mémoire et ne convenait qu'à celle-là; il prouvait de la façon la plus efficace l'attachement qu'on prétend lui garder, et la plus efficace était aussi la plus simple.

Hélas! la plus simple!.. Nous en parlons à notre aise; mais les chefs-d'œuvre tragiques, rue Richelieu, sont comme les chevaux chez Harpagon : les veut-on faire sortir un jour de fête, « ils ne sont point du tout en état de marcher. » Que parlons-nous de *Sertorius*, de *Nico-*

mède ou de *Don Sanche?* Même *Pompée*, même *Rodogune*, — plus fréquemment applaudie que *le Cid* au siècle dernier, — *Rodogune*, en 1884, est inconnue à la Comédie-Française. A peine si, de loin en loin, *le Cid*, *Cinna*, *Horace* paraissent sur les planches, où, comme dirait maître Jacques, ils ne sont plus que « des fantômes » ou « des façons » de tragédies. Ce n'est pas *Mélite* ni *la Galerie du palais*, mais *Polyeucte* qu'il est besoin de remonter, lorsqu'on veut nous le faire voir, oui, *Polyeucte!*.. Il faut d'ailleurs en convenir, Corneille n'est pas sacrifié à Racine; ce n'est pas pour *Bajazet* ni pour *Bérénice* qu'on néglige *Rodogune* et *Pompée* : de quoi donc Corneille, chez les morts, se plaindrait-il à Saint-Évremond?

Polyeucte, avec le premier, le deuxième et le cinquième acte du *Menteur*, voilà tout ce que la Comédie-Française, le soir du 1er octobre, a su nous donner de Corneille. Il s'est trouvé heureusement que M. le curé de Saint-Roch, homme d'imagination, avait suscité un événement plus extraordinaire pour marquer la matinée de ce jour. Il avait invité cette illustre personne, la Comédie-Française, à une messe chantée en souvenir de son vieux paroissien. Cette démarche avait ému les théâtres, la presse et même un peu le public : le curé de Saint-Roch, s'adressant à cette compagnie, c'était la papauté rendant à l'empereur la visite de Canossa! On souhaitait au clergé que, dans deux cents ans, si toutes choses avaient suivi leur train, il se rencontrât des comédiens assez tolérans pour lui faire une petite part dans les fêtes d'un second bicentenaire. On publiait que MM. les sociétaires et pensionnaires, ainsi que ces dames, se rendraient à l'invitation du curé *en grande tenue mondaine*. Pourquoi pas en costume de répertoire? interrogeaient les délicats. Aussi bien tout se passa le plus congrûment du monde : « Saint Polyeucte, dit Corneille, est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église; » les curieux, ce jour-là, purent entendre ce nom à l'église avant de l'entendre à la comédie : M. l'abbé Millault déclama, non sans art, plusieurs des stances que M. Mounet-Sully devait soupirer le soir avec tant d'onction. D'ailleurs, à la fin de son discours, il parut se douter qu'il ne prêchait pas seulement des convertis; il profita de ce qu'il passait la main dans leurs perruques pour inviter les Sicambres de l'assistance à courber la tête : puisse la dignité de M. le doyen de la Comédie-Française en 2084 n'être pas plus malicieuse envers l'église!

Cependant, pour finir un jour si bien commencé, *Polyeucte* avec *le Menteur* mutilé serait bien peu de chose; on chercha comment faire de cette représentation, presque sans frais, un exercice du culte de Corneille. On avait comme *introït*, — je veux dire pour lever d'abord le rideau, — un à-propos de l'année dernière : *Corneille et Richelieu*. On choisit pour évangile, que M. Got serait chargé de lire, le discours

prononcé par Racine à l'Académie française lors de la réception de MM. Thomas Corneille et Bergeret, — discours où, justement, *Polyeucte* n'est pas nommé. On en retrancha, naturellement, les complimens aux récipiendaires; on en retrancha le panégyrique de ce Cordemoy, qui, au dire de l'orateur, « si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, allait peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. » De la sorte, il ne resta que « l'éloge d'un immortel par un autre immortel : » ainsi devait s'exprimer M. Got dans son préambule. Encore cet éloge fut-il abrégé : on supprima tout ce qui regarde la personne privée de Corneille, « homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami ; » on supprima tout ce qui touche le bon académicien ; on arrêta le discours après cette phrase : « La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. » On obtint, par ces expédiens, un morceau du genre pompeux, où Corneille n'apparaissait qu'embaumé pour les siècles : c'est justement ce qu'on voulait.

Donc, après *Polyeucte*, la toile s'étant relevée, la Comédie-Française nous apparut dans sa gloire : toute la troupe, en costumes du répertoire classique, était ordonnée sur deux rangs autour du buste de Corneille; c'était un beau spectacle. Auprès de ce buste, M. Got en habit noir, — ce n'est que sur l'habit noir, en effet, que se porte le ruban de la Légion d'honneur, et ne convenait-il pas que les comédiens, pour flatter Corneille, lui donnassent l'étrenne publique de ce ruban? — cependant M. Got, tout de suite après, devait jouer *le Menteur*, où son franc comique se ferait applaudir auprès de la virtuosité de M. Delaunay. J'aurais préféré que Louis XIV, pour la circonstance, autorisât M. Got à porter le collier de Saint-Michel sur la livrée de Cliton, et qu'ainsi vêtu, l'excellent artiste nous débitât son morceau. L'habit noir, parmi ces costumes, avait je ne sais quoi de bizarre, de prétentieux et de froid : l'apprêt d'une diction nécessairement trop savante aurait suffi à guinder le discours au ton de cette solennité, même au-dessus. L'intermède, en effet, a paru compassé à miracle et, quoique fort écoutée, la harangue a semblé longue : le public avait mal aux jambes de tous ces acteurs, qui l'écoutaient debout, immobiles.

A défaut de grands alimens pour la critique, voilà de quoi défrayer la « soirée parisienne » des journaux, et même, par la cérémonie de Saint-Roch, une « matinée parisienne. » Le lendemain, à l'Odéon, entre l'à-propos de M. Tiercelin, *Corneille et Rotrou*, et *le Cid*, joué par M. Albert Lambert fils et Mlle Hadamard, M. Chelles, devant ses camarades assemblés à l'instar de MM. de la Comédie-Française, a dit un poème de M. Blémont : *Pierre Corneille ;* c'étaient des vers patriotiques et civiques d'assez bonne facture, où l'on apprend que les stances de Rodrigue sont le prélude de *la Marseillaise*. Mais c'est à Rouen, samedi

et dimanche derniers, que s'est donnée la véritable fête. Sans doute la Comédie-Française, transportée au théâtre des Arts, n'y a représenté rien de plus qu'*Horace*, flanqué des trois cinquièmes du *Menteur* (encore cette fraction!) et que *le Cid*, accompagné de *Corneille et Richelieu*. Il ferait beau voir que la Comédie-Française offrît à Rouen ce qu'elle refuse à Paris! Non! ce n'est pas sur le théâtre, décidément, mais alentour, qu'a éclaté la popularité du poète : sa ville natale a fait de la dépense pour témoigner l'orgueilleuse joie qu'elle ressentait à se souvenir de ce cher fils. L'Académie française et plusieurs autres, la presse, la Société des auteurs dramatiques et celle des gens de lettres, le directeur de l'enseignement supérieur, et je ne sais combien de corporations, et tout le peuple de Rouen ont pris part à ces réjouissances. M. Gaston Boissier, ainsi que M. Arsène Houssaye, s'est mis en frais de prose, et M. Sully-Prudhomme de poésie; M. de Bornier aussi a fourni des vers, et aussi M. Ratisbonne et M. Albert Lambert; M. Henri de Lapommeraye, « ancien élève du lycée Corneille, » a fait acclamer une conférence gratuite; on est allé en pèlerinage à Petit-Couronne visiter la maison du héros; on a salué son logis de la rue Pierre-Corneille, reconstitué tout exprès; on a défilé devant sa statue au son de plusieurs musiques de régiment. Dirai-je les rues décorées, les régates, le ballon, la réunion foraine, la fête vénitienne, l'illumination, « l'embrasement du pont de pierre? » Il faudrait la verve de Dorante, — mais d'un Dorante véridique, — pour décrire ces « divertissemens : »

Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre!

Ces témoignages de la piété publique, outre qu'ils amusent les fidèles, sont excellens. Racine, dans le discours récité par M. Got, déclarait magnifiquement que, si les écrivains vont jusqu'au chef-d'œuvre, « quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort, cette différence cesse. La postérité... fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. » On nous l'a bien fait voir à Rouen : quelle autre pompe eût-on inventée pour fêter un général? Des régates, un ballon, une fête vénitienne, on n'aurait pu rien imaginer de plus; M. de Bornier eût sans doute retourné son poème : Corneille eût parlé à Napoléon au lieu de Napoléon à Corneille; mais de quel côté est l'avantage? L'auteur du *Cid*, il faut le reconnaître, a reçu en plein vent les mêmes honneurs qu'un soldat ou qu'un politique; sa mémoire n'a rien à réclamer de la dévotion des passans. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher d'y revenir, n'y avait-il pas une façon de célébrer ce mort qui lui convînt plus proprement? Quand même chacun des pèlerins de Petit-Couronne aurait rapporté dans un reliquaire une miette du soulier de

Corneille, de ce fameux soulier recousu dans l'échoppe de Théophile Gautier, était-ce la vraie façon de vivifier cette gloire? Que l'on chôme ainsi par des discours et par des lampions les grands hommes qui n'ont rien laissé, comme les acteurs, qu'un souvenir après eux, et qu'on cherche, par métaphore, un peu de leur âme dans le coin du monde où ils ont vécu, à merveille! Mais les auteurs! mais Corneille! Son âme est dans ses ouvrages, et c'est là qu'il faut en exercer le culte; le reste des cérémonies, homélies, poèmes, processions, viendra par surcroît si l'on veut; mais ce reste, quelque magnificence qu'on y mette, ne sera jamais que la bagatelle de la porte.

Cependant un profit peut se tirer pour la tragédie de ce voyage à Rouen. MM. les tragédiens et leurs compagnes, en visitant la maison de Corneille, auront peut-être appris que ce grand homme fut un homme et même un bonhomme, qu'il vécut avant de mourir ou que, s'il est immortel, il n'est pas éternel, pas plus que, s'il demeure un esprit sublime, il ne fut un pur esprit. Ils se douteront que ses ouvrages ne sont pas des textes révélés pour être déclamés à haute voix, comme un assemblage de morceaux choisis, avec un effort continu d'articulation et sans effort de pensée, dans des solennités publiques. Ils s'aviseront que ce sont des drames, dont les élémens ne sont pas des rôles mais des personnes, et qu'à ces personnes un auteur vivant a communiqué la vie. *Polyeucte* est une tragédie, dont le héros est un martyr : je ne connais pas de pièce plus humaine, toutefois, pas même dans l'ordre de la comédie. Elle s'élève au sublime avec un naturel que je souhaiterais à nos ouvrages modernes, particulièrement appelés drames, et qui prétendent au naturel; elle repose sur un fond de sentimens si vifs et si vrais que chacun de nous, à en écouter l'expression, peut les ressentir et les reconnaître. Polyeucte, par un transport de foi et de zèle religieux, touche au ciel et entraîne Pauline à sa suite; Sévère, par une générosité qui n'est que terrestre, demeure son égal; mais entre ces personnages un jeu de passions est établi avec tant de vraisemblance et de finesse, tant de suite et de variété, avec une économie si délicate des coups et des contre-coups, avec une telle sûreté, une telle aisance que, plutôt qu'à ce Corneille, réputé pour son héroïsme si raide, on serait tenté d'attribuer l'ouvrage à quelque Marivaux plus fort, plus simple et plus franc.

Polyeucte, Pauline, Sévère, trois caractères tout proches de nous, soumis à des épreuves qui, sauf le martyre, nous peuvent être imposées : une honnête femme entre deux hommes, qui aime l'un d'abord par inclination, et l'autre ensuite par attachement, avec une égale bonne foi, qui se trouble au retour du premier, et qui s'échauffe pour l'autre lorsqu'elle le voit en péril; un homme qui aime sa femme plus que lui-même et qui lui préfère son devoir; un autre, plein d'estime pour son

rival et de respect pour le bien qu'il convoite encore; en arrière de ce trio, un père de sentimens médiocres, exact fonctionnaire et attaché à sa place; une action qui n'est que le mouvement même de ces caractères animés de ces passions, chacun mis en branle par sa force propre et subissant, à mesure qu'il va, le ressort de tous les autres, il n'y a rien là d'extraordinaire et qui ne puisse nous paraître familier. Familier aussi, le style de ces héros; il dit ce qu'il veut dire, il le dit tout droit, avec des mots et des tours que le premier venu comprend parce qu'il s'en sert chaque jour. Style de comédie! s'écrie le commentateur du XVIIIe siècle; tragique lui-même, mais tragique d'imitation, habitué au pompeux des paroles, il veut que cette simplicité soit platitude et la réprouve comme indigne du genre. Et après Voltaire, et justement sur ses traces, — c'est bien fait pour lui! — vient Andrieux, qui trouvant son plaisir gâté par ces bassesses de langage, s'évertue à les réparer : « Mon amour pour l'art du théâtre, ma religieuse vénération pour le génie de Corneille, écrit-il sans rire, m'ont déterminé à risquer de faire quelques changemens dans cette tragédie... Heureux, si l'on s'aperçoit que j'ai fait ce travail, comme je le devais, non pour en tirer vanité, mais pour être utile, me mettant avec respect aux pieds du grand Corneille, et lui demandant la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne! » Et ce cireur de cothurne se met en effet à polir l'ouvrage : il retranche, comme incorrigibles sans doute, plusieurs vers du rôle de Félix; arrivé à ceux-ci :

Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.

Les restes!.. M. Andrieux bronche contre ce substantif énergique et sobre et qui exprime tout net le sentiment prêté à Sévère; il lui substitue, avec un pronom relatif, un verbe vague :

Et s'il l'aima jadis, il regarde aujourd'hui
Ce *qu'obtint* un rival comme indigne de lui...

O monsieur Laroche, ô mademoiselle Dudlay, vous mériteriez de jouer, comme tragique, M. Andrieux, — il a fait un *Junius Brutus,* — et Campistron, et Crébillon, mais Crébillon seulement pour récompense, après que vous auriez donné des marques de repentir! Ensuite on vous permettrait Voltaire. Mais quand Racine et Corneille? — surtout le Corneille de *Polyeucte!* — Je n'ose le prévoir.

M. Laroche et Mlle Dudlay, dans Sévère et dans Pauline, sont des *pupazzi* héroïques; — ce n'est ni un homme ni une femme. Héroïques ils sortent de la coulisse, par l'attitude première et par l'intonation

toute prête; ils demeurent héroïques en scène par la tension perpétuelle de la diction et l'artifice monotone du geste; héroïques ils disparaissent pour rentrer dans le magasin : quel changement espérer de *pupazzi?* M. Laroche est appliqué, Mlle Dudlay a de l'ardeur; mais le singulier emploi qu'ils font tous les deux de leur peine! Ni l'un ni l'autre ne se doute que son personnage exprime une diversité merveilleuse de sentimens, ni que ces sentimens soient tous humains. L'un et l'autre déclament comme deux machines, dont l'effet serait de déclamer pour le plaisir. Ils ne s'aperçoivent pas non plus de l'ingénuité du style : *Polyeucte* abonde en vers délicieux, d'un abandon charmant, d'une grâce enchanteresse; les vers sublimes sont tout auprès, sans que la langue ait cessé d'être aussi naïve et simple. Avec l'agrément de *Bérénice* voici l'ampleur d'*Athalie*, et, en même temps, par tout l'ouvrage, quelque chose de limpide et de pur, je ne sais quoi de nu et de fort, qui sent son primitif. M. Laroche et Mlle Dudlay, apparemment, n'éprouvent aucun de ces mérites.

Ils mettent leur conscience à soutenir le ton élevé qu'ils ont pris d'abord; ils n'ont qu'une seule corde et la font vibrer toujours également. Même le contraste que fait ce maudit air avec certaines paroles ne les avertit pas de leur faute. Si Pauline raconte son rêve avec trop d'emphase depuis le premier mot jusqu'à ce dernier : « Voilà quel est mon songe, » la réplique de sa confidente : « Il est vrai qu'il est triste! » a de grandes chances de faire éclater le rire. Il faut cependant que Stratonice fasse cette réponse, à moins qu'un Andrieux ne la change : c'est donc un signe que Pauline doit achever son récit avec moins de pompe. De tels mots, sur la qualité desquels on ne peut se tromper, se tiennent dans le dialogue comme, en tête d'un morceau de musique, la clé qui indique le ton. Mlle Dudlay, pas plus que M. Laroche, ne voit cette clé. L'un et l'autre se guinde d'abord au plus haut et s'y maintient, non sans effort; nulle détente, nul relâche : et de cette merveilleuse comédie filée par toute la pièce, et qui se pourrait appeler *le Jeu de l'amour et du devoir*, il ne reste qu'un exercice de déclamation tout sec. Pauline et Sévère peuvent discourir de leurs maux sans nous émouvoir :

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire,

s'écrie M. Laroche. Mais M. Laroche n'a nulle envie de mourir et ne se recommande qu'à peine au souvenir de l'assistance : on ne le sent ni résolu ni attendri.

Je veux guérir des miens; ils souilleraient ma gloire,

répond Mlle Dudlay. Mlle Dudlay articule « guérir » avec force, en levant le bras, — un beau bras, — vers le ciel, d'un air d'importance et de

sécurité parfaite; elle n'est pas bien malade et n'aura pas de peine à guérir. O Titus! ô Bérénice! j'allais me plaindre tout à l'heure de ne vous avoir jamais vus à la Comédie-Française; si M. Perrin m'a épargné de vous voir ainsi représentés, béni soit M. Perrin! Mais, s'il faut remercier la Comédie-Française de ce qu'elle ne joue pas les chefs-d'œuvre, à quelle misère en est réduit le répertoire classique?

Aussi bien M. Laroche et Mlle Dudlay sont de courageux artistes, que je serais désolé de contrister. Si j'ai tant appuyé sur eux, c'est qu'ils offrent de parfaits exemplaires de ce que peut produire, servie par un obstiné travail, une fausse interprétation du genre tragique. Ils jouent la tragédie comme les gens du XVIIIe siècle l'écrivent; leur jeu est plein de mérite, mais c'est un jeu mort, et quel mort gourmé! C'est le mieux embaumé qui se puisse voir. Tout près, au second plan, se tiennent d'autres momies ambulantes; ce sont les talens inférieurs de Mlle Fayolle et de M. Villain, raidis par le même système. Rien de plus froid que cette Stratonice et de plus inerte, sinon cet Albin. M. Martel, au moins, qui fait Néarque, est un peu plus dégourdi.

Ce n'est pas M. Mounet-Sully que je donnerai pour modèle à ses camarades. Il a des qualités naturelles qui sont inimitables; il en a cultivé quelques-unes heureusement, mais la culture ne les saurait reproduire. Si, d'ailleurs, il a quelque défaut, je ne désire pas qu'on l'imite par là.

Oui, certes, il a des défauts! Il abuse de sa belle voix pour passer de la fureur la plus éclatante à la plus doucereuse onction, il joue du tonnerre et de la flûte, sans pouvoir justifier toujours par quelle raison il quitte l'un pour l'autre : caprice de virtuose, enfantillage d'illuminé. De même il abuse de ses beaux yeux, de ses belles dents et de ses beaux membres pour s'abandonner à des excès de mimique. Il garde en son jeu quelque chose de personnel et de hasardeux qui serait mieux de mise dans le drame romantique : le classique réclame plus de désintéressement et ne laisse rien à la fantaisie. Mais quoi! c'est un homme et non un pantin; ses pectoraux remuent généreusement sous les plis harmonieux de sa chlamyde, et sous les pectoraux palpite le cœur. Il est magnifique à voir dans ses voiles brodés à l'orientale, c'est bien le « cavalier arménien, » dont les pères ont régné à Mélitène. Même n'est-il pas un peu trop Arménien, un peu trop éloigné de son auteur Corneille et de ce Port-Royal d'où son ami Néarque rapporte la théorie de la grâce? Il semble, avec cet appareil moderne de couleur antique, appartenir aux *Noces corinthiennes* de M. Anatole France plutôt qu'à la tragédie du XVIIe siècle; au moins faut-il dire qu'il prend de son costume un souci trop persistant : il change trois fois de toilette, et la dernière fois en prison; parmi tant d'occupations, le baptême, l'attentat et le reste, c'est bien de la présence d'esprit

pour un martyr. N'importe, sous ces accoutremens divers, broderies multicolores, broderies blanches ou tenue de supplice, il est toujours beau, et, ce qui vaut plus, toujours homme. Il n'est jamais indifférent à son rôle et ne laisse jamais le public indifférent; il se donne à lui-même l'illusion tragique et souvent il en impose le prestige au spectateur; il est doué manifestement et commande ce respect que l'on rend d'instinct aux forces de la nature; enfin, lorsqu'il se trouve d'accord avec l'auteur, il est le plus magnifique instrument de poésie qui se puisse rêver.

Allez donc recommander cet exemple à M. Villain, voire même à M. Laroche! Ils vous renverront à Jupiter, qui ne leur a pas départi de tels dons. Le camarade que je veux proposer à leur émulation n'a pas de génie; a-t-il de la facilité? C'est son affaire et non la mienne. Sans disgrâce physique, il n'est pas cependant taillé en demi-dieu ni en athlète; son visage est froid et volontiers immobile; sa voix un peu lourde et son élocution laborieuse, toute sa personne a je ne sais quoi d'un peu trop lent et débonnaire. Mais il a l'intelligence de ses rôles, il en a l'intelligence directe et ne va pas chercher pour cela, hors de la tradition, midi à quatorze heures. Il les joue avec justesse, sans relâchement et sans ambition; il tient sa place et il s'y tient; il ne prend, pour commencer, ni trop haut, ni trop bas; il varie humainement, par la suite, l'expression des sentimens humains que son personnage éprouve; jamais il ne détonne, et, partant, il ne fait pas détonner les autres: j'aimerais mieux être son confident que la confidente de M[lle] Dudlay. Pour le répertoire classique, il n'est pas besoin d'acteurs plus extraordinaires que M. Silvain: — car c'est de lui que je parle, — et de quel autre parlerais-je? Il se fait remarquer à la Comédie-Française justement par les qualités qui devraient y être ordinaires.

Il excelle, par ces qualités, dans *Polyeucte :* il rend au personnage de Félix la valeur que nous lui connaissions par la lecture, et que de prétendus tragédiens formés à l'école de traîtres du Conservatoire, — oui, vraiment traîtres! — lui avaient fait perdre à la scène. Figuré par M. Silvain, Félix n'est pas un « troisième rôle » de convention, d'une bassesse continue et d'une ignoble atrocité; il est ce qu'il doit être: un politique médiocre, une âme d'ordre moyen dans une fonction sociale d'ordre élevé. Cette âme, en diverses épreuves, se colore de nuances diverses; M. Silvain les a rendues fidèlement. Il a d'ailleurs observé la simplicité convenable à l'ouvrage, et justement celle-là: il ne s'est pas forcé à la fausse noblesse; il n'a pas non plus tourné le rôle, pour attirer grossièrement l'attention, à la moderne et à la bourgeoise. Il n'est pas un pantin de tragédie, qui habite hors des temps et ne vit nulle part; il n'est pas non plus un préfet de M. Ferry, embarrassé par le zèle clérical de son gendre, qui va dans les chapelles des couvens

protester contre l'article 7. Il est le Félix de Corneille, et il s'en contente c'est aussi la manière de nous contenter. Ah ! si chacun, dans le répertoire, faisait sa partie comme celui-là ! une vivante harmonie s'établirait d'elle-même, et la Comédie-Française deviendrait un parfait orchestre pour l'exécution des chefs-d'œuvre : à l'occasion de cette reprise de *Polyeucte*, c'est la grâce que je lui souhaite.

Par un singulier hasard, l'Odéon a représenté récemment une pièce nouvelle, *le Mari*, dont l'exposition est à peu près celle de *Polyeucte*. Oyez plutôt. Henriette aimait Maurice ; elle était aimée de lui ; elle l'a cru mort ; elle s'est laissé marier à un autre ; tout à coup un messager arrive, un messager en redingote s'entend, et représenté par M. Porel : « Maurice n'est point mort ! » Seulement on a fait des progrès depuis Corneille : Voltaire, qui posait tant de questions indiscrètes à propos de la donnée de *Polyeucte*, n'aurait pas le temps d'interroger les auteurs du *Mari*, MM. Nus et Arnould ; ils vont au-devant des objections et expliquent par le menu à quelles conditions le sujet est vraisemblable ; ces conditions elles-mêmes le sont-elles ? C'est une autre affaire. Si Henriette a cru Maurice mort et a épousé M. de Roveray, c'est que ce gentilhomme ruiné, — conseillé par sa maîtresse, amie intime d'Henriette et qui désire continuer d'être entretenue, — a fait intercepter par un laquais, en escomptant la dot, les lettres de Maurice, qui voyageait en Amérique ; c'est qu'ensuite il a fait publier par les journaux un prétendu mariage de Maurice avec une Américaine. Voilà qui est simple et s'admet aisément. Aussi bien Corneille, dans la seconde partie de sa carrière, alors qu'il négligeait les caractères et les passions pour l'intrigue et les situations, alors qu'il se piquait de faire des tragédies « embarrassées » parce qu'il pensait y montrer plus d'invention et plus d'art, Corneille eût approuvé ce drame. Ne connaissant pas comme nous les œuvres complètes de M. Dumas fils, il ne se fût pas aperçu que Catherine Moriceau, sous le nom d'Henriette, ayant épousé le duc de Septmons, devenu Roveray, et l'ayant quitté pour vivre avec Gérard, surnommé Maurice, comme ferait une simple héroïne d'Augier, Mme Caverlet, le commissaire de police de *la Princesse de Bagdad* venait lui enlever la petite fille d'*Héloïse Paranquet ;* et qu'à la fin, Hippolyte Richond, du *Demi-Monde*, armé du pistolet de *Diane de Lys*, se glissait à la cantonade, comme dans *la Princesse George*, pour renouveler le dénoûment de *l'Étrangère*. Tant d'incidens eussent paru à l'auteur d'*Héraclius* et de *Sophonisbe* les fruits d'une imagination merveilleuse. Pour nous, le pis de ces réminiscences est qu'elles dénoncent chez les auteurs l'habitude de regarder l'humanité dans les ouvrages des autres, et non dans la vie : aussi voyez quel faux sublime ! Henriette découvre tout à coup l'odieuse machination dont elle a été victime ; que croyez-vous qu'elle fasse ? Elle abandonne à ses ennemis toute sa fortune :

« Ce que vous avez voulu, c'est mon argent, le voici ! » De se séparer, elle n'y pense guère; il lui suffit, pour sa sécurité, d'avoir fait cadeau de deux millions à l'indigne époux et à sa maîtresse. D'autre part, les auteurs, ayant cette louable intention de protester contre les droits exorbitans que le code crée au mari ne se font pas scrupule d'y ajouter celui-ci : le mari peut enlever à sa femme et réclamer pour sien, par le ministère pur et simple du commissaire de police, un enfant déclaré à l'officier de l'état civil comme né de père et mère inconnus. C'est même proprement le sujet de la pièce, — qui n'intervient qu'au troisième acte. A cela que dirait Corneille, s'il se souvenait de son *Discours du poème dramatique* et des commentaires qu'il y fait d'Aristote : « Il faut qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu, et une fin... Je voudrois donc que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions et fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poème? » Corneille se fâcherait.

Il est vrai que le premier acte du *Mari*, s'il ne renferme pas « les semences de tout ce qui doit arriver, » est en lui-même bien coupé, bien conduit, de façon qu'il intéresse; le troisième a de la chaleur, des agrémens familiers et, au prix des faussetés que l'on sait, du pathétique. La flamme de Mlle Tessandier, la force de M. Paul Mounet, l'esprit de M. Porel ravissent les bravos; M. Rebel et Mlle Nancy Martel sauvent adroitement de misérables rôles; Mme Crosnier joue en excellente comédienne le petit personnage d'une provinciale. Par toutes ces raisons, *le Mari* compte pour un succès, mais n'importe : si les contemporains n'ont que cette manière de connaître la vie, et cette langue pour l'exprimer, qu'on me ramène à *Polyeucte !*

On m'y ramène : Osip, des *Danicheff*, gardant sa femme pour son maître et la lui remettant immaculée, qu'est-ce autre chose, à moins qu'une étrange obsession ne m'abuse, qu'un Polyeucte martyr de la délicatesse et de la gratitude?

> Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
> Souffrez qu'entre vos mains, seigneur, je le résigne...

Ainsi pourrait parler Osip; et que serait-ce s'il parlait ainsi? Déjà, lorsqu'il célèbre ses yeux « plus ombragés que la pensée, » Anna s'émerveille : « Je n'aurais jamais cru que tu pusses t'exprimer aussi bien. » S'il s'exprimait en vers de Corneille, elle se résoudrait peut-être à l'aimer! Sans toucher à la question du style, ferai-je admirer l'abondance et la variété de la psychologie des classiques en regard de celle des modernes? Ferai-je triompher leur dramaturgie de la nôtre? Il y suffirait, d'une part, d'établir un parallèle entre la Pauline de

Corneille et cette chétive Anna; d'autre part, de faire remarquer que, dans *les Danicheff*, aussitôt que le drame paraît commencer véritablement, au troisième acte, il avorte. Mais le deuxième, en ses épisodes, est sillonné des feux d'artifice habituels à M. Dumas, et le premier forme un prologue taillé de main d'ouvrier. C'est dans ce premier que s'établit le caractère de la comtesse Danicheff, le seul de l'ouvrage et qui se dissipe ensuite : tout ce tableau d'intérieur, tout ce fond moscovite où la grande dame en cheveux blancs se fait lire *Faublas* par une jeune fille, est peint de couleurs originales et composé fortement.

Pour cette partie seule, M. Duquesnel, survenu entre le directeur de l'Odéon et du Gymnase, aurait bien fait d'acquérir *les Danicheff* à la Porte-Saint-Martin, et aussi pour nous donner l'occasion d'admirer Mme Pasca. Elle est merveilleuse, en vérité, dans le rôle de la comtesse Danicheff, merveilleuse de figure, et de costume et de jeu; autant que le permet l'ordre de l'ouvrage, qui n'est qu'une pièce de facture, elle s'y manifeste grande comédienne et grande dame. Soutenue par les traditions d'une scène illustre, que ferait-elle dans un de ces drames que M. Dumas peut avouer véritablement pour siens? Il appartient à ce puissant introducteur de nous le montrer bientôt : si ce n'est à sa prochaine entreprise, nous souhaitons que ce soit à la seconde. Non que Mme Pasca soit mal entourée à la Porte-Saint-Martin : M. Marais, un peu emphatique dans le reste, joue excellemment la scène capitale qui finit le second acte; on ne peut rêver un Osip qui soit préférable à M. Volny; Mlle Magnier, Mlle Malvau, M. Colombey, M. Léon Noël, forment une bonne troupe. La mise en scène de toute la pièce, et particulièrement du premier acte, sans indiscrétion, est fort belle.

Dans un pareil théâtre, avec de telles ressources, M. Duquesnel peut rendre aux lettres contemporaines d'éclatans services. Nous ne prétendons pas que la Comédie-Française lui en cède l'honneur, et nous permettons que sur ce terrain elle lutte avec lui; nous demandons seulement aujourd'hui, à l'abri du grand nom de Corneille, qu'elle ne laisse pas en friche ni couvert d'épis artificiels et de fleurs en papier le vieux champ classique.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

Les vacances sont donc finies, nos chambres françaises reprennent décidément aujourd'hui leur œuvre interrompue il y a deux mois, et on peut dire que rarement une session s'est rouverte dans des conditions plus laborieuses, plus ingrates, sous le poids de préoccupations plus nombreuses et plus importunes. On aurait beau s'en défendre, on se sent dans une situation embarrassée, fatiguée, épuisée. Ce n'est pas qu'il y ait là rien d'extraordinaire et de surprenant, c'est au contraire tout ce qu'il y a de plus simple ou de plus logique : c'est l'inévitable loi des choses. Quand on a vécu depuis assez longtemps déjà un peu au hasard, faisant de la politique avec des infatuations, des illusions, des prodigalités, des tactiques équivoques de parti et des abus de domination, le moment vient forcément où il n'y a plus moyen d'échapper aux conséquences des faux systèmes et des faux calculs; un jour ou l'autre tout se solde. Ce n'est pas encore la faillite, si l'on veut, il ne faut pas se servir de trop gros mots; c'est du moins une gêne considérable qui se manifeste en tout, sous toutes les formes, dans toutes les régions de la vie publique. C'est précisément ce qui arrive aujourd'hui, c'est la situation qui a été créée à la France et dont on a le sentiment au seuil de cette session nouvelle.

Depuis quelques années, en effet, la France a été livrée aux expériences des politiques qui ont entrepris de la réformer et de la gouverner. On a cru pouvoir tout se permettre sous prétexte de réaliser de prétendues idées républicaines. On s'est fait un jeu de toucher à tout sans mesure et sans prudence, de subordonner l'administration, la justice, les garanties civiles, la liberté des consciences religieuses, l'enseignement public aux fantaisies, aux calculs ou aux convoitises de

parti, au risque de favoriser une sorte d'anarchie morale. On avait trouvé des finances prospères, merveilleusement relevées après les plus cruelles épreuves; on les a rapidement épuisées par l'excès des dépenses, par des dégrèvemens incohérens et arbitraires, par l'abus organisé et systématique du crédit, par les primes accordées aux cupidités des clientèles vulgaires. On a traité les intérêts économiques sans ménagement en excitant des espérances qu'on ne pouvait satisfaire, en promettant des réformes qu'on ne pouvait réaliser, en laissant l'industrie et l'agriculture livrées à toutes les incertitudes dans des conditions incessamment aggravées. On s'est jeté tête baissée dans toute sorte d'affaires, de travaux ou d'entreprises, sans prévoyance, sans savoir le plus souvent où l'on allait, uniquement pour montrer que la république allait combler la France de bienfaits. On a accompli la réforme scolaire, comme on ne manque pas de le répéter sans cesse; oui, sans doute, on a accompli cette réforme dont on se vante puérilement à tout propos, on l'a accomplie, — en réussissant du même coup à abaisser le niveau de l'enseignement public et à surcharger les départemens, les communes de dettes accablantes. En un mot, on a voulu tout faire, on a tout fait dans une intention de vaine et fausse popularité, pour assurer une domination de parti par la complicité intéressée des ministères et des majorités.

C'est l'expérience qu'on poursuit depuis quelques années déjà et qui consiste simplement, en vérité, à abuser de tout, à fatiguer les ressorts de la puissance nationale, à épuiser pour vivre les sources de la vie. Eh bien ! c'est l'inexorable logique des choses, cette politique des expériences républicaines a porté ses fruits; elle a créé cette situation compromise, altérée par une série d'erreurs et de fautes qu'il faut maintenant payer après les avoir commises. L'échéance de tous les engagemens téméraires, des imprévoyances et des abus de parti a mis quelques années à venir; elle est là aujourd'hui, pressant gouvernement et assemblées. On ne peut plus guère l'éluder, et ce serait tout au moins un premier mouvement de sagesse, le commencement d'un retour salutaire si l'on voulait bien reconnaître la vérité telle qu'elle est, au lieu de promener partout un optimisme béat ou peu sincère qui ne trompe plus personne, au lieu de parcourir les provinces en annonçant dans les banquets le règne de la prospérité. Mieux vaudrait avouer simplement et modestement des fautes de conduite que de prendre le ton de ce ministre naïf et égaré par les souvenirs classiques, qui tout récemment, devant les habitans ébahis de Tarn-et-Garonne, comparait la république « au dieu versant des torrens de lumière sur ses obscurs blasphémateurs. » Voilà qui est parler et qui est fait pour éblouir, surtout pour rassurer les habitans de Tarn-et-Garonne aussi bien que pour confondre les obscurs blasphémateurs ! Malheureusement, en fait de torrens de lumière, à cette heure d'une session nou-

velle, il y a le déficit financier qui s'accroît sans cesse, sur lequel la commission du budget est occupée, depuis quelques jours, à délibérer de concert avec M. le ministre des finances. Il y a cette crise des industries, de l'agriculture, qui, sans avoir le caractère aigu et dramatique qu'on lui donne, est peut-être plus grave parce qu'elle tient à tout un mouvement économique. Il y a enfin ce malaise universel d'un pays qui se sent atteint dans son essor, médiocrement conduit, livré aux passions et aux vulgaires exploitations de parti. S'il y a encore à travers tout quelque rayon de lumière, c'est que nos soldats et nos marins, engagés au loin, se montrent toujours dignes de la France, portant fièrement le drapeau, rachetant par leur intrépide dévoûment les légèretés, les inconsistances d'une politique plus agitée et plus entreprenante que réfléchie. C'est là certes une généreuse compensation de patriotisme pour le moment. Tout le reste, il faut l'avouer, est assez maussade, assez peu rassurant dans nos affaires du jour, à commencer par cette situation financière qui devient de plus en plus un objet d'inquiétude, que sénat et chambre des députés vont avoir à examiner, à discuter et à liquider.

Il y a longtemps qu'on a dit que c'était la bonne politique qui faisait les bonnes finances. Il y a longtemps aussi qu'on a dit qu'il était plus difficile de gouverner la prospérité que la pénurie financière. Il faut bien que ces maximes de la vieille sagesse aient été oubliées, qu'on n'ait pas fait une bonne politique et qu'on n'ait pas su gouverner la prospérité, puisque les finances françaises, qui avaient si merveilleusement retrouvé leur élasticité et leur puissance il y a dix ans, ont été si rapidement compromises, puisqu'une fortune si industrieusement refaite a été si promptement dévorée. Ce n'est point cependant que les avertissemens aient manqué. Ceux que M. le ministre de l'instruction publique appelle avec obligeance les « obscurs blasphémateurs, » et qui n'étaient que des conseillers indépendans et prévoyans, n'ont laissé échapper aucune occasion de le répéter, surtout dans le sénat; ils n'ont cessé de rappeler au gouvernement et à la majorité républicaine qu'ils agissaient en prodigues, qu'ils dépassaient en imprévoyance les régimes les plus décriés, qu'ils compromettaient la sécurité financière par les excès de dépenses et les abus de crédit, qu'ils engageaient étourdiment, aveuglément toutes les ressources publiques sans tenir compte de l'imprévu et de l'avenir.

On n'a rien écouté; on est allé à l'aventure, abusant de l'épargne nationale et du crédit, ajoutant, comme sous l'empire, les budgets extraordinaires au budget ordinaire, prodiguant les ressources de l'état, des départemens et des communes en travaux démesurés et en constructions fastueuses d'écoles sous prétexte de populariser la république. On a suivi ce système étrange qui a consisté à décréter d'un côté des dégrèvemens sans profit pour les contribuables et à ouvrir d'un autre côté

des emprunts pour suffire à toutes les fantaisies. Ce que la politique des dernières années a ajouté, en pleine paix, en plein temps régulier, aux dépenses normales du budget et à la dette dépasse les calculs de la plus simple prévoyance. Il faut compter, pour ces quelques années, de trois à quatre cents millions de dépenses nouvelles, permanentes, inscrites aux budget, — et pour la dette, autant de milliards qu'il en a fallu pour payer les frais de la guerre. On a usé de tous les expédiens, réguliers ou irréguliers, et c'est ainsi qu'on est arrivé à cette situation, où la fatigue et l'épuisement ont commencé à se faire sentir, où les recettes publiques ont diminué et diminuent tous les jours, tandis que les dépenses n'ont cessé de s'accroître, où le déficit enfin est entré en maître dans nos budgets. Il y est, il y règne aujourd'hui. Il est sûrement dans le budget courant, puisqu'il y aura dans les revenus publics un mécompte de plus de soixante millions et qu'il y a déjà, d'un autre côté, un contingent respectable de crédits extraordinaires pour le Tonkin et la Chine. Quel sera, en définitive, le chiffre de ce déficit pour 1884? Ce sera un compte à régler, une liquidation à opérer plus tard. Pour le moment, l'essentiel est de songer au prochain budget, à celui qu'on va voter, et, ici encore, il est trop clair que l'inévitable déficit se retrouve. On a beau manier et remanier les chiffres, l'insuffisance serait, d'après les évaluations les plus modérées, de plus de cinquante millions, et, comme il y aura aussi, au courant de l'année prochaine, des crédits extraordinaires imprévus, quoique toujours faciles à prévoir, le déficit s'accroîtra nécessairement dans les mêmes proportions. En un mot, les ressources telles qu'elles existent n'égalent plus les dépenses : l'équilibre financier est rompu, il l'est même, en réalité, depuis plus longtemps qu'on ne l'avoue.

Comment rétablira-t-on cet équilibre? Comment sortira-t-on de ces difficultés jusqu'ici assez inextricables? C'est là justement ce que la commission du budget et M. le ministre des finances sont occupés à étudier depuis quelques jours; c'est la question que les chambres, à leur tour, auront bientôt à examiner et à trancher si elles en ont le temps avant la fin de l'année. M. le ministre des finances est certainement, à l'heure qu'il est, l'homme le plus embarrassé de France; il paraît un peu se perdre dans une situation pour laquelle il n'a pas été spécialement préparé. Il ne méconnaît pas la vérité des choses, il ne déguise pas la triste vérité du déficit; il ne paraît pas seulement avoir trouvé des remèdes bien décisifs. Son système, à ce qu'il semble, consisterait à faire quelques économies et, en même temps, à relever les évaluations sur quelques articles, les postes, les tabacs, les allumettes, — au besoin à rétablir quelques surtaxes imprudemment abaissées, notamment sur les alcools. Au fond, M. le ministre des finances ne reculerait peut-être pas devant quelques impôts nouveaux; mais des impôts nouveaux, dans l'année où se feront les élections, quand

on a tant promis des dégrèvemens, c'est ce que des députés qui veulent être réélus ne sauraient accepter : l'intérêt électoral passe avant tout. La commission du budget s'est empressée d'écarter les surtaxes proposées par M. le ministre des finances, et, de son côté, elle a cherché, elle aussi, ses remèdes. Un instant elle avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée d'une conversion nouvelle de la rente 4 1/2; elle s'est heurtée aussitôt contre des impossibilités. De guerre lasse, elle a fini par accepter la plus petite, la plus inoffensive partie des projets de M. le ministre des finances, et, à force d'éplucher des chiffres dans chaque service public, elle est arrivée à une réduction de dépenses de quelque 50 millions, dont on peut présumer d'avance que le budget des cultes fera surtout les frais. Malheureusement tout ce qu'a proposé M. le ministre, tout ce que la commission du budget imagine de son côté, tout cela se réduit à d'assez médiocres palliatifs. Ce n'est pas le remède, parce que le mal n'est pas dans les détails; il est dans le fond des choses, dans la politique qui a créé et préparé cette situation, qui a compromis les finances françaises par des plans de travaux démesurés, par d'inutiles constructions d'écoles, par tout un système de dépenses imprévoyantes.

On cherche de petites économies à la commission du budget, et, pendant ce temps, M. le ministre des travaux publics, dans ses discours de province, déclare qu'on ne renonce à rien, que le « plan Freycinet » sera conduit jusqu'au bout. M. le ministre de l'instruction publique, à son tour, témoigne le regret de n'avoir pas plus d'argent à dépenser pour multiplier ses constructions d'écoles, et il garde l'espoir d'obtenir les millions nécessaires pour achever la réalisation du programme préparé par le gouvernement. Mais alors que parle-t-on d'éteindre le déficit? On peut s'attendre, au contraire, à le voir grossir sans cesse. Au moment où nous sommes, il faut choisir entre deux systèmes de conduite : ou bien on continuera ce qu'on a fait jusqu'ici, on ira jusqu'au bout, comme on le dit, au risque de courir à une inévitable et irréparable catastrophe; ou bien on en reviendra à une politique plus prévoyante, remettant un peu d'ordre dans nos budgets, ménageant le crédit et l'épargne de la France, mesurant les dépenses aux ressources publiques. C'est là, au fond, toute la question qui s'agite dans cette crise financière, devenue, non certes sans raison, un objet de préoccupation et d'inquiétude au moment où les chambres vont reprendre leurs travaux.

Ce n'est pas seulement d'ailleurs la crise financière, qui a sa gravité aujourd'hui, qui est faite pour préoccuper les esprits attentifs. Un des phénomèmes les plus sérieux, les plus caractéristiques peut-être, c'est assurément cette crise du travail qui sévit à Lyon depuis quelque temps, qui éprouve toute une population industrieuse. On peut dire sans doute que l'esprit de parti, qui se mêle à tout, se plaît à exagé-

rer les choses, et qu'en peignant le mal sous des couleurs imaginaires, souvent violentes, il l'aggrave; on peut ajouter que les passions révolutionnaires, qui sont toujours prêtes à exploiter les souffrances d'une population laborieuse, ont fait leur triste métier en se hâtant de tout dénaturer et de tout envenimer. C'est possible, c'est même certain. La crise n'est pas moins réelle cependant. Elle a atteint par degrès depuis quelques mois les grandes industries, la métallurgie, le tissage, la teinturerie, et par suite une foule d'autres petites industries qui se rattachent aux grandes. Elle s'est traduite pour un assez grand nombre d'ouvriers en un chômage forcé et prolongé, qui n'est pas seulement une cause de souffrance, qui pourrait n'être pas sans péril avec la saison d'hiver. Si la crise n'atteignait que Lyon, une ville populeuse et laborieuse, ce serait déjà beaucoup; mais il est bien clair qu'elle n'est pas circonscrite dans une ville, que ce qui arrive à Lyon n'est qu'un épisode d'une crise plus vaste qui s'étend un peu partout, qui atteint l'agriculture, le commerce en même temps que les industries de toute sorte. En d'autres termes, on peut dire que le travail national passe par une épreuve des plus douloureuses, qui a des causes aussi profondes que multiples, qui peut tenir à des circonstances accidentelles, à la difficulté de soutenir la concurrence étrangère, aux relations des ouvriers avec les patrons, aux conditions du salaire, sans doute aussi un peu à une politique qui agite tout sans rien résoudre. Dans tous les cas, quelles que soient les causes, la crise existe, c'est ce qui reste certain, et ici encore comment remédiera-t-on au mal? La chambre de commerce de Lyon a cru qu'une modification de tarifs qu'elle réclame suffirait pour rendre le courage au travail en offrant aux fabricans un moyen de lutter avec l'étranger. La municipalité lyonnaise, qui n'a pas seulement à songer à l'industrie, qui a aussi le soin de la paix publique, a proposé des secours de circonstance, des travaux de voirie qui ne seraient que des expédiens assez inefficaces. Les ouvriers eux-mêmes se sont réunis, et comme il arrive souvent, les influences révolutionnaires ont envahi leurs réunions pour leur suggérer des programmes de réformes sociales ou radicales qui ne feraient qu'ajouter au mal. Maintenant un nouveau personnage entre en scène: c'est la commission d'enquête, la commission des 44, qui n'avait pas fait parler d'elle depuis quelque temps, et qui vient de reparaître par un coup d'éclat. La commission des 44 est allée par délégation à Lyon, à Saint-Étienne, elle est allée dans les houillères du Nord; elle ira sans doute aussi consulter les agriculteurs du Nord et du Midi : elle est partout, promenant son éternelle enquête. Malheureusement on ne voit pas bien ce qu'elle va faire là, avec le caractère officiel qu'elle prend et l'appareil dont elle s'entoure. On ne voit bien qu'une chose, c'est qu'elle sort manifestement de son rôle, qu'elle confond tout, qu'elle envahit tout, au risque d'annuler ou d'embarrasser l'action des

pouvoirs réguliers, du gouvernement lui-même, et elle ne s'aperçoit pas qu'au lieu de guérir le mal, elle ne fait qu'ajouter au désordre.

Voilà donc la situation intérieure sous un autre aspect qui n'est pas le moins grave, qui est bien fait pour déconcerter quelque peu l'optimisme, et ce sera maintenant aux chambres de se reconnaître au milieu de tout cela, de trouver les moyens de soulager l'industrie lyonnaise, l'agriculture, de résoudre la crise industrielle en même temps qu'elles auront à résoudre la crise financière. Tant de questions à la fois ne laissent pas d'être embarrassantes, et cependant elles ne sont pas encore les seules, puisqu'il reste toujours la question de notre politique extérieure engagée aujourd'hui à des degrés divers dans d'assez sérieuses affaires.

Où en est, en effet, la politique de M. le président du conseil dans les mers de Chine et au Tonkin? Ici, il est vrai, elle a la chance d'être représentée par nos marins et par nos soldats, qui ne discutent pas avec leur devoir, qui ne marchandent pas leur vie pour la défense du drapeau et sont toujours prêts à quelque nouveau fait d'armes. M. l'amiral Courbet s'est récemment décidé à reprendre l'action contre l'île de Formose; il s'est emparé de Kélung, qu'il a occupé, où il s'est fortifié, pendant que M. l'amiral Lespès allait attaquer le port de Tamsui, sans lequel l'occupation de Kélung restait sans sécurité. D'un autre côté, au Tonkin, M. le général de Négrier a rencontré sur la route de Lang-Sôn, à Lang-Kep, des forces chinoises assez sérieuses, et il a dispersé, mis en complète déroute cette armée chinoise, non toutefois sans avoir à vaincre une vive résistance, non sans avoir fait des pertes et sans avoir reçu lui-même dans l'action une blessure qui l'oblige à quelque repos. Un autre chef de notre armée, M. le colonel Donnier, chargé de conduire une colonne expéditionnaire, a eu, lui aussi, une brillante affaire qui a rejeté les Chinois sur leur frontière. Tous ces récens actes de guerre sont certes l'honneur de notre armée nouvelle; ils prouvent que nos jeunes soldats, toutes les fois qu'ils auront des difficultés à vaincre, des fatigues à supporter, un ennemi à combattre, se retrouveront les émules des vieux soldats d'Afrique. Un point reste pourtant un peu obscur dans ces derniers incidens. Si M. l'amiral Courbet, qui s'est montré jusqu'ici aussi prudent qu'énergique, qui a si résolument enlevé Kelung, n'a pas pris plus complètement possession du port de Tamsui nécessaire à la sûreté de notre occupation, c'est qu'apparemment il ne l'a pas pu, c'est qu'il n'avait pas de forces suffisantes. Si, au Tonkin, après le brillant combat de Lang-Kep, M. le général de Négrier n'a pas pu profiter de son succès et poursuivre les Chinois dans leur retraite sur Lang-Son, c'est qu'il n'avait pas, lui non plus, sans doute, les forces nécessaires. On en serait donc encore là! Ce serait donc toujours la même politique décousue, voulant et ne voulant pas, engageant des opérations pour s'arrêter aussitôt, poussant nos

soldats en avant sans leur donner les moyens de marcher. Aux premiers temps, quand on n'avait pas l'expérience de cette guerre ou qu'on ne savait pas même ce qu'on voulait, cela pouvait encore se comprendre, quoique ce fût déjà singulièrement dangereux, les événemens l'ont bien montré. Maintenant qu'on est engagé et qu'il n'y a plus de retraite possible, ce n'est plus le moment de tergiverser, de marchander les forces et les ressources; il ne reste plus qu'à pousser résolûment les choses, à mettre nos chefs militaires en mesure de remplir leur mission jusqu'au bout, et c'est probablement encore le meilleur moyen de décider la Chine à la paix, d'en finir avec ces complications lointaines.

Tel est cependant l'enchaînement des choses que ces affaires de Chine ne sont pas sûrement étrangères à un fait nouveau, inattendu, à une curieuse phase de diplomatie. Qui aurait dit, il y a peu d'années encore, que le jour viendrait où, entre la France et l'Allemagne, il y aurait un rapprochement, une sorte de concert ou d'accord, non pas sans doute sur les affaires européennes, mais sur toutes ces questions de politique coloniale qui s'agitent aujourd'hui dans le monde, dans l'extrême Orient, en Égypte ou au Congo? C'est pourtant ce qui arrive. M. de Bismarck qui a, lui aussi, sa politique coloniale, qui a déjà ses établissemens sur les côtes d'Afrique et qui a eu à cette occasion des démêlés avec l'Angleterre, M. de Bismarck a eu l'idée de provoquer une entente avec la France, qui s'y est prêtée. Il n'en a pas fallu davantage pour remettre les imaginations en mouvement, pour réveiller tous ces bruits d'une alliance de l'Allemagne et de la France, de combinaisons nouvelles et énigmatiques en Europe. On n'en est pas tout à fait là et l'incident, sans laisser d'être singulier, n'a certainement pas la signification que les imaginations complaisantes ou effarées lui prêtent. En réalité, il s'agit d'un objet plus modeste ou plus spécial, d'une conférence qui se réunirait à Berlin pour régler les conditions de navigation dans le bassin du Congo et sur le Niger, pour définir aussi le droit d'occupation des territoires sur lesquels n'a flotté encore aucun pavillon civilisé. On aurait à délibérer sur une sorte de supplément de droit international appliqué à des régions fermées jusqu'ici à la civilisation. La France n'avait évidemment aucune raison de faire de la politique de mauvaise humeur, de refuser son concours, bien entendu dans la mesure de ses intérêts et sans aliéner sa liberté. Elle s'est rendue à la proposition qui lui a été faite, et l'entente établie entre Paris et Berlin n'est en définitive que le préliminaire de la conférence qui va se réunir, à laquelle les autres puissances sont conviées. On aura dans quelques jours, à ce qu'il paraît, ce spectacle assez nouveau, et c'est ainsi que tout se mêle, que les affaires de diplomatie s'enchaînent, la conférence de Berlin après celle de Londres, au moment même où la vie parlementaire va recommencer un peu partout en Europe.

Aujourd'hui même, c'est le parlement français qui se réunit, qui se retrouve en face de toutes ces questions épineuses, délicates, de ces affaires extérieures et intérieures auxquelles il ne peut se dérober. Dans peu de jours, c'est le parlement anglais qui se réunira à son tour, qui aura sûrement, lui aussi, sa tâche laborieuse avec tous les embarras que s'est créés le cabinet de Londres. Le parlement anglais aura d'abord l'Égypte, qui est pour la politique de la Grande-Bretagne ce que la Chine est pour la politique de la France, avec cette complication de plus que les difficultés égyptiennes ne peuvent être sérieusement et définitivement résolues qu'avec le concours ou l'assentiment de l'Europe. Comment l'Angleterre conciliera-t-elle l'œuvre qu'elle a entreprise par des moyens passablement irréguliers avec les intérêts européens que les gouvernemens ne semblent pas disposés à abandonner ? La question reste toujours en suspens ; elle n'est tranchée ou éclaircie ni par des actes sommaires contre lesquels on a protesté, ni par la mission jusqu'ici assez énigmatique de lord Northbrook, et si le cabinet de Londres a un secret pour rétablir l'ordre dans la vallée du Nil, soit par sa propre initiative, soit par des négociations nouvelles, il le dira sans doute aux chambres, qui ne vont pas manquer de l'interpeller. Le parlement anglais a donc devant lui, pour les premiers jours de sa session, cette obscure et inextricable affaire d'Égypte sur laquelle il aura son mot à dire, avec laquelle il faudra bien en finir; mais il a surtout la réforme électorale, pour laquelle il est réuni extraordinairement à cette époque de l'année, qui pendant ces dernières et courtes vacances a été agitée dans toutes les réunions, dans tous les meetings du royaume-uni, en Écosse comme en Angleterre.

C'est visiblement ce qui, pour le moment, passe avant tout, ce qui émeut le plus vivement l'opinion anglaise, ce qui reste la préoccupation fixe du chef du cabinet, de M. Gladstone. L'Égypte touche certainement l'orgueil britannique et réveille toujours dans les cœurs anglais des impatiences traditionnelles de domination. La réforme remue plus profondément toutes les fibres populaires, parce qu'ici il s'agit de donner le droit de suffrage à deux millions d'hommes, à toute une classe rurale laissée jusqu'ici en dehors de la vie politique. M. Gladstone n'a jamais été l'homme des affaires extérieures, il les a quelquefois aggravées et compromises par ses irrésolutions ou ses contradictions; il semble ne retrouver toute sa puissance, sa persévérante énergie que pour ces grandes questions intérieures qui intéressent naturellement la masse du peuple anglais; et il n'avait pas caché son intention de reprendre la réforme électorale aussitôt qu'il le pourrait, à une session d'automne, de chercher en attendant un appui dans l'opinion populaire contre la résistance des lords. Aussi ces quelques semaines qui viennent de s'écouler n'ont-elles été, en définitive, qu'une sorte de

session libre qui s'est déroulée pendant l'interrègne parlementaire, qui a recommencé ou s'est continuée un peu partout par un dialogue assez bruyant entre libéraux et conservateurs. C'est M. Gladstone lui-même, qui, malgré son grand âge, a pris la direction de cette campagne nouvelle; il est allé dans les grandes réunions d'Écosse, prodiguant son éloquence, tantôt s'efforçant de modérer l'agitation et les agitateurs, tantôt laissant percer la menace, rappelant à la chambre des lords qu'elle ne pouvait jouer indéfiniment avec la puissance des choses, que le peuple anglais ne supporterait pas longtemps « une situation où un pouvoir irresponsable serait en conflit obstiné et permanent avec le pouvoir responsable. » M. Gladstone a été suivi par bien d'autres libéraux qui sont allés plus loin que lui, qui n'ont pas hésité à aborder la question de la revision de la chambre des lords. Ce n'est pas seulement M. Bright qui s'est jeté dans la mêlée avec sa fougue de tribun : un des membres du cabinet, M. Chamberlain, dans un meeting de Birmingham, a traité assez lestement les pairs d'Angleterre; il a paru même railler un peu l'ingénuité de son chef et sa confiance dans la sagesse de la haute chambre. M. Morley, qui a son influence parmi les libéraux, a demandé la limitation des pouvoirs de la pairie. Un ancien membre du gouvernement, M. Forster, qui a été secrétaire d'état pour l'Irlande et qui s'est rapproché par instans des conservateurs, s'est prononcé vivement cette fois pour la politique de M. Gladstone; il a menacé les lords du ressentiment des deux millions d'électeurs dont ils voulaient prolonger l'exclusion. L'opposition, de son côté, bien entendu, n'est pas restée inactive et muette dans cette campagne. Aux discours des libéraux elle a répondu par des discours. Les chefs conservateurs, sir Stafford Northcote, lord Randolph Churchill, se sont jetés dans la mêlée, renouvelant incessamment le procès de M. Gladstone, mettant habilement en cause la politique extérieure du ministère. Lord Salisbury est allé à Édimbourg, à Glascow, résumant dans une série de discours qui ne sont pas sans éloquence, les griefs, les intentions de l'opposition qu'il a conduite au combat dans la session dernière. Au demeurant, les libéraux menacent la chambre des lords d'une revision qui toucherait pour le moins à sa constitution héréditaire; lord Salisbury a annoncé, de son côté, que les conservateurs ne céderaient pas si l'on ne présentait à la fois le bill qui étend le droit de suffrage et le bill qui fixe les nouvelles circonscriptions électorales. La question en est toujours là et au premier abord elle semble insoluble.

Est-ce à dire que le conflit ainsi engagé doive aller jusqu'au bout? Personne, selon toute apparence, n'a envie de pousser les choses aux dernières extrémités, parce que les libéraux qui ont quelque prévoyance sont les premiers à sentir le danger d'une lutte où la vieille constitution de l'Angleterre serait bientôt peut-être tout entière en eu. Assurément, bien des récriminations, bien des déclarations de

guerre où des défis ont été échangés depuis quelque temps entre les partis. Au milieu de toutes ces agitations, cependant, il y a un certain sentiment public en faveur de la paix politique. Déjà un ancien vice-roi d'Irlande, lord Cooper, s'est prononcé pour une conciliation. Aujourd'hui, c'est un pair d'Écosse qui a appartenu au cabinet libéral, c'est un personnage considérable, le duc d'Argyll, qui vient d'écrire une lettre demandant au gouvernement de se prêter à un rapprochement, de rassurer les conservateurs sincères en présentant son bill sur les circonscriptions électorales avec le bill sur l'extension du suffrage. C'est justement ce qui a fait la difficulté jusqu'ici; et ce qui ferait croire que le gouvernement n'est pas éloigné de suivre les suggestions du duc d'Argyll, c'est le discours mesuré, conciliateur, prononcé tout récemment par un des ministres, lord Hartington, dans le Lancashire. Bien mieux, une divulgation indiscrète de ces jours derniers prouverait que le projet de remaniement des circonscriptions électorales aurait été en effet préparé par le ministère, qu'il devait être présenté à la session prochaine; un journal l'a publié. Est-ce une invention ou une simple indiscrétion? Le projet tel qu'il a été dévoilé est-il réellement une œuvre ministérielle? Toujours est-il que l'intention existe, qu'elle a été avouée par les ministres eux-mêmes, et si le cabinet se décidait à donner une forme définitive, sérieuse, à cette pensée de conciliation, il est à présumer qu'un certain nombre de lords conservateurs se sentiraient fort soulagés, qu'ils voteraient cette fois le *franchise-bill*. Ce serait une crise de moins en perspective pour les Anglais.

Reviser la constitution héréditaire de la pairie anglaise, c'est facile à dire, et des radicaux peuvent le trouver tout simple; ce n'est pas aussi aisé à faire dans un pays comme l'Angleterre, et bien du temps passera sans doute avant qu'on en soit là. Il en est de la chambre des lords comme de cette vieille corporation de la cité qu'on veut toujours réformer, qui devait disparaître dans une nouvelle organisation municipale. Il y a un an, au moment de l'élection du lord-maire, on annonçait que ce serait le dernier; ce n'était pas le dernier, on vient d'élire un nouveau lord-maire qui prendra possession de sa charge avec les mêmes cérémonies, avec le même appareil traditionnel. Il y aura encore une fois un banquet à Mansion-House, et l'Angleterre n'en est pas moins libre parce qu'il y a un lord-maire dans la cité de Londres, parce qu'il y a une chambre des lords gardienne des vieilles traditions britanniques.

CH. DE MAZADE.

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La première quinzaine d'octobre n'a pas été favorable à la continuation de la campagne de hausse commencée il y a trois mois et poursuivie de liquidation en liquidation avec une énergie qui avait fini par triompher de tous les obstacles. Le 1er octobre, on a vu le 4 1/2 s'élever à 109.25. Ce cours a marqué l'apogée du mouvement. Dès le lendemain de la liquidation, les réalisations ont entravé tout essor nouveau; bon nombre d'acheteurs ont abandonné la partie; la désertion s'est mise dans le camp des haussiers.

Les raisons abondent pour expliquer ce revirement. On avait mené sans arrêt le 4 1/2 de 106 à 109 francs. Il était difficile de le pousser beaucoup plus loin, la hausse ne pouvant être éternelle. On entrait, il est vrai, dans un mois où se paient de nombreux coupons, au bout duquel, sur le 4 1/2 pour 100 même, les rentiers touchent un quartier de leur revenu, soit 1 fr. 12 1/2. L'argent est toujours abondant et bon marché, et les taux de report ne se sont pas élevés.

Malgré ces motifs d'encouragement, les acheteurs se sont montrés indécis, et maintenant les baissiers semblent prêts à relever la tête. Ce n'est pas seulement parce que les marchés monétaires ont coutume de se resserrer en octobre, mais il est trop évident que les spéculateurs sont bien fondés à estimer que tout ne va pas pour le mieux dans nos affaires du dedans et dans celles du dehors.

Les rentes ont donc baissé; la hausse, dans de telles circonstances, eût été plus qu'illogique, elle devenait dangereuse. Le 4 1/2 a reculé de 109.25 à 108.65; le 3 pour 100 a fléchi au-dessous de 78 fr.; l'amortissable est ramené à 79 fr. Ce sont encore là de beaux cours, et dont le maintien suffirait amplement, ce mois-ci, à démontrer la force de la spéculation haussière.

Les fonds étrangers n'ont pas été moins discutés, en général, que les nôtres. Nous ne parlons pas des rentes autrichiennes et russes ni des consolidés anglais, ni de la nouvelle rente hongroise 4 pour 100 or. Sur tout ce groupe, la fermeté ne s'est pas démentie. Mais l'Italien a perdu une demi-unité. La spéculation engagée sur cette valeur est très chargée. Elle compte avec raison sur l'acceptation prochaine par

les chambres italiennes des conventions pour les chemins de fer. Cependant les capitalistes ne sont pas exempts de préoccupations sur le déficit qui pourra résulter de l'épidémie cholérique et du ralentissement des transactions commerciales.

L'Extérieure 4 pour 100 d'Espagne a fléchi d'un franc après le détachement du coupon. Là encore on redoute l'effet, sur les rentrées du trésor, de l'établissement des quarantaines et des entraves mises aux affaires d'échange avec notre pays. Les recettes des chemins de fer espagnols ne cessent de s'affaiblir. Aussi a-t-on pu constater, depuis le commencement du mois, en actions du Nord de l'Espagne et du Saragosse, des ventes importantes qui ont fait reculer ces valeurs à 500 et à 390. Les bruits qui ont couru sur l'état de santé du roi d'Espagne ont contribué également à alourdir les cours de l'Extérieure, qui a dû abandonner le cours de 60 francs.

Le 5 pour 100 Turc se maintient à 7.70, malgré l'avis officiel que la conversion, ou échange des titres, aura lieu en décembre prochain. On sait que, par suite de cette opération, la cote actuelle des divers emprunts turcs disparaîtra pour faire place à celle d'un nouveau fonds, rapportant 5 francs, pouvant rapporter plus tard et successivement jusqu'à 20 francs, et ressortant, comme prix, d'après le cours actuel, à 77 francs. Il est à craindre que du 5 pour 100 Turc à ce taux ne paraisse très cher et ne tente les baissiers. La Banque ottomane est toujours faible, ce qui s'explique et par l'état général du marché et par les incertitudes qui règnent sur les conditions dans lesquelles se déroulent les commencemens de l'exploitation du monopole des tabacs en Turquie.

L'Unifiée a valu 310 et se tient à 305. Les porteurs espèrent que la mission de lord Northbrook se terminera par la proposition d'un plan de réorganisation financière de l'Égypte, où prendrait place, sous une forme ou sous une autre, un engagement de l'Angleterre de garantir la dette générale égyptienne. Les créanciers, à cette condition, accepteraient même une réduction d'intérêt; *a fortiori* se résignent-ils à la suspension de l'amortissement.

Quelques grandes valeurs ont fortement baissé depuis la dernière liquidation. On a vendu, un peu à découvert, mais aussi en portant des titres sur le marché, du Suez, des actions de nos grandes compagnies de chemins de fer, du Crédit foncier, du Gaz, de la Banque de Paris, etc. Il semble que les attaques des baissiers se soient portées exclusivement sur les titres jouissant d'une prime élevée, comme offrant seuls une marge suffisante à des opérations susceptibles de rapporter quelque bénéfice. Quant aux titres des institutions de crédit, qui se négocient à des cours peu éloignés du pair, soit au-dessus soit au-dessous, la spéculation continue à les délaisser, et le public capi-

taliste à s'en tenir écarté. De là cette immobilité absolue de la Société générale, du Crédit lyonnais, de la Banque d'escompte, de la Banque franco-égyptienne, etc. Il ne s'est produit un peu de mouvement, dans cette région du marché, que sur quelques valeurs très vivement discutées comme le Crédit mobilier, le Crédit général français, la Société franco-algérienne.

Si l'on constate la répugnance persistante du public capitaliste à s'occuper de ce que l'on appelle en général les valeurs, c'est-à-dire des actions de banque ou d'entreprises industrielles, en revanche, on le voit rechercher de plus en plus les valeurs solidement garanties et à revenu fixe. Quand à ces conditions viennent, en outre, s'ajouter des chances importantes de lots, on se trouve en présence du placement le plus goûté de l'épargne. Aussi l'émission, que fait aujourd'hui même le Crédit foncier de six cent mille obligations communales 3 pour 100 à lots est-elle assurée d'avance d'un très grand succès. Le premier versement est de 20 francs, plus 15 francs à la répartition. Trois autres versemens de 50 francs, deux de 75 et un de 100, espacés de six mois en six mois, complètent le prix d'émission, 435 francs, de chaque obligation, rapportant 15 francs et remboursable à 500 francs en cinquante-six ans. Ces titres, dès le premier versement, participent à six tirages de lots par an. Le public connaît très bien le mécanisme des opérations du Crédit foncier et n'ignore pas qu'il n'existe aucune valeur plus sûrement gagée que les obligations que cet établissement émet en représentation des prêts qu'il consent aux communes, aux départemens et aux chambres de commerce.

Le public n'est pas moins avide des obligations de chemins de fer garanties par l'état; on vient d'en faire une nouvelle constatation par le succès remarquable de l'émission de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest-Algérien. Cette société proposait au public, à 330 francs, 21,160 obligations dotées de la garantie de l'état; l'épargne en a demandé plus de 50,000. C'est encore la garantie de l'état qui doit appeler l'attention des capitalistes sur une valeur analogue à celle-ci, l'obligation de l'Est-Algérien. L'achèvement du réseau des voies ferrées dans notre grande colonie africaine est une œuvre d'intérêt national, et il est naturel que l'état encourage les capitaux à se porter de ce côté. La garantie qu'il concède est le plus puissant stimulant pour les capitalistes, surtout au prix avantageux auquel on peut avoir encore les obligations des chemins de fer algériens jouissant de cette garantie.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-CINQUIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIVᵉ ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1884.

Livraison du 1ᵉʳ Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.